2667. I. 9. 2.

VOYAGE

DANS

L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL,

ET

AUTOUR DU MONDE.

TOME SECOND.

VOYAGE

DANS

L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL,

ET

AUTOUR DU MONDE.

TOME SECOND.

VOYAGE

DANS

L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL,

ET

AUTOUR DU MONDE,

FAIT SUR LES VAISSEAUX DE ROI, *L'AVENTURE*, & *LA RÉSOLUTION*, en 1772, 1773, 1774 & 1775.

Écrit par JACQUES COOK, *Commandant de* la Réſolution

Dans lequel on a inſéré

La Relation du Capitaine FURNEAUX, & celle de MM. FORSTER.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

Ouvrage enrichi de Plans, de Cartes, de Planches, de Portraits, & de Vues de Pays, deſſinés pendant l'Expédition, par M. HODGES.

K K
LYCEAL
BIBLIOTHEK
ZU
LAIBACH

TOME SECOND.

A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

VOYAGE

DANS

L'HEMISPHÈRE AUSTRAL,

ET

AUTOUR DU MONDE,

FAIT SUR LES VAISSEAUX DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,

& LA FLORIDE, en 1772, 1773 & 1774.

Écrit par JACQUES COOK, Commandant de la Relolution

Dans Equel on a mis

La Relation du Capitaine FURNEAUX, & celle de MM. FORSTER

TRADUIT DE L'ANGLOIS

Ouvrage enrichi de Plans, de Cartes, de Planches, de Portraits, & de Vues de Pays, dessinés pendant l'Expédition, par M. HODGES.

TOME SECOND.

A PARIS,

HOTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

LIVRE II. *Depuis notre départ des Iſles de la Société, juſqu'à notre retour dans ces Iſles, & notre départ pour la ſeconde fois.* Page 1

CHAP. I. *Traverſée d'Ulietéa aux Iſles des Amis. Découverte de l'Iſle d'Hervey, & Récit des incidens ſurvenus à Middelburg.* Ibid.

CHAP. II. *Arrivée des Vaiſſeaux à Amſterdam. Deſcription d'une eſpèce de Temple. Incidens ſurvenus durant notre Relâche ſur cette Iſle.* 24

CHAP. III. *Deſcription des Iſles d'Amſterdam & de Middelburg. Productions, Culture, Maiſons, Pirogues, Navigation, Manufactures, Armes, Coutumes, Gouvernement, Religion & Langage des Habitans.* 65

CHAP. IV. *Paſſage d'Amſterdam au Détroit de la Reine Charlotte ; Entrevue avec les Zélandois ; ſéparation des deux Vaiſſeaux.* Page 82

CHAP. V. *Relâche dans le Détroit de la Reine Charlotte ; Détail ſur ſes Habitans Antropophages ; divers incidens. Départ du Détroit. Tentatives pour rallier l'Aventure. Deſcription de la Côte.* 100

CHAP. VI. *Départ de la Nouvelle-Zélande. Route du Vaiſſeau dans la recherche d'un Continent. Récit des différens obſtacles qu'a oppoſé la glace. Méthodes ſuivies pour reconnoître la mer Paciſique Auſtrale.* 139

CHAP. VII. *Suite du Paſſage de la Nouvelle-Zélande à l'Iſle de Pâque ; Relâche & Incidens à l'Iſle de Pâque. Expédition pour découvrir l'intérieur du Pays. Deſcription de quelques-unes des Statues Giganteſques, les plus ſurprenantes qu'on y trouve.* 180

CHAP. VIII. *Deſcription de l'Iſle de Pâque, de ſes Productions, de ſa ſituation, de ſes Habitans, de leurs Mœurs & de leurs Uſages. Conjectures ſur leur Gouvernement, leur Religion, & ſur d'autres ſujets. Deſ-*

cription plus particuliere des Statues Giganteſques. Page 219

CHAP. IX. *Paſſage de l'Iſle de Pâque aux Iſles des Marquiſes. Evénemens ſurvenus tandis que le Vaiſſeau mouilloit dans la Baie de la Madre de Dios, & de la Reſolution ſur l'Iſle Sainte-Chriſtine.* 235

CHAP. X. *Départ des Marquiſes. Situation, étendue, forme & aſpect des différentes Iſles. Deſcription des Habitans, de leurs Coutumes, Habillemens, Habitations, Alimens, Armes & Pirogues. Recherches ſur leur Bonheur & leur Population.*

CHAP. XI. *Deſcription de pluſieurs Iſles découvertes dans la Traverſée des Marquiſes à Taïti. Deſcription d'une Revue navale.* 275

CHAP. XII. *Viſite que nous font O-Too, Towha, & pluſieurs autres Chefs. Vol commis par un des Naturels; effets de ce vol, & Obſervations générales ſur cette matiere.* 308

CHAP. XIII. *Préparatifs pour quitter l'Iſle. Seconde Revue navale. Differens autres Incidens. Deſcription de l'Iſle & de ſes forces navales. Nombre de ſes Habitans.* 348

CHAP. XIV. *Arrivée du Vaiſſeau à l'Iſle d'Huaheine. Récit d'une Expédition faite dans l'Iſle. Pluſieurs incidens ſurvenus pendant notre Relâche.* Page 373

CHAP. XV. *Arrivée à Uliétéa. Réception qu'on nous fit. Divers incidens ſurvenus pendant notre relâche. On nous apprend que deux Vaiſſeaux ont été à Huaheine. Préparatifs pour quitter Uliétea ; regret des Inſulaires à cette occaſion. Caractere d'Oédidee. Obſervations générales ſur ces iſles.* 393

VOYAGE
AU POLE AUSTRAL
ET AUTOUR DU MONDE.

LIVRE SECOND.

DEPUIS notre départ des Iſles de la Société, juſqu'à notre retour dans ces Iſles, & notre départ pour la ſeconde fois.

CHAPITRE PREMIER.

PASSAGE d'Uliétéa aux Iſles des Amis. Découverte de l'Iſle d'Hervey, & Récit des incidens ſurvenus à Middelburg.

EN QUITTANT ULIÉTÉA, je portai le Cap à l'Oueſt un peu au Sud, comme je l'ai dit, afin de ſortir de la route ANN. 1773. Septembre.

ANN. 1773. Septembre.

des premiers Navigateurs, & d'entrer dans le parallele des Iſles de Middelburg & d'Amſterdam ; car je me propoſois de marcher à l'Oueſt juſqu'à ces Iſles, & d'y toucher, ſi je le trouvois convenable, avant de me rendre à la Nouvelle-Zélande. En général, je mis en panne toutes les nuits de peur de paſſer quelques terres ſans les voir. Pendant une partie du 21 & du 22, le vent ſouffla du N. O. accompagné de tonnere, d'éclairs & de pluie : une groſſe houle du Sud Sud-Eſt & du Sud, dura pluſieurs jours ; preuve qu'il n'y avoit point de terre autour de nous dans cette direction.

21, 22.

« APRÈS un mois de ſéjour à O-Taïti, nous ne reſ-
» ſentions plus aucun effet de notre premiere campagne,
» qui avoit été ſi pénible. Nous étions tous forts, bien
» portans & pleins de courage, & il n'y avoit pas un
» ſeul ſcorbutique ſur les deux vaiſſeaux. Les cochons,
» les volailles, les chiens, les bananes & les autres fruits
» que nous emportions, nous promettoient la ſanté pour
» un long tems. Le manque de place occaſionna cependant
» la mort de quelques cochons, & nous perdîmes plu-
» ſieurs vieils chiens, qui refuſerent de prendre de la nour-
» riture. Nous fûmes bientôt obligés de tuer tous les ani-
» maux malades & de les ſaler : nous conſervâmes ainſi leur
» viande, plus ſaine & plus ſucculente que celle que nous
» avions apporté d'Angleterre, & qui étoit alors ſi péné-
» trée de ſel, que ſi on eſſayoit de l'adoucir dans l'eau, on
» en tiroit tous les ſucs.

» ŒDIDÉE, le jeune Inſulaire que nous avions pris ſur notre

» bord, fut très-attaqué du mal de mer, dès que nous fûmes » au large : cependant, comme nous regardions le pic élevé » de Bolabola, il eut assez de force pour nous dire : je » suis né sur cette Isle, & je suis proche parent d'O-poonée, » le grand Roi qui a conquis O-Taha & Uliétéa. Il nous » avertit en même tems, que son véritable nom étoit *Ma-* » *hine*; mais qu'il l'avoit changé pour celui d'Œdidée, avec » un Chef d'Éiméo ; usage commun dans toutes ces Isles, » ainsi qu'on l'a remarqué ailleurs. O-poonée étoit alors, » suivant ce qu'il nous apprit, à Mowruà, Isle que nous » passâmes l'après-midi : elle est composée d'une seule mon- » tagne de forme conique, qui s'éleve en pointe aigue ; &, » d'après le rapport des Habitans d'Uliétéa, ses productions » sont les mêmes que celles des autres Isles de ce grouppe.

ANN. 1773. Septembre.

» NOTRE JEUNE AMI ne recouvra son appetit que le » lendemain : il mangea un morceau d'un dauphin qui » pesoit vingt-huit livres, & qui avoit été pris par un des » matelots. On lui proposa de le lui apprêter tout-de-suite, » mais il nous assura qu'il étoit beaucoup meilleur cru : on » lui donna un vase rempli d'eau de mer, dans lequel il » trempa la chair, comme dans une sauce ; il mangea avec » un grand plaisir : en place de pain, il mordoit alter- » nativement dans une balle de Maheï, ou de pâte » de fruit à pain.

» AVANT de s'asseoir, pour prendre son repas, il eut soin

(*a*) M. Forster donne à cette Isle le nom de Raïétéa ; mais on conserve celui d'Uliétéa, pour ne pas jetter de la confusion dans les Cartes.

ANN. 1773. Septembre.

» de ſéparer deux petits morceaux de poiſſon & de *Maheï*, » qu'il offrit à l'Eatua, ou à la Divinité, prononçant en même » tems quelques mots, que nous jugeâmes être une courte » priere. Il fit la même cérémonie deux jours après, quand » il mangea du goulu de mer cru : ce qui prouve que ſes » compatriotes ont des principes de Religion. »

23. LE 23, à dix heures du matin, on vit terre du haut des mâts, & à midi on l'apperçut de deſſus le pont, qui s'étendoit du S. $\frac{1}{4}$ S. O. au S. O. $\frac{1}{4}$ S. : nous mîmes le Cap de ce côté, avec un vent de S. E., & nous la trouvâmes compoſée de trois ou quatre petits Iſlots, réunis par des briſans, comme la plupart des Iſles baſſes. Ils ont une forme triangulaire, & environ ſix lieues de circuit. Ils ſont couverts de bois, parmi leſquels on remarque pluſieurs cocotiers.

« A L'AIDE de nos lunettes, nous obſervâmes que la » côte étoit ſablonneuſe, mais revêtue çà & là de verdure, » & probablement de lianes, communes à ces climats, » (*convolvulus Braſilienſis*). »

RIEN n'annonçoit des Habitans, & j'ai lieu de croire qu'il n'y en a point. La poſition de cette Iſle, qui gît par 19^{d} 18$'$ de latit. Sud, & 158^{d} 54$'$ de longitude Oueſt, ne differe pas beaucoup de celle que M. Dalrymple aſſigne à la Dezana. Mais, comme il n'eſt pas aiſé de reconnoître ſi c'eſt la même, je l'ai nommée Iſle d'*Hervey*, en l'honneur du Capitaine Hervey, un des Lords de l'Amirauté, & maintenant Comte de Briſtol.

L'ATTERRAGE (ſi toutefois il eſt praticable), m'auroit fait

CARTE
DES ISLES DES
AMIS

Route

ROTTERDAM ou ANAMOCKA

Comango

Comango ette

Anamocka ette

Tonamai

Tellefage

Oghao

Ammattafoa

Reiolinon

Route de la Mer du Sud en 1774.

MIDDLEBURG ou EAOOWE

Rade Angloise

Heloulion

Route de la Mer du Sud en 1773.

AMSTERDAM ou TONGATABO

Baye Maria

Rade Van Diemens

Longitude Ouest de Greenwich

174 — 45 — 20 — 15 — 30 — 45 — 21 — 15 — 30

15 — 30 — 45 — 175

Benard Direx.

perdre un tems précieux : nous reprîmes donc notre route à l'Oueſt, &, le 25, nous recommençâmes à manger du biſcuit de mer; les fruits, qui nous en avoient tenu lieu, étoient conſommés, mais il nous reſtoit encore du porc frais, & chaque homme en avoit par jour autant qu'il lui en falloit. En marchant à l'Oueſt, nous vîmes de tems à autre, des frégates, des oiſeaux du tropique, & un petit oiſeau de mer, qu'on ne rencontre gueres que près des côtes : il nous fit conjecturer que nous avions paſſé dans le voiſinage de quelque grande terre. A meſure que nous avançions à l'Oueſt, la déclinaiſon de l'aimant diminua peu-à-peu ; de ſorte que le 29, par 21^{d} 26$'$ de latitude Sud, & 170^{d} 40$'$ de longitude Oueſt, elle fut de 10^{d} 45$'$ Eſt. ANN. 1773. 25 Septemb. 29.

LE PREMIER OCTOBRE, à deux heures P. M., nous vîmes l'Iſle de Middelburg qui nous reſtoit au O. S. O. A ſix heures, elle s'étendoit du S. O. $\frac{1}{4}$ O. au N. O., à la diſtance de quatre lieues; nous appercevions en même tems une autre terre dans le N. N. O. Le vent étoit au S. S. E., & je marchai au plus près au Sud, afin de doubler l'extrémité méridionale de l'Iſle avant le matin ; mais, à huit heures, nous découvrîmes une petite Iſle, qui gît par ſon travers, & ne ſachant point ſi elle étoit jointe au récif, dont nous ne connoiſſions pas l'étendue, je réſolus de paſſer la nuit à l'endroit où nous étions. Le lendemain, à la pointe du jour, nous arrivâmes ſur le côté S. O. de Middelburg; &, marchant entre ce côté & la petite Iſle dont je viens de parler, nous trouvâmes un canal net & large de deux milles. 1 Octobre. 2.

APRÈS avoir rangé les bords S. O. de l'Iſle la plus grande,

ANN. 1773. Octobre.

juſqu'aux deux tiers de ſa longueur, & à la diſtance d'environ un demi-mille de la côte, ſans appercevoir ni mouillage ni débarquement, nous cinglâmes du côté d'Amſterdam que nous avions en vue. A peine eûmes-nous orienté les voiles, que les côtes de Middelburg préſenterent un autre aſpect: elles parurent offrir un mouillage & un lieu propre à atterrer; alors je ſerrai le vent, & je courus ſur l'Iſle.

« NOUS APPERCEVIONS des plaines au pied des collines & des plantations de jeunes bananiers, dont les » feuilles, d'un verd éclatant, contraſtoient avec les teintes » diverſes des différens arbriſſeaux & la couleur brune des » cocotiers, qui ſembloit être l'effet de l'hiver. Le jour ne » faiſant que poindre, la lumiere étoit ſi foible, que nous » vîmes pluſieurs feux briller entre les bois; & peu-à-peu » nous diſtinguâmes les Inſulaires qui marchoient le long » de la côte. Les collines baſſes & moins élevées au-deſſus » du niveau de la mer, que l'Iſle de Wight, étoient ornés » de petits grouppes d'arbres, répandus çà & là, à quelque » diſtance; & l'eſpace intermédiaire paroiſſoit couvert » d'herbages, comme la plupart des cantons de l'Angleterre. Bientôt les habitans lancerent leurs pirogues à » la mer, & ramerent de notre côté. Un Indien arriva à bord, & nous préſenta une racine de poivrier » enivrant des Iſles de la mer du Sud; &, après avoir touché nos nez avec cette racine, en ſigne d'amitié, il s'aſſit » ſur le pont, ſans proférer un ſeul mot. Le Capitaine lui » offrit un clou, & à l'inſtant il le tint élevé au-deſſus de » ſa tête, en prononçant *ſagafetai*; mot que nous

» prîmes pour un terme de remerciement. Il étoit nud juſqu'à » la ceinture, & de la ceinture une pièce d'étoffe ſem- » blable à celles de Taïti, mais enduite d'une couleur » brune, & d'une forte colle, qui la rendoit roide & propre » à réſiſter à la pluie, lui pendoit juſqu'aux genoux; il étoit » d'une taille moyenne & d'un teint châtain, aſſez pareil » à celui des Taïtiens ordinaires (*a*), & ſes traits avoient » de la douceur & de la régularité. Il portoit ſa barbe cou- » pée ou raſée, ſes cheveux noirs & friſés en petites bou- » cles, & brûlés à la pointe. On diſtinguoit ſur chacun de » ſes bras des taches circulaires, à peu-près de la groſſeur » d'un écu, compoſées de pluſieurs cercles concentriques » de points *tatoués*, à la maniere des Taïtiens, mais qui » n'étoient pas noirs. On remarquoit encore d'autres piquures » noires ſur ſon corps. Un petit cylindre étoit ſuſpendu à » chacun des trous de ſon oreille; & ſa main gauche man- » quoit du petit doigt. Il garda le ſilence pendant un tems » conſidérable; mais d'autres Inſulaires, qui arriverent après » lui, furent plus communicatifs, & ayant accompli la » cérémonie de toucher les nez, ils parlerent un langage » inintelligible pour nous. »

ANN. 1773. Octobre.

DE NOUVELLES PIROGUES, montées chacune par deux ou trois hommes, s'avancerent auſſi hardiment vers nous,

(*a*) « Comme les Inſulaires, dont je parlerai dans la ſuite, ſeront » ſouvent comparés aux habitans de Taïti, & des Iſles de la Société, » il eſt à propos d'obſerver que les Naturels de Taïti & des Iſles de la » Société, étant parfaitement ſemblables dans la plupart des rapports, » les uſages communs ſeront indifféremment appellés uſages Taïtiens, ou » uſages des Iſles de la Société. »

ANN. 1773. Octobre.

& quelques-uns des Indiens entrerent ſur notre bord ſans héſiter. Cette marque de confiance me donna une bonne opinion des Inſulaires, & me détermina à relâcher parmi eux, ſi cela étoit poſſible. Je fis des bordées, & je trouvai enfin un bon mouillage par vingt-cinq braſſes, fond de gravier, à trois encablures de la côte. La terre la plus élevée ſur l'Iſle nous reſtoit au S. E. $\frac{1}{4}$ E., la pointe ſeptentrionale au N. E. $\frac{1}{2}$ E., & la pointe Oueſt au S. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ O. L'Iſle d'Amſterdam s'étendoit du N. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O. au N. O. $\frac{1}{2}$ O. Dès qu'on eut jetté l'ancre, nous fûmes entourés par un grand nombre de pirogues remplies d'Indiens, qui nous apporterent des étoffes, des outils, &c. qu'ils échangerent contre des clous, &c. « Ils faiſoient beaucoup de bruit, » chacun montroit ce qu'il avoit à vendre, en criant, pour » attirer des acheteurs. Leur langage n'eſt pas déſagréable; » mais ils prononçoient ſur une eſpèce de ton chantant tout » ce qu'ils diſoient. » Pluſieurs vinrent ſur le pont; & un entr'autres, que je reconnus pour un Chef, à l'autorité qu'il ſembloit avoir ſur les autres, & je lui donnai en préſent, une hache, des clous de fiche, & d'autres choſes qui lui cauſerent une grande joie. Je gagnai ainſi l'amitié de ce Chef, qui ſe nommoit Tioony.

« IL ADMIROIT beaucoup nos étoffes & nos toiles » Angloiſes; il donnoit enſuite la préférence à nos outils » de fer. Son maintien étoit très-libre & très déterminé; » car il entra dans la grand-chambre & par-tout où nous » jugeâmes à propos de le conduire. »

JE M'EMBARQUAI bientôt ſur deux chaloupes, avec pluſieurs

Beard Direx

DÉBARQUEMENT À MIDDELBURGH, *L'UNE DES* ISLES FRIENDLY, (*DES AMIS.*)

pluſieurs perſonnes de nos équipages, & accompagné de Tioony, qui nous conduiſit dans une petite crique, formée par les rochers, directement en traversdes vaiſſeaux, & où le débarquement étoit fort aiſé, & les bateaux à l'abri de la houle. Une foule immenſe d'Indiens pouſſerent des acclamations à notre arrivée ſur la côte. Il n'y en avoit pas un ſeul qui n'eût un bâton, ou quelque arme à la main; ſigne indubitable de leurs diſpoſitions pacifiques. Ils ſe ſerroient de ſi près autour de nos bâtimens, en offrant d'échanger des étoffes de leur pays, des nattes, &c. contre des clous, qu'il fallut un peu de tems, avant de trouver de la place pour notre débarquement. Ils ſembloient plus empreſſés à donner qu'à recevoir : car ceux qui ne pouvoient pas s'approcher aſſez, nous jettoient, pardeſſus les têtes des autres, des balles entieres d'étoffes, & ils ſe retiroient ſans rien demander ou rien attendre.

ANN. 1773. Octobre.

« UN GRAND NOMBRE d'hommes & de femmes, parfaitement nuds, nageoient à côté de nous en élevant » d'une main des anneaux d'écaille de tortue, des hameçons » de nacre de perle, &c. qu'ils vouloient vendre. »

ENFIN le Chef les fit ouvrir à droite & à gauche, & il y eut aſſez de place pour que nous deſcendiſſions à terre. « Ils » nous porterent hors de nos chaloupes ſur leur dos. » Le Chef nous mena enſuite à ſon habitation, agréablement ſituée à environ trois cens verges de la mer, au fond d'une belle prairie, & à l'ombre de quelques shaddecks. On voyoit au front la mer & les vaiſſeaux à l'ancre; derriere & de chaque côté, on appercevoit de jolies plantations, qui

ANN. 1773. Octobre.

annonçoient la fertilité & l'abondance. « Il y avoit, dans » un coin de la maiſon, une cloiſon mobile d'oſier, toute » dreſſée ; &, par les ſignes des Habitans, nous jugeâmes » qu'elle ſéparoit les lieux où ils couchent. » Le plancher étoit couvert de nattes ſur leſquelles nous nous aſsîmes, & les Naturels s'aſſéyant auſſi en-dehors, nous environnerent d'un cercle. On avoit apporté nos cornemuſes, & j'ordonnai d'en jouer. Le Chef, de ſon côté, commanda à trois jeunes femmes de chanter, ce qu'elles firent de bonne grace ; comme je leur offris à chacune un préſent, toutes les autres ſe mirent dans l'inſtant à les imiter. Leur chant étoit muſical & harmonieux, & il n'avoit rien de faux ni de déſagréable ; « il » étoit plus ſavant que celui des Taïtiens. Les Chanteuſes » battoient la meſure, en gliſſant le ſecond doigt ſur le » pouce, tandis que les trois autres doigts reſtoient élevés. » L'un de nos Officiers eut la bonté de noter un des airs » qu'il entendit ſur cette Iſle :

» La muſique eſt en mineur. Elles varioient les quatre » notes, ſans jamais aller plus bas qu'A ou plus haut qu'E. » Durant ce concert, un vent léger embauma l'air d'un par- » fum délicieux. Nous ne découvrîmes pas d'abord d'où » cela provenoit ; mais, appercevant enfin des arbres touf- » fus derriere la maiſon, nous reconnûmes qu'étant de » l'eſpèce des orangers & couverts de fleurs blanches, ils » répandoient cette bonne odeur. Bientôt on nous offrit des » fruits de ces arbres.

APRÈS avoir reſté aſſis quelque-tems, nous demandâmes à être menés dans une des plantations voiſines, où le Chef avoit une autre maiſon. On nous y donna à manger des bananes & des noix de cocos, & on nous offrit à boire une liqueur, extraite devant nous du jus d'Eava. On nous préſenta d'abord des morceaux de racine à mâcher; mais, comme nous priâmes qu'on nous diſpensât de prendre part à cette opération, d'autres la firent pour nous. Quand ils eurent aſſez mâché de racines, ils les mirent dans un grand vaſe de bois, & enſuite ils y verſerent de l'eau, de la maniere qu'on a déjà expliquée; dès que la liqueur exprimée fut potable, ils plierent des feuilles vertes, & fabriquerent ainſi des coupes, qui tenoient près d'une demi-pinte; & chacun de nous en reçut une entièrement pleine. Je fus le ſeul qui en goûtai; la façon dont on venoit de la préparer, avoit éteint la ſoif de nos MM. Le bowle cependant fut bientôt vidé, & les hommes & les femmes ne manquerent pas d'y puiſer. Je remarquai qu'ils ne ſe ſervoient pas deux fois de la même coupe; & deux perſonnes ne burent jamais dans la même. ANN. 1773. Octobre.

CETTE MAISON étoit ſituée à un coin de la plantation, que nous examinâmes attentivement, & il y avoit au-devant une eſpèce de cour où nous nous aſsîmes. Des arbres fruitiers répandoient leurs branchages tout autour, & formoient un ombrage charmant.

« LES NATURELS venoient de nous accueillir au » rivage avec la plus grande amitié, & un peuple qui auroit » connu nos bonnes intentions, ne nous auroit pas reçu

ANN. 1773. Octobre.

» d'une façon plus cordiale. Ces aimables Inſulaires n'a-
» voient jamais vu d'Européens, & une tradition très-im-
» parfaite pouvoit ſeule leur rappeller le Voyage de Taſ-
» man. Toute leur conduite annonçoit un caractere franc
» & généreux, ſans baſſe défiance : les femmes, de leur
» côté, ne nous firent pas moins de careſſes, & elles nous
» témoignerent, par leurs regards & leur ſourire, que nous
» étions bien venus. M. Hodges a repréſenté cette entrevue
» mémorable dans un deſſin élégant, & dont on trouve
» ici la gravure. La candeur avec laquelle je loue les ou-
» vrages de cet habile Artiſte, quand je les trouve reſſem-
» blans, m'oblige à dire que ce morceau, dans lequel on
» ne peut aſſez admirer l'exécution de M. Sherwin, ne
» donne pas une idée juſte des Inſulaires de Middel-
» burg ou d'Amſterdam. On a critiqué avec raiſon les plan-
» ches qui ornent la Relation du premier Voyage du
» Capitaine Cook, parce qu'elles offrent aux yeux les
» formes agréables des figures & des draperies antiques,
» & non pas les Indiens qu'on veut connoître. Je
» crains auſſi que M. Hodges n'ait perdu les eſquiſſes &
» les deſſins, qu'il avoit tracés d'après nature dans le cours
» de l'expédition. Les Amateurs trouveront, dans cette
» gravure, les contours & les traits grecs qui n'ont jamais
» exiſté dans la mer du Sud : ils admireront des robes flot-
» tantes, qui enveloppent avec grace toute la tête & le
» corps, ſur une Iſle où les femmes couvrent rarement
» leurs épaules & leur ſein. Enfin il y a un vieillard qui
» porte une longue barbe blanche, quoique tous les Habi-
» tans de Middelburg la raſent avec des coquilles de moule.

» TANDIS que le Capitaine parcourut les environs de
» la maiſon du Chef, je fis, avec quelques-uns de nos MM.
» une promenade aſſez avant dans la campagne, & voici
» ce que je remarquai. Une haie de roſeaux diagonale-
» ment entrelacés, & d'une jolie forme, environnoient les
» deux côtés de la prairie. Deux portes compoſées de plu-
» ſieurs planches, & pendues à des gonds, offroient des
» entrées dans la plantation. Nous nous ſéparâmes afin
» d'examiner ce beau pays, & à chaque pas nous eûmes lieu
» d'être enchantés de nos découvertes. Les portes étoient
» diſpoſées de maniere qu'elles ſe fermoient d'elles-mêmes:
» les enclos étoient couverts de ronces & ſur-tout de lianes,
» qui avoient des fleurs d'un bleu de ciel. Nous apperce-
» vions par-tout des jardins & des habitations dans des bo-
» cages; & nous cueillîmes beaucoup de plantes, que nous
» n'avions jamais vues ſur les Iſles de la Société. Les Inſulaires
» ſembloient plus actifs & plus induſtrieux que ceux de
» Taïti; &, au-lieu de nous ſuivre en foule, ils nous laiſ-
» ſoient paſſer ſeuls, à moins que nous ne les priaſſions
» de nous accompagner. Nous pouvions marcher nos
» poches ouvertes, à moins qu'il n'y eût des clous; car
» ils les eſtiment tant, qu'ils réſiſtoient difficilement à la
» tentation.

ANN. 1773. Octobre.

» NOUS TRAVERSAMES ainſi plus de dix plantations ou
» jardins ſéparés par des enclos, & communiquant les uns
» avec les autres, par les portes dont je viens de parler. A
» l'extrémité des jardins, nous trouvions communément
» une maiſon, dont les propriétaires étoient abſens.
» Leur attention à ſéparer le terrain, ſuppoſe un plus

ANN. 1773. Octobre.

» grand degré de civiliſation que nous ne l'imaginions. » Leurs arts, leurs manufactures, & leur muſique ſont plus » perfectionnés que ſur les Iſles de la Société : mais les Taï- » tiens ſemblent avoir plus d'étoffes, plus d'opulence & » plus de luxe, des habitations plus ſpacieuſes & plus com- » modes. S'ils ne jouiſſent pas des dons de la Nature avec » autant de profuſion que les Taïtiens, ils en jouiſſent peut- » être avec plus d'égalité.

» LES VIEILLARDS & les jeunes gens, les hommes & les » femmes, nous prodiguoient les plus tendres carreſſes : ils » nous embraſſoient, ils baiſoient nos mains avec l'effuſion » la plus cordiale, ils les mettoient ſur leur ſein, en » jettant ſur nous des regards d'affection qui nous atten- » driſſoient.

» LEUR CORPS eſt très-bien proportionné, & le contour » de leurs membres fort agréable : ils ſont cependant plus » muſculeux que les Taïtiens, peut-être parce qu'ils font » plus d'uſage de leurs forces, dans les travaux de l'agricul- » ture & des arts. Leurs traits, qui ont de la douceur & de la » grace, different de ceux des Taïtiens, en ce qu'ils ſont » plus oblongs qu'arrondis : leur nez eſt auſſi plus aquilin, & » leur lèvre moins groſſe. En général, la hauteur des femmes » eſt moindre de quelques pouces que celle des hommes ; » mais elles ne ſont pas auſſi petites que les femmes du peu- » ple à Taïti, & aux Iſles de la Société. De la tête à la cein- » ture, leur corps pourroit ſervir de modèle aux Artiſtes, » & leurs bras & leurs mains ont toute la délicateſſe de » celle des Taïtiennes ; mais elles ont, comme elles, des jambes

» & des pieds trop gros. Nous n'étions pas frappés de cette » différence de teint & de groſſeur, qui nous indiquoient » ſur-le-champ à Taïti les perſonnes d'un rang élevé. Le » Chef, qui nous vint voir à bord, avoit le même habille- » ment que le peuple, rien d'ailleurs ne le diſtinguoit; & » nous ne reconnûmes ſa ſupériorité, que par l'obéiſſance » avec laquelle on accompliſſoit ſes ordres.

ANN. 1773. Octobre.

» LEUR PEAU étoit piquée & noircie, comme celle des » autres Inſulaires de ces mers; mais ce qui nous étonna, » ils *tatouent* les parties les plus délicates du corps : cette » opération doit être fort pénible & même fort dangereuſe » ſur le gland.

———Et picta pandit ſpectacula cauda. HORAT.

» PARMI les hommes, qui n'étoient pas entièrement nuds, » les uns avoient un morceau d'étoffe autour des reins, & » d'autres portoient un vêtement qui reſſembloit à-peu-près » à celui des femmes; c'eſt-à-dire, une longue pièce d'étoffe, » peinte en échiquier, &c. comme nos étoffes à fleur. Plu- » ſieurs ſe couvroient, en place d'étoffe, de nattes extrê- » mement bien travaillées. Un coquillage de nacre de perle, » attaché à un collier, pendoit ſouvent ſur la poitrine des » hommes : les femmes avoient auſſi des colliers de plu- » ſieurs rangs de petits coquillages, entremêlés de graines, » ou de dents de poiſſon : les oreilles de la plupart étoient » percées chacune de deux trous remplis de cylindres, peints » & verniſſés en rouge, ou de différentes couleurs, mais par » compartimens réguliers.

» ILS SE SERVOIENT de peignes extrêmement propres &

ANN. 1773. Octobre.

» extrêmement ornés, compoſés de petites dents plattes » d'environ cinq pouces de long, d'un bois jaune, pareil » au bouis, & jointes enſemble avec beaucoup d'élégance, » par un tiſſu de fibres de noix de cocos, de couleur natu- » relle, ou teintes en noir.

» LES PETITS BANCS, qui leur ſervent de couſſins, étoient » auſſi plus communs qu'à Taïti : j'y remarquai une grande » quantité de vaſes plats, dans leſquels ils mettent leurs ali- » mens, & de ſpatules avec leſquelles ils fouettent la pâte » du fruit à pain. Ils étoient faits de *bois de Maſſue* (*Ca- » ſuarina equiſitifolia*), à qui on a donné ce nom, parce » qu'il fournit des armes à tous les Inſulaires de la mer du » Sud.

» ILS POSSÉDENT des maſſues de toutes ſortes de façons, » & la plupart ſi peſantes, que nous ne pouvions pas les » ſoulever d'une main : la forme la plus commune, eſt la » quadrangulaire ; elles préſentent alors un rhomboïde à » l'extrémité, & elles s'arrondiſſent enſuite du côté du man- » che. Pluſieurs étoient plattes, pointues, ou reſſembloient » à une ſpatule : d'autres avoient de longs manches, &c. &c. » La plupart offroient différens modèles de ciſelure & de » ſculpture ; ouvrages d'un long travail, & d'une patience » incroyable. Les compartimens divers étoient remarqua- » bles par une régularité qui nous ſurprenoit, & la ſur- » face des maſſues unies auſſi polie, que ſi elles avoient » été faites en Europe, avec les meilleurs outils. Leurs » lances étoient de même bois & travaillées auſſi ſoigneuſe- » ment. La conſtruction des arcs & des traits eſt particuliere.

» L'arc

» L'arc long de ſix pieds, & à-peu-près de l'épaiſſeur du » petit doigt, forme une légere courbe quand il eſt relâ- » ché : la partie convexe eſt cannelée d'un ſillon pro- » fond, dans laquelle la corde ſe place, & qui eſt quel- » quefois aſſez large pour contenir le trait fait de bambou, » long de ſix pieds & de bois dur à la pointe. Quand ils » veulent bander l'arc, au-lieu de le tirer, de maniere à » augmenter ſa courbure naturelle, ils le tirent en ſens » contraire, de façon qu'il devient parfaitement droit, & » qu'il forme enſuite la courbe de l'autre côté. Ainſi, la corde » n'a jamais beſoin d'être tendue : le trait acquérant une » force ſuffiſante, par le changement de la poſition natu- » relle de l'arc, le recul n'eſt jamais aſſez violent pour faire » mal au bras. Nos Matelots, ne connoiſſant point la nature » de ces arcs, en briſerent pluſieurs, parce qu'ils vouloient » les tirer comme les autres.

ANN. 1773. Octobre.

» L'IMMENSE QUANTITÉ d'armes que nous apperçûmes, » répond très-mal au caractere pacifique qu'annonçoit leur » conduite à notre égard, & même que montroit leur em- » preſſement à nous les vendre. Il eſt probable qu'ils ont » des querelles entr'eux, ou qu'ils font la guerre aux Iſles » voiſines ; mais leur converſation, ou leur ſigne, ne nous » ont rien appris qui puiſſe jetter du jour ſur cette ma- » tiere.

» ILS NOUS VENDIRENT tout ce que nous voulûmes, pour » de petits clous, & même pour des grains de verre ; mais » relativement à la raſſade, leur goût differe de celui des » Taïtiens, car les derniers choiſiſſent toujours celle qui

ANN. 1773. Octobre.

» eſt tranſparente, tandis que le peuple d'Ea-oowhe, ne » prenoit que des grains noirs ou opaques, avec des rayures » rouges, bleues & blanches.

» NOUS RENCONTRAMES pluſieurs perſonnes couvertes » de lèpre, de la plus mauvaiſe eſpèce : un grand ulcere » cancereux, parfaitement livide en dedans, & d'un jaune » brillant tout autour des bords, rongeoit le dos & les » épaules d'un de ces Indiens. Nous apperçûmes auſſi une » femme, dont le viſage, à demi-rongé, étoit très-dégoû- » tant : il n'y avoit plus qu'un trou à la place de ſon nez : » ſes joues très-enflées, verſoient continuellement du pus, » & ſes yeux chaſſieux & tombant en pourriture, ſembloient » prêts à ſortir de ſa tête. Je ne me ſouviens pas d'avoir » rien vu d'auſſi horrible : ces malades cependant paroiſ- » ſoient peu affligés de leur état, ils faiſoient des échanges » avec autant d'activité que les autres, & ils ne craignoient » point de nous offrir des proviſions en vente. »

A MIDI, nous retournâmes dîner à bord avec le Chef. Il s'aſſit à table, mais il ne mangea rien ; ce qui étoit d'autant plus extraordinaire, que nous avions du porc frais rôti. Après dîné, nous allâmes une ſeconde fois à terre, & nous fûmes encore reçus par une foule d'Indiens. M. Forſter, M. Sparrman, &c. & quelques-uns de nos Officiers & Volontaires ſe promenerent dans l'intérieur du pays.

« SUR CES ENTREFAITES, je reſtai à bord pour arranger » les productions d'Hiſtoire Naturelle, que nous avions » recueillies dans la matinée : & voici le récit que mon Pere » me donna de ſa nouvelle excurſion.

» LES NATURELS pouſſerent des cris de joie à notre débarquement, comme le matin, & la foule étoit auſſi nombreuſe. On fit beaucoup d'échanges ; mais les proviſions étoient rares, & nous ne trouvions point de shaddecks, parce que la ſaiſon n'étoit pas aſſez avancée. M. Hodges & moi, ſuivis d'un domeſtique & de deux Inſulaires, qui voulurent bien nous ſervir de guides, en cas de beſoin, nous montâmes la colline, afin d'examiner de nouveau l'intérieur du pays. Nous traversâmes de riches plantations ou jardins, enfermés, comme on l'a dit ci-deſſus, par des haies de bambou, ou des haies vives de la belle fleur de corail (*Erythrina Corallodendron*) : nous atteignîmes enſuite un petit ſentier entre deux enclos, & nous vîmes des ignames & des bananes plantés des deux côtés, avec autant d'ordre & de régularité que nous en mettons dans nos jardins. Ce ſentier débouchoit au milieu d'une belle plaine d'une grande étendue, & couverte de riches pâturages : il y avoit à l'autre extrémité une promenade délicieuſe, d'environ un mille de long, formée de quatre rangs de cocotiers, qui aboutiſſoient à un nouveau ſentier entre des plantations fort régulieres, environnées de shaddecks, &c. Ce ſentier conduiſoit, par une vallée cultivée, à un endroit où pluſieurs chemins ſe croiſoient. Nous découvrîmes là une jolie prairie, revêtue d'un verd gazon très-fin, & entouré de toutes parts de grands arbres touffus. Une maiſon ſans habitans occupoit un des côtés ; les propriétaires étoient probablement ſur le rivage. M. Hodges s'aſſit pour deſſiner ce payſage charmant : nous reſpirions un air délicieux, & embaumé de parfums

ANN. 1773. Octobre.

ANN. 1773. Octobre.

» exquis; la briſe de mer jouoit avec nos cheveux & » nos vêtemens, & nous rafraîchiſſoit; une foule d'oi- » ſeaux gazouilloient de tous côtés, & les colombes » amoureuſes produiſoient au fond du bocage des gémiſſe- » mens harmonieux. Les racines de l'arbre, qui nous cou- » vroit, étoient remarquables: elles s'élevoient de la tige » à près de huit pieds au-deſſus du terrain; ſes coſſes » avoient d'ailleurs plus d'une verge de long, & deux » ou trois pouces de large. Ce lieu fertile & ſolitaire nous » donna l'idée des boſquets enchantés ſur leſquels les » Romanciers répandent toutes les beautés imaginables. Il » ne ſeroit pas poſſible de trouver en effet un coin de terre » plus favorable à la retraite, s'il y avoit une fontaine limpide » ou un ruiſſeau; mais malheureuſement l'eau eſt la ſeule » choſe qui manque à cette Iſle agréable. Je découvris à » notre gauche une promenade couverte, qui menoit à une » autre prairie, au fond de laquelle nous apperçûmes une » petite montagne & deux huttes pardeſſus. Des bambous » plantés en terre à la diſtance d'un pied l'un de l'autre, » environnoient la colline, & on voyoit, ſur le devant, plu- » ſieurs caſuarinas. Les Naturels, qui nous accompagnerent, » ne vouloient point en approcher: après nous être avancés » ſeuls, nous regardâmes, avec beaucoup de peine, dans » les huttes, parce que l'extrémité du toît n'étoit pas à » plus d'une palme du terrain. L'une renfermoit un cadavre » qu'on y avoit dépoſé depuis peu; mais l'autre étoit vide. » Ainſi, le caſuarina ou le *bois de maſſue* (Toà) annonce » les cimetieres à Middelburg, comme aux Iſles de la » Société. Sa couleur gris-brun, ſes branches longues & » touffues, dont les feuilles clair-ſemées ſe penchent triſte-

» ment vers la terre, conviennent à ces lieux mélancoliques, » autant que le cyprès. Il eſt donc probable que les mêmes » idées, qui ont conſacré le dernier arbre ſur la tombe des » morts dans une partie du monde, engagent les Habitans » de ces régions à employer les premiers au même uſage. » La colline où ſe trouvoient les huttes, étoit formée de pe- » tits morceaux de rocher de corail ſemblable au gravier, » accumulés ſans aucun ordre.

ANN. 1773. Octobre.

» MARCHANT un peu plus loin, nous vîmes des planta- » tions auſſi agréablement diſpoſées, & des maiſons de la » même eſpèce. Nos deux Indiens nous firent entrer dans » une, où ils nous prierent de nous aſſeoir, & ils nous pro- » curerent des noix de cocos extrêmement rafraîchiſſantes.

» DANS toute notre promenade, nous ne rencontrâmes » que quelques Inſulaires, qui paſſerent près de nous, ſans » trop nous regarder. L'exploſion & l'effet de nos fuſils, » n'exciterent ni leur admiration ni leur crainte. Ils ne » montroient, à notre égard, aucun autre ſentiment que » celui de la bienveillance & de la courtoiſie. Les femmes, » réſervées en général, repouſſoient avec dégoût les entre- » priſes indécentes des Matelots : quelques-unes cependant » ſe montrerent plus libres, & nous appellerent à elles par » des geſtes très-laſcifs.

ON NOUS CONDUISIT, le Capitaine Furneaux & moi, à la maiſon du Chef, où on nous offrit des fruits & des légumes qui avoient été cuits à l'étuvée. Comme nous venions de dîner, nous ne mangeâmes pas beaucoup, mais Œdidée & Omaï l'Indien, qui étoit à bord de l'Aventure, firent honneur au feſtin. Nous témoignâmes enſuite le deſir de voir l'intérieur

ANN. 1773. Octobre. des terres. Tioony y conſentit de bon cœur, & il nous mena dans pluſieurs plantations bien diſpoſées, & renfermées par des haies de roſeaux conſtruites fort proprement. Nous les trouvâmes en bon ordre & agréablement diverſifiées, par des arbres fruitiers, des racines, &c. Le Chef eut grand ſoin de nous faire connoître que la plupart lui appartenoient. Des cochons & de très-groſſes volailles, les ſeuls animaux domeſtiques que nous vîmes, couroient près de quelques-unes des maiſons, & dans les ſentiers qui ſéparoient les plantations, mais ils ne ſembloient pas diſpoſés à nous en vendre. Aucun d'eux ne nous offrit en échange des fruits ou des racines, ce qui m'inſpira la réſolution de quitter cette Iſle, & de relâcher à celle d'Amſterdam.

LE SOIR ramena tout le monde à bord : chacun étoit enchanté du pays, & de l'accueil de ſes habitans, qui ſembloient ſe diſputer l'un & l'autre pour faire ce qu'ils penſoient devoir nous cauſer plus de plaiſir. Nos vaiſſeaux furent remplis toute la journée d'Indiens, qui conclurent des échanges avec ceux de nous qui demeurerent à bord; & il y eut dans ces marchés tout l'ordre poſſible. Je fus fâché que la ſaiſon ne me permît pas de reſter plus long-temps
3. parmi eux. Le lendemain, dès le grand matin, tandis que les vaiſſeaux mettoient ſous voile, j'allai à terre avec le Capitaine Furneaux & M. Forſter, afin de prendre congé du Chef. Il vint à notre rencontre ſur le rivage : il vouloit nous conduire à ſa maiſon; mais nous le priâmes de s'en diſpenſer. Nous nous aſsîmes ſur l'herbe, & nous y paſsâmes environ une demi-heure, au milieu d'une foule conſidérable d'Inſulaires. Après avoir préſenté au Chef un riche

don, & entr'autres choſes différentes graines de jardin, je tâchai de lui faire comprendre que nous nous en allions; ce qui ne parut pas du tout l'émouvoir. Il monta dans notre chaloupe, accompagné de deux ou trois de ſes ſujets, afin de nous ramener au vaiſſeau; mais, voyant la Réſolution ſous voile, il appella une de ſes pirogues, & il retourna à terre. Tandis qu'il fut ſur notre bord, il continua à échanger des hameçons contre des clous, & il s'appropria lui ſeul tout le commerce; mais quand il étoit à terre, je ne l'ai jamais vu faire le moindre échange.

ANN. 1773. Octobre.

« NOUS NE PUMES guères converſer que par ſignes » avec les Naturels; nous raſſemblâmes cependant un cer- » tain nombre de mots, & guidé par les principes de la » Grammaire univerſelle & des Dialectes, je m'apperçus » bientôt que leur langue a une grande affinité avec celle » de Taïti, & des Iſles de la Société. O-maï & Mahine, » (ou Œdidée) les deux Indiens d'Uliétéa & de Bolabola, qui » s'étoient embarqués avec nous, déclarerent d'abord que » ce langage étoit abſolument nouveau & inintelligible pour » eux; cependant, quand je leur expliquai la reſſemblance » de pluſieurs mots, ils ſaiſirent à l'inſtant les modifications » particulieres de ce Dialecte, & ils cauſerent avec les » Inſulaires beaucoup mieux que nous ne l'aurions pu faire, » après un long ſéjour dans l'Iſle. Cette contrée les char- » moit beaucoup; mais ils remarquerent bientôt ſes incon- » véniens, & ils nous avertirent qu'il y avoit peu de fruit » à pain, de cochons & de volailles, & point de chiens. D'un » autre côté, ils aimoient la grande abondance qu'on y trouve » de canes de ſucre, & de ce poivre enivrant, dont on a » parlé plus haut. »

CHAPITRE II.

Arrivée des Vaiſſeaux à Amſterdam. Deſcription d'une eſpèce de Temple. Incidens ſurvenus durant notre Relâche ſur cette Iſle.

ANN. 1773. Octobre.

DÈS que je fus à bord, je mis le Cap ſur l'Iſle d'Amſterdam. Les Inſulaires étoient ſi peu effrayés de nous, que trois Pirogues vinrent à notre rencontre juſqu'au milieu du chemin entre les deux Iſles. Ils firent inutilement tous leurs efforts pour monter ſur la Réſolution; mais nous ne diminuâmes pas de voiles; & la corde que nous leur jettâmes ayant briſé, ils tenterent de monter ſur l'Aventure. Leur entrepriſe cependant n'eut pas un meilleur ſuccès; nous rangeâmes la côte S. O. d'Amſterdam à un demi-mille du rivage, ſur lequel briſoit une houle très-groſſe. Nous examinâmes, à l'aide de nos lunettes, l'aſpect de l'Iſle, dont chaque partie ſembloit couverte de plantations. La plus haute élévation au-deſſus du niveau de la mer, ne ſembloit pas être de plus de ſix ou ſept verges perpendiculaires. Nous apperçûmes quatre Naturels, courant le long de la greve, & déployant de petits pavillons blancs, que nous prîmes pour des ſymboles de paix, & nous leur répondîmes en hiſſant le drapeau de S. Georges. Trois Inſulaires de Middelburg, qu'on avoit laiſſé, je ne ſais comment à bord, nous quitterent alors, & allerent à la nage ſur la côte: ils ne ſavoient pas

pas que je voulois m'arrêter à cette Iſle, & ils n'avoient point envie, comme on peut le croire, de s'embarquer avec nous. ANN. 1773. Octobre.

DÈS que nous eûmes découvert la côte Occidentale, pluſieurs pirogues, montées chacune par trois hommes, vinrent à notre rencontre. Les Indiens s'avancerent hardiment ſous les flancs des vaiſſeaux; ils nous préſenterent quelques racines d'Eava, & monterent enſuite à bord ſans autre cérémonie : ils nous invitoient, par tous les ſignes d'amitié qu'ils purent imaginer, d'aller dans leur Iſle, & ils nous indiquoient un mouillage, du moins à ce que nous comprîmes. Après avoir couru un petit nombre de bords, nous mouillâmes, dans la rade Van-Diemen, par dix-huit braſſes d'eau, à un peu plus d'une encablure des briſans qui bordent la côte. Nous plaçâmes au large une ſeconde ancre & un cable, pour empêcher les bâtimens de toucher ſur les rochers dans un coup de vent, ou par la dérive du calme. Cette derniere ancre fut jettée ſur un fond de quarante-ſept braſſes, tant étoit eſcarpée la plage qui nous ſervoit de mouillage. Une foule d'Indiens rempliſſoient alors nos bâtimens : les uns étoient venus en pirogues; d'autres accouroient à la nage; mais, ainſi que ceux de l'Iſle de Middelburg, ils apporterent des étoffes, des nattes, des outils, des armes & des ornemens, que nos Matelots acheterent avec leurs propres habits. Comme l'équipage devoit reſſentir bientôt les ſuites de ce trafic, afin de l'arrêter & de nous procurer les rafraîchiſſemens néceſſaires, je défendis d'acheter aucune curioſité.

ANN. 1773. 4 Octobre.

CET ORDRE produiſit un bon effet ; car les Naturels, voyant que nous ne voulions abſolument que des comeſtibles, nous apporterent des bananes & des noix de cocos en abondance, des volailles & des cochons, & ils les échangerent contre de petits clous & des étoffes d'Europe : ils donnoient un cochon ou une volaille pour les plus mauvaiſes guenilles.

« J'ACHETAI pluſieurs jolis perroquets, des pigeons & » des tourterelles très-bien apprivoiſées. Œdidée achetoit, » de ſon côté, avec beaucoup d'empreſſement, des plumes » rouges, qui, à ce qu'il nous aſſura, auroient une valeur » extraordinaire à Taïti & aux Iſles de la Société : elles » étoient communément attachées à leurs tabliers de » danſe, ou à des diadêmes de feuilles de bananes. Il nous » montra, avec un air d'extaſe tout-à-fait admirable, que » la plus petite de ces plumes, large de deux ou trois » doigts, ſuffiroit pour payer le plus gros cochon de ſon » Iſle. »

APRÈS avoir pris ces arrangemens, & nommé des ſurveillans afin de prévenir les diſputes, je deſcendis à terre, accompagné du Capitaine Furneaux, de M. Forſter & de pluſieurs des Officiers, & d'un Chef Indien, nommé *Attago* (*a*), qui s'étoit attaché à moi dès le premier moment de ſon arrivée à bord, avant que nous fuſſions mouillés. Je ne ſais point comment il découvrit que j'étois le

(*a*) M. Forſter l'appelle *Attaha*; & il donne à Œdidée le nom de *Hédédédée*.

Benard Direx

OTAGO, Chef de l'Isle d'Amsterdam.

Commandant; mais il eſt ſûr qu'il ne fut pas long-temps ſur le pont, avant de me choiſir parmi tous nos Meſſieurs pour me faire un préſent d'étoffes, & d'autres choſes qu'il avoit avec lui, & comme un plus grand témoignage d'amitié, nous changeâmes mutuellement de noms; coutume qui s'obſerve à Taïti & aux Iſles de la Société. Heureuſement on nous indiqua un mouillage devant une crique étroite, en dedans des rochers qui bordent la côte. Mon ami Attago nous conduiſit à cette crique, & nous y débarquâmes à pied ſec ſur la greve, en préſence d'une foule nombreuſe d'Indiens, qui nous reçurent d'une maniere auſſi amicale qu'à Middelburg. Immédiatement après, tous nos Meſſieurs, accompagnés de quelques Naturels, pénétrerent dans l'intérieur du pays: mais la plupart des Indiens reſterent avec le Capitaine Furneaux & moi. Nous nous amuſâmes à leur diſtribuer des préſens, & ſur-tout à ceux que me déſignoit Attago. Ces derniers ne formoient pas un grand nombre, & je reconnus, dans la ſuite, qu'ils étoient d'un rang ſupérieur au ſien. Il paroiſſoit cependant alors le perſonnage principal, & on lui obéiſſoit. Quand nous eûmes reſté un peu de temps ſur la greve, nous nous plaignîmes de la chaleur, & Attago nous conduiſit à l'inſtant à l'ombre d'un arbre. Après nous avoir fait aſſeoir, il ordonna aux Inſulaires de former un cercle autour de nous. Ils obéirent ſur-le-champ, & ils n'entreprirent jamais de ſe précipiter ſur nous comme les Taïtiens.

ANN. 1773. Octobre.

NOUS DISTRIBUAMES encore ici des préſens, & nous témoignâmes le deſir d'examiner l'intérieur des terres. Le Chef comprenant ce que nous voulions, nous mena le

ANN. 1773. Octobre.

long d'un ſentier, qui débouchoit dans une prairie ouverte; à l'un des côtés de laquelle on voyoit une eſpèce de Temple, conſtruit ſur une montagne élevée par les hommes, à environ ſeize ou dix-huit pieds au-deſſus du niveau ordinaire. Sa forme eſt oblongue, & elle eſt entourée d'une muraille. Un parapet de pierre, d'environ trois pieds de hauteur: de cette muraille, la montagne, qui s'éleve inſenſiblement, eſt couverte d'un verd gazon; au ſommet ſe trouve le Temple, de la même forme que la montagne, d'environ vingt pieds de longueur, & quatorze ou ſeize de large. Avant d'arriver au haut, chacun s'aſſit ſur le gazon, à environ cinquante ou ſoixante verges du front du Temple. Trois vieillards, qui en ſortirent enſuite, vinrent ſe placer entre nous & l'entrée; & ils commencerent une harangue, que je pris pour une priere, car ils l'adreſſoient directement du côté du Temple. Cette priere dura environ dix minutes: enſuite les Prêtres, (je jugeai que ces Indiens l'étoient) s'aſſirent parmi nous, & nous leur offrîmes en préſent ce que nous avions. Leur ayant fait ſigne que nous deſirions de voir le dedans de la Maiſon-de-Dieu, mon ami Attago ſe leva ſur-le-champ; il nous y conduiſit ſans la moindre répugnance, & il nous donna pleine liberté d'en obſerver toutes les parties.

NOUS TROUVAMES au front deux eſcaliers de pierre, qui conduiſent au ſommet de la muraille: la montée au Temple eſt douce, & il y a tout autour un chemin de beau ſable. Ce Temple eſt conſtruit, à tous égards, de la même maniere que leurs habitations; c'eſt-à-dire, avec des poteaux & des ſolives, & couvert de feuilles de palmier. Les bords deſcendent à environ trois pieds de terre, & cet eſpace

Benard Direxe.

AFIA-TOO-CA, CIMETIERE DANS L'ISLE D'AMSTERDAM.

eſt rempli par de groſſes nattes ſerrées, faites de feuilles de palmier, & qui reſſemblent à une muraille. Un beau gravier couvroit le plancher, excepté dans le milieu, où l'on voyoit un quarré oblong de cailloux bleus, élevés d'environ ſix pouces plus haut que le plancher. Deux images groſſièrement ſculptées en bois, & chacune d'environ deux pieds de longueur, occupoient les deux coins. Comme je ne voulois offenſer ni eux, ni leurs Dieux, je n'oſai pas les toucher; mais je demandai à Attago (en m'expliquant le mieux qu'il me fut poſſible), ſi c'étoient des *Eatuas* ou Dieux. J'ignore s'il me comprit; mais, à l'inſtant, il les mania & les retourna auſſi groſſièrement que s'il avoit touché un morceau de bois, ce qui me convainquit, qu'elles ne repréſentoient pas la Divinité. J'étois curieux de connoître ſi on enterroit les morts, & je fis à Attago pluſieurs queſtions là-deſſus; mais je ne ſuis point sûr qu'il m'entendit; pour moi, je ne compris pas aſſez ſes réponſes pour en être ſatisfait. Je dois dire au Lecteur, qu'en abordant à cette Iſle, nous ne ſavions pas un mot de la Langue des Naturels. Mon jeune Taïtien & l'Indien à bord de l'Aventure, étoient auſſi embarraſſés que nous : mais je m'étendrai davantage ſur cette matiere, lorſque l'occaſion s'en préſentera. Avant de quitter le Temple, nous crûmes devoir enrichir l'autel d'une offrande : & nous laiſsâmes, ſur les cailloux bleus, des médailles, des clous & pluſieurs autres choſes, que mon ami Attago prit à l'inſtant & mit dans ſa poche. Quelques-unes des pierres de la muraille qui enfermoient cette montagne, avoient neuf ou dix pieds ſur quatre de longueur, & environ ſix pouces d'épaiſſeur. Il eſt difficile de conce-

ANN. 1773. Octobre.

ANN. 1773. Octobre.

voir comment ils ont pu tailler de pareilles pierres dans les rochers de corail.

CETTE MONTAGNE ſe trouvoit au milieu d'une eſpèce de boſquet, ouvert ſeulement du côté qui faiſoit face au grand chemin, & au champ de gazon ſur lequel le peuple étoit aſſis. Cinq chemins, dont trois ſembloient être publics, aboutiſſoient à la prairie. Pluſieurs eſpèces d'arbres, compoſoient les boſquets : on y remarquoit entr'autres l'Etoa (comme on le nomme à Taïti), dont on fait les maſſues; & un palmier bas, très-commun dans les parties ſeptentrionales de la Nouvelle-Hollande.

APRÈS avoir examiné ce Temple, qu'ils nomment *A-ſia-tou-ca* dans leur langue, nous demandâmes à nous en revenir; mais au-lieu de nous conduire au bord de la mer, ainſi que nous nous y attendions, ils prirent un chemin qui menoit au milieu de la campagne. Ce chemin, d'environ ſeize pieds de large, & auſſi uni qu'un boulingrin, paroiſſoit public. Pluſieurs autres routes, venant de différens côtés, aboutiſſoient à celle-ci, & elles étoient renfermés, de chaque côté, par des haies proprement faites de roſeaux, & à l'abri du ſoleil brûlant, par des arbres fruitiers. Je me crus tranſporté dans les plaines les plus fertiles de l'Europe. Il n'y avoit pas un pouce de terrain en friche. Les chemins n'occupoient de place que ce qu'il en falloit; les haies ne prenoient pas quatre pouces chacune; & même ce terrain n'étoit point entièrement perdu, car on y voyoit encore des arbres ou des plantes utiles. Un pareil ſpectacle ſe retrouvoit

ANN. 1773. Octobre.

par-tout. La ſcène étoit par-tout également agréable. La Nature, aidée d'un peu d'art, ne ſe montre dans aucun pays avec plus de ſplendeur que ſur cette Iſle. Ces promenades délicieuſes, étoient remplies d'un grand nombre d'Indiens. Les uns alloient, chargés de fruits, à nos vaiſſeaux, & d'autres en revenoient. Ils ne manquoient pas de nous céder le pas, en tournant à droite ou à gauche, en s'aſſeyant ou ſe tenant debout, le dos appuyé contre les haies, juſqu'à ce que nous euſſions paſſé. Dans pluſieurs ſentiers de traverſe, ou à la réunion des chemins, il y avoit ordinairement des *Aſiatoucas* comme celui que j'ai décrit, avec cette différence que les montagnes étoient paliſſadées tout autour, au-lieu d'être renfermées par une muraille de pierre. Enfin, au bout de pluſieurs milles, nous arrivâmes à un qui étoit plus grand que les autres, près duquel étoit ſituée une vaſte maiſon appartenante à un vieil Chef, qui nous accompagnoit. On nous fit arrêter à cette habitation, & on nous offrit des fruits, &c.

A PEINE fûmes-nous aſſis, que le plus vieil des Prêtres commença une harangue ou priere qu'il adreſſoit à l'*Aſiatouca* & à moi alternativement. Quand il ſe tournoit de mon côté, il faiſoit une pauſe à chaque ſentence, juſqu'à ce que, par un mouvement de tête, je lui donnaſſe un ſigne d'approbation. Je ne compris pas un ſeul mot de ſon diſcours : quelquefois ce vieillard ſembloit ne ſavoir que dire, ou peut-être ſa mémoire lui manquoit ; car, dans ces occaſions, il étoit ſoufflé par un autre Prêtre aſſis près de lui. Le peuple ſe taiſoit durant ces prieres ; mais il n'y prêtoit pas une grande attention. Nous reſtâmes peu de tems à cette

ANN. 1773. Octobre.

derniere place. Nos guides nous reconduiſirent à notre chaloupe, & nous emmenâmes Attago dîner au vaiſſeau. Dès que nous fûmes à bord, un vieillard amena ſa pirogue aux côtés de la Réſolution ; & j'appris d'Attago que c'étoit un Chef ou un homme d'un rang très-diſtingué. En conſéquence, je le fis monter ſur le pont ; je lui offris ce qu'il eſtimoit le plus (c'étoit le ſeul moyen d'en faire mon ami), & je l'aſſis à table à côté de moi. Nous reconnûmes alors toute ſa dignité, car Attago ne voulut ni s'aſſeoir, ni manger devant lui ; mais il alla à l'autre extrémité de la table ; &, ſans être apperçu du vieux Chef, qui étoit preſqu'aveugle, il s'y aſſit, & mangea le dos tourné. Après que le vieillard eut mangé un morceau de poiſſon & bu deux verres de vin, il retourna à terre, & Attago s'appercevant qu'il étoit hors du vaiſſeau, revint prendre ſa place à table, acheva ſon dîner, & but deux verres de vin. Enſuite nous allâmes tous à terre, où nous trouvâmes le vieil Chef, qui me préſenta un cochon ; & lui & quelques autres firent avec nous une promenade dans l'intérieur du pays.

AVANT de partir, j'allai par haſard avec Attago, à la place du débarquement, & je trouvai M. Wales dans une ſituation triſte, mais qui pourtant faiſoit rire. Les chaloupes, qui nous avoient miſes à terre, ne pouvant s'approcher du rivage, parce qu'il n'y avoit pas aſſez d'eau, il ôta ſes ſouliers & ſes bas, pour paſſer à gué ; &, dès qu'il fut ſur la greve, il ſe diſpoſa à les remettre ; mais, au même inſtant, un Indien, qui étoit près de lui, les lui arracha & ſe jetta au milieu de la foule. Il lui étoit impoſſible de

de pourſuivre le voleur à pieds nuds ſur les rochers aigus de corail, qui compoſent la côte. Le bateau, qui l'avoit mis à terre, revint au vaiſſeau, & ſes camarades le laiſſerent ſeul. Attago, qui découvrit bientôt le voleur, lui fit rendre les ſouliers & les bas. ANN. 1773. Octobre.

DANS notre excurſion, au milieu de l'intérieur du pays, nous repaſsâmes devant le premier *Aſiatouca*, dont j'ai déjà parlé, & nous nous aſsîmes de nouveau à l'entrée; mais on ne fit point de prieres, quoique le vieil Prêtre fût avec nous. Nous y reſtâmes très-peu de temps. Le Chef, penſant probablement que nous avions beſoin d'eau à bord, nous conduiſit à une plantation voiſine, & nous montra un étang d'eau douce, quoique nous n'euſſions pas propoſé la moindre queſtion ſur cette matiere. Je crois que c'eſt le même endroit appellé par Taſman *le Lavoir* du Roi & de ſes Nobles.

DE-LA, on nous fit deſcendre ſur la côte de la baie Maria; ou au côté N. E. de l'Iſle, & on nous montra, dans une remiſe, une grande double pirogue, qui n'avoit pas encore été lancée à l'eau. Le vieil Chef ne manqua point de nous dire qu'elle lui appartenoit. La nuit approchant, nous prîmes congé de lui, nous retournâmes à bord, & Attago nous reconduiſit juſqu'au rivage.

PLUSIEURS des Officiers, qui allerent à la chaſſe de leur côté, furent tous très-bien traités des Naturels du pays. Nous achetâmes auſſi beaucoup de bananes, de noix de cocos, d'ignames, de cochons & de volailles, que nous payâmes avec des clous & des pièces d'étoffe. Chaque

ANN. 1773. Octobre.

vaiſſeau avoit à terre une chaloupe occupée de ce commerce; &, dès qu'elles étoient pleines (ce qui arrivoit dans très-peu de tems), elles reconduiſoient leurs charges à bord. De cette maniere nous obtînmes, à meilleur marché & avec moins de peine, des fruits & d'autres rafraîchiſſemens de ceux qui n'avoient pas de pirogues pour nous les amener aux vaiſſeaux.

« APRÈS avoir paſſé quelque tems ſur la greve avec les » Naturels, nous montâmes dans une forêt déſerte, com- » poſée de grands arbres entremêlés d'arbriſſeaux. Ce bois, » quoiqu'étroit en pluſieurs endroits, car il n'avoit pas plus » de cent verges de large, ſe prolongeoit le long de la côte » de la rade de Van-Diemen, avec plus ou moins d'ou- » verture. Toute l'Iſle étoit parfaitement de niveau. Nous » traverſâmes un terrain en friche, large d'environ cinq » cens verges, & joint au bois : une partie ſembloit » être couverte d'ignames, mais le reſte plein d'herbages, » avoit, au milieu, un petit marécage, où nous vîmes un » grand nombre de poules ſultanes; nous parvînmes en- » ſuite à un ſentier, large d'environ ſix pieds, entre deux » haies de bambou qui enfermoient, de chaque côté, des » plantations étendues. Pluſieurs Naturels, qui ſe rendoient » au rivage, chargés de proviſions, paſſerent près de nous, » & inclinerent poliment leur têtes en ſigne d'amitié : ils » prononçoient ordinairement un monoſyllable, qui ſem- » bloit correſpondre au mot Taïtien, *tayo*. Les enclos, les » plantations, & les maiſons étoient exactement les mêmes » qu'à Middelburg : le peuple a eu grand ſoin de répan- » dre, autour de ſes habitations, des arbres odoriférans

» Le mûrier, avec l'écorce duquel on fait l'étoffe, & » l'arbre à pain, étoient plus rares qu'aux Iſles de la Société; » la pomme y eſt entièrement inconnue, mais le shaddeck » très-abondant. Le printems, qui ranimoit toute la Nature, » ornoit les plantes de fleurs & inſpirant aux oiſeaux des » chanſons joyeuſes, contribuoit, ſans doute, à rendre tous » les objets agréables à nos yeux. Mais l'induſtrie & l'élé- » gance, que déploient les Inſulaires dans leur culture, » ainſi que la propreté & la régularité de tous leurs ou- » vrages, excitoient notre admiration, en même-tems » qu'elles nous donnoient lieu de ſuppoſer qu'ils jouiſſent » d'un grand degré de bonheur.

ANN. 1773 Octobre.

» L'UN DES SENTIERS, entre les enclos, nous conduiſit » à un petit bocage charmant par ſon irrégularité. Un » immenſe caſuarina ſurpaſſoit, par ſa hauteur, tous les » autres arbres, & ſes branches étoient chargées d'animaux » noirs, que nous prîmes de loin pour des corneilles, mais » que nous reconnûmes pour des chauves-ſouris quand nous » en fûmes plus près. Leurs griffes crochues s'attachoient » aux rameaux, & quelquefois elles ſe trouvoient ſuſpen- » dues la tête en bas. Je tirai un coup de fuſil, & j'en tuai » ſix ou huit, & j'en bleſſai pluſieurs autres qui reſterent » collées ſur l'arbre. Elles étoient de l'eſpèce appellée com- » munément le *Wampyre* (*a*), & elles avoient de trois » à quatre pieds d'envergure. Une troupe nombreuſe fut » effrayée de l'exploſion, & s'enfuit peſamment de l'arbre

(*a*) La Rougette de M. de Buffon, Wampyrus de M. de Linnée & de Pennant.

ANN. 1773. Octobre.

» en pouſſant un cri aigre ; mais la plus grande partie garda
» la même poſition, & ne la quitta probablement que
» pour chercher des alimens pendant la nuit. De nouvelles
» arrivoient par intervalles, au milieu des autres, des can-
» tons les plus éloignés. Comme elles vivent ſur-tout de
» fruits, il eſt vraiſemblable qu'elles font beaucoup de dépré-
» dations dans les vergers des Inſulaires : pluſieurs Indiens
» étoient à côté de moi lorſque je les tirai, & ils paru-
» rent très-charmés de la mort de leurs ennemis. L'un
» d'eux avoit pris quelques-unes de ces chauves-ſouris en
» vie, à l'aide d'une cage d'oſier très-ingénieuſement ima-
» ginée : l'entrée étoit pareille à celle d'un verveux ; les
» animaux pouvoient aiſément y entrer, mais non pas en
» ſortir. Ils nous aſſurerent que les chauves-ſouris ſont très-
» mordantes, & en effet elles ont de larges dents.

» NOUS AVIONS DÉJA REMARQUÉ à Taïti, aux Iſles de
» la Société, & même à Middelburg, que par-tout où
» l'on trouve un caſuarina, il y a un cimetiere aux envi-
» rons. A la vue de cet arbre vénérable, & chargé d'oiſeaux
» de mauvais préſage, je conjecturai que nous allions en
» rencontrer un, ou un temple, & l'événement montra
» que je ne m'étois pas trompé. Nous arrivâmes au milieu
» d'une plaine verdoyante, enfermée de tous côtés par des
» arbres & des arbriſſeaux touffus, & ſur-tout par des ca-
» ſuarinas, des pandanges, & des palmiers-ſagou, ſauvages.
» Une allée de barringtonias en fleurs, auſſi gros que les
» chênes les plus élevés, formoit un des bords. Par l'inté-
» rieur & la dimenſion, ce temple ou cimetiere, étoit pa-
» reil à celui qu'on a décrit plus haut. Un Naturel, qui y

» entra avec nous, nous dit qu'un de ſes compatriotes y » étoit enterré; &, nous indiquant l'endroit où ſon petit » doigt avoit jadis été coupé, il nous dit clairement qu'à » la mort de leurs *Maduas* ou parens (*a*), ils mutilent » leurs mains. Ces cimetieres ſont toujours placés délicieu- » ſement ſur de vertes prairies, & entourés des plus beaux » bocages. Celui que nous vîmes, a été deſſiné par M. Hod- » ges, & on en trouve une gravure très-exacte dans ce » Voyage.

ANN. 1773. Octobre.

» PROLONGEANT enſuite notre promenade à travers » les plantations, nous rencontrâmes très-peu d'habitans; » car ils s'étoient preſque tous rendus à la place du marché. » Ceux que nous vîmes paſſerent près de nous, ou continue- » rent leur travail ſans ſe déranger. La curioſité, la dé- » fiance, ni la jalouſie ne les exciterent point à nous » arrêter; au contraire, ils nous parlerent avec le ton de » l'amitié. La plupart des maiſons, que nous examinâmes, » étoient vides, mais toutes nattées, & ſituées parmi des » arbriſſeaux odorans. Quelquefois une petite haie, dans » laquelle il y avoit une porte ſemblable à celle de Mid- » delburg, les ſéparoit des plantations. Une marche de trois » milles nous mena à la côte orientale d'Amſterdam, où le » rivage forme un angle profond appellé, par Taſman, » Baye Maria. La pente du terrain, diminue imperceptiblement juſques ſur la greve ſablonneuſe; mais, en allant » du côté de la pointe ſeptentrionale, il s'éleve perpendi- » culairement, & en quelques endroits il eſt excavé &

(*a*) Peut-être à la mort de tous les Parens en ligne montante.

ANN. 1773. Octobre.

» ſuſpendu en l'air. C'eſt par-tout du corail, preuve qu'il » y a eu de grands changemens ſur notre globe, car ce » rocher ne peut ſe former que ſous l'eau. Je ne déciderai » point s'il a été mis à nud par une diminution inſenſible » de l'Océan, ou par une révolution violente qu'a ſubi » notre globe. On peut cependant aſſurer qu'en ſuppoſant » une diminution graduelle de la mer, telle qu'on prétend » l'avoir obſervée en Suède *(a)*, l'émerſion de cette Iſle » doit être ſi moderne, qu'on a lieu de s'étonner qu'elle » ſoit couverte de terreau, d'herbages & de bois, remplie » d'habitans, & parée avec tant d'ordre. Je recueillis des » coquillages au pied du rocher eſcarpé, & je marchai dans » l'eau juſqu'aux genoux, ſur un récif, à cauſe de la marée » montante. Comme l'eau ſe jetoit ſur moi avec vivacité, » je cherchai un endroit pour monter au ſommet du » rocher; &, après en avoir trouvé un, avec peine, je » rentrai dans les plantations, où je vis les mauvaiſes » herbes que les Naturels avoient déraciné ſoigneuſement » & mis en tas pour les faire ſécher.

» NOUS NOUS ÉGARAMES enſuite dans notre route; &, » après de longs détours, nous trouvâmes M. Cook & » M. Furneaux, & un grand nombre de Naturels du pays, » aſſis ſur une belle prairie près de l'A-fia-tou-ca *(b)*, dont » M. Cook a parlé. Ils converſoient avec un vieillard aux » yeux chaſſieux, qui avoit beaucoup de crédit ſur le reſte » du peuple, & qui étoit ſuivi d'un nombreux cortége

(*a*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de Suède.

(*b*) M. Forſter les appelle *Fayetooco*.

» par-tout où il alloit. On nous parla de la harangue qu'il » avoit prononcée, & des cérémonies qu'il avoit faites, & » je conjecturai que c'étoit un Prêtre. Autant que nous » avons pu découvrir les idées religieuſes des Inſulaires, ils » ne paroiſſent point idolâtres; ils ne ſemblent pas non plus » avoir une vénération particuliere pour quelques oiſeaux, » comme les Taïtiens; mais adorer un Etre ſuprême qui » eſt inviſible. On ignore ce qui peut les avoir porté, ainſi » que les habitans de Taïti & des Iſles de la Société, à » réunir dans un même lieu leurs cimetieres & leurs » temples. La croyance religieuſe d'un peuple eſt la der- » niere choſe qu'apprennent des étrangers, qui n'ont ordi- » nairement que des connoiſſances imparfaites de la langue » du pays. D'ailleurs le langage des Pontifes differe com- » munément du Dialecte ordinaire; & ainſi la religion eſt » voilée de myſteres, ſur-tout lorſque les Prêtres veulent » profiter de la crédulité du genre-humain.

ANN. 1773. Octobre.

» NOUS NOUS SÉPARAMES enſuite des Capitaines par une » nouvelle excurſion; arrivés ſur les côtes de la mer, nous » achetâmes une grande cuiraſſe ou bouclier plat, d'un » os blanc & poli comme de l'ivoire, d'environ dix-huit » pouces de diamètre, qui ſembloit avoir appartenu à un » animal de la Tribu des Cetacés. On me donna un nouvel » inſtrument de muſique, compoſé de huit ou dix petits » roſeaux (on en parlera plus bas); ils en jouoient en le » gliſſant en arriere & en avant le long des lévres. Ordi- » nairement il ne produiſoit pas plus de quatre ou cinq » notes différentes, & depuis je n'en ai pas trouvé un ſeul » qui renfermât toute une octave. Nous y attachâmes

ANN. 1773. Octobre.

» cependant quelque prix, à cauſe de ſa reſſemblance
» avec le ſyrinx ou flûte de Pan des Grecs civiliſés. Les
» femmes d'Amſterdam, comme celles de Middelburg,
» chantoient aſſez bien, & battoient la meſure fort exac-
» tement en faiſant claquer leurs doigts. Je remarquai que
» leurs inſtrumens de muſique ſont ornés de petites figures,
» de bois brûlé : leurs vaſes & leurs autres meubles, étoient
» auſſi décorés de la même maniere.

» NOUS N'ARRIVAMES à bord qu'au coucher du ſoleil :
» les vaiſſeaux étoient entourés de pirogues, & les Na-
» turels nageoient tout autour en faiſant grand bruit. Une
» quantité conſidérable de femmes, jouoient dans l'eau
» comme des animaux amphibies : on les perſuada aiſément
» de monter à bord toutes nues ; & elles ne montrerent
» pas une plus grande chaſteté que les proſtituées de Taïti
» & des Iſles de la Société : les Matelots profiterent de
» ces diſpoſitions, & renouvellerent à nos yeux les Scènes
» des Temples de Chypre. Ces habitantes d'Amſterdam ſe
» vendoient ſans honte pour une chemiſe, un petit mor-
» ceau d'étoffe, ou quelques grains de verre. Leur lubricité
» cependant n'étoit point générale, & nous avons lieu de
» croire qu'il n'y eut pas une ſeule femme mariée qui ſe
» rendît coupable d'infidélité. Si nous avions connu la diſ-
» tinction des rangs comme à Taïti, il eſt probable que
» nous n'aurions obſervé des proſtituées que dans la der-
» niere claſſe du peuple. Mais on ne conçoit pas que tant
» de Nations permettent aux femmes qui ne ſont pas ma-
» riées de ſe livrer indifféremment aux deſirs d'une mul-
» titude d'amans. Les opinions ſur le ſexe en particulier,

» ont

ANN. 1773. Octobre.

» ont été très-variées dans tous les âges & dans tous les » pays. En quelques parties de l'Inde, les hommes d'un rang » diſtingué croiroient s'avilir s'ils épouſoient une vierge. Les » Turcs, les Arabes, les Tartares & les Ruſſes, attachent » une grande importance à la virginité des femmes, tandis » que les habitans de la côte de Malabar l'offrent à leur » idole (*a*).

» AUCUNE de ces femmes n'oſa reſter à bord, après le » coucher du ſoleil; elles retournerent à terre, ainſi que » la plupart des hommes, paſſer la nuit à l'ombre d'un » bois qui bordoit la côte. Ils allumerent beaucoup de » feux, & on les entendit cauſer la plus grande partie » de la ſoirée; il paroît que leur empreſſement à faire des » échanges avec nous, ne leur permit pas de retourner à » leurs habitations, qui étoient probablement ſituées dans » la partie la plus éloignée de l'Iſle. Nos marchandiſes » étoient très-précieuſes à leurs yeux. Ils donnoient volon- » tiers une volaille, ou un monceau de banane & de noix » de cocos, pour un clou qu'ils enfonçoient dans leur » oreille, ou qu'ils portoient ſuſpendu à leur col. Leurs » volailles ſont d'un goût excellent: en général, le plu- » mage eſt très-luiſant, avec un mêlange agréable de rouge

(*a*) On peut voir, dans l'Eſprit des Uſages & des Coutumes des différens Peuples, *Liv. X, de la Continence & de la Chaſteté*; & *L. II, des Femmes*, de plus grandes ſingularités & de plus grandes bizarreries.

ANN. 1773. Octobre.

» & de jaune. Nos Matelots en acheterent quelques-unes » afin de jouir du barbare plaiſir de les faire combattre. » Depuis notre départ d'Huaheine, ils s'étoient amuſé, » chaque jour, à tourmenter ces pauvres oiſeaux, à leur » couper les aîles, & à les exciter l'un contre l'autre. Ils » réuſſirent ſi bien que quelques poules d'Huaheine, com- » battirent avec autant de fureur que les coqs d'Angle- » terre; mais celles d'Amſterdam furent moins complai- » ſantes & moins furieuſes. »

5. LE 5, d'aſſez grand matin, mon Ami m'amena un cochon & des fruits : je lui donnai, en retour, une hache, un drap & quelques aunes d'étoffe rouge.

« ATTAGO étoit vêtu de nattes : il en avoit abattu une ſur » ſes épaules, à cauſe de la fraîcheur du matin. Il ne fut » pas poſſible de fixer ſon attention ſur quelque choſe, & » il fut difficile de l'engager à ſe tenir aſſis, pendant que » M. Hodges faiſoit ſon portrait. On a inſéré, dans ce » Voyage, une très-bonne gravure de M. Sherwin, qui ex- » prime le maintien de ce Chef, & ſon caractere doux; il » eſt repréſenté dans un moment d'action de graces, c'eſt- » à-dire, mettant ſur ſa tête un clou qu'il avoit reçu en » préſent.

» ATTAGO, ayant vu par haſard un chien de Taïti courir » ſur le pont, ne put pas cacher ſa joie; il poſa ſes mains » ſur ſa poitrine, & ſe tournant vers le Capitaine, il répéta

» le mot *Goorrée* (*a*) près de vingt fois. Nous fûmes fort » étonnés qu'il connût le nom d'un animal qui n'exiſte pas » dans ſon pays ; nous lui donnâmes un chien & une » chienne, avec leſquels il alla à terre, tranſporté de » plaiſir. Puiſque le nom des chiens eſt familier à un peuple » qui n'en a point, cette connoiſſance leur vient, par » tradition, de leurs Ancêtres, qui ſe ſont retirés des » autres Iſles & du Continent, ou bien quelqu'accident en » a détruit la race ſur leur Iſle, ou enfin ils ont un com- » merce avec d'autres pays où ces animaux exiſtent. »

ANN. 1773. Octobre.

LA PINNASSE fut envoyée à terre pour faire des échanges comme à l'ordinaire, mais elle revint bientôt. L'Officier m'apprit que les Naturels, vouloient prendre tout ce qui étoit dans la pinnaſſe, & que d'ailleurs ils étoient très-incommodes. La veille, ils volerent un grapin, au moment où le bateau étoit à l'ancre, & ils l'emporterent ſans être découverts. Je jugeai alors qu'il étoit néceſſaire d'avoir une garde à terre, pour défendre les chaloupes, & ceux de nos gens qui s'y trouveroient ; & j'y envoyai les ſoldats de marine ſous le Lieutenant Edgcumbe. Bientôt après, j'y allai moi-même avec mon ami Attago, le Capitaine Furneaux & pluſieurs de nos Meſſieurs. En débarquant, le vieil Chef m'offrit un cochon ; nous fîmes enſuite, le Capitaine Furneaux & moi, une promenade dans l'intérieur du pays, & M. Hodges nous accompagna, afin de deſſiner les points

(*a*) Oorée à Taïti ſignifie un chien, qui, à la Nouvelle-Zélande, s'appelle *Goorée*.

ANN. 1773 Octobre.

de vue & tout ce que nous rencontrerions de plus intéreſſant. Nous retournâmes enſuite dîner à bord, accompagné de mon Ami & de deux autres Chefs : l'un d'eux avoit envoyé, quelques heures auparavant, un cochon ſur l'Aventure, pour le Capitaine Furneaux, ſans demander aucun retour. Ce fut le ſeul exemple d'une libéralité de cette eſpèce. Attago eut ſoin de me rappeller celui que le vieil Roi me donna le matin, & je le lui payai alors avec une chemiſe & du drap rouge que je liai enſemble, pour qu'il les portât ainſi à terre ; mais cet arrangement ne lui plut pas, & il voulut les mettre ſur lui, & il alla enſuite ſur le pont ſe montrer à tous ſes compatriotes. Le matin, il avoit fait la même choſe du drap qu'il avoit reçu de moi. Le ſoir, je redeſcendis à terre, où je trouvai le vieil Roi qui s'appropria tout ce que nous avions offert à mon ami & aux autres Naturels.

« JE RESTAI à bord toute la journée, afin d'arranger la » collection de plantes & d'oiſeaux, que nous avions faite » dans notre premiere excurſion : elle étoit aſſez conſidéra- » ble, vu la petite étendue de l'Iſle. Une foule de pirogues » remplit, comme à l'ordinaire, les environs des vaiſſeaux, » tandis qu'un grand nombre d'Inſulaires, ſans doute pas » aſſez riches pour avoir un canot, ſe rendirent près de nous » à la nage. Les petites pirogues ordinaires avoient le fond » aigu, chacune de leur extrémité (en forme de pointe) » étoit couverte d'un pont, parce que leur forme étroite, » expoſe ſouvent ces parties à une entiere ſubmerſion.

» PARMI cette foule d'Inſulaires, qui environnoient nos

» bâtimens, j'en remarquai pluſieurs dont les cheveux, » couverts de poudre blanche, ſembloient avoir été brûlés » aux extrémités. En l'examinant, je trouvai que cette pou- » dre étoit ſimplement de la chaux, faite de coquillages ou » de corail, qui corrodoit ou brûloit les cheveux. Le goût » pour la poudre, eſt démeſuré ſur cette Iſle. Nous obſer- » vâmes un homme qui ſe ſervoit de poudre bleue, & plu- » ſieurs perſonnes des deux ſexes, qui portoient une pou- » dre couleur d'orange. Saint Jérôme, prêchant contre les » vanités de ſon ſiècle, reproche très-ſérieuſement aux Da- » mes Romaines, de ſuivre une pareille coutume. (*Ne irru- » fet crines & anticipet ſibi ignes gehennæ*). Ainſi, par » une reſſemblance admirable de folie, les modes des pre- » miers habitans de l'Europe, ſe trouvent chez nos Anti- » podes, & nos inſipides Petits-Maîtres, qui ne mettent de » la gloire qu'à inventer de nouvelles extravagances, par- » tagent ce miſérable honneur avec les ſauvages habitans » d'une Iſle de la mer du Sud (*a*).

ANN. 1773. Octobre.

» MON PERE ne revint de ſon excurſion que le ſoir; il » fit un chemin conſidérable vers l'extrémité méridionale » de l'Iſle. A midi, une forte pluie l'obligea de ſe retirer dans » une plantation, & de chercher un abri ſous le toit d'une » cabane. Le propriétaire l'invita à s'aſſeoir ſur des nattes » propres qui couvroient le plancher, & il alla lui chercher » des rafraîchiſſemens. Quelques momens après, il rapporta

(*a*) Voyez de plus grands détails ſur cette matiere dans l'Eſprit des Uſages & des Coutumes des différens Peuples. *L. VIII de la Beauté & de la Parure.*

» pluſieurs noix de cocos ; &, ayant ouvert un four ſous
ANN. 1773. Octobre. » terre, il en tira des bananes & des poiſſons enveloppés
» dans des feuilles, & parfaitement cuits. Leur maniere
» d'apprêter les alimens eſt donc exactement la même
» qu'à Taïti, & les Naturels ne ſont pas moins portés à des
» actes d'hoſpitalité & de bienveillance : s'ils ne nous en ont
» pas ſouvent donné des marques, c'eſt parce que nous
» trouvions communément la campagne déſerte, & les ha-
» bitans qui s'acheminoient vers notre marché. L'hoſpita-
» lier Inſulaire obtint en récompenſe des clous & des grains
» de verre, qu'il eut ſoin de mettre en cérémonie ſur ſa
» tête. Ce bon Indien porta avec attention des piques &
» des maſſues que mon Pere avoit acheté ſur ſon chemin,
» & il ne le quitta que ſur le rivage. »

CEUX qui veilloient au commerce réuſſirent ſi bien aujourd'hui, qu'ils procurerent aux deux vaiſſeaux beaucoup
6. de rafraîchiſſemens ; &, le lendemain, je me déterminai à permettre à chacun d'acheter les curioſités, meubles, productions du pays, &c. qui leur conviendroient. Je fus bientôt étonné de l'empreſſement avec lequel les Matelots cherchoient à acquérir tout ce qu'ils voyoient. Les Naturels du pays, qui s'en apperçurent, ſe moquerent d'eux, & leur offrirent à échanger des morceaux de bois & des pierres. Un jeune homme malin mit des excrémens humains au bout d'un bâton, & il les préſenta à tous ceux qu'il rencontroit.

SUR CES ENTREFAITES, un homme entra dans la chambre du Maître par l'écoutillon extérieur, & il enleva quelques

livres & d'autres choſes. On le découvrit au moment où il regagnoit ſa pirogue; & une de nos chaloupes, qui le pourſuivit, l'obligea de ſe jetter à l'eau. Les Matelots firent pluſieurs tentatives pour le ſaiſir; mais il plongeoit toujours ſous la chaloupe; il ne fut plus poſſible de gouverner, parce qu'il détacha le gouvernail, & ainſi il vint à bout de s'échapper. Les Inſulaires commirent, à la place de débarquement, d'autres vols très-hardis: l'un d'eux prit ſur le canot la jaquette d'un Matelot, & l'emporta malgré les ſoins de nos gens. Il fallut le pourſuivre & lui tirer deſſus, & même il ne s'en ſeroit pas deſſaiſi, ſi ſon débarquement n'avoit été intercepté par ceux de nos travailleurs qui étoient à terre. Les autres Indiens, qui formoient un grand nombre, ne firent aucune attention à tout ce qui ſe paſſoit, & ils ne furent point alarmés quand on tira ſur leurs Compatriotes.

ANN. 1773. Octobre.

« ON NE PEUT s'empêcher de remarquer que toutes ces » expéditions de découverte, coûtent toujours du ſang. » Il étoit difficile à ces bons Inſulaires de réſiſter à la tentation de dérober quelques-uns de nos tréſors, & au » premier moment où on s'en apperçut, on ne tira pas » moins de ſept coups de fuſil, ſans l'ordre du Capitaine à » la vérité, mais en ſa préſence.

» COMME on pourſuivoit inutilement le malheureux qui » avoit volé les livres dans la chambre du Maître, un des » Matelots eut la cruauté de le ſaiſir ſous les côtes avec le » crochet de la chaloupe, & de l'amener ainſi à notre bord. » Mais l'Indien guetta un moment favorable; &, malgré

ANN. 1773. Octobre.

» le ſang qu'il perdoit, il ſauta de nouveau dans la mer; » & ſe réfugia ſur quelques pirogues qui vinrent du ri- » vage à ſon ſecours. On obſervera que cette atrocité ne » nous fit pas perdre l'attachement & la confiance des » autres Inſulaires. »

Mon ami Attago vint me voir le lendemain au matin; comme à l'ordinaire; il m'amena un cochon, & m'aida à en acheter pluſieurs. J'allai enſuite à terre; je fis une viſite au vieil Roi, & je reſtai avec lui juſqu'à midi: je retournai enſuite dîner à bord avec Attago, qui ne me quitta
8. point. Comme je me propoſois d'appareiller le lendemain, je deſtinai un préſent au vieil Roi, & je le portai ſur la côte le ſoir. En débarquant, les Officiers qui étoient à terre me dirent, qu'un homme d'un rang plus élevé que tous ceux que nous avions vus, m'avoit demandé. M. Pickerſgill m'apprit qu'il l'avoit rencontré dans l'intérieur du pays, & je reconnus que c'étoit un perſonnage d'importance par le reſpect extraordinaire que le peuple avoit pour lui. Les uns, en l'approchant, ſe proſternoient le viſage contre terre, & mettoient leurs têtes entre leurs pieds, & aucun n'oſoit paſſer devant lui ſans ſa permiſſion. M. Pickerſgill, & un autre de nos Meſſieurs, le prirent par le bras, & le conduiſirent à la place du débarquement.

« On nous apprit qu'il s'appelloit Ko-haghee-too-fallan- » go (*a*). Je ne puis pas dire ſi c'étoit ſon nom ou ſon titre;

(*a*) Ko eſt l'article dans ces Iſles & à la Nouvelle-Zélande; & il répond à l'O. ou l'E. de Taïti.

» mais

» mais ils convinrent tous qu'il étoit *Areeghée* (*a*) ou Roi. » D'autre fois, en parlant de ce Chef, ils le nommoient » Latoo-Nipooroo, & nous en conclûmes que Latoo ſigni- » fie un titre, parce que Schouten & le Maire reconnurent, » en 1616, qu'il avoit cette ſignification aux Iſles de Cocos, » des Traîtres & de Horn, ſituées dans ces environs ſeule- » ment à quelques degrés au Nord (*b*); ce qui confirme » cette opinion, c'eſt que les Vocabulaires, que ces Navi- » gateurs intelligens nous ont laiſſés, ont beaucoup de rap- » port avec la langue qu'on parle à l'Iſle d'Amſterdam, & » qu'il y a une conformité parfaite dans le caractere & les » uſages de ces différens Inſulaires. »

ANN. 1773. Octobre.

JE LE TROUVAI aſſis avec une gravité ſi ſtupide & ſi ſombre, que, malgré ce qu'on m'en avoit dit, je le pris pour un idiot, que le peuple adoroit d'après quelques idées ſuperſtitieuſes. Je le ſaluai & je lui parlai; mais il ne me répondit point, & il ne fit pas même attention à moi; & je n'apperçus pas la moindre altération dans les traits de ſa phyſionomie. J'allois le quitter lorſqu'un Naturel, jeune & intelligent, entreprit de me détromper, & s'expliqua de maniere à ne me laiſſer aucun doute que c'étoit le Roi ou le principal perſonnage de l'Iſle. Je lui offris en préſent ce que je deſtinois au vieil Chef, une chemiſe, une hache, un morceau d'étoffe rouge, un miroir, quelques clous, des médailles & des verroteries. Il les reçut, ou plutôt il ſouffrit

(*a*) Le même mot, dans le Dialecte de Taïti, ſe prononce *Arée*.

(*b*) Voyez la Collection hiſtorique des Voyages & des Découvertes faites dans la mer du Sud, par M. Dalrymple.

ANN. 1773. Octobre.

qu'on les mît ſur ſa perſonne & autour de lui, ſans rien perdre de ſa gravité, ſans dire un mot, ou ſans tourner la tête ni à droite ni à gauche : il fut tout le tems immobile comme une ſtatue ; je le laiſſai dans la même poſition quand je retournai à bord, & il ſe retira bientôt après. A peine fus-je arrivé au vaiſſeau, qu'on vint me dire que le Chef avoit envoyé au rivage une quantité de proviſions. Une chaloupe alla les prendre ſur la côte ; elles conſiſtoient en vingt paniers de bananes grillées, en ignames & fruits à pain, & un cochon rôti d'environ vingt livres. M. Edgcumbe & ſon parti alloient ſe rembarquer, quand on les apporta au bord de l'eau, & les Inſulaires dirent que c'étoit un préſent de l'*Areeké* (*a*), c'eſt-à-dire, du Roi de l'Iſle, à l'*Areeké* du vaiſſeau. Je fus alors convaincu de la dignité de ce Chef imbécille.

« PARMI les Inſulaires, qui l'environnoient, nous reconnûmes le Prêtre qui avoit conduit les Capitaines à l'Afiatouca, le lendemain de notre arrivée : il buvoit une quantité prodigieuſe d'eau de poivre, qu'on lui ſervoit dans de petites coupes quarrées de feuilles de bananes pliées d'une maniere curieuſe ; il nous préſenta poliment de ce délicieux breuvage, &, par civilité, nous en goûtâmes. Son inſipidité & ſon âcreté, nous donnerent des envies de vomir. Le ſaint homme en prenoit chaque ſoir de ſi grandes doſes, qu'il s'enivroit. Il ne faut pas s'étonner, ſi la mémoire lui manquoit quand il récitoit des prieres, s'il étoit

(*a*) Appellé *Awæ* à Taïti, & *Kava* à Tonga-Tabboo à l'Iſle de Horn.

» maigre, ſi ſa peau étoit écaillée, & enfin s'il avoit le vi-
» ſage ridé & des yeux rouges, comme on l'a dit plus haut.
» Il paroiſſoit jouir de beaucoup d'autorité ſur le peuple,
» & il étoit toujours ſuivi d'un certain nombre de domeſti-
» ques, chargés de remplir ſes coupes. Il gardoit les dons
» qu'il recevoit de nous, au-lieu qu'Attago & pluſieurs autres
» Chefs donnoient à leurs Supérieurs tout ce que nous leur
» offrions.

ANN. 1773. Octobre.

» CE PRÊTRE étoit accompagné de ſa fille, à laquelle
» nous fîmes tous des préſens. Elle avoit des traits extrême-
» ment réguliers, & elle étoit plus blanche que la plupart
» des femmes de l'Iſle, qui ſembloient lui montrer des
» égards. Quand on ſe nourrit des meilleurs fruits de la con-
» trée, & qu'on paſſe ſa vie loin des ardeurs du ſoleil, dans
» l'indolence & les plaiſirs, il eſt naturel d'avoir un teint
» plus clair, & un viſage plus délicat. Ne peut-on pas en
» conclure que le luxe commence à s'établir ici ſous le voile
» de la religion?

» L'OBÉISSANCE & la ſoumiſſion de ce peuple pour ſes
» Chefs, montrent bien que le gouvernement, ſans être
» tout-à-fait deſpotique, eſt loin d'être populaire, & cette
» eſpèce de conſtitution politique ſemble d'ailleurs faciliter
» la naiſſance du luxe. Cette obſervation paroît auſſi appli-
» cable à la plupart des Iſles, dans la partie occidentale de
» la mer pacifique, puiſque les deſcriptions de Schouten,
» de le Maire & de Taſman, correſpondent, en tous les
» points principaux, avec nos remarques.

» LA RÉCEPTION amicale qu'on a fait preſque conſtam-

ANN. 1773. Octobre.

» ment aux étrangers, ſur toutes les Iſles dépendantes de ce
» grouppe, nous ont engagés à donner aux découvertes de
» *Schouten* & de *Taſman* le nom d'*Iſles des Amis*. Les
» chaloupes de Schouten furent attaquées, il eſt vrai, aux
» Iſles des Cocos, des Traîtres, de l'Eſpérance & de Horn;
» mais ces attaques furent peu conſidérables, quoique ſévé-
» rement punies par le Navigateur Hollandois, qui, après
» le premier trouble à l'Iſle de Horn, y paſſa cependant
» neuf jours en parfaite intelligence avec les Naturels du
» pays. Taſman, vingt-ſept ans après, découvrit pluſieurs
» Iſles à 6^d au Sud de celles qu'avoit viſité Schouten, & il y
» fut reçu avec toute ſorte de démonſtration de paix & de
» bienveillance. Je ne ſais pas ſi c'eſt parce que les Naturels
» d'Amſterdam & de Rotterdam, avoient appris des Inſu-
» laires des Cocos, de l'Eſpérance & de Horn, la force ſu-
» périeure des étrangers & leurs ravages, ou ſi c'étoit une
» ſuite de leur caractere pacifique : je ſerois porté à adopter
» la premiere opinion. Les Iſles vues par le Capitaine Wallis
» en 1767, & qu'il a nommées Iſles de Boſcawen & de Kep-
» pel, ſont probablement les Iſles des Cocos & des Traî-
» tres : mais ſon équipage ne fit d'autre mal aux Naturels,
» que de les effrayer par l'exploſion d'un ſeul coup de
» fuſil. M. de Bougainville vit quelques-unes des Iſles les
» plus Nord-Eſt de ce grouppe, & en général il y reconnut
» le même caractere. Il leur donna le nom d'*Archipel des*
» *Navigateurs*, avec aſſez de raiſon, puiſque pluſieurs
» vaiſſeaux les avoient rencontré. Depuis le Voyage de
» Taſman, aucun autre Européen n'étoit abordé à l'Iſle
» d'Amſterdam. Durant un eſpace de cent trente ans, ces
» peuples n'ont donc pas changé de mœurs, d'habillemens,

» de maniere de vivre, de caractere, &c. &c. Si nous avions » ſu leur langue, nous aurions, ſans doute, eu des preuves » poſitives qu'ils conſervent, par tradition, le ſouvenir des » premiers Européens qui les viſiterent : mais ils avoient » encore des clous, que leur apporta, ſans doute, Taſ- » man. Nous en achetâmes un très-petit, & preſque » conſumé par la rouille : on le voit maintenant au Mu- » ſæum à Londres, ſur un manche de bois ; il leur ſervoit » probablement de gouge ou de vrille. Nous achetâmes » auſſi de petits pots de terre, parfaitement noirs, cou- » verts de ſuie en dehors, & je penſai que c'étoient des » monumens du Voyage de Taſman ; mais, dans la ſuite, » j'eus lieu de croire que les Inſulaires les fabriquent » eux-mêmes.

ANN. 1773. Octobre.

» NOUS POUVONS aſſurer, comme Schouten, Taſman & » M. de Bougainville, que les Naturels commettent des » vols avec beaucoup de dextérité. Taſman & le Capitaine » Wallis, ont auſſi remarqué l'uſage de ſe couper le petit » doigt ; &, ſuivant les relations circonſtanciées de Schouten » & de le Maire, les Naturels de l'Iſle de Horn, avoient » autant de ſoumiſſion pour leur Roi, que ceux de Tonga- » Tabboo. Comme ils venoient d'éprouver la force ſupé- » rieure des étrangers, ils furent reſpectueux, juſqu'à la baſ- » ſeſſe, envers les Hollandois : le Roi ſe proſternoit lui- » même devant un Munitionnaire, & les Chefs plaçoient » leur col ſous ſes pieds (*a*). Ces témoignages exceſſifs de

(*a*) Voyez la Collection hiſtorique de M. Dalrymple.

ANN. 1773. Octobre.

» vénération, ſemblent annoncer de la baſſeſſe & de la » lâcheté, mais nous ne leur avons reconnu aucun de ces » vices. Leur conduite, à notre égard, avoit ordinairement » cette liberté & cette hardieſſe, qu'inſpire la droiture des » intentions.

» ICI CEPENDANT, ainſi que dans toutes les autres ſociétés humaines, il y a des exceptions au caractere général, » & nous avons eu lieu de déplorer les vices de quelques » individus. Ayant quitté la greve, où le Latoo attiroit l'attention de nos Meſſieurs, nous entrâmes dans le bois, le » Docteur Sparrman & moi, afin de faire des découvertes » d'Hiſtoire Naturelle. Je tirai un oiſeau, & l'exploſion amena » près de nous, trois Naturels du pays, avec leſquels nous » converſâmes autant que le permit notre connoiſſance ſuperficielle de leur langue. Bientôt après, le Docteur Sparrman fouilla un buiſſon pour y chercher une bayonette » qui étoit tombée du bout de ſon fuſil. Un des Inſulaires, » entraîné par une tentation irréſiſtible, ſaiſit mes armes, & » ſe battit avec moi, en s'efforçant de les arracher. J'appellai » le Docteur, & les deux autres Naturels s'enfuirent, ne » voulant pas être complices de cette attaque. Pendant le » combat, nos pieds s'embarraſſerent dans un arbriſſeau, & » nous tombâmes tous deux; mais l'Inſulaire, voyant qu'il » ne gagnoit rien, & craignant peut-être l'arrivée de mon » camarade, ſe leva avant moi, & profitant de cette occaſion, il prit la fuite. Mon Ami me joignit ſur-le-champ, » & nous convînmes que s'il y avoit de la perfidie & de la » méchanceté dans la conduite du voleur; d'un autre côté, » notre ſéparation avoit été imprudente.

» APRÈS avoir marché encore quelque tems, ſans aucun
» autre événement fâcheux, nous retournâmes au marché
» ſur la greve, où nous trouvâmes preſque tous ceux de
» nos compagnons que nous y avions laiſſés. La plupart
» étoient aſſis en grouppes, compoſés de perſonnes de
» différens âges, & qui ſembloient être autant de familles
» ſéparées. Ils parloient tous enſemble, ſans doute, de
» l'arrivée de nos vaiſſeaux; & pluſieurs des femmes amu-
» ſoient les autres, en chantant ou en jouant à la balle.
» Une jeune fille, qui avoit des traits d'une régulari-
» té particuliere, des yeux étincelans de feu, le corps
» bien proportionné, &, ce qui eſt le plus remarquable,
» de longs cheveux noirs & bouclés tombant avec grace
» ſur ſes épaules, jouoit avec cinq gourdes, de la groſſeur
» d'une petite pomme, parfaitement rondes; elle les jetoit
» ſans ceſſe en l'air l'une après l'autre, & elle y mit tant
» de dextérité, que, pendant un quart d'heure, elle ne
» manqua pas une ſeule fois de les reſſaiſir. Les muſi-
» ciennes chanterent ſur le même ton que nous avions déjà
» entendu à Middelburg: chaque voix formoit une har-
» monie agréable, & elles ſe réuniſſoient quelquefois en
» chœur.

ANN. 1773. Octobre.

» QUOIQUE je n'aie jamais vu les Naturels de ces Iſles
» danſer, il paroît qu'ils connoiſſent cet amuſement,
» d'après les geſtes qu'ils firent, en nous vendant des tabliers
» ornés d'étoiles de cœur de noix de cocos, de coquillages
» & de plumes rouges. Ces geſtes mêmes donnent lieu de
» penſer que leurs danſes ſont dramatiques & publiques,
» comme celles des Iſles de la Société dont on a parlé plus

ANN. 1773. Octobre.

» haut. Ce que diſent Schouten & le Maire (*a*), des danſes » de l'Iſle de Horn, confirme auſſi cette ſuppoſition.

» EN GÉNÉRAL, il paroît que les coutumes & la langue » de ces Inſulaires, ont beaucoup d'affinité avec celles des » Taïtiens : il ne ſeroit donc pas ſingulier de trouver » de la reſſemblance, même dans leurs amuſemens. Toutes » les différences qu'on remarque entre les deux Tribus, qui » originairement doivent être ſorties de la même ſouche, » proviennent de la nature & de la poſition différente de » ces Iſles. Celles de la Société ſont remplies de bois, & » les ſommets de leurs montagnes couverts de forêts iné- » puiſables. Aux Iſles des Amis, le bois eſt beaucoup plus » rare ; le terrain (du moins de celles que nous avons vu), » eſt preſque tout en plantations. Il s'enſuit naturellement » que les maiſons ſont élevées & d'une immenſe étendue » dans le premier grouppe d'Iſles, mais beaucoup plus pe- » tites & moins commodes dans le ſecond. Dans l'un, les » pirogues ſont en grande quantité, je pourrois preſque » dire innombrables, & la plupart très-vaſtes ; &, dans » l'autre, il y en a très-peu, & elles ſont beaucoup plus » petites. Les montagnes des Iſles de la Société, attirent » continuellement les vapeurs de l'athmoſphère, & plu- » ſieurs ruiſſeaux deſcendent des rochers dans la plaine, » où ils ſerpentent doucement juſqu'à la mer. Les habitans, » qui profitent de ce don de la Nature, boivent une eau » ſalubre, & ſe baignent ſi ſouvent, qu'aucune tache

(*a*) Voyez la Collection de Dalrymple.

» ne peut

» ne peut adhérer long-tems à leur peau : un peuple au
» contraire qui ne jouit point de cet avantage, & qui eſt
» obligé de ſe contenter d'une eau de pluie, putride ou
» ſtagnante dans des citernes ſales, eſt obligé de recourir à
» d'autres expédiens pour conſerver un certain degré de
» propreté, & prévenir différentes maladies. Ils coupent
» donc leurs cheveux, ils raſent ou taillent leur barbe, ce
» qui leur donne une figure plus ſemblable à celle des
» Taïtiens qu'ils ne l'auroient d'ailleurs. Ces précautions ne
» ſont pas même ſuffiſantes, car ils n'ont aucun fluide à
» boire ; & leurs corps ſont très-ſujets à la lépre, qu'excite
» peut-être encore davantage l'uſage de l'eau de la racine
» de poivre, ou de l'*Ava* : de-là proviennent auſſi cette
» brûlure ou ces véſicatoires ſur les os des joues que nous
» avons obſervé ſi généralement parmi les membres de
» cette Tribu, qu'à peine un ſeul individu en étoit exempt:
» cette étrange opération doit être un remède contre
» quelques maladies. Le ſol des Iſles de la Société, dans
» les plaines & les vallées, eſt riche, & les ruiſſeaux qui
» l'arroſent, y entretiennent un degré d'humidité conve-
» nable. Il y croît donc toute ſorte de végétaux, & la
» culture exige peu de ſoins. Cette profuſion eſt devenue
» la ſource de ce grand luxe, qu'on ne remarque pas à
» *Tonga-Tabboo*. Là, le rocher de corail eſt couvert ſeule-
» ment d'une couche légere de terreau qui a peine à nourrir
» un petit nombre d'arbres, & à moins qu'une bonne pluie
» ne pénétre & ne fertiliſe la terre, l'arbre à pain, le plus
» utile de tous, ne produit point de fruits, parce que
» l'Iſle manque d'eau : les Naturels travaillent donc plus
» que les Taïtiens, & voilà pourquoi leurs plantations

ANN. 1773. Octobre.

ANN. 1773. Octobre.

» ſont ſi régulieres, & leurs propriétés diviſées avec tant » d'exactitude; c'eſt pour cela auſſi qu'ils attachent plus » de prix à leurs proviſions qu'à leurs outils, inſtrumens, » habits, ornemens & armes, qui leur coûtent cependant » plus de tems & d'application. Ils ſentent, avec raiſon, » que les alimens ſont leurs principales richeſſes, & qu'ils » ne ſuppléeroient pas aiſément à cette perte. Si on re- » marque que leurs corps ſont plus grêles & leurs muſcles » plus forts que ceux des Taïtiens, c'eſt une ſuite de l'uſage » plus grand qu'ils font de leurs membres. Ils deviennent » induſtrieux par la force de l'habitude; &, lorſque l'agri- » culture ne les occupe pas, ils emploient leurs heu- » res de loiſir à fabriquer cette multitude d'outils & d'in- » ſtrumens, qui annoncent tant de patience & de ſa- » gacité. Ce tour d'eſprit pénétrant a conduit leurs Arts » à plus de perfection que ceux des Taïtiens. Inſenſible- » ment ils imaginent de nouvelles inventions; ils ont intro- » duit l'activité même dans leurs amuſemens, & ils les » animent par l'enjouement.

» LEUR CARACTERE content ne s'altere point ſous une » conſtitution politique, qui ne paroît pas très-favorable à » la liberté; mais on n'eſt point obligé d'aller chercher ſi loin » un pareil phénomène, puiſqu'une des Nations les moins » libres de l'Europe, paſſe pour la plus joyeuſe & la plus » gaie de l'Univers. Il faut cependant convenir que le Roi » de Tonga-Tabboo, ne ſemble pas exiger d'eux rien qui » les prive des premiers beſoins de la Nature, ou qui puiſſe » les rendre miſérables.

» QUOI QU'IL EN SOIT, il paroît ſûr que leur Gouver-

» nement politique & religieux, autant que nous pouvons
» juger de ſa reſſemblance avec celui des Taïtiens, provient
» d'une origine commune, peut-être de la mere-patrie où
» ces Colonies ont pris naiſſance. Ces idées primitives ont
» amené enſuite des coutumes & des opinions différentes,
» ſuivant les caprices des peuples, ou ſuivant les circonſ-
» tances où ils ſe ſont trouvés. L'affinité, dans leurs langages,
» eſt une preuve encore plus déciſive. La plus grande
» partie de ce qui eſt néceſſaire à la vie, les membres du
» corps, en un mot, les idées les plus ſimples & les plus
» univerſelles, s'expriment, aux Iſles de la Société & aux
» Iſles des Amis, par les mêmes mots. On ne retrouve pas
» dans le dialecte de Tonga-Tabboo, l'harmonie ſonore
» de celui de Taïti, parce que les habitans de la premiere
» Iſle ont adopté les F, les K & les S, de ſorte que leur
» langue eſt plus remplie de conſonnes. Cette dureté eſt
» compenſée par le fréquent uſage des liquides L, M, N,
» & des voyelles E & I, & par une eſpèce de ton chan-
» tant qu'ils conſervent, même dans les converſations
» ordinaires. »

ANN. 1773. Octobre.

TANDIS que les vaiſſeaux démaroient, j'allai à terre dès le grand matin du 7, avec le Capitaine Furneaux & M. Forſter, afin de reconnoître, par nos libéralités, le préſent que le Roi m'avoit fait la veille. En débarquant, nous trouvâmes Attago à qui je demandai d'abord des nouvelles du Monarque; après nous avoir répondu, il entreprit de nous ſervir de guide; mais je ne ſais pas s'il ſe méprit ſur l'homme que nous cherchions, ou s'il ignoroit où il 7.

ANN. 1773. Octobre.

étoit. Il eſt ſûr qu'il nous fit prendre une mauvaiſe route: dès que nous eûmes marché quelques pas, il s'arrêta; &, après une petite converſation entre lui & un autre Naturel, nous revînmes: le Roi, accompagné de ſa ſuite, parut bientôt. Dès qu'Attago le vit approcher, il s'aſſit ſous un arbre, en nous priant d'imiter ſon exemple. Le Roi s'aſſit auſſi ſur un côteau, à environ douze ou quinze verges de nous, & nous nous regardâmes les uns les autres pendant quelques minutes. J'attendois qu'Attago nous menât auprès du Prince; mais, comme il ne ſe levoit pas, nous allâmes ſaluer le Monarque, le Capitaine Furneaux & moi, & nous nous plaçâmes près de lui. Je lui offris une chemiſe blanche, (que je mis ſur ſon dos) quelques verges d'étoffe rouge, une bouilloire d'airain, une ſcie, deux grands clous, trois miroirs, une douzaine de médailles, & des cordons de grains de verre. Sa phyſionomie & ſon maintien annonçoient toujours de la ſtupidité: il ne ſembloit pas voir ou agréer ce que nous faiſions: ſes bras étoient immobiles & pendus à ſes côtés; il ne les éleva pas même lorſque nous lui paſſâmes la chemiſe. Je lui dis par mots & par ſignes que nous allions quitter l'Iſle; il ne daigna point me répondre ſur ce ſujet, non plus que ſur aucun autre. Je reſtai toujours près de lui afin d'obſerver ſes actions. Il entra bientôt en converſation avec Attago & une vieille femme, que je jugeai être ſa mere. Je ne compris rien du tout à cet entretien; mais je remarquai qu'il rioit, en dépit de ſa gravité factice; je l'appelle factice, parce que je n'en ai jamais vu de pareille: il ne pouvoit pas ſuivre en cela ſon caractere, (à moins qu'il ne fût idiot) car ces Inſulaires,

ainſi que ceux que nous avions viſités depuis peu, ont beaucoup de légéreté; & d'ailleurs il étoit jeune. Enfin il ſe leva & ſe retira accompagné de ſa mere & de deux ou trois autres perſonnes.

ANN. 1773. Octobre.

ATTAGO nous conduiſit à un autre cercle, où étoient aſſis le vieil Chef & pluſieurs reſpectables vieillards des deux ſexes; &, entr'autres, le Prêtre qui accompagnoit communément le Chef. Nous nous apperçûmes que ce Révérend Pere marchoit très-bien dans la matinée; mais que le ſoir, deux hommes étoient obligés de le remener chez lui. Nous en conclûmes que le jus de la racine de poivre, produiſoit ſur lui le même effet que le vin & les autres liqueurs fortes ſur les Européens, qui en boivent trop. Il eſt vrai que ces vieillards ne s'aſſeient jamais ſans préparer un vaſe de cette liqueur, qui ſe fait de la même maniere qu'à *Uliétéa*. Nous devons croire pourtant que c'étoit pour nous régaler, quoiqu'ils en buſſent communément la plus grande partie, & ſouvent le tout. Nous n'étions guères en état d'accompagner de préſens nos adieux à ce Chef; nous avions tout donné à l'autre. Cependant, après avoir fouillé ſoigneuſement nos poches & le ſac de nos tréſors, qu'on portoit avec moi par-tout où j'allois; lui & ſes amis n'eurent pas lieu de ſe plaindre de nos libéralités. Ce vieillard, bien différent des autres, avoit un air de dignité qui inſpiroit le reſpect. Il étoit grave, ſans être ſtupide; il diſoit une choſe badine; il parloit de ſujets indifférens, & il tâchoit de nous comprendre, & de ſe faire comprendre à nous. Durant cette viſite, le vieil Prêtre répéta une courte priere ou harangue, dont je n'entendis pas le ſens. Il lui arrivoit ſouvent de ſe

ANN. 1773. Octobre.

mettre tout-à-coup à prier ; mais les aſſiſtans n'y faiſoient pas la moindre attention.

« NOUS REMARQUAMES, dans la foule, un ſeul homme, » qui, ayant laiſſé croître ſes cheveux, les portoit roulés » en pluſieurs queues, qui pendoient autour de ſes oreilles : » nous n'avons vu que cet Inſulaire, & une jeune fille, qui » ne ſe fuſſent pas conformés à la coutume générale de ſe » couper les cheveux. »

APRÈS avoir paſſé ainſi près de deux heures, nous retournâmes à bord, accompagné d'Attago & deux ou trois autres Amis, qui prirent part à notre déjeûné : je les renvoyai enſuite chargés de préſens.

ATTAGO me preſſa beaucoup de retourner à cette Iſle, & d'y porter des étoffes, des haches, des clous, &c. &c. ; il me dit qu'on m'y donneroit en abondance des cochons, des volailles, des fruits & des racines. Il me pria en particulier, plus d'une fois, de lui rapporter un habit complet pareil au mien : j'avois mon uniforme. Ce bon Inſulaire me fut très-utile en pluſieurs occaſions ; durant notre courte relâche, il vint conſtamment au vaiſſeau tous les matins, immédiatement après le lever du ſoleil, & il ne nous quittoit que le ſoir. Il étoit toujours prêt, ſoit à bord, ſoit à terre, à me rendre tous les ſervices qui dépendoient de lui. Il m'en coûtoit peu pour récompenſer ſa fidélité.

« NOUS CHERCHAMES envain de l'eau douce dans l'Iſle.

» Le Maître, qui avoit été envoyé à l'Eſt reconnoître » la baie Maria & les Iſles baſſes qui abritent ce havre, » trouva la poſition de ces Iſles, telle qu'elle eſt marquée » dans les Cartes de Taſman, Navigateur très-exact; &, ſur » l'une de ces Iſles où il débarqua, il vit un nombre éton- » nant de ſerpents d'eau tachetés, à queues plates, qui » ne font point de mal, & que le ſyſtême de Linnée diſtin- » gue ſous le nom de *Colubri Laticaudati*.

ANN. 1773.

» NOS RECHERCHES d'Hiſtoire Naturelle, ne furent pas » infructueuſes à Amſterdam; cette petite Iſle nous pro- » cura pluſieurs nouvelles plantes, & entr'autres une » nouvelle eſpèce d'écorce de Jéſuite, ou *Cinchona*, amere, » qui ſeroit peut-être auſſi efficace que celle du Pérou; » pluſieurs oiſeaux inconnus auparavant: nous en achetâ- » mes quelques-uns en vie, & ſur-tout des parrots & des » pigeons: les Naturels paroiſſent être de fort habiles oiſe- » leurs. Mais nous n'avons pas reconnu que les pigeons, » dont pluſieurs étoient portés ſur des bâtons crochus, » fuſſent des marques de diſtinction, quoique Schouten » le penſe ainſi de l'Iſle de Horn, où regne le même » uſage (*a*). »

EN LEVANT le cable de l'ancre de terre, il rompit au milieu de ſa longueur; il avoit été rongé par les rochers. Cet accident nous en fit perdre une moitié, ainſi que l'ancre, qui étoit par quarante braſſes ſans aucune bouée. Le ſecond

(*a*) Voyez la Collection hiſtorique de M. Dalrymple.

ANN. 1773. Octobre.

cable ſouffrit auſſi des rochers, d'où l'on peut juger de ce mouillage. Nous appareillâmes à dix heures ; mais, comme nos ponts étoient chargés de fruits, &c. nous boulinâmes au-deſſous de la terre, juſqu'à ce qu'ils fuſſent débarraſſés. Je me procurai à cette Iſle environ cent cinquante petits cochons, deux fois autant de volailles, des ignames & autant de bananes & de noix de cocos, que nous eûmes d'emplacement. Si notre ſéjour avoit été plus long, ſans doute j'en aurois acheté davantage : ce qui montre la fertilité de l'Iſle dont je vais faire une deſcription particuliere, ainſi que de Middelburg qui en eſt voiſine.

CHAPITRE III.

CHAPITRE III.

Deſcription des Iſles d'Amſterdam & de Middelburg. Productions, Culture, Maiſons, Pirogues, Navigation, Manufactures, Armes, Coutumes, Gouvernement, Religion & Langage des Habitans.

TASMAN découvrit le premier ces Iſles en 1642-3, & il les appella Amſterdam & Middelburg: mais les Naturels du pays donnent à la premiere le nom de Ton-ga-ta-boo; & à la ſeconde celui d'Ea-oo-wée. Elles ſont ſituées par 21^d 29′ & 21^d 3′ de latitude S.; &, d'après des obſervations faites ſur les lieux, entre 174^d 40′ & 175^d 15′ de longitude Oueſt. ANN. 1773. Octobre.

MIDDELBURG ou EAOOWÉE, la plus méridionale, a environ dix lieues de tour, & elle eſt aſſez haute pour qu'on la voie à douze lieues. La plus grande partie des bords de cette Iſle eſt couverte de plantations, & ſur-tout aux côtés S. O. & N. O. L'intérieur eſt peu cultivé, quoique très-propre à l'être. Ces campagnes, en friche, accroiſſent cependant la beauté du pays; car on y voit un mêlange agréable de cocotiers & d'autres arbres, des prairies revêtues d'une herbe épaiſſe; çà & là des plantations & des chemins qui

ANN. 1773. Octobre.

conduiſent à chaque partie de l'Iſle, dans un ſi joli déſordre, que l'œil aime à ſe repoſer ſur ces points de vue.

LE MOUILLAGE, que j'ai nommé la *Rade Angloiſe*; parce que la Réſolution & l'Aventure ont été les premiers vaiſſeaux qui y aient été, gît au côté N. O., par 21^d 20′ 30″ de latit. Sud. Le relevement que je pris, pendant que nous étions à l'ancre, eſt plus que ſuffiſant, joint à la Carte, pour la trouver. La rive eſt d'un ſable groſſier; elle s'étend à deux milles de la terre, & la ſonde y rapporte de vingt-un à quarante braſſes d'eau. La petite crique, qu'on voit devant, offre un débarquement convenable pour les bateaux, en tous les tems de la marée, qui, dans cette Iſle, ainſi que dans les autres, s'éleve à quatre ou cinq pieds, & qui eſt haute aux pleines & nouvelles Lunes, à environ ſept heures. Tongatabu a la forme d'un triangle iſocèle, dont les plus longs côtés ſont de ſept lieues & les plus courts de quatre. Elle gît à-peu-près dans la direction de l'E. S. E. & du O. N. O.: elle eſt preſque par-tout d'une hauteur égale, un peu baſſe, & elle n'a pas plus de ſoixante à quatre-vingt pieds au-deſſus du niveau de la mer. Un récif de rochers de corail, qui s'étend hors de la côte, à environ cent braſſes plus ou moins, la met, ainſi qu'Eaowée, à l'abri de la mer. La force des vagues ſe briſe ſur ce rocher, avant qu'elles atteignent la terre. Telle eſt, en quelque ſorte, la poſition de toutes les Iſles du Tropique, que je connois dans cette mer: c'eſt ainſi que la Nature les a ſouſtraites aux uſurpations des flots, quoique la plupart ne ſoient que des points en comparaiſon du vaſte Océan. La rade Van-Diemen, où nous mouillâmes, eſt au-deſſous de la pointe N. O.

entre la pointe la plus ſeptentrionale & la plus occidentale. En-dehors de cette rade gît un récif de rochers, qui court N. O. $\frac{1}{4}$ O. ſur lequel la mer briſe continuellement. Le banc ne s'étend pas à plus de trois encablures de la côte; & au-delà, la profondeur de l'eau eſt incommenſurable. La perte d'une ancre & les avaries que ſouffrirent nos cables, prouvent aſſez que le fond n'eſt pas des meilleurs.

ANN. 1773. Octobre.

Au côté oriental de la pointe Nord de l'Iſle, (ainſi que M. Gilbert, qui l'a examiné, me l'a appris), il y a un havre ſerré d'un mille ou davantage d'étendue, par ſept, huit & dix braſſes d'eau, fond de ſable propre. Le canal, par où nous entrâmes & par où nous ſortîmes, eſt très-près de la pointe, & ne donne que trois braſſes d'eau; mais on croit que plus loin, au N. E., on en trouve un plus profond, que nous n'eûmes pas le tems de reconnoître. Pour examiner en détail ces différentes parties, il auroit fallu perdre un tems précieux, parce qu'on voit un grand nombre de petits Iſlots & de récifs de rochers le long, du côté N. E. de l'Iſle, & qui ſemblent s'étendre au N. E. au-delà de la portée de la vue. L'Iſle d'Amſterdam & de Tongatabu, eſt toute remplie de plantations: la Nature y étale ſes plus riches tréſors; telles que les arbres à pain, les cocotiers, les plantains, les bananiers, les shaddecks, les ignames, & quelques autres racines, la canne à ſucre & un fruit ſemblable au brugnon, que les Inſulaires nomment *Figheha*, & les Taïtiens *Ahuya*. En un mot, on y compte la plupart des productions des Iſles de la Société, & pluſieurs particulieres à ces deux-ci. J'ai probablement accru la quantité de leurs végétaux, en y laiſſant toutes les graines de nos jardins, des ſemences de

ANN. 1773. Octobre.

légumes, &c. Le fruit à pain n'y étoit pas de saiſon, non plus que ſur les autres Iſles : ce n'étoit pas d'ailleurs le tems des racines & des shaddecks. Nous ne nous procurâmes de ces derniers qu'à Middelburg.

LES PRODUCTIONS & la culture de Middelburg ſont les mêmes qu'à Amſterdam, avec cette différence, qu'une partie ſeulement de la premiere eſt cultivée, & que la ſeconde l'eſt en entier. Les ſentiers & les chemins néceſſaires aux Voyageurs, ſont coupés d'une maniere ſi judicieuſe, qu'il y a une communication libre & aiſée d'une partie de l'Iſle à l'autre. On ne voit ni bourgs ni villages : la plupart des maiſons ſont bâties dans les plantations, ſans autre ordre que celui qui eſt preſcrit par la convenance. Les édifices ſont faits avec dextérité, mais ſur le même plan que ceux des autres Iſles, & compoſés de ſemblables matériaux : il y a ſeulement une petite différence dans la diſpoſition de la charpente. Le plancher eſt un peu élevé & couvert de nattes épaiſſes & fortes : d'autres nattes de la même eſpèce, les ferment du côté du vent, & le reſte eſt ouvert. On voit communément devant la plupart de ces habitations, un terrain entouré d'arbres ou de buiſſons en fleur, qui parfument l'air qu'on y reſpire. Des vaſes de bois, des coquilles de noix de cocos, des couſſins de bois, de la forme des eſcabeaux à quatre pieds ; voilà tous les meubles de leur ménage. Le vêtement qu'ils portent, & une natte leur ſervent de lit. Nous achetâmes deux ou trois vaſes de terre, les ſeuls que nous ayions apperçus parmi eux : l'un reſſembloit à une bombe, & il étoit percé de deux trous oppoſés l'un à l'autre : le ſecond & le troiſieme à nos pots de terre ; ils contiennent cinq à ſix

pintes, & ils ont été au feu. Je crois qu'on les a fabriqués dans quelqu'autre Iſle ; car nous n'en avons remarqué que ceux-là : je ne puis pas ſuppoſer qu'ils viennent de Taſman ; des vaiſſeaux ſi fragiles auroient dû ſe caſſer depuis cette époque.

ANN. 1773. Octobre.

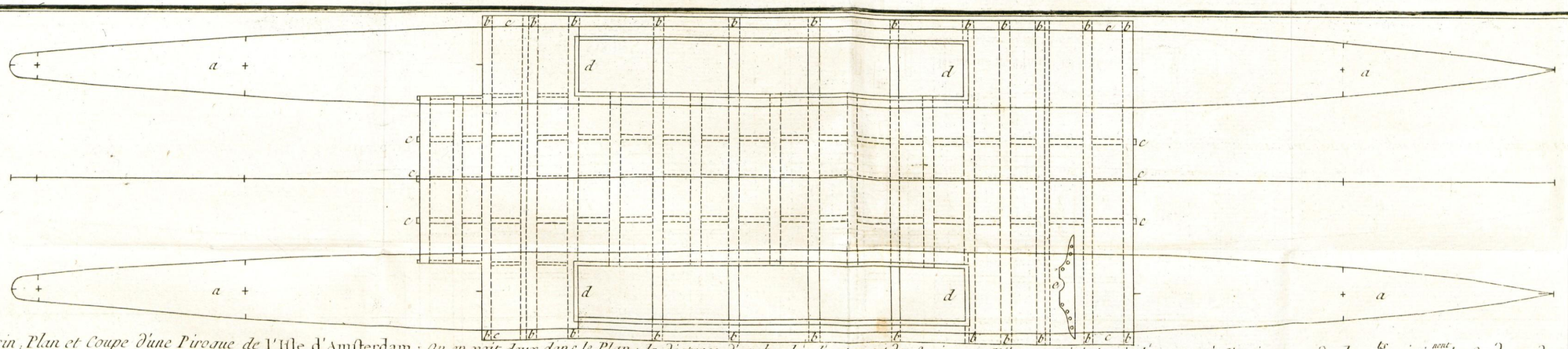
LES COCHONS & les volailles ſont les ſeuls animaux domeſtiques que nous ayions obſervés. Les cochons ſont de l'eſpèce de ceux des autres Iſles de cette mer ; mais les volailles ſont beaucoup meilleures, de la groſſeur des plus belles que nous ayions en Europe, & leur chair eſt au moins auſſi bonne. Nous n'avons trouvé aucun chien, & je crois que ce quadrupède leur eſt inconnu ; car ils deſiroient avec ardeur ceux qui étoient ſur nos bords. Je donnai à mon ami Attago un mâle & une femelle ; l'un venoit de la Nouvelle-Zélande & l'autre d'Uliétéa. Ils appellent les chiens *Korées* ou *Goorées*, comme à la Nouvelle-Zélande ; ce qui prouve qu'ils ne leur ſont pas abſolument inconnus. Je penſe qu'il n'y a point de rats dans ces Iſles ; &, excepté de petits lézards, aucun autre quadrupède ſauvage n'a frappé nos regards. Voici les oiſeaux de terre : des pigeons, des tourterelles, des parrots, des perroquets, des chouettes, des foulques au plumage bleu, différens petits oiſeaux, & de groſſes chauves-ſouris en abondance. Nous connoiſſons peu les productions de la mer ; il eſt raiſonnable de ſuppoſer qu'elle offre les mêmes poiſſons qu'aux autres Iſles. Les inſtrumens de pêche y ſont auſſi les mêmes ; c'eſt-à-dire, des hameçons de nacre de perle, des pointes à deux ou trois fourches, & des réſeaux dont les mailles, d'un fil très-fin, ſont faits exactement comme les nôtres. Mais rien ne démontre mieux

ANN. 1773. Octobre.

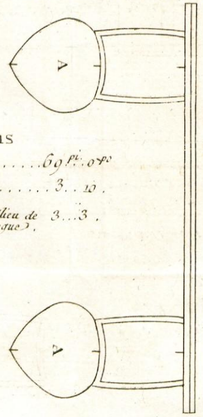
leur induſtrie que leurs pirogues, qui, pour la propreté & le fini du travail, ſurpaſſent tout ce que j'ai jamais vu. Elles ſont compoſées de différentes pièces jointes enſemble par un bandage, d'une maniere ſi adroite, qu'il eſt difficile, en-dehors, d'appercevoir les jointures. Toutes les attaches ſont en-dedans : elles paſſent dans des coches ou derriere des boſſes, préparées pour cela ſur les bords & aux extrémités des planches qui forment le bâtiment.

« LES TAÏTIENS ſe contentent de faire des trous dans » chaque planche, à travers leſquels ils paſſent leur cordage ; » mais de cette maniere leurs pirogues ſont toujours des voies » d'eau. Celles des Inſulaires d'Amſterdam n'ont pas le même » inconvénient. Il y a, à chaque extrémité, le long du pont, » ou de la planche étroite ſept ou huit boſſes, qui ſemblent » imiter les petites nageoires (*pinnula ſpuria*), qui ſe trou- » vent ſur le corps des bonites & des maquereaux ; & je » penſe que les Naturels ont pris ces poiſſons agiles pour » modèles de leurs canots. »

IL Y EN A de deux eſpèces ; des doubles & des ſimples : on concevra mieux la conſtruction & les dimenſions de chacune dans le plan que je joins ici. Les ſimples ont vingt à trente pieds de long, & environ vingt ou vingt-deux pouces de large au milieu : l'arriere ſe termine en pointe, & l'avant reſſemble à un coin. Une eſpèce de pont occupe, à chaque extrémité, environ un tiers de toute la longueur, & le milieu eſt ouvert. Sur quelques-unes, le milieu du pont eſt orné d'une rangée de coquilles blanches, que ſoutiennent de petites chevilles, pratiquées ſur la pièce qui les porte. Ces ſimples pirogues ont toutes des balanciers



Dessin, Plan et Coupe d'une Pirogue de l'Ile d'Amsterdam : On en voit deux dans le Plan ; la distance d'un bord à l'autre est de 13 pi. 9 po. Elles sont jointes à l'avant et à l'arriere par des barrots qui tiennent des Cordages de Cocotiers.

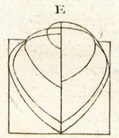


Dimensions

Longueur		60 ft. 0 po.
Largeur		3.. 10 .
Creux non compris le Pont	au milieu de la Pirogue	3...3 .

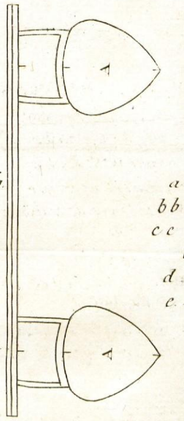
Renvois aux Coupes

A Coupe de la Pirogue avec les Epontilles soutenant le Pont à l'avant et à l'arriere
B Les Pieces de traverse du Pont
C Le Pont
D Coupe de la Pirogue à son milieu
E Formes des différens Maîtres Couples de la Pirogue



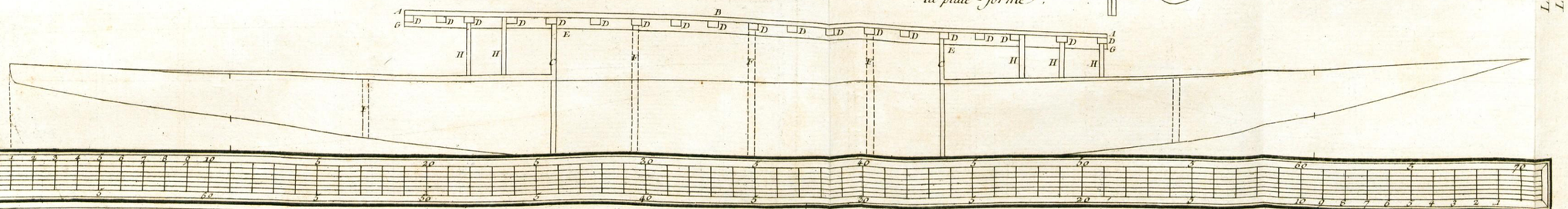
Renvois au Plan d'Élévation

A Le Pont ou la Plate-forme .
B.. Emplacement de l'Ecoutille
C Cloisons pour empecher l'eau d'entrer dans le milieu de la Pirog.e
D Barrotins du Pont .
E Partie de la Cloison qui se prolonge jusques sous la plate-forme .
F Les Couples .
G Banquiere qui lie de l'avant à l'arriere les bouts des travers.s
H Epontilles qui supportent la plate-forme .



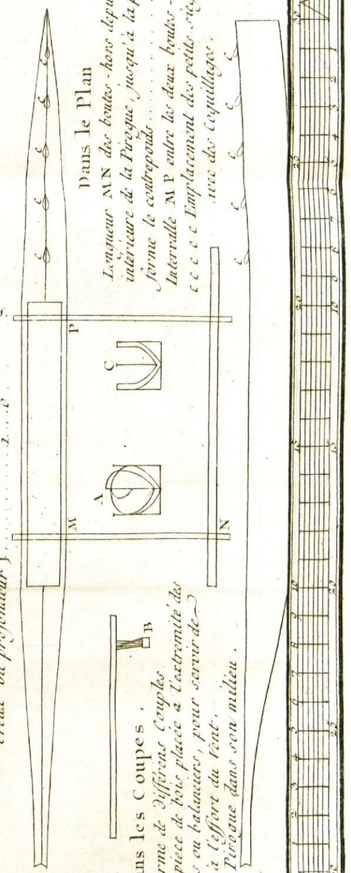
Renvois au Plan

a Les Pirogues .
b b Les Traverses
c c Pieces suivant la longueur de la Plate-forme .
d Ecoutilles
e Etambray du Mat



Une Pirogue à Balancier

Longueur		30 ft. 0 po.
Largeur		1 . 8
Creux ou profondeur	au milieu	1 . 2



Dans le Plan

Longueur MN des boutes-hors depuis la partie intérieure de la Pirogue, jusqu'à la piece B qui forme le contre-poids . . . . . 5 ft. 5 po.
Intervalle MP entre les deux boutes-hors . . 6
c c c c L'arrangement des petites pieces de bois avec des Cordillages .

Dans les Coupes .

A indique la forme de différens Couples .
B montre une piece de bois placée à l'extremité des boutes-hors ou balanciers, pour servir de contre-poids à l'effort du vent .
C Coupe de la Pirogue dans son milieu .

Benard Direx.

elles marchent quelquefois à la voile ; mais communément avec des pagayes, dont la pale eſt courte, mais plus large dans la partie du milieu. Les deux bâtimens, qui compoſent la double pirogue, ont chacun environ ſoixante ou ſoixante-dix pieds de long, & quatre ou cinq de large au centre. Chaque extrémité ſe termine preſque en pointe, de ſorte que leur conſtruction differe peu de celle d'une ſimple pirogue : ces ſimples pirogues ont au milieu, autour de la partie ouverte, une élévation en forme de loſange, faite de planches, jointes exactement l'une à l'autre, & bien attachées au corps du bâtiment ; & c'eſt ſur la partie de ces bâtimens, que ſont affermis de gros baux de traverſes, qui tiennent les deux ſimples pirogues paralleles l'une à l'autre & éloignées de ſix ou ſept pieds. Ces baux & d'autres, ſoutenus par des épontilles, fixés au corps de la pirogue, ſupportent une plate-forme de planches. Toutes les parties, de la double pirogue, ſont auſſi fortes & auſſi légeres que la nature de l'ouvrage peut le permettre ; & elles plongent dans l'eau juſqu'à cette plate-forme, ſans danger de ſe remplir. Il n'y a aucune circonſtance qui puiſſe les faire couler à fond, tant qu'elles tiennent enſemble. Auſſi ce ne ſont pas ſeulement des bâtimens de charge, mais ils ſont propres aux navigations éloignées. Ils ont un mât qui s'éleve ſur la plate-forme, & qu'on peut aiſément dreſſer ou abattre ; & une voile latine ou triangulaire, orientée à une longue vergue, qui eſt un peu pliée ou crochue. La voile eſt de natte : les cordages dont ils ſe ſervent, ſe placent exactement comme les nôtres, & quelques-uns ont quatre ou cinq pouces d'épaiſſeur. Sur la plate-forme eſt un petit hangard ou hutte, qui met l'équipage à l'abri du ſoleil & de la

ANN. 1773. Octobre.

ANN. 1773. Octobre.

pluie, & qui ſert à d'autres uſages. Ils portent auſſi un foyer mobile; c'eſt-à-dire, un auge quarré de bois rempli de pierres. On entre au fond de la cale de la pirogue de deſſus la plate-forme, par une ſorte d'écoutille découverte, dans laquelle ſe tiennent quelques hommes pour vider l'eau. Je penſe que ces bâtimens ſe manœuvrent de l'avant aux deux extrémités, & que, pour changer de bord, il faut ſeulement trélucher la voile à l'autre bout; mais je n'en ſuis pas sûr, car je n'en ai vu aucune ſans voile; & celles que j'ai apperçues avec le mât & la voile à une extrémité, étoient à une diſtance conſidérable de nous.

LEURS OUTILS ſont de pierre, d'os, de coquillages, comme ſur les autres Iſles: & lorſqu'on voit les ouvrages qui ſortent de leurs mains, l'induſtrie & la patience de l'Ouvrier frappent d'admiration: quoiqu'ils connoiſſent peu l'utilité du fer, ils préferent cependant les clous, aux grains de verre & à d'autres bagatelles; quelques-uns, mais en très-petit nombre, donnoient un cochon pour un grand clou, ou pour une hache. Les vieils habits, les chemiſes, les morceaux de draps d'Europe, bons ou mauvais, avoient plus de prix à leurs yeux, que les meilleurs des inſtrumens tranchans que nous pouvions leur offrir; de ſorte que nous leur avons laiſſé peu de haches, excepté celles qu'ils ont reçu en préſent. Mais, en joignant les clous échangés par les Officiers & les équipages des deux vaiſſeaux contre les curioſités du pays, à ceux qui nous ont ſervi à payer les rafraîchiſſemens, ils doivent en avoir plus de 500 liv. Nous n'avons trouvé, parmi eux, d'autre morceau de fer, qu'un clou dont ils ont fait une petite alêne.

LES HOMMES

ANN. 1773. Octobre.

LES HOMMES & les femmes ſont de la même taille que les Européens : leur teint eſt d'une légere couleur du cuivre, & il eſt plus égal que parmi les habitans de Taïti, & des Iſles de la Société. Quelques-uns de nos Meſſieurs prétendoient que la race des Inſulaires de Middelburg & d'Amſterdam, eſt beaucoup plus belle qu'à Taïti : pluſieurs ſoutenoient le contraire, & j'étois de ce dernier avis : quoi qu'il en ſoit, leur taille eſt bien priſe ; ils ont des traits réguliers, ils ſont vifs, gais & animés : je n'ai rencontré nulle part des femmes ſi joyeuſes : elles venoient babiller à nos côtés ſans la moindre invitation : dès que l'un de nous ſembloit les écouter, elles ne s'embarraſſoient pas, ſi on comprenoit ce qu'elles diſoient. En général, elles paroiſſoient avoir de la modeſtie, quoiqu'un grand nombre fuſſent très-libres ; &, comme il y avoit encore des vénériens à bord, je pris toutes les précautions poſſibles, pour que l'Iſle ne nous reprocha pas de lui avoir porté le mal de Naples. Les Naturels ont montré, dans toutes les occaſions, une forte propenſion au vol : & ils ſont preſque auſſi habiles filoux que les Taïtiens.

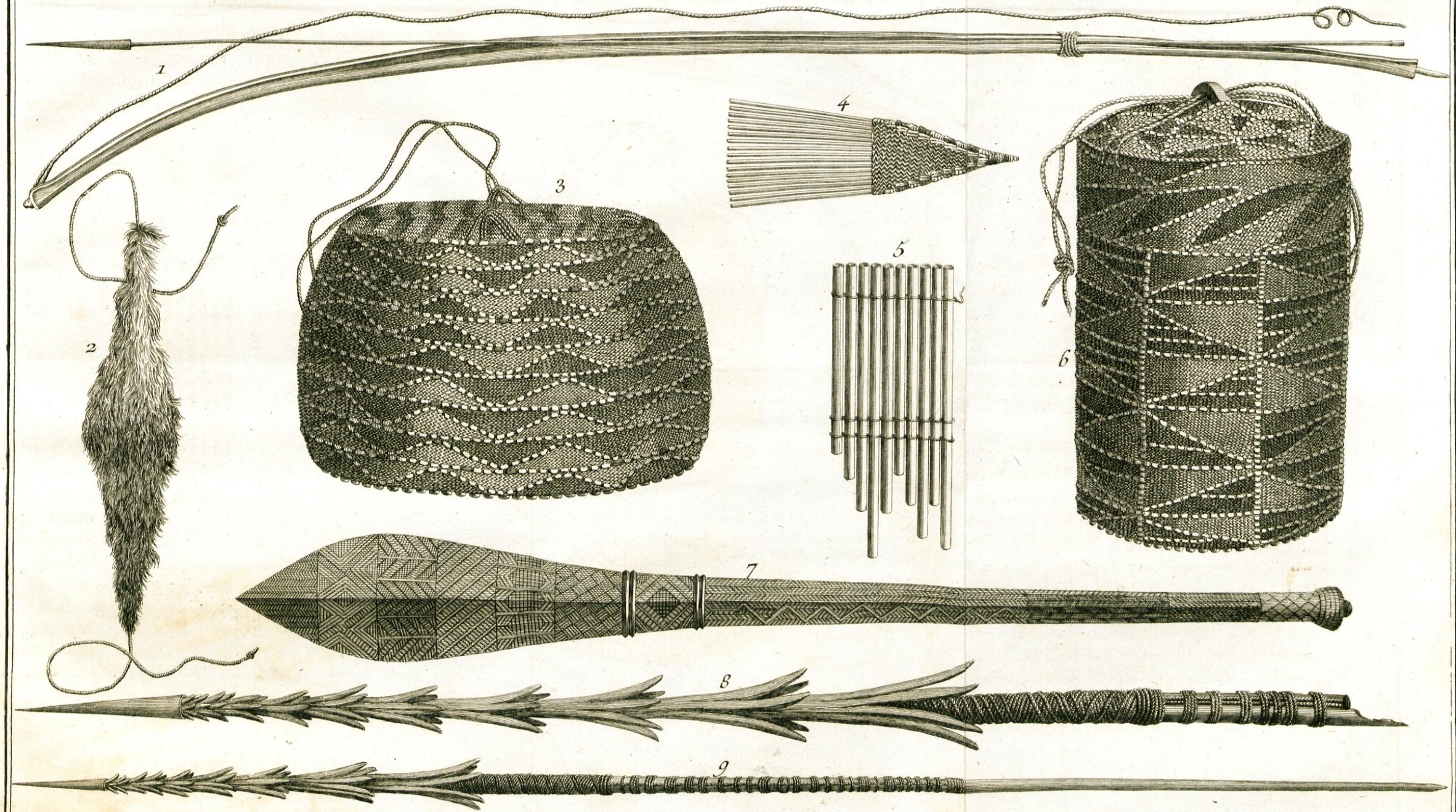
LEURS CHEVEUX ſont communément noirs, & ſur-tout ceux des femmes. Nous en avons vu de différentes couleurs ſur la même tête, car ils y mettent une poudre qui les teint en blanc, en rouge & en bleu. Les deux ſexes les portent courts, (je n'ai obſervé que deux exceptions à cet uſage) & la plupart les relevent avec un peigne. Ceux des petits garçons ſont ordinairement coupés très-près : on leur laiſſe ſeulement une ſimple touffe au ſommet de la tête, & de chaque côté de l'oreille. Les hommes coupent ou raſent leur barbe très-près : cette opération ſe fait avec deux coquilles,

ANN. 1773. Octobre.

Ils ont de bonnes dents juſqu'à un âge avancé. La coutume de ſe *tatouer* ou de ſe piquer la peau, eſt univerſelle : les hommes ſont *tatoués* depuis le milieu de la cuiſſe juſqu'au deſſus des hanches : les femmes ne le ſont que ſur les bras & les doigts, & même très-légerement.

LE VÊTEMENT des deux ſexes eſt une pièce d'étoffe ou de natte, enveloppée autour de la ceinture, & qui pend au-deſſous du genou. De la ceinture en haut, les hommes & les femmes ſont communément nuds, & il paroît qu'ils oignent cette partie du corps tous les matins. Mon ami Attago ne manquoit jamais de le faire; mais je ne puis pas dire ſi c'étoit par égard pour moi, ou afin de ſe conformer à l'uſage. Je crois qu'en cela il obſervoit la coutume, car j'en ai remarqué d'autres qui s'oignoient comme lui.

LES ORNEMENS communs aux deux ſexes ſont des amulettes, des colliers & des bracelets d'os, de coquillages, de nacre de perle, d'écaille de tortue, &c. Les femmes mettent d'ailleurs à leurs doigts des anneaux très-bien faits d'écaille, & à leurs oreilles des rouleaux de la même matiere, & de la groſſeur d'une petite plume : quoiqu'elles aient toutes les oreilles percées, en général elles ont peu de pendans. Elles ſe parent auſſi quelquefois d'un tablier fait des fibres extérieures de la coque de la noix de cocos, & parſemé d'un certain nombre de petits morceaux d'étoffe joints enſemble de maniere qu'ils forment des étoiles, des demi-lunes, des quarrés, &c. Il eſt en outre garni de coquillages, & couvert de plumes rouges, & en tout il produit un effet agréable. Ils fabriquent la même étoffe, & de la même matiere



Benard Direx.

Ornemens, Ustensiles et Armes des Isles des Amis.

qu'à Taïti, quoiqu'ils n'en aient pas autant d'eſpèces différentes, & qu'elle ne ſoit pas ſi fine; mais leur méthode de la vernir eſt plus durable, & elle réſiſte quelque tems à la pluie; avantage que n'a pas celle de Taïti. Ils la teignent en noir, brun, pourpre, jaune & rouge, & ils tirent leurs couleurs des végétaux. Ils ſont différentes nattes, les unes d'une très-belle texture, dont ils ſe vêtiſſent communément; d'autres plus groſſieres & plus épaiſſes ſur leſquelles ils ſe couchent, & qu'ils emploient à la voilure de leur pirogue, &c. Au nombre de leurs meubles utiles, il faut compter les paniers, les uns de la même matiere que leurs nattes, & d'autres de fibres entrelacées de noix de cocos. Ils s'uſent peu & ils ſont très-beaux, ordinairement de diverſes couleurs, & embellis de coquillages ou d'oſſemens. Leurs ouvrages montrent qu'ils ont du goût pour le deſſin, & qu'ils exécutent tout ce qu'ils entreprennent.

ANN. 1773. Octobre.

JE NE SAIS PAS comment ces peuples s'amuſent dans leurs heures de loiſir, car nous avons vu peu de divertiſſemens ſur ces Iſles. Les femmes nous égayoient ſouvent par des chanſons aſſez agréables: elles battoient la meſure en faiſant claquer leurs doigts, comme on l'a déjà dit. D'après différentes obſervations particulieres, nous conclûmes que leur voix & leur muſique ſont très-harmonieuſes, & que leurs notes occupent beaucoup d'étendue. Je n'ai remarqué que deux inſtrumens de Muſique, une grande flûte de bambous, qu'ils jouent avec le nez comme à Taïti, mais à quatre trous, tandis que celle des Taïtiens n'en a que deux, & une autre compoſée de dix ou onze petits roſeaux de longueur

ANN. 1773. Octobre.

inégale, joints aux côtés l'un de l'autre, comme la flûte dorique des Anciens : l'extrémité ouverte de tous ces roſeaux, dans laquelle ils ſoufflent avec la bouche eſt à égale hauteur, ou ſur la même ligne. Ils ont auſſi des tambours, qu'on peut comparer juſtement à un tronc d'arbre creux : celui que j'ai examiné avoit cinq pieds ſix pouces de long, & trente pouces de circonférence : d'une extrémité à l'autre, il y avoit en dehors une fente large d'environ trois pouces, au moyen de laquelle on avoit creuſé l'intérieur. Ils battent ſur le côté de ce tronc, avec deux baguettes, & ils produiſent un bruit ſourd, qui n'eſt pas même auſſi muſical que celui d'un tonneau vuide.

LA MÉTHODE ordinaire de ſe ſaluer, eſt de toucher ou de frotter avec ſon nez, celui de la perſonne qu'on aborde, comme à la Nouvelle-Zélande. Ils déploient un pavillon blanc, en ſigne de paix à l'égard des étrangers : mais les Inſulaires, qui vinrent les premiers à bord, apporterent quelques plantes de poivre ; &, avant de monter, ils les envoyerent dans le vaiſſeau, témoignage de bienveillance encore plus ſolemnel. Leur franchiſe, lorſqu'ils monterent ſur nos bords & nous reçurent à terre, me fait penſer que des alarmes étrangeres ou domeſtiques, ne troublent pas ſouvent la paix dont ils jouiſſent ; ils ont cependant des armes formidables, des maſſues & des piques de bois dur, des arcs & des traits. La forme de leurs maſſues, de trois à cinq pieds de long, varie ainſi qu'on les repréſente dans la figure. Leurs arcs & leurs traits ſont aſſez mauvais : les premiers ſont très-minces, & les ſeconds d'un foible roſeau, garnis de bois dur

à la pointe. Quelques-unes de leurs piques ont pluſieurs barbes, & elles doivent être fort dangereuſes quand elles portent coup. ANN. 1773. Octobre.

ILS OBSERVENT un ſingulier uſage; ils mettent ſur leur tête tout ce que vous leur donnez; nous penſâmes que c'eſt une maniere de remercier. On les exerce à cette politeſſe dès l'enfance; car, lorſque nous offrions quelque choſe aux petits enfans, la mere élevoit la main de l'enfant au-deſſus de ſa tête. Ils ſuivoient même cette coutume dans leurs échanges avec nous; ils portoient toujours à leur tête ce que nous leur vendions, comme ſi nous le leur avions accordé pour rien; quelquefois ils examinoient nos marchandiſes, & ils les rendoient, ſi elles ne leur convenoient pas; mais, quand ils les portoient à leur tête, le marché étoit irrévocablement conclu. Très-ſouvent les femmes me prenoient la main, la baiſoient, & l'élevoient au-deſſus de leur tête. Il s'enſuit de-là que cette habitude, qu'ils appellent *fagafatée*, a différens objets ſuivant les circonſtances, mais que c'eſt toujours une marque de politeſſe.

IL FAUT remarquer que le ſtupide Chef ou Roi, dont j'ai parlé, n'eut jamais pour moi cette civilité, malgré les préſens que je lui fis.

VOICI une autre coutume plus ſinguliere: nous avons reconnu que la plus grande partie des hommes & des femmes, manquent d'un petit doigt & ſouvent des deux (*a*): cette

(*a*) Cette Coutume n'eſt pas particuliere aux Habitans des Iſles des Amis. *Voyez* les Recherches Philoſophiques ſur les Américains; *Tome II.* & l'Eſprit des Uſages & des Coutumes des différens Peuples. *L.* 8.

ANN. 1773. Octobre.

mutilation eſt commune à tous les rangs, à tous les âges & à tous les ſexes : elle n'a pas lieu non plus à un certain tems de la vie, car j'ai vu des jeunes & des vieux, &c. à qui on venoit de la faire, & excepté quelques très-petits enfants, j'ai trouvé très peu d'Inſulaires qui euſſent les mains entieres. Elle eſt plus univerſelle, cependant parmi les vieillards que parmi les jeunes gens, du moins chacun de nos MM. fit cette remarque. Mais M. Wales rencontra un jour un homme très-âgé, à qui il ne manquoit aucun de ſes doigts. « Comme on avoit déjà coupé le petit doigt aux enfans » que nous voyions courir nuds, nous demandâmes à » connoître la cauſe de cette mutilation; nos recherches » furent d'abord inutiles; mais nous apprîmes enſuite » qu'elle ſe fait à la mort de leurs parens & de leurs Amis, » ainſi que chez les Hottentots, les Guaranos du Paraguay, » & les Californiens. »

ILS SE BRULENT & ſe font en outre des inciſions près de l'os de la joue : les uns avoient encore une croûte, ou du pus ſur la plaie; &, chez d'autres, on appercevoit des cicatrices, & une peau brûlée. « Nous n'avons jamais pu con- » noître comment & pourquoi ils ſe brûlent ainſi; mais » nous ſuppoſâmes que c'eſt un remède, comme le *Moxa* » des Japonois contre différentes maladies. »

JE N'AI REMARQUÉ parmi eux, ni malades, ni boîteux, ni eſtropiés : ils paroiſſoient tous ſains, forts & vigoureux; preuve de la bonté du climat qu'ils habitent.

J'AI SOUVENT PARLÉ d'un Roi, ce qui ſuppoſe que le gouvernement eſt adminiſtré par une ſeule perſonne, quoique

je n'en ſois pas abſolument ſûr. On nous indiqua l'homme qui paſſoit pour le ſeul maître, & nous n'avions aucune raiſon d'en douter. Cette circonſtance, jointe à pluſieurs autres, donne lieu de croire que le gouvernement reſſemble beaucoup à celui de Taïti ; c'eſt-à-dire, qu'il y a un Roi ou Chef ſuprême, appellé Areeké, qu'il a ſous lui des Chefs, ou Gouverneurs, qui ſont peut-être les ſeuls propriétaires de certains diſtricts, & pour leſquels le peuple montre beaucoup d'obéiſſance. J'ai remarqué un troiſieme rang de Chefs, qui jouiſſent d'une aſſez grande autorité ſur le peuple : mon ami Attago étoit de cette claſſe. Je penſe que toutes les terres à Tongatabu appartiennent en propriété à des particuliers, & qu'il y a, comme à Taïti, une claſſe de Serviteurs ou d'Eſclaves qui n'en ont point. Il ſeroit déraiſonnable de ſuppoſer que tout eſt en commun dans un pays auſſi cultivé que celui-ci. L'intérêt étant le principal reſſort de l'induſtrie, peu d'hommes ſe donneroient la peine de cultiver & de planter, s'ils ne s'attendoient pas à recueillir le fruit de leur travail. J'ai vu ſouvent des troupes de ſix, huit ou dix Inſulaires, apporter au marché des fruits, &c. à vendre : un homme ou une femme veilloit à cette vente ; il ne ſe faiſoit aucun échange que de ſon conſentement, & tout ce que nous donnions en paiement, paſſoit à cette perſonne ; preuve que le tout lui appartenoit, & que les autres étoient ſeulement ſes ſerviteurs. Quoique la Nature ait été prodigue de ſes richeſſes envers ces Iſles, on peut dire cependant que les Habitans gagnent leur pain à la ſueur de leur front. Le degré de perfection, où ils ont porté la culture, doit leur avoir coûté d'immenſes travaux ; ils en ſont bien récompenſés aujourd'hui, par les riches

ANN. 1773. Octobre.

ANN. 1773. Octobre.

productions que la nation ſemble partager. Perſonne ne manque de ce qui eſt néceſſaire aux premiers beſoins de la vie. La joie & le contentement ſe peignent ſur chaque viſage. L'aiſance & la liberté ſont en effet répandues dans toutes les claſſes du peuple; les beſoins qu'ils éprouvent, ils peuvent les ſatisfaire, & ils vivent ſous un climat où il n'y a ni froid, ni chaleur extrêmes. Si la Nature leur a refuſé quelque choſe, c'eſt l'eau douce: comme elle eſt renfermée dans les entrailles de la terre, ils ſont obligés de creuſer beaucoup pour en avoir. Nous n'avons apperçu qu'un puits à Amſterdam, & pas un ſeul ruiſſeau courant. A Middelburg, nous n'avons vu d'eau que dans les vaſes des Inſulaires: mais comme elle étoit douce & fraîche, ſûrement ils l'avoient puiſée ſur l'Iſle, & ſans doute proche de l'endroit qu'ils habitoient.

NOUS CONNOISSONS ſi peu leur Religion, que j'oſe à peine en faire mention. Les bâtimens appellés *A-fiatoucas*, y ont certainement quelque rapport. Pluſieurs de nos MM. penſerent que ce ſont ſimplement des cimetieres. Je puis aſſûrer, par expérience, que ce ſont des lieux où des Inſulaires, revêtus d'une fonction ſpéciale, prononcent des harangues étudiées que je pris pour des prieres, ainſi qu'on l'a déjà dit. Je ſuis porté à croire que ce ſont tout-à-la-fois des temples & des cimetieres, comme à Taïti, ou comme en Europe. Mais je ne juge pas que les ſtatues groſſieres que nous y vîmes, ſoient des idoles; d'autant plus que M. Wales m'informa que les Inſulaires l'engagerent à tirer un coup de fuſil ſur l'une d'elles qu'ils établirent au milieu d'un champ.

UNE CIRCONSTANCE

UNE CIRCONSTANCE nous fit connoître que, pour un objet ou pour un autre, les Naturels ſe rendent ſouvent à ces A-fiatoucas : quoique le grand eſpace, qui eſt devant ces édifices, fût couvert d'un verd gazon, l'herbe y étoit très-courte. Il ne paroiſſoit pas qu'on l'eût coupée; mais il me ſembla qu'en s'y aſſeyant ou qu'en la foulant, on l'avoit empêché de croître. ANN. 1773. Octobre.

IL NE SEROIT PAS RAISONNABLE de ſuppoſer que, dans un intervalle de quatre ou cinq jours, nous ayons acquis des connoiſſances bien exactes de leur Police civile & religieuſe, ſur-tout ſi l'on veut faire attention que nous entendions très-peu leur langage : les deux Inſulaires, qui étoient ſur notre vaiſſeau, ne purent d'abord rien entendre; mais, en devenant avec eux plus familiers, ils trouverent que leur langue eſt, à-très-peu de choſe près, la même que celle des Taïti & des Iſles de la Société. Les dialectes ne ſont pas plus différens que ceux des Provinces ſeptentrionales & méridionales de l'Angleterre, comme on le voit par le Vocabulaire.

CHAPITRE IV.

Paſſage d'Amſterdam au Détroit de la Reine Charlotte ; Entrevue avec les Inſulaires ; ſéparation des deux Vaiſſeaux.

ANN. 1773. Octobre.

AU MOMENT où nous allions appareiller, nous eûmes la viſite d'une pirogue montée par quatre hommes, qui amenoient avec eux un des tambours dont nous avons fait mention, & ſur lequel un des Indiens battoit continuellement, dans le deſſein, ſans doute, de nous charmer par cette muſique. J'achetai le tambour pour une pièce d'étoffe & un clou ; & je ſaiſis cette occaſion d'envoyer à mon ami Attago du froment, des poix & des féves, que j'avois oublié de lui remettre avec les autres ſemences dont je lui avois fait préſent. Dès que nous eûmes congédié cette pirogue, nous cinglâmes au Sud avec un bon vent frais du S. E. $\frac{1}{4}$ E. Mon intention étoit de marcher directement vers la Nouvelle-Zélande, & de renouveller, dans le détroit de la Reine Charlotte, notre proviſion d'eau & de bois, pour tenter enſuite de nouvelles découvertes au Sud & à l'Eſt.

8. L'APRÈS-MIDI DU 8, nous eûmes connoiſſance de l'Iſle de Pilſtart ; elle nous reſtoit dans le S. O $\frac{1}{4}$ O $\frac{1}{2}$ O à la diſtance de ſept ou huit lieues. Cette Iſle, déjà découverte par Taſman, ſituée par 22^{d} $26'$ de latitude Sud, &

147d 59′ de longitude Oueſt, gît dans la direction du Sud 52d Oueſt, & à trente-deux lieues de diſtance de Middelburg. Elle eſt plus remarquable par ſa hauteur que par ſon circuit ; car elle renferme deux montagnes d'une grande élévation, & qui ſemble ſéparer une vallée profonde. ANN. 1773. Octobre.

« CE NOM de Pylſtart lui a été donné à cauſe des oiſeaux » qu'y virent les Navigateurs Hollandois, & qui, ſuivant » toute apparence, étoient des oiſeaux du tropique : » Pylſtaert ſignifie littéralement *flêche-en-queue* : cet oiſeau » a effectivement deux longues plumes à la queue, & » c'eſt de-là que lui vient ſon nom françois de *paille-* » *en-queue (a)*. »

APRÈS quelques heures de calme, le vent reparut au S. O. & nous portâmes au S. E. toutes voiles dehors ; mais, le 10, le vent ayant tourné du Sud au S. E. & à l'E. S. E. nous reprîmes notre route au S. S. E. 10.

« NOUS DIMES adieu aux Iſles du tropique, & nous » fîmes route une ſeconde fois vers la Nouvelle-Zélande. » Quatre mois s'étoient écoulés depuis notre départ de » cette Iſle ; &, dans cet intervalle, nous avions traverſé la » mer du Sud par des latitudes moyennes, au milieu de » l'hiver : nous avions examiné un eſpace de plus de » 40 degrés de longitude entre les tropiques, & rafraîchi » les équipages à Taïti, aux Iſles de la Société, & aux » Iſles des Amis pendant trente-un jours. La ſaiſon de

(a) Voyez la Collection de M. Dalrymple ; *Vol. II.* ces Oiſeaux y ſont appellés *Canards ſauvages*.

ANN. 1773. Octobre.

» continuer nos découvertes dans les hautes latitudes méri-
» dionales s'avançoit, & les rochers ſauvages de la Nouvelle-
» Zélande, devoient nous prêter une ſeconde fois un aſyle,
» auſſi long-temps qu'il le faudroit, pour préparer nos
» voilures & nos agrêts à affronter les tempêtes & les
» rigueurs des climats glacés.

» DÈS que nous eûmes quitté la zone-torride, des
» troupes d'oiſeaux de mer ſuivirent les vaiſſeaux, & vol-
12. » tigerent ſur les flots autour de nous. Le 12, nous apper-
» çûmes une albatroſſe : ces oiſeaux, qui n'oſent jamais
» paſſer le tropique, rodent delà juſqu'au cercle polaire.

16. » QUELQUES MATELOTS trouverent, le 16, dans le
» puits de la pompe, un chien qu'ils apporterent ſur le
» pont. Cet animal, acheté à l'Iſle d'Huaheine comme
» pluſieurs autres de la même eſpèce, avoit opiniâtrément
» refuſé de prendre de la nourriture ; &, ſuivant toute
» apparence, il avoit vécu dans ce trou, ſans aliment, pen-
» dant trente-neuf ou quarante jours. Ce n'étoit plus qu'un
» ſquelette, ſes jambes étoient reſſerrées, & il jetoit du
» ſang par l'anus : il avoit, ſans doute, ſouffert des tour-
» mens affreux. La nuit, pluſieurs *Méduſes* paſſerent près
» du vaiſſeau, nous les reconnûmes à leur lueur phoſpho-
» rique. Elles étoient ſi lumineuſes, que le fond de la mer
» ſembloit contenir des étoiles plus brillantes que le fir-
» mament. »

21. LE 21, à cinq heures du matin, nous eûmes vue de la Nouvelle-Zélande, qui s'étendoit du N. O. $\frac{1}{4}$ N. au O. S. O.

A midi, le Cap Table nous reſtoit à l'Oueſt, à la diſtance de huit ou dix lieues. Je ſouhaitois ardemment avoir quelque communication avec les habitans de cette partie de l'Iſle, auſſi loin au Nord qu'il me ſeroit poſſible, c'eſt-à-dire, dans les environs des baies de Pauvreté & de Tologa, où je crois qu'ils ſont plus civiliſés qu'autour du détroit de la Reine Charlotte. Je voulois leur donner des cochons, des poules, des graines, des racines, &c. dont je m'étois pourvu. Le vent, paſſant au Nord & au N. O. me permit d'attaquer la terre, un peu au Nord de Port-Land; & nous approchâmes la côte d'auſſi près que le permettoit notre ſûreté.

ANN. 1773. Octobre.

« LES CÔTES ſont blanches & eſcarpées du côté de la » mer, & nous découvrions les huttes & les fortereſſes des » Naturels, ſemblables aux nids des aigles, placés ſur le » ſommet des rochers. »

NOUS APPERÇUMES les habitans ſur le rivage; mais ils n'entreprirent point de nager vers nous. Sur cela, nous arrivâmes ſous Port-Land, où nous reſtâmes en panne quelques tems, pour que les Indiens puſſent ſe rendre à notre bord, & pour attendre l'Aventure. On découvroit ſur Port-Land beaucoup d'Inſulaires, mais ils ne paroiſſoient pas vouloir nous accoſter; il eſt vrai qu'alors l'impétuoſité du vent les auroit ſeul empêché de le tenter. Auſſi-tôt donc que nous eûmes rallié l'Aventure, nous fîmes voiles pour le Cap Kinappers, que nous doublâmes à cinq heures du matin, & nous continuâmes de côtoyer le rivage juſqu'à neuf heures: n'étant plus qu'à trois lieues de Black-Héad, quelques pirogues ſe détacherent du rivage; je fis mettre

ANN. 1773. Octobre.

à la cape afin de leur laiſſer le loiſir d'arriver au vaiſſeau ; mais je donnai le ſignal à l'Aventure de pourſuivre, ne voulant perdre que très-peu de momens.

LA PREMIERE PIROGUE, qui nous aborda, n'avoit à ſon bord que des pêcheurs, qui nous vendirent du poiſſon pour des pièces d'étoffe & des clous. La ſeconde étoit montée par deux Indiens, que leur vêtement & leur démarche me firent prendre pour des Chefs. Nous les engageâmes à monter ſur le pont, en leur préſentant des clous & d'autres articles. Ils recherchent les clous avec un empreſſement, qui montre aſſez qu'on ne peut rien leur offrir de plus précieux. Je donnai à celui de ces deux hommes, qui me parut le plus diſtingué, les cochons, les poules, les ſemences & les racines. Je crois qu'il n'imaginoit pas d'abord que je vouluſſe les lui laiſſer, car il y fit peu d'attention, juſqu'au moment qu'il ne douta plus que ce ne fût pour lui. Ce qui eſt aſſez ſingulier, un pareil don ne le jeta pas dans le même raviſſement, qu'un grand clou que je lui offris. Néanmoins je remarquai, qu'en s'éloignant, il conſidéroit avec plaiſir les cochons & les poules qu'il venoit de recevoir. Il rangeoit ces animaux les uns à côté des autres, & il veilloit à ce qu'on ne lui en enlevât pas. Il me promit de n'en tuer aucun ; & s'il tient ſa parole, & qu'il en ait quelques ſoins, l'Iſle entiere pourra bientôt s'en trouver peuplée ; car je lui laiſſai deux truies, deux verrats, quatre poules & deux coqs. Les ſemences étoient de celles qui auroient pour eux le plus d'utilité, du froment, des féves & des haricots de France, des pois, des choux, de groſſes raves, des oignons, des carottes, des panais, des ignames, &c. Ces Inſulaires

n'avoient pas oublié l'*Endéavour*, car les premieres paroles qu'il prononcerent furent, *Mataou no te pow pow* (nous avons peur des canons). Comme ils ne pouvoient point ignorer ce qui étoit arrivé au Cap Kidnappers dans mon premier Voyage, ils connoiſſoient, par expérience, les effets terribles de ces pièces meurtrieres.

ANN. 1773. Octobre.

« L'UN de ces deux Indiens étoit d'une grande taille & » d'un moyen-âge : il avoit un vêtement élégant de lin de » la Nouvelle-Zélande, & d'une forme nouvelle pour » nous : ſes cheveux, arrangés ſuivant la derniere mode » du pays, étoient attachés au haut de la tête, huilés & » garnis de plumes blanches. Il portoit, à chaque oreille, un » morceau de peau d'albatroſſe, couverte de ſon duvet » blanc, & ſon viſage étoit *tatoué* en lignes courbes & » ſpirales. M. Hodges fit ſon portrait, & il y en a une » gravure dans ce Voyage.

» AYANT OBSERVÉ que le Capitaine Cook tiroit les clous » qu'il lui donnoit de l'un des trous du cabeſtan, où ſon » Secrétaire les avoit mis, il tourna en entier le cabeſtan, » & il examina chacun des trous, comme pour voir s'il » n'y en avoit plus ; ce qui prouve le prix qu'ils attachent » aux outils de fer depuis le premier voyage de l'*Endéavour* ; » car, lors de cette premiere expédition, les Zélandois » vouloient à peine les recevoir.

» NOTRE INSULAIRE de Bolabola, Œdidée, qui ne » comprit pas d'abord la langue des Zélandois comme » Tupia, apprenant de nous que ce peuple n'a point de

ANN. 1773. Octobre.

» noix de cocos ni d'ignames, alla en chercher pour les » offrir au Chef; mais, quand nous l'aſſurâmes que le » climat n'étoit pas favorable à la culture des palmiers, il ne » lui préſenta que les ignames; & il lui fit ſentir en même » tems, par une harangue, tout le prix des cochons, des » volailles, des ſemences, &c. qu'il recevoit de nous. Après » que notre Compagnon de voyage eut bien parlé, le » Zélandois, par reconnoiſſance, nous laiſſa ſa hache de » bataille toute neuve: la tête bien ſculptée étoit ornée de » plumes rouges de parrot, & de poils blancs de chien.

» LES DEUX INDIENS, avant de partir, nous donnerent le » ſpectacle d'un heiva, ou d'une danſe guerriere: ils frap- » perent du pied: ils brandirent leurs courtes maſſues, » leurs piques, &c. ils firent des contorſions de viſage » effrayantes, ils tirerent la langue, & beuglerent d'une » maniere épouvantable. »

NOUS FORÇAMES de voiles au Sud, le vent s'étant fait O. S. O. L'après-midi, il fraîchit conſidérablement, & ſouffla par grains très-violens. Dans un de ces grains, nous perdîmes notre petit mât de perroquet, qui portoit la voile un peu trop longue. La crainte d'écarter la terre, me fit
22. faire toute la diligence poſſible. Le 22, à ſept heures du matin, nous revirâmes de bord, & côtoyâmes le rivage. Le Cap Turn-Again nous reſtoit alors vers le N. O. $\frac{1}{2}$ N. à ſix ou ſept lieues. L'*Aventure* ſe trouvant fort loin ſous le vent, nous ſuppoſâmes qu'elle n'avoit pas obſervé le ſignal, & qu'en continuant ſa marche, elle s'étoit ſéparée de nous. Durant la nuit, que nous paſſâmes à la cape, le vent

vent s'accrut au point de nous réduire à nos deux baſſes voiles ; il tourna auſſi du S. O. au S. S. O. & fut accompagné d'une pluie ſi forte, qu'elle inonda toutes les chambres. ANN. 1773. Octobre.

LE 23, à neuf heures du matin, le ciel s'éclaircit, & le vent devint aſſez maniable pour porter nos huniers, tous les ris pris. A ſept heures, nous avions amené le Cap Turn-Again ; & alors je revirai de bord, & je marchai au large. A midi, le même Cap nous reſtoit un peu au Nord, à ſix ou ſept milles de diſtance. La latitude obſervée fut de 41[d] 30′ Sud. Bientôt après le vent mollit, & il y eut preſque calme ; &, dans l'eſpérance qu'il ſeroit ſuivi d'une briſe plus favorable, on hiſſa un autre petit mât de perroquet, on gréa les vergues du grand & du petit perroquet, & on largua tous les ris des huniers. L'événement ne répondit pas à nos vœux. Le vent cependant devint un peu plus favorable, c'eſt-à-dire, qu'il paſſa à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. ce qui nous permit de porter au Sud, avec toutes nos voiles, le long du rivage ; mais bientôt ſa violence s'accrut au point de nous obliger à ferler les voiles que nous venions de tendre, & à gouverner ſous nos voiles baſſes & nos huniers tous les ris pris, & ce fut ainſi que nous paſſâmes la nuit. 23.

Au point du jour, le lendemain, le vent devenu maniable, nous fûmes de nouveau tentés de larguer les ris & de gréer nos vergues de perroquet, & ce fut encore un travail perdu ; car, vers les neuf heures, nous fûmes de rechef réduits à nos baſſes voiles. Bientôt après, l'Aventure nous joignit ; &, à midi, le Cap Palliſer nous reſtoit à l'Oueſt, à neuf ou dix lieues. Ce Cap eſt la pointe ſeptentrionale d'Eaheinomauwée. Nous continuâmes de cingler au Sud 24.

ANN. 1773. Octobre.

jusqu'à minuit, que le vent mollit & passa au S. E. &; trois heures après, il y eut calme. Nous larguâmes alors les ris, comptant que le premier vent nous seroit sûrement plus favorable. Nous nous trompions. Le vent parut ne s'être reposé un moment, que pour devenir plus furieux & nous assaillir avec plus d'impétuosité. A cinq heures du
25. matin, le 25, il souffla de la partie du N. O. & nous gouvernâmes sur le Cap Pallisser, qui nous restoit alors au N. N. O. à huit ou neuf lieues de distance; mais se renforçant de plus en plus, nous prîmes les ris l'un après l'autre, jusqu'à ce que, soufflant avec une violence incroyable, nous fûmes enfin forcés de serrer toutes nos voiles, & d'aller à mâts & à cordes. La mer grossissoit à mesure que le vent devenoit plus orageux; de sorte qu'il falloit nous soutenir contre un vent en tourmente, & des vagues qui s'élevoient comme des montagnes. Après avoir été ainsi battu de la tempête pendant deux jours, nous arrivions à la vue du port; mais un ouragan terrible nous chassa au large. Ce dernier grain fut suivi de deux circonstances favorables, qui nous donnerent quelque consolation; c'est que nous pouvions très-bien nous soutenir au large, & que nous ne craignions pas de tomber sous le vent de la côte.

LA TEMPÊTE dura tout le jour sans interruption.

« QUOIQUE nous fussions au-dessous d'une côte élevée » & remplie de montagnes, cependant les vagues s'éle- » voient très-haut, & elles se prolongeoient à une grande » distance : la violence des raffales les dispersoit en va- » peurs qui obscurcissoient, de toute part, la surface de la

» mer; &, comme le Soleil brilloit dans un ciel ſans nuage, » l'écume blanche éblouiſſoit nos yeux. Nous roulions çà & » là à la merci des flots; nous embarquions ſouvent de » groſſes lames, qui tomboient ſur les ponts avec une vîteſſe » prodigieuſe, & détruiſoient tout ce qu'elles rencontroient. » Les entorſes continuelles qu'eſſuyoit le bâtiment, relâ- » choient les cordages & les manœuvres, & dérangeoient » d'ailleurs tout ce qui étoit dans le vaiſſeau, de maniere » que les yeux n'appercevoient qu'une ſcêne générale de » bouleverſement & de confuſion. Dans un de ces énormes » roulis, la caiſſe d'armes poſée ſur le gaillard d'arriere, » fut arrachée de ſa place; &, ſans le grillage de plat-bord, » elle ſeroit tombée à la mer ſous le vent. L'un des Vo- » lontaires, M. Hood, qui ſe trouva devant elle, échap- » pa, par haſard, en ſe baiſſant, lorſqu'il la vit ſe détacher, » & il ne reçut aucune contuſion, parce qu'il eut l'adreſſe » de ſe placer dans l'angle que fit la caiſſe avec le grillage. » Le déſordre des élémens n'écarta pas de nous les oiſeaux. » De tems en tems, un fauchet noir voltigeoit ſur la » ſurface agitée de la mer, & rompoit la force des lames, » en s'expoſant à leurs actions. L'aſpect de l'Océan étoit » alors ſuperbe & terrible: tantôt au ſommet d'une groſſe » vague, nous contemplions une vaſte étendue, ſillonnée » par un nombre infini de profonds canaux: d'autres fois la » vague ſe briſoit ſubitement ſous nous, & nous plongeoit » dans une vallée profonde; tandis qu'une nouvelle mon- » tagne s'élevoit à nos côtés, & de ſa tête écumeuſe & chan- » celante, menaçoit de nous engloutir. La nuit amena de » nouvelles horreurs, ſur-tout pour ceux qui n'étoient pas » accoutumés à la mer dès leur enfance. On ôta les vîtres

ANN. 1773. Octobre.

ANN. 1773. Octobre.

» de la chambre du Capitaine, & on mit des volets en
» place, pour prévenir l'embarquement des vagues lorſqu'on
» revireroit le vaiſſeau. Cette opération troubla, dans ſa re-
» traite, un ſcorpion caché au fond d'une crevaſſe : il étoit
» probablement entré à bord, avec les fruits que nous avions
» pris ſur les Iſles. Notre ami Œdidée nous aſſura qu'il ne
» faiſoit point de mal, mais ſa figure ſeule inſpiroit la crain-
» te (*a*). L'eau rempliſſoit les lits de tous les poſtes, &
» d'ailleurs le rugiſſement épouvantable des vagues, le cra-
» quement des couples & le roulis nous privoient du re-
» pos. Ce qui achevoit de détruire la tranquillité, nous
» entendions les voix des Matelots plus fortes que les vents
» ou que la mer en fureur, vomiſſant des imprécations
» affreuſes. Il eſt impoſſible d'imaginer quels juremens bi-
» zarres inventoit leur emportement. Accoutumés aux dan-
» gers dès le bas-âge, l'image de la mort n'arrêtoit point
» leurs blaſphêmes. Je ne connois rien de comparable à
» l'horrible énergie de leurs imprécations, ſi ce n'eſt celle
» d'Ernulphe dans *Triſtam Shandy*. »

LE SOIR, nous fîmes une bordée en arriere, pour rallier l'Aventure, que nous n'appercevions plus ſous le vent ; &, après avoir couru juſqu'à la hauteur, où nous ſuppoſions qu'elle devoit être, nous revirâmes de bord, ſans en avoir connoiſſance : les lames, qui s'élevoient très-haut, obſcurciſſoient toujours l'horiſon, en ſe briſant, & nous ne voyions pas à un mille autour de nous. A minuit, le vent

(*a*) Voyez la Collection de M. Haweſworth.

diminua, &, l'inſtant d'après, nous fûmes en calme : le vent ayant enſuite reparu dans le S. O., nous revirâmes de bord, & ſous nos voiles baſſes & nos huniers, tous les ris pris, nous gouvernâmes vers la terre, dont la tempête nous avoit écartés. Le vent, qui ne tarda pas à fraîchir, ſe fixa au Sud ; mais l'Aventure ſe trouvoit en arriere à quelque diſtance : je louvoyai pour l'attendre juſqu'à huit heures, qu'étant ralliée, nous fîmes voile enſemble au N. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O. pour le détroit.

ANN. 1773 26 Octobre.

« LES PINTADES, les fauchets noirs, & d'autres pe-
» terels, nous environnoient en groſſes troupes, & nous
» paſſâmes près d'une albatroſſe aſſiſe & endormie ſur
» l'eau. La tempête précédente l'avoit peut-être fati-
» guée. »

A MIDI, nous obſervâmes 42[d] 24′ de latitude Sud, eſtimant que le Cap Palliſer nous reſtoit au Nord, à la diſtance de dix-ſept lieues. Notre vent favorable ne fut pas d'une durée ſuffiſante : il diminua par degrés dans l'après-midi, juſqu'au calme. Il fut ſuivi d'une briſe aſſez fraîche qui s'éleva du Nord, ſur les dix heures, & nous portâmes à l'Oueſt.

A TROIS HEURES DU MATIN, comme nous nous trouvions à la hauteur du Cap Campbell, qui eſt au côté occidental du détroit, nous revirâmes de bord & gouvernâmes ſur le Cap Palliſer, avec nos baſſes voiles & nos huniers, tous les ris pris, par un beau tems & un vent très-frais du N. O. A midi, nous changeâmes de bordée, & gouvernâmes au

27.

ANN. 1773. Octobre. S. O., le Cap Palliſer nous reſtant à l'Oueſt, à quatre ou cinq lieues de diſtance. L'après-midi, le vent ſe renforça de maniere à nous réduire à nos baſſes voiles ; & nous continuâmes de porter au S. O. juſqu'à minuit, que nous revirâmes, & nous prîmes tous les ris des huniers.

28. LE 28, à huit heures du matin, nous revirâmes de bord, & reportâmes au S. O. juſqu'à midi, que nous fûmes obligés de mettre à la cape ſous la miſaine. Dans ce moment, la haute terre, au-deſſus du Cap Campbell nous reſtoit à l'Oueſt à dix ou douze lieues. L'Aventure ſe trouvoit à quatre à cinq milles ſous le vent à nous. L'après-midi, le vent commençant à devenir moins impétueux, nous déployâmes la grande voile, prîmes tous les ris du grand hunier, & fîmes route au Nord, le vent ayant paſſé à l'O. N. O., & à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. grand frais, accompagné de violentes raffales.

29. LE MATIN du 29, le vent devint plus maniable & paſſa au S. O. joli frais. Nous nous hâtâmes d'en profiter, & fîmes route avec toutes nos voiles pour amener le Cap Palliſer, qui, à midi, nous reſtoit à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ N., à la diſtance d'environ ſix lieues. « L'Officier de quart avoit apperçu le » matin pluſieurs trombes. » Le vent ſe maintint entre le S. O. & le Sud, juſqu'à cinq heures du ſoir, qu'il y eut calme. Nous étions alors éloignés d'environ trois lieues du Cap. A ſept heures, une jolie briſe ſe leva du N. N. E., telle que nous la deſirions ; nous croyions déjà pouvoir marquer, pour le lendemain, l'heure de notre entrée dans le détroit ; mais, à neuf heures, le vent, qui repaſſa au N. O., ſon ancien rumb, ſouffla grand frais ; &, de conſerve

avec l'Aventure, nous gouvernâmes au S. O., ſous nos baſſes voiles & nos huniers, les ris pris. L'Aventure ſe maintint dans nos eaux juſqu'à minuit, qu'elle ſe trouvoit à deux ou trois milles en arriere : bientôt après, elle diſparut ; &, au retour du jour, nous ne la découvrîmes point. Nous ſuppoſâmes qu'elle avoit reviré de bord, & porté au N. E., manœuvre qui nous la fit perdre de vue.

ANN. 1773. 30 Octobre.

NOUS CONTINUAMES de faire route à l'Oueſt, par un vent de N. N. E., qui fraîchit au point de nous forcer de mettre à la cape ſous nos deux baſſes voiles, après nous avoir déchiré le grand hunier, qui étoit tout neuf. A midi, le Cap Campbell nous reſtoit à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O., à la diſtance de ſept ou huit lieues. Vers les trois heures de l'après-midi, le vent devint maniable & ſe fit plus Nord ; de ſorte que nous parvînmes à rallier la terre ſous les montagnes de neige, à quatre ou cinq lieues au vent des Lorgneurs (*Lookers on*) où il paroiſſoit y avoir une grande baie. Je regrettois le départ de l'Aventure ; car, ſi elle eût été avec nous, nous aurions abandonné le deſſein d'aller dans le détroit, pour y faire du bois & de l'eau ; & nous euſſions cherché plus au S. un mouillage propre à nous en fournir, le vent étant alors favorable pour ranger la côte. Mais notre ſéparation m'obligeoit à gagner le détroit, lieu du rendez-vous.

COMME nous approchions la terre, nous vîmes de la fumée en pluſieurs endroits le long du rivage ; ſigne certain que la côte étoit habitée. Les ſondes rapporterent de quarante-ſept à vingt-cinq braſſes ; quarante-ſept à la diſtance de trois milles du rivage, & vingt-cinq lorſque nous en fûmes

à un mille, où nous revirâmes de bord, portant le Cap à
ANN. 1773. Octobre. l'Eſt, ſous nos baſſes voiles, & nos huniers les ris pris, que la violence des vents nous obligea bientôt de ferler. Nous continuâmes de marcher à l'Eſt toute la nuit, dans l'eſpérence de découvrir l'Aventure avec le jour.

31. COMME nous ne l'appercevions point, nous revirâmes de bord, & mîmes à la cape ſous notre miſaine, & le foc de derriere ; le vent ſoufflant par grains violents & continuels ; mais nous ne demeurâmes pas long-tems dans cette ſituation : le vent devint plus maniable ; &, comme il nous permit de porter nos deux baſſes voiles, nous gouvernâmes à l'Oueſt. A midi, les montagnes de neige nous reſtoient O. $\frac{1}{4}$ N. O., à douze ou quatorze lieues. Vers les ſix heures du ſoir, le vent calma ; mais ſon repos ne fut que momentané ; car, l'inſtant d'après, il recommença à ſouffler avec une nouvelle furie, & nous obligea de capayer ſous la voile d'étai d'artimon. Nous reſtâmes dans cet état juſqu'à minuit que la tourmente diminua peu-à-peu ; &, deux heures après, il y eut calme.

1 Novembre. LE PREMIER DE NOVEMBRE, à quatre heures du matin, le calme fut ſuivi d'une briſe du Sud, qui, bientôt après, ſe renforça, & fut accompagné de brumes & de pluies, qui nous firent croire que les vents du N. O. nous avoient enfin abandonnés ; car il faut obſerver que, tant qu'ils régnerent, le ciel fut preſque toujours ſans nuage. Nous ne manquâmes pas de profiter d'un vent ſi favorable & de déployer toutes nos voiles, faiſant route pour rallier le Cap Campbell ; qui, à midi, nous reſtoit au N. à trois ou quatre lieues. A deux

deux heures nous doublâmes ce Cap, & entrâmes dans le détroit, un vent frais en pouppe. Nous croyions être ſûrs d'arriver au port le lendemain au matin. Nos eſpérances furent encore une fois trompées. A huit heures, comme nous étions en travers de la baie ſombre, notre bon vent fut remplacé par un vent du Nord, qui céda bientôt la place à ce vent ſi redoutable du N. O., qui ne tarda pas à ſouffler avec ſon impétuoſité ordinaire. Je paſſai la nuit à louvoyer ; mais toutes mes bordées furent déſavantageuſes ; & le juſant nous fit perdre ce que nous avions gagné avec le flot. Le lendemain, j'allai accoſter le rivage de d'Eaheinomauwée. Au lever du ſoleil, l'horizon étant extraordinairement clair, nous cherchions à découvrir l'Aventure ; n'en ayant point connoiſſance, nous jugeâmes qu'elle étoit entrée dans le détroit. En approchant du rivage dont on a parlé, nous découvrîmes, ſur la côte orientale du Cap Téérawhite, un nouveau paſſage, que je n'avois pas remarqué en 1770. Fatigué de lutter contre les vents forcés du N. O., je réſolus de gagner ce paſſage, s'il étoit praticable, ou de jeter l'ancre, dans la baie qui ſe trouve à l'entrée. Le flot étant en notre faveur, après avoir couru un bord au large, nous fîmes voile dans la baie, le long du rivage occidental, ayant de trente-cinq à quarante braſſes d'eau, d'un fond par-tout propre à l'ancrage. A une heure, nous amenâmes l'entrée du paſſage, au moment que le juſant commençoit à reverſer ; le vent étant auſſi contre nous, il fallut laiſſer tomber l'ancre par douze braſſes d'eau, fond de ſable fin. Le plus oriental des rochers noirs, qui ſont ſous la rive gauche de l'entrée du paſſage, nous reſtoit au N. $\frac{1}{4}$ N. E. à la diſtance de quatre ou cinq lieues.

ANN. 1773. Novembre.

2.

ANN. 1773. Novembre.

« LES ENVIRONS de cette baie ſont des montagnes noi-
» râtres & pelées, d'une grande élévation, preſqu'entière-
» ment deſtituées de bois & d'arbriſſeaux, & qui s'avan-
» cent en longues pointes dans la mer. La baie elle-même,
» ſembloit s'étendre fort avant entre les montagnes ; & ſa
» direction nous laiſſoit en doute ſi la terre, ſur laquelle gît
» le Cap Tierrawittée, n'eſt pas une Iſle ſéparée d'Eaheino-
» mauwée. Ce miſérable pays étoit cependant habité. »

A PEINE fûmes-nous à l'ancre, que nous vîmes arriver trois pirogues, dont deux s'étoient détachées d'un côté du rivage, & une de l'autre. Il ne fallut pas faire aux Indiens de vives inſtances, pour en attirer trois ou quatre à bord. Les clous furent de tout ce qu'on pût leur préſenter, ce qui leur fit le plus de plaiſir. J'offris à l'un d'eux, deux coqs & deux poules ; mais il les reçut avec une indifférence qui me fit croire qu'il n'en prendroit pas beaucoup de ſoin.

« ILS PORTOIENT des vêtemens très-ſales & très-mauvais,
» auxquels ils donnoient le nom de *Boghée*, *Boghée*.
» La fumée qu'ils reſpirent continuellement dans leurs petites
» cabanes, & un amas d'ordures, qu'ils n'avoient peut-être
» jamais lavé depuis leur naiſſance, cache entièrement
» la couleur de leur teint & répand ſur leur viſage un
» jaune noir. La ſaiſon de l'hiver, qui alloit finir, les avoit
» probablement forcé à manger des poiſſons pourris, ce
» qui, joint à l'huile rance, dont ils rempliſſent leurs che-
» veux, les rendoit d'une puanteur ſi inſupportable, que
» nous les ſentions & qu'ils nous dégoûtoient de très-loin.

» AU PREMIER MOMENT où ils n'auront rien pour ſatis-
» faire leur appetit, ils tueront ſûrement les volailles qu'on
» leur a laiſſées. Si on peut eſpérer d'introduire des ani-
» maux domeſtiques à la Nouvelle-Zélande, il faut les dé-
» poſer dans les baies peuplées au Nord, où les Habitans,
» qui paroiſſent plus civiliſés, cultivent déjà différentes ra-
» cines pour leur ſubſiſtance. »

ANN. 1773. Novembre.

DEUX HEURES après que nous fûmes mouillés, le vent ayant paſſé au N. E., nous levâmes les ancres, qui n'étoient pas encore aux boſſoirs, avant qu'il ſe rangeât au Sud. Nous ſortîmes de la baie, à l'aide de ce vent, & nous fîmes route dans le détroit, ſous autant de voiles, qu'il fut poſſible d'en porter, avec l'avantage ou plutôt le déſavantage d'un vent toujours croiſſant, & déjà trop fort. Nous entrâmes dans le détroit à l'approche de la nuit. Après y avoir couru deux bordées, la plupart de nos voiles furent miſes en pièces, & nous laiſſâmes tomber l'ancre par ſeize braſſes d'eau, entre les roches noires & la rive du N. O.

LE LENDEMAIN matin, le vent mollit, & fut ſuivi d'un calme de quelques heures. La briſe ayant enſuite ſoufflé du N. O. nous fîmes voile dans l'anſe du vaiſſeau, d'où nous étions partis le 7 Juin, près de cinq mois auparavant; nous n'y trouvâmes point l'Aventure, comme nous l'avions eſpéré. 3.

CHAPITRE V.

Relâche dans le Détroit de la Reine Charlotte; Détail ſur ſes Habitans Antropophages ; divers incidens. Départ du Détroit. Tentatives pour rallier l'Aventure. Deſcription de la Côte.

ANN. 1773. Novembre.

NOTRE PREMIERE OCCUPATION, après avoir amarré, fut de dégréer toutes nos voiles; il n'y en avoit pas une ſeule qui n'eût beſoin d'être réparée. Notre voilure & nos manœuvres avoient extrêmement ſouffert, avant de gagner le détroit.

AUSSI-TÔT que nous eûmes mouillé, nous reçûmes la viſite des Habitans, parmi leſquels j'en reconnus pluſieurs que j'avois vus en 1770, & particulièrement un vieillard, nommé Goubiah.

« CHACUN, de ſon côté, renouvella les connoiſſances qu'il » avoit faites pendant la premiere relâche : nous les appel- » lâmes par leurs noms, ce qui leur cauſa une grande joie: » ſans doute qu'ils crurent que nous nous intéreſſions à » eux, puiſque nous les portions dans notre penſée. Le tems » étoit beau & l'air chaud pour la ſaiſon; mais ces Indiens » étoient tous couverts de ces manteaux déguenillés, dont » ils ſe vêtiſſent pendant l'hiver. Nous leur fîmes pluſieurs

» queſtions ſur la ſanté de ceux de leurs compatriotes que » nous ne voyions pas, & que nous connoiſſions. »

ANN. 1773. Novembre.

L'APRÈS-MIDI, on deſcendit ſur le rivage les futailles vides, afin de les raccommoder, les nettoyer & les remplir; & j'ordonnai qu'on dreſſât les tentes pour les Voiliers, les Tonneliers, & les autres Travailleurs qui devoient ſe tenir à terre. Le lendemain, on commença à calfater les côtés & 4. les ponts du vaiſſeau, à examiner les agrêts, & à réparer les voiles, & en même-tems on coupoit du bois de chauffage, & on établiſſoit la forge, pour réparer les ferrures. On jeta auſſi la ſeine, ſans prendre de poiſſon; mais les Naturels y ſuppléerent, en nous en apportant une grande quantité, qu'ils échangerent contre des pièces d'étoffe d'O-Taïti, &c.

« TEIRATU, le Chef qui avoit prononcé une longue ha- » rangue, le 4 Juin, étoit au nombre des Naturels qui vin- » rent nous voir. Il portoit alors de vieux habits, ou, pour » parler le langage des gens polis, il étoit en *déshabillé*; il » n'avoit plus ces nattes brodées en peau de chien; & ſes » cheveux rattachés négligemment, au-lieu d'être peignés, » étoient couverts d'une huile puante. En un mot, d'Ora- » teur, de Chef d'une troupe de guerriers, il étoit devenu » un ſimple pêcheur. Nous eûmes peine à le reconnoître » ſous ce déguiſement: à la fin cependant on lui rendit » quelques honneurs, on le mena dans la grand-chambre, » & on lui donna des clous. Nos outils de fer & nos étoffes » de Taïti, lui parurent ſi précieuſes, ainſi qu'à ceux qui » l'accompagnoient, qu'ils réſolurent de s'établir près de » nous, afin de profiter les premiers des avantages que leur

ANN. 1773. Novembre.

» offroit notre commerce, & peut-être de nous voler tout » ce qu'ils pourroient.

» NOUS ALLAMES à terre le matin & l'après-midi, & nous » nous ouvrîmes un paſſage à travers un labyrinthe de lianes » entrelacées d'un arbre à l'autre. Œdidée, qui étoit avec » nous, erra, de ſon côté, au milieu de ces forêts touf- » fues, & il fut fort ſurpris d'y trouver un grand nombre » de différens oiſeaux, dont le chant étoit agréable & le » plumage très-joli. Une quantité prodigieuſe d'autres oi- » ſeaux ſuçoient les fleurs & quelquefois arrachoient la tige » des radis & des turneps dans un de nos jardins. Nous en » tuâmes pluſieurs, & Œdidée, qui, de ſa vie, n'avoit manié » des armes à feu, en tua auſſi un au premier coup. Les ſens » des peuples, qui ne ſont pas très-policés, ſont infiniment » meilleurs que les nôtres, affoiblis par mille accidens. » Nous fûmes ſur-tout bien convaincus de cette vérité à » Taïti: les Naturels nous montroient très-ſouvent de petits » oiſeaux dans l'épaiſſeur des arbres, ou des canards au » fond des roſeaux, & aucun de nous ne pouvoit les apper- » cevoir.

» LE TEMS, qui étoit chaud & agréable, facilita nos re- » cherches Zoologiques, de maniere que le ſoir nous rap- » portâmes beaucoup d'oiſeaux à bord. »

5. LE 5, j'ordonnai qu'on ouvrît les tonneaux, qui conte- noient la majeure partie de notre pain, & nous eûmes le chagrin d'en trouver beaucoup de gâté. Pour réparer cette perte, autant qu'il dépendoit de nous, tous les tonneaux

furent défoncés, & à meſure qu'on trioit ce biſcuit, le Tonnelier mit au four celui qui étoit endommagé, afin de le faire revenir. Le matin, les Indiens enleverent d'une tente un ſac d'habits, appartenant à un Matelot. Dès que j'en fus informé, j'allai les trouver dans l'anſe voiſine, je leur demandai les habits, & ils ne firent preſque aucune difficulté de les rendre. Cette affaire s'étant bien terminée, & voyant que nous étions avec des filoux, je ne fus point fâché de cet accident, qui apprenoit aux gens de l'équipage à ſe tenir ſur leur garde.

ANN. 1773. Novembre.

NOUS VÎMES, parmi ces Habitans, la plus jeune des deux truies, que le Capitaine Furneaux avoit laiſſées à l'anſe des Cannibales, dans notre dernier ſéjour. Elle boîtoit d'un pied de derriere; du reſte elle étoit en bon état, & très-privée. Si nous comprîmes bien ces Inſulaires, le verrat & l'autre truie n'avoient point été tués, & on les gardoit dans un endroit ſéparé.

« EN LES TENANT ainſi à l'écart, & peut-être en ſe les partageant comme des dépouilles, ces Barbares empêchent » la propagation de l'eſpèce. Trop occupés de leurs beſoins » journaliers, ils négligent les moyens qui pourroient ſeuls » leur procurer une ſubſiſtance aſſurée, & ils s'oppoſent à » toutes les tentatives qu'on veut faire pour les civiliſer. »

ILS NOUS DIRENT auſſi que les deux chèvres que nous avions dépoſées au haut du détroit, avoient été tuées par Goubiah, qu'ils traiterent de vieux coquin. Ainſi, tous nos efforts pour peupler cette terre d'animaux utiles, étoient rendus infruc-

ANN. 1773. Novembre.

tueux par ceux mêmes, qui devoient en retirer tout l'avantage. Nous allâmes examiner nos plantations, & comme ils avoient abandonné aux ſoins de la Nature, les ſemences qu'ils avoient reçu de nous, nous les retrouvâmes dans un état floriſſant, à l'exception des patates : la plupart des patates avoient été déterrées, celles qui étoient reſtées croiſſoient ; mais il eſt probable qu'elles ne parviendront pas à maturité.

« IL PAROÎT que l'hiver eſt fort doux dans cette partie » de la Nouvelle-Zélande, puiſqu'il ne gela pas aſſez pour » faire périr des plantes, qui meurent chez nous au mois » de Janvier & de Février. Les radis & les navets étoient » déjà en graines, les choux & les carottes, les oignons & » le perſil, en abondance & en bon ordre : les poix & les » féves étoient entièrement perdus, & ils paroiſſoient avoir » été détruits par les rats. Les plantes indigènes du pays » n'étoient pas ſi avancées. Les arbres & les arbriſſeaux » commençoient ſeulement à reverdir. Mais le lin, dont les » Naturels préparent leurs cordages, étoit en fleur, ainſi » que quelques autres eſpèces qui pouſſent de bonne-heure. » Après avoir cueilli du céleri & du cochléaria, & tué des » oiſeaux, nous retournâmes à bord. Je travaillai ſur-le-» champ à décrire & deſſiner tout ce qui étoit nouveau » pour nous, & en particulier le lin, (*phormium tenax*) » qui mérite d'être univerſellement connu. On en a fait » une gravure qui orne ce Voyage. »

6. LE LENDEMAIN, je me rendis à l'anſe qu'habitoient les Inſulaires, pour y jeter la ſeine. Je pris avec moi un verrat, une jeune

jeune truie, deux coqs & deux poules, que nous avions apportés des Iſles. Je les donnai aux Zélandois, dans la perſuaſion qu'ils en prendroient ſoin, puiſqu'ils conſervoient, depuis ſix mois, la truie du Capitaine Furneaux; car je dois ſuppoſer qu'ils la prirent auſſitôt après notre départ. Nous ne fûmes pas plus heureux avec la ſeine, que la premiere fois; mais nous achetâmes des Naturels une aſſez grande quantité de poiſſon. En faiſant ce marché, je remarquai que les Indiens avoient beaucoup d'inclination à fouiller dans mes poches, & qu'ils retiroient d'une main le poiſſon qu'ils venoient de nous donner de l'autre. Un des Chefs entreprit de réprimer ce ſcandale; &, avec des yeux où ſe peignoit la colere, il fit ſemblant de vouloir écarter le peuple. Je louai ſa conduite; &, en même-tems, je l'obſervai ſi bien, que je le ſurpris tirant un mouchoir de ma poche. Je le lui laiſſai mettre dans ſon ſein, ſans paroître m'en appercevoir. Je lui dis enſuite ce que j'avois perdu. Il feignit d'ignorer le vol & de montrer ſon innocence; & lorſque je redemandois le mouchoir, il le rendit en riant, & en jouant ſi bien ſon perſonnage, qu'il me fut impoſſible de me fâcher contre lui, de ſorte que nous reſtâmes amis, & qu'il m'accompagna à bord pour y dîner. Vers ce même-tems, nous eûmes la viſite de pluſieurs Inſulaires d'un autre diſtrict: ils arriverent ſur quatre pirogues, chargées de poiſſons & d'autres articles qu'ils échangerent pour des pièces d'étoffe, &c. Ces nouveaux Inſulaires prirent leurs quartiers dans une anſe de notre voiſinage: le lendemain, de très-bonne heure, ils décamperent avec ſix de nos petites pièces à l'eau, & ils furent ſuivis de tous ceux que nous avions trouvés ici à notre arrivée. La retraite précipitée de ces derniers, fut, ſans doute, occaſionnée par

ANN. 1773. Novembre.

ANN. 1773. Novembre.

le vol que leurs compatriotes venoient de commettre. Ils laiſſerent derriere eux quelques-uns de leurs chiens, & le verrat que je leur avois donné le jour précédent, & que je fis reconduire à bord. Nos futailles furent la moindre perte que nous cauſa la retraite de ces Habitans; nous perdions davantage dans le poiſſon qu'ils nous fourniſſoient en abondance, & à très peu de frais.

« ILS AVOIENT PROBABLEMENT ENLEVÉ les futailles pour » les cercles de fer: en nous fourniſſant du poiſſon encore » un jour, ils auroient reçu en fer travaillé pour leur uſage, » trois ou quatre fois la valeur de celui qu'ils prirent; mais » on a déjà obſervé qu'ils ne font pas de réflexions, & qu'ils » aiment mieux un clou, que l'eſpérance, même aſſurée, » d'en avoir quatre. »

9. LE 9, le tems étoit beau, & le vent ſouffloit du N. E.: nous comptions voir bientôt arriver l'Aventure; mais les vents d'Oueſt, qui reprirent l'après-midi, nous ôterent cette eſpérance.

10. LE JOUR SUIVANT, les Habitans que nous regrettions, revinrent, & ils nous donnerent une quantité conſidérable de poiſſons pour deux haches.

« LE CIEL étoit alors auſſi inconſtant & auſſi orageux » que celui qui nous avoit tenu ſi long-tems à l'entrée du » havre. Il ſe paſſoit à peine un jour ſans raffales, qui » deſcendoient avec impétuoſité des montagnes, & ſans de » groſſes ondées de pluie qui retardoient tous nos travaux.

» L'air étoit communément froid & dur. La végétation faiſoit peu de progrès, & on ne trouvoit des oiſeaux que dans les vallées, à l'abri des coups de vent du Sud. Cette eſpèce de tems régne, ſuivant toute apparence, pendant l'hiver, & fort avant dans l'été, avec un plus grand degré de froid ou de chaleur. Les Iſles très-éloignées d'un continent, ou du moins qui ne ſont pas ſituées près d'un continent froid, ſemblent en général avoir une température uniforme; ce qui provient peut-être de ce que la mer qui les environne, eſt par-tout la même. On voit par les Journeaux Métérologiques, tenus au Port Egmont ſur les Iſles Falkland *(a)*, que le plus grand froid & le plus grand chaud qu'on y a obſervé, pendant une année, n'excèdent pas 30[d] de l'échelle de Fahrenheit. Ce port gît par 51[d] 2′ de latitude, & l'anſe du vaiſſeau dans le Détroit de la Reine Charlotte, par 41[d] 5′. Cette différence conſidérable de poſition rend le climat de la Nouvelle-Zélande infiniment plus doux que celui des Iſles Falkland; mais il ne peut pas affecter l'hypothèſe générale, ſur la température de toutes les Iſles; & l'élévation immenſe des montagnes de la Nouvelle-Zélande, dont quelques-unes ſont toujours couvertes de neige, contribuent, ſans doute, à refroidir l'air, de maniere que le climat eſt ſemblable à celui des Iſles Falkland, qui ne ſont pas ſi hautes.

ANN. 1773. Novembre.

» L'INCLÉMENCE de la ſaiſon n'empêchoit pas les Naturels

(*a*) « Voyez le Journal des Vents, du Tems & des degrés de Chaleur » & du Froid, meſurés par le thermomètre à l'Iſle Falkland, du mois » de Février 1766 à celui de Janvier 1767, inſerés dans la Collection des » Voyages dans la mer Atlantique du Sud, par M. Dalrymple.

ANN. 1773. Novembre.

» de voguer dans ce ſpacieux détroit. Towahangua, (dont
» on a parlé ailleurs) notre ami, vint nous voir avec toute
» ſa famille pendant ce mauvais tems. Il monta ſur-le-champ
» à bord, ainſi que ſon fils, le petit Khoàa, & ſa fille Ko-
» parrée. On les introduiſit chez le Capitaine, qui leur fit
» pluſieurs préſens, & qui revêtit l'enfant d'une de ſes pro-
» pres chemiſes. Cet enfant fut ſi tranſporté de joie, que
» nos carreſſes ne purent pas le retenir dans la chambre :
» ſa vanité voulut abſolument ſe montrer à ſes compatrio-
» tes ſur le pont, & il ne ceſſa pas de nous importu-
» ner, juſqu'à ce que nous l'eûmes laiſſé ſortir ; mais il eſſuya
» un malheur. Un vieil bouc, qui rodoit près de lui, &
» effrayoit tous les nouveaux Zélandois, s'offenſa de la
» figure groteſque du pauvre Khoàa, qui ſe perdoit dans
» les amples plis de ſa chemiſe, & il lui marcha deſſus &
» le foula aux pieds avec beaucoup de complaiſance. Il
» ſembloit prendre plaiſir à lui donner de légers coups de
» corne, & à l'étendre, tout de ſon long, pour bien ſalir
» ſa chemiſe. Les efforts inutiles de l'enfant pour ſe rele-
» ver, & ſes cris, provoquerent tellement le bouc, qu'il
» alloit recommencer, ſi les Matelots n'étoient accourus.
» Sa chemiſe étoit alors noire, & ſon viſage & ſes mains
» couverts de boue. Dans cet état piteux, il regagna la
» chambre du Capitaine. Il avoit l'air très-affligé, les yeux
» remplis de larmes, & il paroiſſoit guéri de ſa vanité. Il
» raconta ſes malheurs, en pleurant, à ſon pere ; mais loin
» d'exciter ſa pitié, le Sauvage, qui ſe mit en colere, le battit
» pour le punir. Nous nettoyâmes ſa chemiſe, & nous
» lui lavâmes tout le corps ; ce qui n'étoit peut-être pas
» arrivé depuis ſa naiſſance. Son pere cependant, craignant

» un pareil malheur, roula ſoigneuſement la chemiſe, & » ôtant ſon propre habit, il en fit un paquet dans lequel il » plaça tous les préſens que lui & ſon fils avoient reçus. »

ANN. 1773. Novembre.

LE BEAU TEMS, de retour le 12, nous mit dans le cas d'achever le triage & la cuiſſon du biſcuit; il y en eut deux mille deux cens quatre-vingt-douze livres de perdu, & trois mille autres livres, que notre ſituation ſeule pouvoit nous faire manger. 12.

« NOUS PARTÎMES, dès le matin, le Docteur Sparrman, » mon Pere & moi, pour l'anſe de l'Indien, que nous trou- » vâmes inhabitée. Un ſentier fait par les Naturels, nous » conduiſit à travers les forêts, aſſez avant ſur les flancs » d'une montagne eſcarpée, qui ſépare cette anſe de celle » des Cormorans (*a*). Les Zélandois ſembloient avoir pra- » tiqué ce chemin à cauſe des fougeres, qui croiſſent en » abondance vers le ſommet de la montagne, & dont les » racines leur ſervent d'alimens. La partie la moins incli- » née du ſentier, étoit taillée en eſcaliers, pavés de lates » ou d'ardoiſes, mais au-delà les lianes retarderent conſidé- » rablement notre marche. La forêt finit à mi-chemin, & » le reſte de l'eſpace eſt couvert de différens arbriſſeaux » & de fougeres, quoiqu'à le voir du vaiſſeau il paroiſſe nud » & ſtérile. Nous rencontrâmes, au ſommet, des plantes qui » pouſſent dans les vallées & aux bords de la mer, à la baie » Dusky; ce qui provient de la différence du climat, qui » eſt beaucoup plus rigoureux à cette extrémité méridionale

(*a*) Voyez la Carte du Détroit de Cook, dans la Collection d'Hawkſworth.

ANN. 1773. Novembre.

» de la Nouvelle-Zélande. Juſqu'au ſommet, c'eſt par-tout
» la même argille talqueuſe, commune ſur-toute l'Iſle, ou
» une pierre de talc, qui tombe en morceaux & ſe diſſout
» en lames quand elle eſt expoſée au ſoleil & à l'air. Sa
» couleur eſt blanche, griſâtre, & un peu teinte d'un ſale
» jaune rouge, peut-être à cauſe des particules de fer
» qu'elle contient. Le côté Sud de la montagne eſt revêtu
» de forêts preſque juſqu'à la cime. La vue de-là eſt étendue
» & fort agréable : on apperçoit à plein la baie orientale &
» le Cap Terawitte, au-delà du détroit. Les montagnes
» couvertes de neige, au Sud, s'élevent très-haut, & la
» perſpective de ce côté, a quelque choſe de ſauvage & du
» déſordre du cahos. Voulant laiſſer un petit monument de
» notre expédition, nous fîmes du feu, & nous redeſcen-
» dîmes par le ſentier que nous avions ſuivi en montant.
» Le lendemain au matin, nous allâmes à Long-Iſland, où
» nous découvrîmes un certain nombre de plantes & d'oi-
» ſeaux nouveaux pour nous. Les bois à l'Eſt retentiſſoient
» du bruit des peterels cachés dans des trous ſous terre,
» qui coaſſoient comme des grenouilles, ou qui crioient
» comme des poules ; & nous jugeâmes qu'ils étoient de
» l'eſpèce plongeante dont j'ai parlé ailleurs. Il ſemble que
» tous les peterels ont coutume de faire leur nid dans des
» trous ſouterrains ; car nous en avons vu de l'eſpèce bleue,
» ou argent, placés de la même maniere à la baie Dusky. »

13. LE 13, nous eûmes un tems fort agréable. Les Naturels nous apporterent de très-bonne heure, une proviſion de poiſſons, dont l'échange ſe fit comme à l'ordinaire. Mais leur principale branche de commerce étoit le talc verd, ou la

pierre qu'ils nomment *poenammoo*, & qui n'eſt pas d'une grande valeur ; cependant elle étoit ſi fort recherchée par nos gens, qu'il n'y avoit rien qu'ils ne donnaſſent pour en avoir quelque morceau. ANN. 1773. Novembre.

« LES MATELOTS renouvelloient leurs premieres amours » avec les Zélandoiſes. L'une de celles qui prodiguoient » leurs charmes, avoit des traits aſſez réguliers, & quelque » choſe de doux & de tendre dans les yeux. Ses parens l'of- » froient chaque jour en mariage, à un des contre-maîtres, » chéri d'une maniere ſpéciale de cette Nation, parce qu'il » traitoit le peuple avec intérêt & affection, ce qui ne man- » que pas d'exciter l'attachement même des peuples ſau- » vages. Toghéerée, car c'eſt ainſi que s'appelloit cette fille, » fut auſſi fidele à ſon mari, que ſi c'eût été un Zélandois, » & elle repouſſoit impitoyablement les ſollicitations des » autres matelots, en diſant qu'elle étoit mariée (*tirra tàne*). » Quelque goût que l'Anglois eût pour ſa femme Zélan- » doiſe, il ne tenta jamais de l'amener à bord, prévoyant » qu'il ſeroit malhonnête de nous rapporter la vermine » qui rempliſſoit ſes habits & ſes cheveux. Il alloit donc la » voir à terre, & ſeulement pendant le jour ; il la réga- » loit de biſcuit pourri, que nous avions jetté comme » inutile ; mais qu'elle aimoit beaucoup. Œdidée, notre » Inſulaire de Bolabola étoit ſi accoutumé, dans ſa pa- » trie, à ſe livrer à tous les mouvemens de la Nature, » qu'il n'héſita pas à ſatisfaire ſes deſirs à la Nouvelle-Zé- » lande, quoiqu'il vit très-bien que les femmes n'y valoient » pas celles de ſon pays. La force de l'inſtinct triomphoit » de ſa délicateſſe. Eh ! faut-il s'en étonner, puiſque des

ANN. 1773. Novembre.

» Européens civiliſés lui en donnoient l'exemple ? Sa con-
» duite envers les Zélandois mérite des éloges. Il découvrit
» bientôt que leur exiſtence actuelle eſt fort miſérable,
» en comparaiſon de celle des Inſulaires des Iſles du Tro-
» pique, & il témoigna ſouvent de la pitié, en faiſant l'é-
» numération de tout ce qui leur manquoit. Il diſtribua des
» racines d'ignames à ceux qui vinrent au vaiſſeau au Cap
» Noir ; & il accompagna toujours le Capitaine, quand il
» alloit planter ou ſemer un terrain dans ce havre. Il n'en-
» tendoit pas aſſez bien leur langage, comme Tupia, pour
» converſer aiſément avec eux ; mais il le comprit dans
» peu, mieux qu'aucun de nous, à cauſe de la grande
» affinité qui eſt entre ce dialecte & le ſien. Notre ſéjour
» aux Iſles du Tropique, avoit cependant rendu plus intelli-
» gible pour nous le dialecte de la Nouvelle-Zélande, &
» nous voyions clairement qu'il reſſemble beaucoup à celui
» des Iſles des Amis que nous venions de quitter. On peut
» conjecturer de-là d'où un pays, ſitué auſſi loin au Sud
» que la Nouvelle-Zélande, a pu tirer ſon origine.

14. » LE 14, nous nous rendîmes, le Capitaine, mon Pere
» & moi, à l'Obſervatoire à terre, avec les téleſcopes,
» pour obſerver l'émerſion d'un des ſatellites de Jupiter.
» D'après un grand nombre d'obſervations faites à différens
» tems, par notre ſavant & infatigable Aſtronome M. Wales,
» la longitude du détroit de la Reine Charlotte eſt de 174d
» 25′ Eſt du méridien de Gréenwich. »

15. LE 15, la matinée étant très-belle, nous allâmes deſcen-
dre à la baie de l'Eſt, & nous montâmes ſur les montagnes,
qui

qui commandent la partie orientale du détroit, pour tâcher de découvrir l'Aventure. Nous fîmes, en pure perte, une courſe fatiguante ; car, parvenus au ſommet, l'horizon oriental ſe trouva tellement embrumé, que la vue ne s'étendoit pas à plus de deux milles. M. Forſter, qui étoit avec nous, profita de cette promenade, pour joindre quelques nouvelles plantes à ſa Collection. Je commençai dès-lors à déſeſpérer de revoir l'Aventure ; & il m'étoit impoſſible de concevoir ce qu'étoit devenu ce vaiſſeau. Juſqu'à préſent, j'imaginois qu'il avoit gagné quelque port du détroit, quand le vent ſouffla du N. O., le jour que nous mouillâmes dans l'anſe, & que nous y fîmes de l'eau. Cette conjecture paroiſſoit d'abord raiſonnable ; mais il n'étoit pas naturel de penſer qu'elle pût être douze jours dans notre voiſinage, ſans qu'on la vît ou qu'on entendît ſes ſignaux.

ANN. 1773. Novembre.

LA MONTAGNE, que nous venions de monter, eſt la même où, en 1770, je pris une ſeconde vue du détroit, & où nous élevâmes une tour de pierres, que les Naturels avoient renverſée; ce fut, ſans doute, parce qu'ils crurent y trouver quelque choſe de caché. En deſcendant, nous rencontrâmes un grand nombre d'Habitans autour de notre bateau. Après quelques échanges, après leur avoir fait des préſens, nous nous rembarquâmes pour retourner à bord ; &, ſur notre route, nous viſitâmes d'autres Inſulaires, qui ſe montrerent honnêtes & affables.

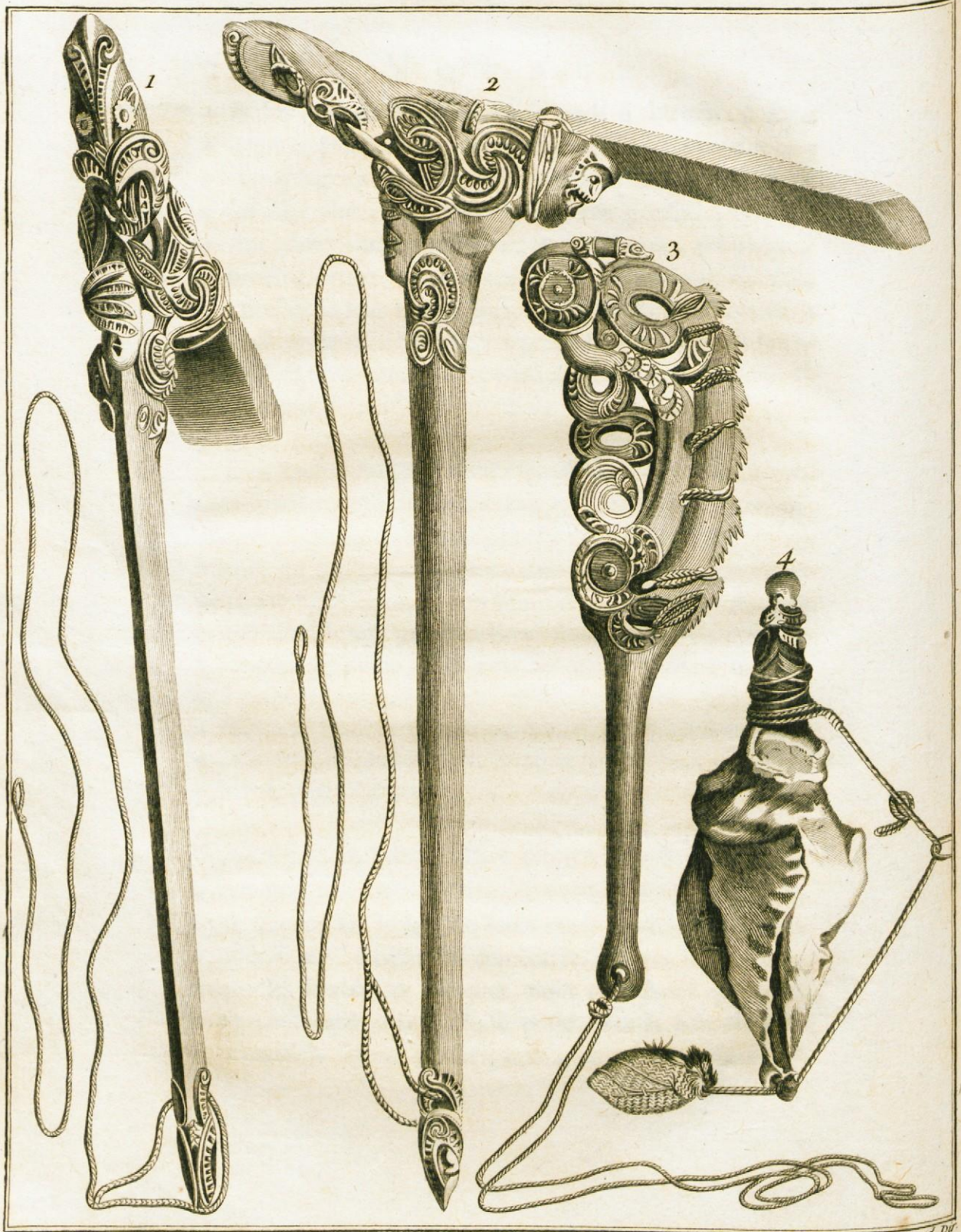
« LES NATURELS nous avoient vendu des filets, que » nous eſſayâmes l'après-midi, & avec leſquels nous prîmes » aſſez de poiſſons. Ils ſont faits de feuilles fendues, ſéchées

ANN. 1773. Novembre.

» & battues, du lin dont on a parlé ſi ſouvent: il n'y a » aucune plante dont la tranſplantation promette tant » d'avantages à l'Europe. Le chanvre & le lin qu'en tirent » les Zélandois, avec leurs inſtrumens groſſiers, eſt très- » fort, doux, luiſant & blanc, & celui qui a été préparé » en Angleterre, après notre retour, a preſque égalé le » luſtre de la ſoie. Il croît ſur toute eſpèce de ſol; &, comme » il eſt toujours de ſaiſon, on peut le couper juſqu'à la ra- » cine chaque année, & il n'exige preſque aucun ſoin de » culture. »

17. LES INDIENS, que nous regardions comme nos Amis, s'occuperent toute la journée du 17, à pêcher dans notre voiſinage; &, dès qu'ils avoient pris du poiſſon, ils nous l'apportoient; de ſorte que nous en eûmes plus qu'il n'en falloit pour notre conſommation. « Nous employâmes la matinée » à abattre de très-grands arbres, dont nous voulions raſ- » ſembler les fleurs, mais tous nos efforts furent inutiles; » à peine avions-nous coupé un de ces arbres, qu'il reſtoit » ſuſpendu à mille liſerons ou lianes, qui l'embarraſſoient » tellement du pied juſqu'au ſommet, qu'il n'étoit pas poſſi- » ble de l'en dégager.

21. » LE 21, au matin, deux pirogues, montées par des » femmes, vinrent de la côte: elles témoignerent beaucoup » de frayeur ſur le ſort de leurs maris, qui, à ce qu'elles » nous dirent, étoient allé combattre. D'après la direction » qu'elles ſembloient indiquer, nous conclûmes que leurs » ennemis habitoient quelque poſte dans la baie de l'A- » mirauté. » Nous ne ſongions qu'à nous préparer à



Benard Dir.

Ouvrages des Insulaires de la N.lle Zélande.

remettre en mer, ne pouvant nous réſoudre à attendre l'Aventure, au-delà du tems marqué pour notre réunion. ANN. 1773. Novembre.

LES VENTS, qui regnerent entre le Sud & l'Oueſt, furent violens & accompagnés de pluies juſqu'au 22, que le tems parut enfin ſe rétablir, & nous promettre un ciel plus ſerein, & des jours plus agréables. Le matin, nous reçûmes la viſite de quatre ou cinq pirogues pleines d'Indiens, qui nous étoient peu connus. Ils avoient avec eux divers articles curieux, qu'ils échangerent pour des étoffes de Taïti, &c. Les échanges furent en notre faveur, juſqu'à l'arrivée d'un vieillard, que nous avions déjà vu, & dont les avis diminuerent, en un inſtant, les profits de notre commerce, de plus de mille pour cent. 22.

APRÈS le départ de ces Inſulaires, je pris deux verrats & deux truies, avec deux coqs & deux poules, que je débarquai au fond de la baie de l'Oueſt, & je les fis porter un peu avant dans le bois, où je les abandonnai avec aſſez de nourriture pour une douzaine de jours. En cela, mon objet étoit de les tenir au milieu de la forêt, & de les empêcher de deſcendre, pour chercher leur nourriture ſur le rivage, où ils auroient pu être découverts par les Naturels; cependant ils fréquentent peu cette partie de la contrée, car on n'y voit aucune eſpèce d'habitation. Nous laiſſâmes encore des coqs & des poules dans le bois de l'anſe du vaiſſeau. Mais ces volailles tomberont infailliblement entre les mains des Inſulaires, dont la vie vagabonde ne leur permettra pas de les élever, quand même ils voudroient s'en donner la peine. Nous n'avions point vu la truie que nous leur donnâmes; mais

ANN. 1773. Novembre.

ils nous aſſurerent qu'elle vivoit encore, auſſi-bien que le verrat & la truie qu'ils avoient reçus du Capitaine Furneaux. Ainſi, on peut eſpérer que cette tentative ſera plus heureuſe que les autres. Il ſeroit malheureux ſi, avec toutes les précautions que j'ai priſes, je ne parvenois point à peupler la contrée de ces utiles animaux. On nous dit auſſi que les deux chèvres étoient encore vivantes, & qu'elles couroient dans les bois; mais j'ai bien de la peine à le croire. Je les aurois remplacées par deux autres, qui nous reſtoient, ſi nous n'avions pas eu le malheur de perdre le belier, auſſi-tôt après notre arrivée ici: je n'ai pu comprendre par quel accident; car j'avois fait conduire ces deux bêtes dans une tente, où elles paroiſſoient proſpérer; mais bientôt le belier fut attaqué d'une maladie, qui approchoit de la rage. Nous ne ſavions pas ſi cette maladie provenoit de ce qu'il avoit mangé; nous crûmes qu'elle étoit plutôt occaſionnée par la piquure des orties, qui croiſſent en abondance dans les environs du débarquement; & en conſéquence nous ne lui donnâmes pas les ſoins que nous aurions pu lui donner. Une nuit, que cet animal étoit couché près de la ſentinelle, il fut ſaiſi d'un de ces accès, & courut tête baiſſée ſe précipiter dans la mer; mais il revint bientôt, & parut plus tranquille. Quelques jours enſuite, dans un autre accès, il ſe mit à courir le long de la plage, & fut ſuivi de la chèvre, qui revint ſeule; car pour le belier, on ne le revit plus. Toutes nos recherches, pour le trouver dans le bois, furent en pure perte. Nous conjecturâmes que, s'étant précipité une ſeconde fois dans la mer, il s'y étoit noyé. Il eût été inutile de laiſſer la chèvre ſeule, n'ayant point de mâle; elle avoit mis bas quelques jours avant notre arrivée dans

le détroit; mais ſes chevreaux étoient morts. Le lecteur peut voir, par ces détails, que j'ai fait tout ce qui étoit en mon pouvoir pour peupler cette contrée de moutons & de chèvres. ANN. 1773. Novembre.

« EN RETOURNANT au vaiſſeau, nous rencontrâmes ſept » ou huit pirogues qui arrivoient du Nord, & qui, ſans » faire aucune attention à nous, allerent directement à » l'anſe de l'Indien, tandis que les autres vinrent à bord, » avec une grande quantité de vêtemens & d'armes de » toute eſpèce, qu'ils nous vendirent. Dans cette ſeconde » relâche, nous ne les avions jamais vus avec de ſi beaux » vêtemens. Leurs cheveux étoient attachés au haut de la » tête, & leurs joues peintes en rouge. Nous ne doutâmes » plus alors qu'ils ne fuſſent allés combattre, ainſi que les » femmes nous l'avoient dit la veille, car ils ſe parent dans » ces occaſions, le mieux qu'il leur eſt poſſible. Je crains » bien que notre préſence n'ait ranimé de malheureux diffé- » rends entre les Tribus. Les Officiers de notre équipage, » peu ſatisfaits d'acheter les haches de pierre, les pattoo- » pattoos, les haches de bataille, les étoffes, les pierres ver- » tes, les hameçons, &c. qu'on nous apportoit, en deman- » doient ſans ceſſe davantage, & nous leur montrions des » pièces d'étoffes ſi précieuſes pour eux, que ſûrement » elles excitoient leurs deſirs. Il eſt vraiſemblable que, dès » que ces fantaiſies s'emparent de l'eſprit des Zélandois, ils » penſent que le moyen le plus court de les ſatisfaire, eſt » d'aller dépouiller leurs voiſins de ces richeſſes recher- » chées par les étrangers. La grande quantité d'armes, » d'ornemens & d'étoffes qu'ils étalerent alors, ſembloit

ANN. 1773. Novembre.

» prouver qu'ils venoient d'exécuter l'infâme deſſein dont je » parle, & ſûrement ils n'en étoient pas venus à bout ſans » verſer du ſang. »

LE SOIR, à mon retour à bord, je trouvai nos bons amis les Indiens, qui nous avoient apporté une quantité conſidérable de poiſſons. Quelques Officiers, qui les viſiterent dans leurs maiſons, y virent des os humains, & ſpécialement des os de cuiſſe, dont la chair avoit été ôtée tout récemment. Ce fait, & quelques autres circonſtances nous firent croire que les Inſulaires, que nous prenions le matin pour des étrangers, étoient de la même Tribu, & qu'ils nous avoient vendu les dépouilles de leurs ennemis.

LE VAISSEAU ſe trouvant en état de remettre en mer, & de ſoutenir les hautes latitudes méridionales, j'ordonnai d'abattre les tentes, & de tout rapporter à bord.

LE MAÎTRE d'équipage étant allé dans le bois avec des Travailleurs pour faire des balais, on trouva, dans une caſe, tout ce que les Indiens avoient reçu de nous, & pluſieurs de leurs meubles. Il eſt probable que l'un d'eux veilloit ſur ce dépôt; car, dès qu'on l'eut découvert, les Indiens parurent, & emporterent tout; mais, voyant qu'il manquoit quelque choſe, ils accuſerent nos gens de les avoir volés; &, le ſoir, ils me porterent leurs plaintes, montrant celui qu'ils dénonçoient comme coupable : on punit cet homme en leur préſence, & ils s'en retournerent ſatisfaits, quoiqu'ils n'euſſent rien recouvré de ce qu'ils venoient de perdre. Je ne fis que d'inutiles perquiſitions pour ſavoir ce qu'étoient deve-

nues les choſes qu'on leur avoit dérobées: il étoit cependant certain que le délit avoit été commis par quelqu'un du détachement ſi ce n'étoit pas l'homme même, que montrerent les Inſulaires: j'ai toujours penſé devoir punir les moindres crimes que les gens de l'équipage oſoient ſe permettre contre ces peuples ſauvages. S'ils nous voloient avec impunité, ce n'étoit pas une raiſon ſuffiſante, pour uſer de repréſailles à leur égard; puiſque nous voyions qu'ils ne peuvent eux-mêmes juſtifier leur conduite: ils ſe trouverent léſés, & demanderent légalement juſtice. La meilleure méthode, ſelon moi, de vivre en bonne intelligence avec eux, c'eſt de leur montrer d'abord l'uſage des armes à feu, pour les convaincre de la ſupériorité qu'elles donnent, & d'être enſuite toujours ſur ſes gardes. Alors le deſir de leur propre ſûreté les empêche de vous troubler, ou de ſe concerter pour former un plan d'attaque; & d'ailleurs, de l'honnêteté, un traitement doux & humain à leur égard, leur feront ſentir qu'il n'eſt pas de leur intérêt d'agir hoſtilement.

ANN. 1773. Novembre.

TOUTE LA JOURNÉE DU 23, il y eut des vents légers du Nord, entremêlés de calmes, & nous ne pûmes pas remettre en mer, comme nous nous l'étions propoſé. « On apperçut » le matin à notre aiguade, des Naturels qui mangeoient » des racines bouillies ou cuites avec des pierres chaudes; » & M. Witehouſe, le premier Contre-maître, en apporta » à bord quelques-unes, qui avoient un goût un peu meil- » leur que celui du Turnep. Mon pere retourna à terre » avec lui, &, pour des bagatelles, il obtint pluſieurs de ces » racines; mais il eut peine d'engager deux Naturels à l'ac- » compagner dans les bois, afin de trouver l'eſpèce de plante

23.

ANN. 1773. Novembre.

» à laquelle elles appartenoient. M. Witehouſe & mon Pere
» firent un chemin conſidérable, ſans aucune eſpèce d'ar-
» mes, ſe fiant à l'honnêteté de leurs guides, qui indique-
» rent une eſpèce de fougere appellée *Mamaghoo*, en
» diſant voilà la plante qui donne la racine comeſtible: ils
» firent remarquer, en même-tems, la différence qu'il y a
» entre cette fougere & une autre qu'ils nomment *Ponga*. La
» premiere eſt remplie d'une pulpe tendre ou d'une moëlle
» qui, lorſqu'elle eſt coupée, diſtille un ſuc rougeâtre d'une
» nature gélatineuſe, preſque reſſemblant au ſagou: ce qui
» eſt d'autant moins ſingulier, que l'arbre, qui donne le ſa-
» gou, eſt une eſpèce de fougere. La racine nourriſſante du
» Mamaghoo, ne doit cependant pas être confondu avec
» une mauvaiſe racine de fougere, *acroſticum furcatum.*
» Linn. que mangent les pauvres Zélandois. Cette derniere
» a des branches inſipides, qui, après avoir été grillées quel-
» que-tems ſur le feu, ſont battues ou briſées ſur une pierre
» avec un morceau de bois reſſemblant beaucoup au mar-
» teau, qui ſert à Taïti à fabriquer les étoffes, excepté qu'au
» lieu d'être quarré, il eſt rond & point ſilloné. On ſuce
» enſuite le peu de jus qu'il y a, & on jette le reſte. Le
» Mamaghoo au contraire eſt très-bon à manger: ſeule-
» ment il n'y en a pas pour toute l'année. En revenant des
» bois, ils furent témoins d'un fait qui prouve la férocité de
» mœurs de cette Nation ſauvage. Un petit garçon, d'en-
» viron ſix ou ſept ans, demanda un morceau de pinguin
» grillé, que ſa mere tenoit à la main; comme elle ne le
» lui accorda pas tout-de-ſuite, il prit une groſſe pierre
» qu'il lui jetta à la tête. La femme ſe mit en colere, &
» courut pour le châtier; mais, dès qu'elle lui eut donné

» le premier

» le premier coup, ſon mari s'avança, la battit impitoya-
» blement, la renverſa à terre, & la foula aux pieds, parce
» qu'elle avoit voulu punir un enfant dénaturé. Ceux de
» nos gens, qui rempliſſoient les futailles, dirent à mon
» Pere, qu'ils voyoient ſouvent de pareils exemples de
» cruauté, & ſur-tout des fils qui frappoient leur mere,
» tandis que les peres la guettoient, pour la battre eux-
» mêmes, ſi elle entreprenoit de ſe défendre ou de châ-
» tier ſon enfant. Le ſexe le plus foible eſt maltraité chez
» toutes les Nations ſauvages, & on n'y connoît d'autre
» loi que celle du plus fort. Les femmes ſont des ſerviteurs
» ou des eſclaves qui font tous les travaux, & ſur leſquels
» ſe déploie toute la ſévérité du mari. Il ſemble que les
» Zélandois portent cette tyrannie à l'excès : on apprend
» aux garçons, dès leur bas-âge, à mépriſer leurs meres.

ANN. 1773. Novembre.

» M. Cook, M. Wales & mon Pere, allerent, l'après-
» midi, à Motuaro, afin d'y examiner nos plantations, &
» d'y cueillir des légumes pour les vaiſſeaux. »

SUR CES ENTREFAITES, quelques Officiers deſcendirent au rivage pour s'amuſer avec les Habitans. Ils virent, au milieu de la plage, la tête & les entrailles d'un jeune homme, tué depuis peu, & le cœur enfilé à un bâton fourchu, arboré à l'avant d'une de leurs grandes pirogues. Un Officier acheta cette tête, qu'il apporta à bord, où un morceau de la chair fut grillé & mangé par un Indien, en préſence de tous les Officiers & de la plus grande partie de l'équipage. J'étois alors à terre, & je fus informé de cette circonſtance à mon retour à bord ; j'y trouvai une foule d'Inſulaires, & la tête

ANN. 1773. Novembre.

mutilée (car il y manquoit la mâchoire inférieure) ſur le couronnement. Le crâne avoit été rompu du côté gauche, préciſément au-deſſous de la tempe ; & les reſtes du viſage annonçoient un jeune homme de moins de vingt ans.

LA VUE de cette tête ſanglante, & les détails de l'affreuſe ſcêne qui venoit de ſe paſſer, me frapperent d'horreur, & me remplirent d'indignation contre ces Cannibales. Mais, conſidérant que c'étoit un mal ſans remède, la curioſité l'emporta ſur la colere ; &, voulant être le témoin d'un fait, que tant de gens révoquent en doute, j'ordonnai qu'on fît griller un morceau de cette chair, & qu'on le portât ſur le gaillard d'arriere. Ce mets déteſtable ne leur fut pas plutôt offert, qu'un des Antropophages le mangea avec une avidité ſurprenante. A cet odieux ſpectacle, quelques perſonnes de l'équipage ſe trouverent mal. Œdidée, qui étoit venu avec moi à bord, en fut tellement affecté, qu'il devint immobile, & parut métamorphoſé en une ſtatue de l'horreur. Son agitation ſe peignit dans tous ſes traits d'une maniere impoſſible à décrire. Revenu de cet état, il fondit en larmes, & continua de pleurer & de faire de vifs reproches aux Indiens, en les traitant d'hommes mépriſables, & leur diſant qu'il n'étoit ni ne ſeroit jamais leur ami. Il ne ſouffrit pas même qu'ils le touchaſſent. Il tint le même langage à celui qui avoit coupé le morceau de chair, & ne voulut point accepter le couteau qui avoit ſervi à cette opération. Telle fut l'indignation d'Œdidée contre cette abominable coutume.

IL ME FUT IMPOSSIBLE de découvrir la cauſe

qui les avoit portés à cette expédition ; tout ce que je ſavois de certain, c'eſt qu'ils étoient allés à la baie de l'Amirauté, la ſeconde ouverture à l'Oueſt ; & que là, ils s'étoient battus contre leurs ennemis, dont pluſieurs reſterent ſur la place. Ils me diſoient en avoir tué cinquante, ce qui n'eſt guère probable, puiſqu'eux-mêmes ne formoient pas un corps plus nombreux. Je crois avoir compris clairement que le jeune homme tomba mort dans le combat, & qu'ils ne l'avoient pas fait priſonnier, pour le tuer de retour chez eux. Je n'ai point appris qu'ils en euſſent amené d'autres ; ce qui rend moins vraiſemblable encore qu'ils en euſſent tué un ſi grand nombre. Nous pouvions croire auſſi qu'ils n'étoient pas revenus ſans perte ; car nous vîmes une jeune femme ſe faire des cicatrices, ſelon la coutume du pays, quand ils perdent un ami ou un parent.

ANN. 1773. Novembre.

« COMME les plus petits détails, ſur ce fait, ſont intéreſſans, j'ajouterai que M. Pickerſgill acheta la tête, pour » un clou, & qu'elle eſt dépoſée maintenant à Londres, » dans le Cabinet de M. John-Hunter, Membre de la » Société Royale. Les Zélandois qui vinrent à bord, tandis » que tout l'équipage examinoit cette tête, temoignerent » un grand deſir de l'avoir, & ils nous firent remarquer, » par des ſignes très-clairs, qu'elle étoit délicieuſe : nous ne » jugeâmes pas à propos de la leur accorder ; mais nous » conſentîmes à leur couper un petit morceau de la joue : » ils furent fort ſatisfaits ; ils ne voulurent cependant pas le » manger crud, & ils nous prierent de le cuire : on le grilla, » & ils le mangerent en préſence de tout le monde, » comme on l'a déja dit.

ANN. 1773. Novembre.

» LA SECONDE EXPÉRIENCE, dont le Capitaine voulut » être témoin, produiſit des effets bien différens ſur les ſpec- » tateurs; les uns, en dépit de l'horreur que nous inſpire » l'éducation contre la chair humaine, ne ſemblerent pas » fort éloignés de partager ce mets, & ils eſſayerent de » faire de l'eſprit, en comparant les batailles des Zélandois » à des chaſſes. D'autres, ſi furieux qu'ils deſiroient qu'on » maſſacrât tous ces Cannibales étoient prêts à devenir » de déteſtables aſſaſſins, pour punir le crime imaginaire » d'un peuple qu'ils n'avoient aucun droit de condamner: » pluſieurs vomirent, comme s'ils avoient pris de l'éme- » tique: le reſte déploroit la brutalité de la nature humaine. » Œdidée ne put pas ſouffrir long-temps la vue de cette » ſcêne, il ſe retira dans la grand-chambre, & là, il ſe » livra à tout l'accablement, & à tout le déſordre de ſa » douleur. J'allai l'y voir, & je le trouvai entièrement » baigné de larmes; il me parla beaucoup de l'affliction » des parens infortunés de la victime qu'il avoit vu » manger. Cette épreuve nous donna la meilleure opinion » de ſon cœur. Son trouble dura pluſieurs heures &, dans » la ſuite, il ne nous a jamais entretenu, ſur cette matiere, » ſans émotion. »

QUE les habitans de la Nouvelle-Zélande, ſoient an- tropophages, c'eſt un fait qu'il n'eſt plus permis de révo- quer en doute. J'avois cité, dans mon premier Voyage, des détails aſſez démonſtratifs de cette coutume; mais j'ai appris depuis qu'ils ont été décrédités par pluſieurs perſonnes, qui, ſans doute, n'ont jamais ſérieuſement réfléchi ſur l'état naturel de l'homme ſauvage, ou même de l'homme un peu

civiliſé. Les nouveaux Zélandois ne ſont plus dans la premiere barbarie. Leur conduite, envers nous, étoit courageuſe & honnête; ils montroient de l'empreſſement à nous obliger dans toutes les occaſions. Il y a, parmi eux, des Arts qui ſuppoſent beaucoup de jugement & une patience infatigable; & ils ont généralement moins de penchant pour le vol, que les autres Inſulaires de la mer Pacifique. Je crois que ceux d'une même Tribu, ainſi que les Tribus qui ſont en paix, ſe comportent honnêtement entr'eux, & vivent en bonne intelligence. La coutume de manger leurs ennemis tués dans un combat, (car je ſuis perſuadé qu'ils n'en mangent point d'autres) eſt indubitablement de toute antiquité; & chacun ſait que ce n'eſt pas une choſe aiſée, de faire renoncer une Nation à ſes anciens uſages, quelque atroces, & quelque ſauvages qu'ils puiſſent être; particulièrement ſi cette Nation n'a aucun commerce avec d'autres peuples. Ce n'eſt qu'en ſe communiquant, que la plus grande partie du genre-humain s'eſt civiliſé; & les habitans de la Nouvelle-Zélande ſont privés de ces avantages par leur poſition. Le commerce des étrangers adouciroit leurs mœurs, & poliroit leur eſprit farouche: ou même, s'ils étoient réunis ſous une forme fixe de Gouvernement, ils auroient moins d'ennemis, & conſéquemment cet uſage, moins pratiqué, pourroit, avec le tems, ſe perdre dans l'oubli. Ils ont maintenant peu d'idées de cette premiere maxime de la Loi naturelle, *traite les autres comme tu voudrois l'être toi-même*; ils les traitent, comme ils s'attendent à en être traités. Si j'ai bonne mémoire, un des argumens qu'ils firent le plus valoir à Tupia, qui ſouvent leur adreſſoit de ſanglans reproches ſur cette horrible coutume, fut qu'il n'y a pas de mal à tuer & à

ANN. 1773. Novembre.

ANN. 1773. Novembre.

manger un homme, qui en feroit autant lui-même; car, diſent-ils, quel mal peut-il y avoir à manger des ennemis que nous avons tués dans une bataille ? Nos ennemis ne feroient-ils pas la même choſe de nous ? Je les ai ſouvent vu prêter une extrême attention aux diſcours de Tupia; mais je n'ai jamais obſervé qu'ils fuſſent ſatisfaits de ſes argumens, ni que toute ſa rhétorique en perſuadât un ſeul de l'injuſtice de cet uſage, & quand Œdidée & quelques autres en montrerent de l'horreur, ils rioient de leur ſimplicité.

ENTRE différentes raiſons alléguées ſur l'origine de cette effroyable coutume, on a cité le défaut de nourriture animale; mais je ne ſais pas ſi on peut déduire cette raiſon des faits & des circonſtances, rapportés par les Voyageurs. Sur tous les endroits où j'ai abordé, la pêche eſt ſi abondante, que les Inſulaires prennent toujours une quantité de poiſſons, plus que ſuffiſante pour leur conſommation & pour la nôtre. Ils élevent beaucoup de chiens, & l'on voit grand nombre d'oiſeaux ſauvages, qu'ils ſavent tuer très-adroitement. On ne peut donc alléguer ni la faim, ni le beſoin d'aucune eſpèce d'alimens, pour une des cauſes de leur antropophagie. Mais quelle qu'en ſoit la raiſon, il eſt évident, je penſe, qu'ils ont beaucoup de goût pour la chair humaine.

« COMME nous avons vu de nos propres yeux des » Zélandois manger de la chair humaine, il faut eſpérer » que déſormais on ne le révoquera plus en doute. Au-lieu » de nier des faits évidens, il vaudroit mieux chercher à en » découvrir la cauſe. Les opinions des Auteurs ſur l'origine » de l'Antropophagie, ſont infiniment variées, & le ſavant » M. Paw les a raſſemblées dernièrement dans ſes *Recherches*

» *philoſophiques ſur les Américains*, vol. I. Le défaut
» d'alimens eſt le premier qu'il allégue ; M. Cook vient de
» le combattre, & j'ajouterai en outre, qu'on ne cite aucun
» pays de Cannibales, où la Nature ne produiſe pas aſſez
» de ſubſiſtance pour ſes habitans. L'Iſle Septentrionale de
» la Nouvelle-Zélande, ſur une côte de près de quatre
» cens lieues, contient à peine cent mille Inſulaires, ſuivant
» les calculs les plus probables. Ce nombre eſt peu conſi-
» dérable pour une ſi grande étendue de pays, même en
» ſuppoſant que les établiſſemens ne paſſent pas la côte de
» la mer : & il faut bien que la terre y produiſe aſſez d'ali-
» mens, puiſqu'ils en vendent aux étrangers qui y abordent.
» Il eſt vrai qu'avant la naiſſance des Arts, avant l'inven-
» tion des filets, & la culture des patates, les moyens de
» ſe nourrir étoient plus difficiles ; mais alors le nombre
» des habitans étoit auſſi infiniment moindre. Je conviens
» cependant que les beſoins du corps portent ſouvent les
» hommes à des actions extraordinaires, car en 1772,
» pendant une famine qui déſola toute l'Allemagne, on
» prit, ſur les terres du Baron Boineburg en Heſſe, un Berger
» que la faim avoit obligé de tuer & de dévorer un petit
» garçon, & qui enſuite mangea de la chair humaine pen-
» dant pluſieurs mois. Il avoua qu'il trouvoit délicieuſe
» la chair des petits enfans ; & les Zélandois, comme on
» l'a remarqué, ſont du même avis. Une vieille femme
» de la Province de Matogroſſo, au Bréſil, déclara au
» Gouverneur Portugais *(a)* qu'elle avoit mangé pluſieurs

ANN. 1773. Novembre.

(*a*) M. de Pinto, maintenant Ambaſſadeur de Portugal à la Cour d'Angleterre.

ANN. 1773. Novembre.

» fois de la chair humaine, qu'elle l'aimoit beaucoup, & » qu'elle ſeroit charmée d'en manger encore, ſur-tout ſi » c'étoit un quartier de petit garçon; mais, d'après de pareils » faits, il eſt abſurde de ſuppoſer que des Nations entieres » tuent des hommes, pour avoir le plaiſir de s'en régaler; » parce que ce goût eſt abſolument incompatible avec » l'exiſtence de la Société. Des cauſes légeres ont toujours » produit les événemens les plus remarquables dans le » monde, & les plus petites querelles ont jeté, entre les » peuples, des germes de haine & de reſſentiment qui ne » finiſſent point. La vengeance eſt la plus forte des paſ- » ſions chez les Barbares, moins ſoumis que les peuples » civiliſés au joug de la raiſon, & elle leur inſpire un degré » de fureur, capable de tous les excès. Les peuples, qui » les premiers ont dévoré le corps de leurs ennemis, ſem- » blent avoir voulu en anéantir juſqu'aux reſtes; trouvant » peu-à-peu cette viande ſaine & agréable, il ne faut pas » s'étonner que cette pratique ſoit devenue un uſage toutes » les fois qu'ils tuoient des ennemis: puiſque l'action de » manger de la chair humaine, quoique l'éducation puiſſe » nous inſpirer un goût contraire, eſt certainement indif- » férente en elle-même. Elle n'eſt dangereuſe que parce » qu'elle endurcit l'ame, & détruit les liens de la So- » ciété civile; voilà pourquoi cette coutume s'anéantit, » dès que la civiliſation a fait quelques progrès. Si nous » ſommes trop polis pour être Cannibales, il nous paroît » moins cruel & moins dénaturé d'entrer en campagne, » de nous maſſacrer par milliers, ſans autre motif que » l'ambition d'un Prince, ou le caprice de ſa maîtreſſe? » La répugnance que nous éprouvons à manger un

» homme

» homme mort, n'eſt-elle point l'effet d'un préjugé, » puiſque nous ne ſentons point de remords à le priver de » la vie? N'a-t-on pas vu des peuples civiliſés commettre, » parmi des Cannibales, des actions plus atroces que celle » de manger de la chair humaine? Un nouveau Zélandois » qui tue & mange ſon ennemi, eſt moins abominable qu'un » Eſpagnol qui, pour ſon amuſement, arrache un enfant » du ſein de ſa mere, & le jette, de ſang froid, à terre » pour en nourrir ſes chiens *(a)*.

ANN. 1773. Novembre.

» Neque hic lupis mos nec fuit leonibus.
» Nunquam niſi in diſpar feris. HORAT.

» ON A DÉJA REMARQUÉ que les Zélandois ne mangent » point leurs ennemis, à moins qu'ils ne les tuent dans des » batailles; ils n'égorgent jamais leurs parens pour ſe nourrir » de leur chair; ils ne les mangent pas s'ils meurent d'une » mort naturelle; ils ne leur donnent pas des mets ſuccu- » lens pour les mieux engraiſſer; & cependant on a aſſuré » tous ces faits, avec plus ou moins de vérité, des ſauvages » de l'Amérique; il eſt donc probable que cette coutume » s'anéantira par la ſuite des tems, & l'introduction des » animaux domeſtiques d'Europe, hâtera peut-être cette » époque, car une plus grande opulence les rendra plus » ſociables. La Religion ne ſemble pas être un obſtacle à cet » uſage cruel : autant que nous en pouvons juger, leurs » ſuperſtitions n'ont rien d'extraordinaire, & les ſacrifices

(*a*) L'Evêque Las-Caſas dit qu'il a vu des Soldats Eſpagnols commettre, en Amérique, ce crime atroce.

ANN. 1773. Novembre.

» humains, offerts aux Dieux, n'ont continué, après la » civiliſation, que chez les Nations très-ſuperſtitieuſes.

» TUPIA, le ſeul qui put faire une converſation ſuivie » avec les Zélandois, découvrit bientôt qu'ils reconnoiſ- » ſent un Etre ſuprême; ils croient auſſi à quelques Divi- » nités inférieures; leur ſyſtême de Polythéiſme répond à » celui des Taïtiens : il doit être de très-ancienne date, & » tirer ſon origine de leurs Ancêtres communs. Nous n'a- » vons pas obſervé, à la Nouvelle-Zélande, une ſeule cé- » rémonie, qui parût avoir le moindre rapport à la Religion, » & je n'ai remarqué que deux choſes, qui ſemblent en avoir » un éloigné. La premiere eſt le nom d'*Atuée*, (l'oiſeau de la » divinité qu'ils donnent quelquefois à une eſpèce de *Bou-* » *vreuil*, *(a) Certhia cincinnata*) on croiroit que ce nom » ſuppoſe la même vénération qu'on a pour les Hérons » & les Martins-Pêcheurs à Taïti, & aux Iſles de la Société; » mais je ne puis pas dire, qu'ils nous aient témoigné le » moindre deſir de conſerver la vie de cet oiſeau plutôt » que des autres. La ſeconde choſe c'eſt l'amulette de pierre » verte qu'ils portent ſur la poitrine, & qui eſt ſuſpendue » à un collier; elle eſt de la groſſeur de deux écus, » & ſculptée de maniere qu'elle reſſemble à une figure » humaine. Ils l'appellent *Etée-Ghée*, ce qui, ſans doute, » équivaut à l'Etée Taïtien *(b)*: à Taïti & ſur les Iſles

(*a*) Nos Matelots l'appelloient le *Poë*, & ſon nom ordinaire à la Nouvelle-Zélande, eſt *Kogo*.

(*b*) Qu'on devroit prononcer *E-Tee-ée*.

» voiſines, Etée ſignifie une image de bois repréſentant une
» figure humaine, érigée ſur un bâton dans les cimetie-
» res en mémoire des morts, mais pour laquelle on n'a
» aucun reſpect particulier. Il paroît qu'on fait uſage du
» Téeghée de la Nouvelle-Zélande dans la même vue;
» mais il n'eſt pas plus révéré, car quoiqu'ils ne vouluſſent
» point la vendre pour des grains de verre; cependant ils
» ne manquoient pas, dans le détroit de la Reine Char-
» lotte, de nous la céder pour une demi-verge de drap
» large ou de ſerge rouge. En outre, ils parent ſouvent
» leur col de pluſieurs rangées de dents humaines, que nous
» prîmes pour des trophées de leur valeur, puiſque c'étoient
» les dents des ennemis qu'ils avoient tués. Nous n'avons
» apperçu, parmi eux, ni Prêtres, ni Jongleurs d'aucune
» eſpèce, ce qui explique pourquoi ils ſont ſi peu ſuper-
» ſtitieux. Lorſqu'une ſociété a acquis les aiſances de la vie,
» c'eſt alors qu'il y a des individus aſſez adroits pour raffiner
» ſur les idées de Religion, afin de jouir de quelques avan-
» tages particuliers, & les Zélandois ne ſont pas encore
» dans ce cas. »

ANN. 1773. Novembre.

JE DOIS obſerver qu'Edidée fut bientôt en état de converſer avec ces Indiens, comme il ſeroit, ſans doute, parvenu à s'entretenir avec ceux d'Amſterdam, ſi nous y euſſions fait un plus long ſéjour; car, dans les premiers jours, il ne comprenoit pas plus les nouveaux Zélandois, qu'il n'avoit entendu les habitans d'Amſterdam.

A QUATRE HEURES DU MATIN, le 24, nous démarrâmes, dans le deſſein de reprendre la mer; mais les vents du Nord 24.

ANN. 1773. Novembre.

& du Nord-Oueſt, qui ſouffloient dans l'anſe par raffales très-violentes, nous forcerent de nous remettre ſur nos amarres. Tandis que nous étions occupés à ces manœuvres, quelques-uns de nos anciens Amis ſe rendirent à bord, pour prendre congé de nous, & quitterent enſuite l'anſe avec toutes leurs richeſſes; mais ceux qui avoient été de la derniere expédition demeurerent. Pluſieurs de nos gens, qui allerent à terre, virent le cœur, qui étoit encore attaché à la pirogue, & trouverent les inteſtins ſur la plage; le foie & les poumons n'y étoient plus; & probablement ils les avoient mangés, après avoir conſommé la carcaſſe.

« DÈs que nous eûmes quitté la greve, les Naturels » s'y rendirent à l'inſtant; &, voyant un tas de mauvais » biſcuit, que nous avions jeté comme gâté, ils ſe précipi- » terent deſſus, & le mangerent tout avec avidité, quoique » nos cochons euſſent refuſé d'y toucher : ſûrement ils n'y » furent pas portés par la faim, puiſqu'ils avoient en abon- » dance du poiſſon frais, & qu'ils nous en vendoient, cha- » que jour, aſſez pour notre conſommation : c'eſt plutôt » parce que leur goût étoit différent du nôtre, & parce » que ce pain avoit le mérite d'être nouveau pour eux, qui » ſont accoutumés à ſe nourrir de poiſſon. On ſait que les » alimens pourris ne déplaiſent point aux peuples ſauvages (*a*). » Ils eurent ſoin de chercher auſſi, dans l'emplacement de » nos tentes, des clous, de vieilles guenilles, &c.

(*a*) Voyez l'Eſprit des Uſages des différens Peuples; *L. I.* des Alimens & des Repas.

ANN. 1773. Novembre.

LE 25, de très-bonne heure, nous levâmes l'ancre ; mais la briſe étoit ſi foible en-dehors de l'anſe, qu'elle ne nous conduiſit qu'entre Motuara & l'Iſle-Longue, où nous fûmes obligé de laiſſer tomber l'ancre : « Une chaloupe fut envoyée » dans nos jardins, pour y cueillir des choux ; & mon Pere » profita de l'occaſion pour faire ſes dernieres recherches » ſur la côte, & il eut le bonheur de trouver quelques plan- » tes que nous ne connoiſſions pas encore. » Bientôt la briſe ſoufflant du Nord, nous appareillâmes une ſeconde fois, ſortîmes du détroit, & fîmes route pour amener le Cap Téearawhitte.

PENDANT notre ſéjour dans le détroit, les Indiens nous approviſionnerent abondamment de poiſſon, & à très-bon prix. Outre les végétaux, que nous fourniſſoient nos jardins, nous trouvions encore par-tout une grande quantité de creſſon & de céleri, qu'on préparoit, chaque jour, pour tous les gens de l'équipage, que, durant les trois mois précédens, ce mets avoit maintenus en ſanté : nous n'avions alors perſonne ſur les quadres. Je crois devoir obſerver, pour les Navigateurs qui fréquenteront ces parages, qu'il nous reſtoit encore un peu du porc ſalé à Uliétéa, & qui étoit très-bon. Cette ſalaiſon ſe fit de la maniere ſuivante. Durant la fraîcheur du ſoir, on tuoit les cochons, on les dépouilloit, on les coupoit par morceaux, qu'on déſoſſoit, & on en ſaloit la chair, tandis qu'elle étoit encore chaude. Le lendemain, on lui donnoit une ſeconde couche de ſel, & on la mettoit dans des tonneaux, avec une quantité ſuffiſante d'une forte ſaumure. Il faut avoir ſoin que la viande ſoit bien recouverte par la ſaumure, autrement elle ne tarderoit pas à ſe gâter.

ANN. 1773. Novembre.

LE MATIN, avant de faire voile, j'écrivis un billet, où je marquai le tems de notre derniere arrivée dans le détroit, le jour de notre départ, la route que je me propoſois de tenir, & quelques autres inſtructions que je jugeai néceſſaires, pour le Capitaine Furneaux, en cas qu'il vînt relâcher ici; & je mis ce papier dans une bouteille que j'enterrai au pied d'un arbre, au milieu du jardin qui eſt au fond de l'anſe, de maniere qu'il pût être trouvé par cet Officier, ou par quelqu'autre Européen. Néanmoins je ne pouvois gueres eſpérer qu'il tombât entre les mains de la perſonne pour qui je l'écrivois; il étoit difficile de croire que l'Aventure fût dans quelque port de la Nouvelle-Zélande, ſans que, dans cet intervalle, nous n'en euſſions eu des nouvelles. Mais je ne pus me réſoudre à quitter la côte, avant de faire de nouvelles recherches pour découvrir ce bâtiment. Ce fut dans cette vue que je cinglai vers le Cap Teerawhitte, & qu'enſuite je contournai la côte de pointe en pointe, juſqu'au Cap Palliſer, tirant des coups de canon de demi-heure en demi-heure; mais tous nos ſoins furent infructueux. A huit heures, nous mîmes en panne pour paſſer la nuit, le Cap Palliſer nous reſtant au S. E. $\frac{1}{4}$ E. à trois lieues, & dans cette poſition nous avions cinquante braſſes d'eau.

J'EUS alors une occaſion de faire les remarques ſuivantes, ſur la partie de la côte qui eſt entre les Caps Téerawhitte & Palliſer. La baie, ſur le côté occidental du dernier Cap ne paroît point courir ſi avant dans les terres, au Nord, que je l'avois d'abord penſé; l'erreur venoit de ce que la terre du fond de la baie eſt extrêmement baſſe. Cette baie cependant a pour le moins cinq lieues de profondeur,

& autant de largeur à ſon entrée. Quoiqu'elle paroiſſe expoſée aux vents du Sud & du S. O., il eſt probable qu'il y a au fond des endroits à l'abri même de ces vents.

ANN. 1773. Novembre.

LA BAIE ou entrée, ſur le côté oriental du Cap Téerawhitte, devant lequel nous mouillâmes, gît au Nord, un peu à l'Oueſt, & ſemble à l'abri de tous les vents. Le Cap du milieu, ou la pointe qui ſépare ces deux baies, s'éleve à une hauteur conſidérable, ſur-tout dans la partie du derriere; car, près de la mer, il y a une bordure de baſſe terre, en travers de laquelle on trouve quelques rochers pointus; mais ils ſont ſi près du rivage, qu'ils ne ſont point du tout dangereux. La navigation, de ce côté du détroit, eſt beaucoup plus sûre que l'autre, parce que les marées y ſont bien moins fortes. Le Cap Téerawhitte & le Cap Palliſer, giſſent dans la direction du N. 69^{d} O., & S. 69^{d} E., à dix lieues l'un de l'autre. Celui qui ſépare les deux baies, dont on a parlé ci-deſſus, eſt au-dedans, ou au Nord de cette direction. Toute la terre, près de la côte, entre ces Caps & aux environs, eſt extrêmement ſtérile, vraiſemblablement parce qu'elle eſt ſi expoſée aux vents froids du Sud. Du Cap Téerawhitte aux deux Freres, ſitués en travers du Cap Koamaroo, la route eſt preſque N. O. $\frac{1}{4}$ N. & la diſtance de ſeize milles. Entre le Cap Téerawhitte & l'Iſle d'entrée, il y a, au Nord, une Iſle aſſez près de la côte. Je jugeai que c'eſt une Iſle, quand je la vis lors de mon premier voyage; mais, comme je n'en étois pas sûr, je laiſſai ce point indécis dans une carte du détroit; & voilà pourquoi j'en parle maintenant, ainſi que des baies mentionnées ci-deſſus.

« LE FOND DE CETTE BAIE, paroît très-convenable pour

ANN. 1773. Novembre.

» un établiſſement Européen. Il y a une grande étendue de
» terre, qu'il ſeroit aiſé de cultiver & de défendre. On y
» trouve une quantité prodigieuſe de bois ; &, ſuivant toute
» apparence, il y a une riviere conſidérable. Enfin le pays
» ne ſemble pas très-peuplé ; de ſorte qu'il ſeroit peu dan-
» gereux d'avoir des querelles avec les Naturels, ce qui eſt
» ſur-tout à redouter dans les divers cantons de la Nou-
» velle-Zélande. Le lin (*Phormium tenax*), dont les Na-
» turels font leurs vêtemens, leurs nattes, leurs cordages,
» leurs filets, eſt luiſant, élaſtique, & fort de maniere qu'il
» pourroit devenir un article de commerce aux Indes, où
» l'on manque de cordages & de canneyas. Dans les ſiécles
» futurs, lorſque les Puiſſances de l'Europe auront perdu
» leurs Colonies d'Amérique, on penſera peut-être à faire
» de nouveaux établiſſemens dans des régions plus éloignées ;
» & ſi jamais il eſt poſſible aux Européens d'avoir aſſez d'hu-
» manité pour traiter en freres les Inſulaires de la mer du
» Sud, nous aurons des Colonies qui ne ſeront pas ſouillées
» par le ſang des Nations innocentes. »

26. LE 26, à la pointe du jour, je fis voile autour du Cap Palliſer, en tirant des coups de canon, comme à l'ordinaire, à meſure que j'avançois le long de la côte. Je marchai ainſi juſqu'à trois ou quatre lieues, au N. du Cap. Le vent ſautant alors au N. E., je portai ſur le Cap Campbell de l'autre côté du détroit. Bientôt après, voyant de la fumée s'élever au N. E., à quelque diſtance dans l'intérieur des terres, je ſerrai le vent, & continuai à aller au plus près juſqu'à ſix heures du ſoir. La fumée avoit diſparu, & nous ne vîmes aucun autre ſigne d'Habitans.

TOUT

TOUT LE MONDE penſoit que l'Aventure ne pouvoit être ni échouée ſur la côte, ni dans aucun des havres. Je ne la cherchai plus, & je ne penſai plus à la revoir pendant le reſte du Voyage, car je n'avois fixé aucun rendez-vous, après la Nouvelle-Zélande. Cette ſéparation cependant ne me découragea point, & j'étois réſolu d'employer la ſaiſon ſuivante à reconnoître pleinement les parties auſtrales de la mer Pacifique. ANN. 1773, Novembre.

QUOIQU'A notre départ de la côte, il n'y eût point d'eſpoir de revoir nos Compagnons de voyage, j'eus la ſatisfaction de trouver qu'aucun homme de mon équipage n'étoit affligé, & perſonne ne croyoit que nos dangers s'accroîtroient, parce que nous ſerions ſeuls. En général, l'équipage cingla avec autant de courage, du côté du Pole Auſtral, que ſi une flotte eût marché de conſerve avec nous.

« NOUS ALLIONS commencer cette nouvelle campagne » en auſſi bonne ſanté, ſuivant les apparences, que lors de » notre départ d'Angleterre ; mais peut-être que les fati- » gues & les travaux continuels, que nous venions d'eſſuyer, » avoient réellement affoiblis nos corps. Outre les dangers » & les difficultés inſéparables de cette navigation, nous » n'avions plus à bord d'animaux vivans, comme en quit- » tant le Cap de Bonne-Eſpérance ; & le peu de proviſions » choiſies qu'on ſervoit aux Officiers, commençoient à » nous manquer, & nous n'étions pas mieux nourris que » les ſimples matelots. L'eſpoir de rencontrer de nouvelles » terres s'étoit évanoui. Juſqu'aux ſujets ordinaires de con- » verſation, tout étoit épuiſé. Cette campagne au Sud ne

ANN. 1773. Novembre.

» promettoit rien de nouveau à l'imagination ; & elle ne ſe » préſentoit à notre eſprit qu'environnée d'horreurs & de » périls. Nous venions de jouir de quelques beaux jours entre » les Tropiques ; les productions des Iſles avoient couvert » nos tables de mets exquis, & le ſpectacle de différentes » Nations nous avoit procuré du plaiſir ; mais ce moment » agréable alloit être remplacé par un long période de » brumes, de gelées, de jeûnes, & ſur-tout par une en- » nuyeuſe monotonie. L'Abbé Chappe, dans ſon Voyage, » à la Californie, obſerve que la ſeule variété a des charmes » pour le Voyageur qui paſſe d'un pays à un autre ; & la Phi- » loſophie exalte tellement ſon imagination, que, ſuivant » lui, *la vie qu'on mene en mer, n'eſt ennuyeuſe & uni-* » *forme que pour ceux qui ne ſont pas accoutumés à re-* » *garder autour d'eux, & qui voient la Nature avec indif-* » *férence*. Si l'Abbé Chappe avoit eu le bonheur de faire » un Voyage au Cercle Antarctique, ſans ces milliers de » volailles graſſes, qui entretenoient ſa bonne humeur, » durant ſa petite traverſée de Cadix à la Vera-Crux, il » n'auroit peut-être pas parlé ainſi.

» JE QUITTAI les côtes de la Nouvelle-Zélande avec » des idées très-différentes de ce Voyageur ; mais j'étois » animé par l'eſpoir d'achever le tour du Monde, près du » Pole Auſtral, dans une latitude élevée. »

CHAPITRE VI.

Départ de la Nouvelle-Zélande. Route du Vaiſſeau dans la recherche d'un Continent. Récit des différens obſtacles qu'a oppoſé la glace. Méthodes ſuivies pour reconnoître la mer Pacifique Auſtrale.

LE 26, à huit heures du ſoir, je pris mon point de départ du Cap Palliſer, & je gouvernai au Sud un peu à l'Eſt, avec un vent favorable du N. O. & du S. O. Nous voyions chaque jour des paſſes-pierres, des veaux marins, des poules du Port-Egmont, des albatroſſes, des pintades, & d'autres peterels; &, le 2 Décembre, par 48d 23′ de latitude Sud, & 179d 16′ de longitude Oueſt, nous apperçûmes pluſieurs penguins au bec rouge, qui demeurerent autour de nous le lendemain. ANN. 1773. 26 Novemb. 2 Décembre.

LE 5, par 50d 17′ de latitude Sud, & 179d 40′ de longitude Eſt, la déclinaiſon de l'aimant fut de 18d 25′ Eſt. 5.

LE LENDEMAIN, à huit heures & demie du ſoir, nous étions aux Antipodes de nos Amis de Londres, & par conſéquent à la plus grande diſtance poſſible d'eux. 6.

« LE SOUVENIR de nos familles & de la douceur

ANN. 1773. Décembre.

» de nos ſociétés, arracha un ſoupir à ceux dont le cœur
» ſentoit les tendres liens de l'affection filiale ou paternelle.
» Nous ſommes les premiers Européens, & peut-être nous
» ſommes les ſeuls qui ſoyons parvenus à ce point. On dit
» communément en Angleterre, que ſir François Drake *a*
» *paſſé ſous l'arche du milieu du pont de Londres*. Mais
» c'eſt une erreur, car il fit route le long de la côte d'A-
» mérique; cette fauſſeté s'eſt probablement répandue,
» parce qu'il a paſſé les *perioeci*, ou le 180° degré de lon-
» gitude dans le même cercle de latitude Septentrionale,
» ſur la côte de la Californie. »

8. Le 8, par 55ᵈ 39′ de latitude, & 178ᵈ 53′ de longitude Oueſt, nous ceſsâmes de voir les penguins & les veaux marins, & nous en conclûmes qu'ils s'étoient retirés vers les Parties méridionales de la Nouvelle-Zélande: nous avions alors un vent fort du N. O. & une groſſe houle du S. O. Nous atteignîmes cette houle, dès que la pointe Sud de la Nouvelle-Zélande fut dans cette direction; mais, comme nous n'avions point eu de vent de ce rumb les ſix jours précédens, & qu'au contraire, il avoit ſoufflé de l'Eſt, du Nord & du N. O. j'en conclus qu'il ne peut pas y avoir de terre au Midi, ſous le méridien de la Nouvelle-Zélande, à moins qu'elle ne ſoit très-loin au Sud. Les deux jours ſuivans, le ciel fut orageux avec de la pluie neigeuſe & de la neige; les vents ſouffloient entre le Nord & le Sud-Oueſt.

10. « Le 10, à midi, nous étions par 59ᵈ de latitude Sud,
» ſans avoir rencontré de glaces, quoique l'année pré-
» cédente nous en euſſions trouvé, le 10 Décembre, entre

» le 50 & le 51^e degré de latitude. Il eſt difficile de rendre
» raiſon de cette différence ; peut-être l'hiver qui précéda
» notre premiere campagne, avoit accumulé plus de glace,
» que l'année ſuivante, ce qui eſt d'autant plus probable
» que nous apprîmes au Cap, que l'hiver y fut plus froid
» qu'à l'ordinaire. Une tempête violente briſa peut-être
» la glace du pole, & la chaſſa au Nord juſqu'à l'en-
» droit où elle frappa nos regards : peut-être auſſi que
» cet effet fut produit par ces deux cauſes, & par pluſieurs
» autres. »

ANN. 1773. Décembre.

L'ORAGE ſe calma le 11, & le ciel s'éclairciſſant, nous reconnûmes que nous étions par 61^d 15′ de latitude Sud, & 173^d 41′ de longitude Oueſt. Ce beau tems fut de peu de durée : le ſoir, le vent devint fort du S. O. & ſouffla par raffales accompagnées de groſſes ondées de neige, de grêle & de pluie neigeuſe. Le mercure, dans le thermomètre, tomba à 32^d, par conſéquent le tems très-froid ſembloit indiquer que la glace n'étoit pas éloignée. 11.

LE LENDEMAIN, au matin, à quatre heures, par 62^d 10′ de latitude Sud, & 172^d de longitude Oueſt, nous vîmes la premiere Iſle de glace, 11^d $\frac{1}{2}$′ plus au Sud, que nous ne l'avions trouvée l'année auparavant, après notre départ du Cap de Bonne-Eſpérance. Nous apperçûmes en même-tems un peterel antarctique, quelques albatroſſes griſes, des pintades & des peterels bleus. Le vent tourna du S. O. par le N. O. au N. N. E. Le plus ſouvent il fut frais & accompagné de neige, & d'une brume épaiſſe ; en conſéquence, je gouvernai au S. E. & à l'E., en tenant toujours le vent ſur la 12.

ANN. 1773. Décembre. perpendiculaire du vaiſſeau, afin de pouvoir retourner à-peu-près ſur la même route, ſi nous étions arrêtés par des obſtacles. Nous avions, depuis quelques jours, une groſſe mer du N. O. & du S. O., de façon que, probablement, il n'y a point de terre proche entre ces deux points.

« LE 13, le thermomètre ſe tint à 31[d], & nous cinglâ-
» mes à l'Eſt, avec une briſe fraîche, quoiqu'il tombât une
» quantité prodigieuſe de neige, qui rempliſſoit tellement
» l'athmoſphère, que nous ne voyions pas à dix verges devant
» nous. Œdidée avoit déjà témoigné ſa ſurpriſe, en obſervant
» les jours précédens de petites ondées de neige & de grêle:
» ce phénomène eſt abſolument inconnu dans ſon pays. Ces
» *pierres blanches*, qui ſe fondoient dans ſes mains, étoient
» miraculeuſes pour lui, & quoique nous eſſayaſſions de
» lui expliquer, que le froid contribuoit à leur formation,
» je crois que ſes idées, ſur cette matiere, n'étoient pas fort
» claires. Les flocons de neige, qui ne ceſſerent de tomber
» ce jour, le ſurprirent plus que tout ce qu'il avoit vu juſ-
» qu'alors: après avoir conſidéré long-tems ſes qualités ſin-
» gulieres, il nous dit qu'il l'appelleroit de la *pluie blanche*,
» quand il ſeroit de retour dans ſon Iſle. Il n'apperçut pas les
» premieres glaces, parce que nous les dépaſſâmes de trop
» bonne heure dans la matinée; mais, deux jours après, à
» environ 65[d] de latitude Sud, il fut frappé d'étonnement
» en regardant un des plus gros morceaux; & lorſqu'il décou-
13. » vrit, le lendemain, une immenſe plaine de glace, qui nous
» empêchoit de marcher plus loin au Sud, il témoigna un
» grand plaiſir, parce qu'il croyoit que c'étoit une terre.
» Nous lui dîmes qu'il ſe trompoit, & qu'il n'avoit que de

» l'eau douce ſous les yeux ; mais nous ne pûmes le lui per-
» ſuader qu'en montrant la glace qui s'étoit formée dans les
» futailles ſur le pont. Il nous aſſura cependant, qu'à tout
» événement, il vouloit lui donner le nom de *terre-blanche*, afin de la diſtinguer de tout le reſte. Il avoit raſſemblé, à la Nouvelle-Zélande, un certain nombre de petites
» baguettes, dont il faiſoit ſoigneuſement un paquet, ce
» qui lui tenoit lieu de journal. A chaque Iſle qu'il avoit
» vu & viſité, après ſon départ des Iſles de la Société, il
» avoit ajouté une petite baguette, de ſorte que ſa collection montoit alors à neuf ou dix, dont il ſe rappelloit
» très-bien les noms, & la *terre-blanche*, ou *whennua-téa-téa* étoit la derniere. Il demandoit ſouvent à combien
» d'autres pays nous aborderions en allant en Angleterre ;
» &, d'après quelques noms que nous lui dîmes, il forma
» un paquet ſéparé, qu'il étudioit chaque jour avec autant
» de ſoin que le premier. L'ennui de cette partie de notre
» Voyage, le rendoit probablement ſi empreſſé d'en connoître la fin, & les proviſions ſalées, & la froideur du climat,
» contribuerent à le dégoûter. Son amuſement ordinaire
» étoit de détacher les plumes rouges des tabliers de danſe,
» qu'il avoit acheté à *Tonga-Tabboo*, & d'en faire un panache de huit ou dix. Il paſſoit le reſte de ſon tems à ſe
» promener ſur le pont, à parler avec les Officiers & les
» Bas-Officiers, & à ſe chauffer dans la chambre du Capitaine. Nous profitâmes de l'occaſion pour nous inſtruire
» davantage de ſa langue : nous corrigeâmes peu-à-peu le
» Vocabulaire que nous avions fait aux Iſles de la Société,
» & nous acquîmes ainſi, ſur ſon pays & ſur les Iſles voiſines, des connoiſſances, qui nous porterent à y faire

ANN. 1773. Décembre.

» diverſes recherches durant notre ſeconde relâche. »

ANN. 1773. 14 Décembr. NOUS RENCONTRAMES pluſieurs grandes Iſles le 14, & à midi des glaces flottantes, à travers leſquelles je m'ouvris un paſſage, par 64d 55′ de latitude Sud, & 163d 20′ de longitude Oueſt. Nous voyions des albatroſſes griſes, des peterels bleus, des pintades & des hirondelles de mer. En avançant au S. E. ¼ E. avec un vent frais de l'Oueſt, le nombre des Iſles de glace s'accroiſſoit prodigieuſement autour de nous. Depuis midi, juſqu'à huit heures du ſoir, nous n'en vîmes que deux; mais, avant quatre heures du matin du
15. 15, nous en avions dépaſſé dix-ſept, outre beaucoup de glaces flottantes, au milieu deſquelles nous avions navigué. A ſix heures, je fus obligé de marcher au N. E. afin d'éviter une immenſe plaine au S. & au S. E. Les glaces, dans la plupart des endroits, y étoient empilées : en d'autres, on voyoit des coupures dans la plaine, & au-delà une mer nette. Je crus qu'il ſeroit dangereux de la traverſer, parce que le vent ne nous auroit pas permis de retourner par le chemin où nous aurions paſſé; d'ailleurs, comme il étoit fort & le tems extrêmement brumeux par intervalles, je fus contraint de ſortir promptement de ces glaces flottantes, qui ſont encore plus périlleuſes que les grandes Iſles. Cette glace n'étoit point telle qu'on en trouve ordinairement dans les baies ou rivieres, & près de la côte, mais pareille à celle qui ſe détache des Iſles, & qu'on peut appeller proprement les parois des groſſes pièces, ou les fragmens qui tombent quand les grandes Iſles commencent à s'écarter de l'endroit où elles ſe forment.

NOUS NE PORTAMES pas long-tems au N. E. avant d'être enfermés

enfermés : nous fûmes obligés de revirer & de faire force de voiles au S. O., ayant au Sud une plaine, ou des glaces flottantes, & au Nord pluſieurs Iſles d'une groſſeur énorme. Après avoir marché deux heures ſur ce bord, le vent tournant heureuſement à l'Oueſt, nous revirâmes pour forcer de voiles au Nord, & nous ſortîmes bientôt des glaces flottantes, mais non pas ſans recevoir des coups très-violens, des morceaux les plus gros, qu'avec tous nos ſoins nous ne pouvions pas éviter. En ſortant d'un danger, nous rentrions dans un autre : le tems étoit brumeux, & pluſieurs grandes Iſles embarraſſoient notre route, de ſorte que nous avions à faire loff tout, pour en éviter une, & arriver tout plat, pour en éviter une autre. Nous fûmes ſur le point de nous briſer ſur une de celles-ci, & ſi cela étoit arrivé, le vaiſſeau & tous les hommes de l'équipage, ſans aucune exception, auroient péris. Ces obſtacles, joints au peu de probabilité de trouver terre plus loin au Sud, & à l'impoſſibilité de la reconnoître à cauſe de la glace, ſuppoſant qu'on en découvrît une, me déterminerent à remettre le cap au Nord. Lorſque nous revirâmes la derniere fois, nous étions par 159^{d} 20′ de longitude Oueſt, & 66^{d} de latitude Sud. Nous vîmes pluſieurs penguins ſur les Iſles de glace, & quelques peterels antarctiques dans l'air.

ANN. 1773, Décembre.

« MALGRÉ les périls continuels auxquels nous étions » expoſés, l'équipage étoit moins inquiet que je ne l'au- » rois cru ; &, comme dans une bataille, le ſpectacle de la » mort devient familier & ſouvent indifférent, ainſi nous » nous trouvions, chaque jour, en danger de périr, & nous » étions tranquilles, comme ſi les flots, les vents & les

ANN. 1773. Décembre.

» rochers de glace n'avoient pas pu nous faire de mal. » Ces glaces étoient de toute ſorte de forme, comme celles » que nous avions vu l'été précédent, & nous apperce- » vions un grand nombre de pyramides, d'obéliſques, & » de clochers d'Egliſe, dont la hauteur n'étoit pas fort in- » férieure à celle que nous avions obſervée parmi les pre- » mieres Iſles de glace en 1772; beaucoup d'autres auſſi » leur reſſembloient, en ce qu'elles étoient très-étendues, » & parfaitement unies au ſommet.

» LA QUANTITÉ D'OISEAUX, que nous avions rencontré » juſqu'ici dans notre paſſage, auroit perſuadé d'autres Na- » vigateurs, que nous étions proche de terre; mais nous ne » formions là-deſſus aucune eſpérance.

» LE TEMS, extrêmement humide & d'un froid déſagréable, » fut funeſte aux colombes & aux pigeons, que pluſieurs de » nos gens avoient acheté ſur les Iſles de la Société, & ſur celles » des Amis, ainſi qu'aux oiſeaux chantans que nous avions » eu tant de peine à prendre en vie à la Nouvelle-Zélande. » J'avois, à mon départ de ce pays, cinq colombes, mais » elles moururent l'une après l'autre, avant le 16 de Décem- » bre, parce qu'elles étoient plus expoſées au froid dans nos » chambres, que dans les poſtes des Matelots. Le thermo- » mètre ne s'y tenoit jamais qu'à 5 degrés plus haut, qu'en » plein air ſur le pont. »

NOUS CONTINUAMES à marcher au Nord avec un vent frais de l'Oueſt, accompagné de fortes ondées de neige, juſqu'à huit heures du ſoir: le vent diminua alors, le ciel

commença à s'éclaircir; &, à ſix heures du matin du 16, il y eut calme. Quatre heures après, il fut ſuivi d'une briſe du N. E. avec laquelle nous forçâmes de voiles au S. E ayant une brume épaiſſe, des ondées de neige, & tous nos agrêts couverts de glace. Le ſoir, on eſſaya d'en prendre quelques morceaux, mais il fallut abandonner l'entrepriſe : la mer étoit trop groſſe, & les maſſes ſi larges, que la chaloupe couroit des dangers à en approcher. ANN. 1773. 16 Décemb.

LE LENDEMAIN, au matin, 17, on réuſſit mieux, car à midi, on en remplit pluſieurs bateaux : je fis voile alors à l'Eſt, avec une petite briſe du Nord, accompagnée de neige & de pluie neigeuſe, qui, en tombant, ſe geloit ſur les agrêts. Nous étions par 64^{d} 41$'$ de latitude Sud, & 155^{d} 44$'$ de longitude Oueſt. La glace, que nous prîmes, n'étoit pas des meilleures; formée principalement de neige glacée, elle étoit poreuſe, & elle avoit abſorbé beaucoup d'eau ſalée : cette ſaumure ſe diſſipoit, après avoir été quelque-tems ſur le pont, & on en tiroit une eau douce. Nous continuâmes à forcer de voiles à l'Eſt, avec un vent du Nord d'un froid perçant, une brume épaiſſe, de la neige, & de la pluie neigeuſe, qui décoroit de glaçons nos agrêts. Nous rencontrions, à chaque heure, quelques-unes des grandes Iſles de glace, qui rendent la navigation ſi dangereuſe dans ces latitudes élevées. A ſept heures du ſoir, nous en trouvâmes un nouveau grouppe; nous manquâmes de nous briſer ſur une d'elles, & nous eûmes peine à ſortir du milieu des autres. Je retournai à l'Oueſt juſqu'à dix heures, mais la brume ſe diſſipa, & je repris ma route à l'Eſt. Le lendemain, à midi, nous étions par 64^{d} 49$'$ de latitude S., & 149^{d} 19$'$ 17.

18.

de longitude O. Bientôt notre longitude, d'après la diſtance
ANN. 1773. Décembre. obſervée du ſoleil & de la lune, fut de 149d 19′ O.; ſuivant la montre de M. Kendal de 148d 36′, & ſuivant mon eſtime de 148d 3′ : latitude 64d 48′ Sud.

LE TEMS CLAIR, & le vent qui tourna au N. O., m'inſpirerent le deſir de gouverner au Sud ; j'y portai en effet le
20. cap juſqu'à ſept heures du matin du 20, que le vent paſſant au N. E. & le ciel ſe couvrant de nuages, je cinglai au S. E. L'après-midi, le vent fut fort, accompagné de brume épaiſſe, de neige, de pluie neigeuſe & de pluie, c'eſt-à-dire, du plus mauvais tems poſſible. Nos agrêts étoient ſi chargés de glace, que nous avions aſſez à faire d'abattre nos huniers, pour doubler les ris. A ſept heures du ſoir, par 147d 46′ de longitude, je paſſai une ſeconde fois le cercle antarctique ou polaire, & je continuai de marcher au S. E. juſqu'à ſix
21. heures du lendemain matin : étant alors par 67d 5′ de latitude S. nous rencontrâmes tout-à-coup un grouppe de très-groſſes Iſles de glace, & une grande quantité de morceaux flottans; &, comme la brume étoit extrêmement épaiſſe, nous eûmes toutes les peines du monde à en ſortir : je portai enſuite au N. O. juſqu'à midi : la brume étant un peu diſſipée, je remis le Cap au S. E. Les Iſles de glace que nous rencontrâmes le matin, étoient très-hautes & très-eſcarpées, & formoient à leurs ſommets divers pics, au-lieu que la plupart de celles que nous avions apperçu auparavant, étoient plates au haut & moins élevées : pluſieurs de celles-ci avoient cependant deux ou trois cens pieds d'élévation, & deux ou trois milles de circuit, avec des côtés perpendiculaires, qui inſpiroient la frayeur quand on les

regardoit. De tous les oiſeaux qui nous avoient accompagné, il ne reſtoit que les albatroſſes griſes, mais nous reçumes la viſite d'un petit nombre de peterels antarctiques. ANN. 1773. Décembre.

LE 22, nous gouvernâmes E. S. E. avec un vent frais du Nord, qui ſouffloit par raffales : le perroquet d'artimon fut enlevé, mis en pièces, & rendu à jamais inutile. A ſix heures du matin, le vent tournant vers l'Oueſt, je marchai Eſt-Nord, étant par 67d 31′ de latitude, (la plus haute où nous fuſſions encore parvenus) & 142d 54′ de longitude Oueſt. 22.

NOUS CONTINUAMES notre route à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. juſqu'à midi du 23 : par 67d 12′ de latitude, & 138d de longitude, je gouvernai S. E. : nous voyons alors vingt-trois Iſles de glaces de deſſus le pont, & deux fois autant du haut des mâts, & cependant notre horizon ne s'étendoit pas à plus de deux ou trois milles. A quatre heures de l'après-midi, par 67d 20′ de latitude, & 137d 12′ de longitude, nous rencontrâmes une quantité ſi prodigieuſe de glaces en plaines, ou de glaces flottantes, qu'elles couvroient la mer dans toute l'étendue du Sud à l'Eſt, & elles étoient ſi épaiſſes & ſi ſerrées, qu'elles obſtruoient entièrement notre paſſage. Le vent étant aſſez modéré & la mer tranquille, je mis à la cape au bord intérieur de la glace, & je détachai deux chaloupes afin d'en ramaſſer quelques morceaux. Sur ces entrefaites, on en ſaiſit de larges pièces aux côtés du bâtiment, & on les prit à bord avec nos palans à croc : l'enlévement de la glace fut ſi pénible, à cauſe du froid, que les bateaux reſterent juſqu'à huit heures pour faire deux voyages : je portai enſuite à l'Oueſt ſous les huniers & les baſſes voiles, tous les ris pris, 23.

ANN. 1773. Décembre.

avec un vent fort du Nord, accompagné de neige & de pluie neigeuſe, qui, ſe gelant ſur les agrêts en tombant, rendoit les cordages auſſi durs que du fil d'archal, & les voiles comme des planches de bois ou des plateaux de métal. Les rouets étoient d'ailleurs ſi fortement gelés dans les poulies, qu'il falloit faire les derniers efforts pour abattre ou pour hiſſer un hunier; & le froid ſi vif, qu'à peine pouvoit-on le ſupporter: des glaces couvroient, en quelque ſorte, toute la mer: il y avoit des coups de vent & une brume épaiſſe.

DANS une poſition ſi défavorable, il étoit naturel de penſer à retourner au Nord, puiſqu'il n'y avoit point de probabilité de trouver une terre dans ces parages, & qu'il ne paroiſſoit pas poſſible de s'avancer plus loin au Sud. J'aurois eu tort de m'avancer à l'Eſt dans cette latitude, non-ſeulement à cauſe de la glace, mais parce que j'aurois laiſſé au Nord, ſans le reconnoître, un eſpace de mer de 24 degrés de latitude, où il pouvoit y avoir une grande terre.

TANDIS qu'on ramaſſoit de la glace, nous prîmes deux peterels antarctiques; &, en les examinant, nous perſiſtâmes à les croire de la Tribu des peterels. Ils ſont, à-peu-près, de la grandeur d'un gros pigeon; les plumes de la tête, du dos, & une partie du côté ſupérieur des aîles, ſont d'un brun léger; le ventre & le deſſous des aîles blancs; les plumes de la queue, blanches auſſi, mais brunes à la pointe: nous prîmes en même-tems un nouveau peterel plus petit que le premier, mais, comme les autres, d'un plumage gris ſombre. Je remarquai que ces oiſeaux avoient plus de plumes

que ceux que nous avions vus : tant la Nature a pris ſoin de les vêtir ſuivant le climat qu'ils habitent. Nous apperçûmes auſſi des albatroſſes, couleur de chocolat : nous n'avons trouvé que parmi les glaces ces oiſeaux ainſi que les peterels, dont on a parlé plus haut ; d'où on peut conjecturer avec raiſon, qu'il y a une terre au Sud. Nous découvrîmes un gros veau marin, qui joua autour de nous pendant quelques minutes. Un de nos Matelots, qui avoit été au Groënland, l'appella cheval de mer ; mais tous nos Meſſieurs, qui le virent, le prirent pour ce que j'ai dit. Depuis que nous avions rencontré des glaces, le thermomètre ſe tenoit de 33 à 34^{d} à midi. ANN. 1773. Décembre.

« PLUSIEURS PERSONNES étoient alors affligées de rhu-
» matiſmes violens, de maux de tête ; d'autres avoient les
» glandes enflées, & des fièvres de catharre, qu'on attri-
» buoit à l'uſage de la glace. Mon Pere, qui ſe plaignoit
» d'un rhume, depuis quelques jours, fut obligé de garder
» le lit : ſa maladie ſembloit provenir de l'humidité de ſa
» chambre, dans laquelle tout pourriſſoit : le froid y fut ſi
» ſenſible ce jour, que le thermomètre ne s'y tint qu'à deux
» degrés & demi plus haut que ſur le pont. »

LE 24, le vent diminua, tournant au N. O. & le ciel s'éclaircit par 67^{d} de latitude, & 138^{d} 15′ de longitude. Comme nous avancions au N. E. avec un bon vent du N. O. les Iſles de glace ſe multiplioient tellement autour de nous, qu'à midi nous étions environnés de près de cent, & en outre d'une immenſe quantité de petits morceaux. M'appercevant qu'il y alloit avoir calme, je conduiſis le vaiſſeau 24.

ANN. 1773. Décembre.

dans un parage, auſſi net qu'il me fut poſſible : la Réſolution cependant dériva avec la glace ; &, profitant de chaque léger ſouffle de vent, on l'empêcha de tomber ſur quelques-unes de ces Iſles flottantes. Nous paſſâmes ainſi le ſoir de Noël, à-peu-près de la même maniere que l'année précédente. Heureuſement il n'y avoit point de nuit, & le tems étoit clair; car, avec la brume des derniers jours, il auroit fallu un miracle, pour conſerver le vaiſſeau.

« LE CAPITAINE, ſuivant la coutume, invita les Offi-
» ciers & les Maîtres à dîner, & l'un des Lieutenans régala
» les Bas-Officiers. On donna aux Matelots une double
» portion de poudding, & ils bûrent l'eau-de-vie de leur
» ration, qu'ils avoient épargné quelques mois d'avance
» pour le jour de Noël : ils eurent grand ſoin de s'enivrer.
» La vue d'une quantité innombrable d'Iſles de glaces, au
» milieu deſquelles nous dérivions à la merci du courant,
» au danger de faire naufrage à chaque moment contre une
» de ces maſſes, ne les empêcha pas de ſe livrer à leurs
» amuſemens favoris. Tant qu'il leur reſta de l'eau-de-vie,
» ils *firent Noël en bons Chrétiens*. La longue habitude
» de la mer leur inſpire du mépris pour les périls; & la fa-
» tigue & l'inclémence du ciel, durciſſant leurs muſcles,
» & leurs nerfs, rendent inſenſible leur eſprit. On con-
» çoit aiſément que des hommes, qui ne s'occupent pas
» même de leur ſûreté, s'intéreſſent peu au bien-être des
» autres. Aſſujettis à des ordres ſtricts, ils exercent une
» autorité tyrannique ſur ceux que la fortune met en leur
» pouvoir ; &, accoutumés à faire face à l'ennemi, ils ne
» reſpirent que la guerre. Par la force de l'habitude, le
» meurtre

» meurtre eſt tellement devenu une paſſion de leur ame, » que, pendant notre Voyage, je les ai vu montrer, plu- » ſieurs fois, un horrible empreſſement de tirer ſur les In- » diens, pour le plus léger prétexte. En général, la vie » qu'ils menent les prive des conſolations domeſtiques, & » de groſſiers beſoins remplacent, chez eux, des affections » délicates. Quoique membres d'une ſociété civiliſée, on » peut les regarder, en quelque ſorte, comme un corps » d'hommes barbares, paſſionnés, vindicatifs; mais d'ail- » leurs braves, ſinceres, & vrais les uns envers les autres.

ANN. 1773. Décembre.

» TANT que nous reſtâmes ſous la Zone-Torride, nous » eûmes à peine une nuit: & je trouve, dans le Journal de » mon Pere, pluſieurs articles écrits, quelques minutes » avant minuit, à la lueur du ſoleil. Cet aſtre étoit ſi peu » de tems au-deſſous de l'horizon, qu'un crépuſcule très- » fort ne ceſſa pas de nous éclairer. Ce phénomène frappa » d'étonnement Œdidée, qui vouloit à peine en croire ſes » ſens. Nous fîmes envain des efforts pour le lui expliquer: » & il nous aſſura que ſes Compatriotes le traiteroient de » menteur, quand il leur parleroit de la pluie pétrifiée, & » du jour perpétuel. Les premiers Vénitiens, qui reconnu- » rent l'extrémité ſeptentrionale du continent de l'Europe, ne » furent pas moins ſurpris de ce que le ſoleil ne quittoit point » l'horizon, & ils racontent qu'ils ne pouvoient diſtinguer » le jour de la nuit, que par l'inſtinct d'un oiſeau de mer, » qui alloit ſe jucher ſur la côte pendant quatre heures *(a)*;

(*a*) Piétro Quirino fit voile en Avril 1431, & fit naufrage à l'Iſle de Roeſt ou de Ruſten, ſur la côte de Norwége, ſous le Cercle-Polaire, en Janvier 1432. Voyez *Navigazioni*, &c. de *Ramuſio*, 1574. *Vol. II.*

ANN. 1773. Décembre.

» comme nous étions probablement fort éloignés de terre ; » cette indication nous manqua, & nous avons ſouvent » obſervé un grand nombre d'oiſeaux voltiger autour » de nous, pendant toute la nuit, & en particulier de » groſſes troupes de différentes eſpèces, juſqu'à quatre » heures. »

26. LE 26, au matin, toute la mer étoit couverte de glaces : dans l'étendue d'un horizon de quatre ou cinq milles, nous vîmes plus de deux cens grandes Iſles, outre une quantité innombrable de petits morceaux.

« CETTE SCÊNE reſſembloit aux débris d'un monde fra- » caſſé : au milieu de ce bouleverſement, on entendoit, de » toutes parts, les imprécations & les juremens des Matelots » qui n'étoient pas encore ſortis de leur ivreſſe. »

NOTRE LATITUDE, à midi, étoit de 66^d 15′ ; notre longitude 134^d 22′. Nous trouvâmes, par obſervation, que le vaiſſeau avoit dérivé environ vingt milles au N. E. ou à l'E. N. E. au-lieu qu'à en juger par les Iſles de glace, il ſembloit qu'il n'avoit point eu de dérive, ou du moins qu'il en avoit eu peu : d'où nous conclûmes que la glace dérivoit à-peu-près dans la même direction, & avec la même vîteſſe. Une briſe, qui s'éleva du O. S. O. à quatre heures, nous mit en état de gouverner au Nord, route par où il étoit plus probable que nous ſortirions des dangers qui nous entouroient.

JE MARCHAI au Nord avec une bonne briſe de l'Oueſt, accompagné d'un tems clair, juſqu'à quatre heures du

lendemain, au matin, 27 : rencontrant alors des glaces flottantes, je mis à la cape, & on en prit aſſez à bord pour remplir nos futailles vides. Je fis enſuite voile au N. O. avec une bonne briſe du N. E. & un tems de gelée clair. Notre latitude étoit de 65d 53′ S. & la longitude de 132d 42′ O.; il n'y avoit pas la moitié autant de glaces qu'auparavant. ANN. 1773. 27 Décemb.

« MON PERE & douze autres perſonnes, furent attaquées » de nouveau de rhumatiſmes, & obligés de garder le lit. Le » ſcorbut ne ſe montroit pas encore ſous un aſpect effrayant; » mais tous ceux qui en avoient de légers ſymptomes, » (j'étois du nombre) bûrent, deux fois par jour, du moût » de bière frais, entièrement chaud, & s'abſtinrent, autant » qu'il leur fut poſſible, de viandes ſalées. La langueur » générale, le viſage pâle de preſque tout le monde, ſem- » bloient nous menacer de ſuites plus funeſtes. Le Capitaine » Cook étoit très-maigre : il avoit une conſtipation con- » tinuelle, & il perdit l'appetit. »

LE 28, à quatre heures du matin, le vent ayant tourné plus à l'E. & au S. E., devint frais & fut ſuivi d'ondées de neige. Notre route fut Nord juſqu'à midi du lendemain. Etant alors par 62d 24′ de latitude, & 134d 39′ de longitude, je gouvernai N. O. $\frac{1}{4}$ N. Quelques heures après, le ciel s'éclaircit, & le vent diminua & tourna plus au Sud. 28. 29.

LE 30, nous eûmes un petit vent de l'Oueſt, un tems ſombre & nébuleux, avec de la neige & de la pluie neigeuſe par intervalles : nous vîmes pluſieurs baleines jouer autour du bâtiment, mais très-peu d'oiſeaux, des Iſles de glace en abondance, & une houle du O. N. O. 30.

ANN. 1773. 31 Décemb. Le 31, un petit vent ſouffla de l'Oueſt, & un tems beau & clair, nous fournit l'occaſion d'aërer les voiles de rechange, de nettoyer & de fumer les entreponts. A midi, notre latitude étoit de 59d 40′ S. & notre longitude 135d 11′ O. L'obſervation de ce jour donna lieu de conjecturer que nous avions un courant Sud ; en effet, il eût été difficile d'expliquer pourquoi des maſſes ſi énormes de glace venoient du Sud. L'après-midi, il y eut un calme de quelques heures ſuivi d'une briſe de l'Eſt, qui nous mit en état de reprendre notre route au N. O. $\frac{1}{4}$ N.

ANN. 1774. 1 Janvier. Le premier de Janvier, le vent ne reſta pas long-tems à l'Eſt, mais tournant par le Sud à l'Oueſt, il fut frais, & ſuivi d'ondées de neige. Le ſoir, par 58d 39′ de latitude Sud, nous dépaſſâmes deux Iſles de glace, & nous n'en revîmes enſuite que lorſque nous portâmes de nouveau au Sud.

2. Le 2, à cinq heures du matin, il y eut calme : nous étions à 58d 2′ de latitude, & 137d 12′ de longitude. Une briſe de l'Eſt ſuccéda au calme, & je gouvernai N. O. $\frac{1}{4}$ O. Je portai ainſi le Cap, parce que je voulois reconnoître un plus grand eſpace de mer, entre le point où j'étois, & notre route au Sud.

3. Le 3, à midi, par 56d 46′ de latitude, & 139d 45′ de longitude, le tems devint beau, & le vent tourna au S. O. Nous apperçûmes de petits plongeurs (comme nous les appellions) de la claſſe des peterels, que nous jugeâmes être de ceux qu'on voit ordinairement près de terre,

ſur-tout dans les baies & ſur la côte de la Nouvelle-Zélande. Je ne ſais que penſer de ces oiſeaux. S'il y en avoit eu davantage, je ſerois porté à croire, que nous n'étions pas alors très-éloignés de terre : car je n'en avois jamais vu à une auſſi grande diſtance des côtes. Ceux-ci avoient probablement été amenés ſi loin, par quelques bancs de poiſſon : en effet, il devoit y avoir de ces bancs autour de nous, puiſque nous étions environnés d'un grand nombre de peterels bleus, d'albatroſſes & d'autres oiſeaux, qu'on voit communément dans le grand Océan ; tous, ou preſque tous, nous quitterent avant la nuit : nous vîmes auſſi deux ou trois morceaux de goëmon, mais il étoit vieil & gâté.

ANN. 1774. Janvier.

A HUIT HEURES DU SOIR, par 56[d] de latitude S., & 140[d] 31′ de longitude O., le vent ſe fixant dans l'Oueſt, m'obligea de gouverner Nord-Eſt, & m'empêcha de reconnoître un eſpace à l'Oueſt de près de 40[d] de longitude, & de 20 de latitude. Si le vent avoit été favorable, je projettois de courir 15 ou 20 degrés de longitude, plus à l'Oueſt, dans le parallèle où nous étions, & de retourner enſuite à l'Eſt, par le cinquantieme parallèle. Cette route auroit tellement coupé l'eſpace mentionné ci-deſſus, qu'il n'auroit plus reſté de doute ſur la ſuppoſition d'une terre dans ces parages : nous avons peu de raiſons de penſer qu'il y en a une. Nous ſommes portés plutôt à croire le contraire ; car nous avons eu une groſſe houle creuſe, pendant pluſieurs jours, du O. & du N. O., quoique le vent ait ſoufflé d'une direction oppoſée la plus grande partie de ce tems ; preuve qu'entre ces deux rumbs nous n'étions couverts par aucune terre.

ANN. 1774. Janvier.

PLUSIEURS PERSONNES de l'équipage avoient encore une fièvre légère, effet des rhumes. Heureuſement les remèdes les plus ſimples la diſſipoient, il ne falloit pour cela que quelques jours. Nous n'avions pas plus d'un ou deux hommes à-la-fois ſur la liſte des malades.

6. NOUS MARCHAMES au N. E. $\frac{1}{4}$ N., juſqu'au 6 à midi. Nous étions alors par 52^d de latitude S. & $135^d\ 32'$ de longitude Oueſt, & à environ deux cens lieues de notre route à Taïti, dans lequel eſpace, tout examiné, il n'eſt pas probable qu'il y ait une terre étendue; il eſt moins vraiſemblable encore qu'il y en ait une à l'Oueſt, puiſque nous avions eu & que nous avions encore de ce rumb de grandes lames monſtrueuſes: en conſéquence, je gouvernai N. E. avec un vent frais du O. S. O.

7. LE 7, à huit heures du matin, par $51^d\ 49'$ de latitude Sud, nous obſervâmes pluſieurs diſtances du Soleil & de la Lune, qui donnerent la longitude ſuivante:

Par MM. Wales,	133^d	$24'$	0	
Gilbert,	133^d	$10'$		
Clerke,	133^d	0		
Smith,	133^d	$37'$	$25''$	
Moi,	133^d	$37'$		
Moyen,	133^d	$21'$	$43''$	
Suivant la montre	133^d	$44'$		Oueſt.
Mon eſtime,	133^d	$39'$		
Déclinaiſon de l'Aimant,	6^d	$2'$		Eſt.
Thermomètre,	50^d			

LE LENDEMAIN, au matin, nous fîmes de nouvelles obſervations, & en tenant compte de la route du vaiſſeau, les réſultats furent conformes aux obſervations précédentes. Je dois remarquer que notre longitude ne pourra jamais être fautive, tant que nous aurons un auſſi bon guide que la montre de M. Kendal. A midi, je gouvernai E. N. E. $\frac{1}{2}$ E., par 49^{d} 7′ de latit. S. & 131^{d} 2′ de longitude Oueſt. ANN. 1774. 8 Janvier.

LE 9, par 48^{d} 17′ de latitude S. & 127^{d} 10′ de longitude Oueſt, je mis le Cap à l'Eſt, avec un bon vent frais de l'Oueſt, accompagné d'un tems clair & agréable & d'une groſſe houle, qui venoit de la même direction que le vent. 9.

« L'ÉQUIPAGE commençoit à ſupporter ces climats froids, » avec d'autant plus de peine, qu'il n'y avoit pas d'eſpoir » de retourner en Angleterre cette année. D'abord les viſa- » ges parurent annoncer du découragement; mais peu-à- » peu les matelots ſe réſignerent à leur ſort. Il faut avouer » cependant que nous étions tous affligés de ne pas ſavoir » où on vouloit nous conduire: & en effet le Capitaine ne » dit à qui que ce ſoit qu'elle étoit notre deſtination. »

LE MATIN du 10, comme nous avions peu de vent, on mit une chaloupe en mer, & pluſieurs Officiers allerent tuer des oiſeaux: ils rapporterent des peterels & d'autres qu'on voit ordinairement à toutes les diſtances poſſibles de terre. Nous n'appercevions rien d'ailleurs qui pût nous donner la moindre eſpérance d'en trouver aucune, & le lendemain à midi, par 45^{d} 51′ de latitude S. & 122^{d} 12′ de 10. 11.

ANN. 1774. Janvier.

longitude Oueſt, & à un peu plus de deux cens lieues de la route que je ſuivis en allant à O-Taïti, en 1769, je changeai de route, & je gouvernai S. E. avec un vent frais du S. O. $\frac{1}{4}$ O. Le ſoir, quand notre latitude étoit de 48^{d} 22$'$ S. & notre longitude de 121^{d} 29$'$ Oueſt, nous trouvâmes la déclinaiſon de l'aimant de 2^{d} 34$'$ E.: nous n'en avons jamais eu de moindre en-dehors du tropique. Le ſoir du lendemain, elle fut de 4^{d} 30$'$ Eſt: & notre latitude 50^{d} 5$'$ S. & 119 $\frac{1}{2}$ de longitude Oueſt.

12.

13. JE MARCHAI plus au Sud, juſqu'au ſoir du 13, que notre latitude fut de 53^{d} 0$'$ S., & notre longitude 118^{d} 3$'$ Oueſt. Le vent ſoufflant alors avec force du N. O., avec une brume épaiſſe & de la pluie, ce qui rendoit dangereuſe une navigation au large, j'allai au plus près au S. O., & je continuai cette route juſqu'à midi du lendemain.

14. «LE MATIN, une vague énorme frappa le vaiſſeau & inonda » les ponts. L'eau de la mer retomboit pardeſſus nos têtes » & éteignoit nos lumieres; de ſorte que nous croyions quelquefois être engloutis & tomber dans l'abîme. Tout étoit » à flot dans la chambre de mon Pere, & ſon lit abſolument » rempli d'eau. Son rhumatiſme le tourmentoit depuis plus » de quinze jours, avec tant de violence, qu'il ne pouvoit » ſe ſervir de ſes jambes, & ſes peines redoublerent ce matin. » Notre ſituation étoit alors fort triſte, même pour ceux » qui avoient conſervé leur ſanté, & inſupportable pour les » malades, à qui leurs membres perclus cauſoient des douleurs exceſſives. L'aſpect de l'Océan étoit épouvantable; » & on eût dit qu'il ſe mettoit en colere de ce que de

» préſomptueux

» préſomptueux mortels oſoient marcher ſur ſon ſein. Tout
» portoit l'empreinte de la triſteſſe, & un ſilence alarmant
» régnoit autour de nous. Ceux mêmes qui étoient accou-
» tumés à la mer, depuis leur enfance, avoient du dégoût
» pour les nourritures ſalées : l'approche de l'heure du dîné
» nous faiſoit de la peine ; &, dès que l'odeur des alimens
» atteignoit nos organes, il nous étoit impoſſible d'en
» manger.

ANN. 1774. Janvier.

» CE VOYAGE ne peut être comparé à aucun autre, pour
» la multitude des fatigues & des maux que nous avons
» eſſuyés. Les Navigateurs, qui ont parcouru la mer du Sud
» avant nous, naviguoient en-dedans du tropique, ou du
» moins ſous la zone-tempérée. Ils jouiſſoient preſque tou-
» jours d'un ciel doux & ſerein ; & ils marchoient à la vue
» des terres qui leur fourniſſoient des rafraîchiſſemens. De
» pareilles campagnes ſont des parties de plaiſirs, à côté
» des nôtres. Les objets nouveaux & attrayans ſoulagent
» l'eſprit, égayent la converſation & raniment le corps :
» mais les mêmes points de vue frappoient ſans ceſſe nos
» regards ; la glace, la brume, les tempêtes & la ſurface
» ridée de la mer, formoient une ſcène lugubre, que n'é-
» gayoient jamais les rayons du ſoleil : enfin le climat étoit
» froid, & nous mangions des alimens déteſtables. En
» un mot, il ſembloit que tout notre être ſe deſſéchoit, &
» nous devenions indifférens à tout ce qui anime la vie en
» d'autres tems. Nous ſacrifiions notre ſanté, nos ſentimens,
» nos jouiſſances, à la gloire de naviguer dans des parages
» inconnus juſqu'alors. C'étoit en effet, comme dit Juvenal :

Potet vitam, vivendi perdere cauſas.

ANN. 1774. Janvier.

» LA SITUATION des matelots étoit auſſi affligeante que » celle des Officiers, par une autre cauſe. Leur biſcuit, qu'on » avoit trié à la Nouvelle-Zélande, cuit de nouveau, » & enſuite encaiſſé, étoit auſſi gâté qu'auparavant; ce » qui provenoit de ce que, dans le triage, on en conſerva de » mauvais, & de ce que les tonneaux n'avoient été ni aſſez » fumigés, ni aſſez ſéchés. Ils ne recevoient tous d'ailleurs » que les deux tiers de leur ration ordinaire; mais une » ſi petite quantité de biſcuit, étant à peine ſuffiſante » quand il eſt bon, étoit bien loin de l'être alors, qu'il y » en avoit la moitié de pourri. Ils ne ſe plaignoient point: » ce jour cependant le premier aide du Maître vint dire, » avec amertume, au Capitaine, que ni lui, ni ſes cama- » rades n'avoient de quoi ſe raſſaſier; & il lui montra, en » même-tems des reſtes pourris & puans de ſon pain. » Ses remontrances eurent de l'effet, & tout l'équipage » reçut une ration ordinaire. M. Cook ſembloit recouvrer » ſes forces; mais ceux qui étoient attaqués de rhumatiſmes, » ſe trouvoient auſſi indiſpoſés que jamais. »

14. LE 14, nous étions par 56d 4′ de latitude S. & 122d 1′ de longitude Oueſt. Le vent ayant tourné au Nord, & la brume continuant, je cinglai à l'Eſt, ſous les baſſes voiles & les huniers, tous les ris pris. Mais nous ne pûmes pas long-tems porter ces voiles; car, avant huit heures du ſoir, le vent, qui devint une tempête, nous obligea de mettre
16. en panne, ſous le perroquet d'artimon, juſqu'au matin du 16; le vent ayant alors beaucoup diminué & paſſé à l'Oueſt, on hiſſa les baſſes voiles, & les huniers, tous les ris pris, & je marchai au Sud. Bientôt le ciel s'éclaircit; &, le ſoir,

notre latitude fut de 56d 48′ S., & notre longitude 119d 8′ Oueſt.

ANN. 1774. Janvier.

NOUS CONTINUAMES à marcher au Sud, inclinant à l'Eſt, juſqu'au 18, que nous portâmes au S. O., avec un vent de S. E., étant par 61d 9′ de latit. S. & 116d 7′ de longitude Oueſt. A dix heures du ſoir, il y eut un calme, qui dura juſqu'à deux heures du lendemain au matin : une briſe ſe leva du Nord, devint bientôt un vent frais, & ſe fixa au N. E. j'en profitai pour gouverner Sud, juſqu'à midi du 20, par 62d 34′ de latit. S., & 116d 24′ de longit. Oueſt; il y eut un nouveau calme. 18. 19. 20.

DANS cette poſition, nous avions en vûe deux Iſles de glace, dont l'une ſembloit auſſi large que la plus grande de celles que nous avions rencontrées juſqu'ici : elle n'avoit pas moins de deux cens pieds de hauteur, & elle ſe terminoit par un pic reſſemblant à la coupole de l'Egliſe de S. Paul. Comme une groſſe houle venoit de l'Oueſt, il n'étoit pas probable qu'il y eût une terre, entre nous & le méridien, de 133d $\frac{1}{2}$, point de longitude où nous étions, ſous cette latitude, quand nous cinglâmes au Nord. Durant toute cette route, nous n'avions rien vu qui pût nous porter à croire que nous étions dans les environs d'une terre. A la vérité, nous avions apperçu ſouvent du goeſmon ; mais je ſuis sûr que ce n'eſt pas un ſigne aſſuré de la proximité de terre, puiſqu'on rencontre du goeſmon ſur toutes les parties de l'Océan. Après un calme de quelques heures, nous eûmes un vent de S. E., mais il fut très-incertain & accompagné de groſſes ondées de neige : enfin il ſe fixa au S. $\frac{1}{4}$ S. E., & nous

forçâmes de voiles à l'Eſt. Le vent fut frais, avec un froid
ANN. 1774. Janvier. perçant, de la neige & de la pluie neigeuſe.

22. LE 22, par 62d 5′ de latit. S. & 112d 24′ de longitude O., nous vîmes une Iſle de glace, un peterel antarctique, pluſieurs peterels bleus, & quelques autres oiſeaux connus; mais rien ne nous donnoit l'eſpoir de trouver terre.

23. LE 23, à midi, notre latit. fut 62d 22′ S., & notre longit. 110d 24′. L'après-midi, nous dépaſſâmes une Iſle de glace. Le vent, qui étoit frais, continua à tourner à l'Oueſt; & le
24. lendemain au matin, à huit heures, comme il ſouffloit du Nord de l'Oueſt, je gouvernai S. $\frac{1}{4}$ S. O. & S. S. O. Nous étions alors par 63d 20′ de latit. S., & 108d 7′ de long. Oueſt, & nous avions une groſſe houle du S. O. Je ſuivis la même
25. route, juſqu'à midi du lendemain 25, que je gouvernai droit au Sud: notre latitude étoit à ce moment de 65d 24′ S., & notre longitude de 109d 31′ Oueſt. Le vent venoit du Nord; le tems étoit doux & aſſez agréable, & nous n'appercevions pas un ſeul morceau de glace; ce qui nous parut un peu extraordinaire; car, un mois auparavant & à environ deux cens lieues à l'Eſt, nous fûmes, en quelque ſorte, enfermés par de grandes Iſles de glace, dans cette même latitude. Nous vîmes une pintade peterele, des peterels bleus, & un petit nombre d'albatroſſes brunes. Le ſoir, ſous le même méridien, & par 65d 44′ de latit. S., la déclinaiſon de l'ai-
26. mant fut de 19d 27′ Eſt; mais le lendemain, au matin, par 66d 20′ de latit. S. & la même longitude qu'on a énoncé plus haut, elle fut ſeulement de 18d 20′ Eſt: le moyen, entre ces deux termes, approche probablement davantage de la vérité.

Nous avions alors neuf petites Iſles en vue ; &, bientôt après, nous entrâmes, pour la troiſieme fois, dans le Cercle Polaire Antarctique, par 109d 31′ de longitude. A midi, voyant quelque choſe qui reſſembloit à une terre au S. E., on orienta les voiles à l'inſtant, & je portai deſſus. Bientôt après, nous ne découvrîmes plus rien ; mais je ſuivis la même route juſqu'à huit heures du lendemain, que nous fûmes bien aſſurés que c'étoit un brouillard ou de la brume : je remis le Cap au Sud, avec une jolie briſe du N. E., accompagnée d'une brume épaiſſe de neige & de pluie neigeuſe. ANN. 1774. Janvier. 27.

LES ISLES DE GLACE devinrent alors plus fréquentes qu'auparavant, & par 69d 38′ de latit. S., & 108d 12′ de longit. O., nous rencontrâmes un banc de glaces flottantes. Comme nous commencions à avoir beſoin d'eau, on mit deux chaloupes en mer, & on en prit des morceaux, qui donnerent environ dix tonneaux d'eau douce. Les matelots, qui travaillerent à cette opération, eurent froid ; mais ils étoient accoutumés à ces fatigues. Je fis de petites bordées ſur le parage où nous étions ; car une brume épaiſſe nous empêchoit de voir à deux cens verges autour de nous ; &, comme nous ne connoiſſions pas l'étendue des glaces flottantes, je n'oſai pas gouverner au Sud, avant que le tems fût clair. Nous paſſâmes ainſi la nuit, ou plutôt cette partie des vingt-quatre heures qui répondoit à la nuit ; car il n'y avoit d'autre obſcurité que celle qu'occaſionnoit les brouillards.

« A MINUIT, le thermomètre n'étoit qu'à 34d ; &, le len- 28.
» demain nous jouîmes du ſoleil le plus doux que nous euſ-
» ſions eu dans la zone-torride. Mon Pere alla, pour la

» premiere fois ſur le pont, après avoir été retenu un mois
ANN. 1774. Janvier. » au lit.

» NOUS ESPÉRIONS avancer au Sud, auſſi loin que les Na-
» vigateurs étoient allés vers le Pole Boréal. On verra que
» nous fûmes bientôt détrompés. »

29. A QUATRE HEURES DU MATIN du 29, la brume ſe diſſipa; & le jour devenant clair & ſerein, je gouvernai de nouveau au Sud, avec un joli vent du N. E. & du N. N. E. La déclinaiſon de l'aimant étoit de 22d 41′ E., par 69d 45′ de latit. S. & 108d 5′ de longit. Oueſt; & l'après-midi, à la même longitude, & par 70d 23′ de latit. S., elle fut de 24d 81′ Eſt. Bientôt le ciel s'embruma, & l'air devint très-froid. Je continuai ma route au Sud, & nous laiſſâmes derriere nous un morceau de goeſmon, couvert de bernacles, qu'une albatroſſe brune mangeoit. A dix heures, nous dépaſsâmes une Iſle de glace, qui n'avoit pas moins de trois ou quatre milles de circonférence. On en voyoit pluſieurs autres à l'avant. Le tems devenant brumeux, je ſerrai le vent au Nord; mais, en moins de deux heures, le ciel s'éclaircit & je remis le Cap au Sud.

30. LE 30, à quatre heures du matin, nous obſervâmes que les nuages au-deſſus de l'horizon au Sud, étoient d'une blancheur de neige, extraordinairement brillante. Nous ſavions que cela annonçoit une plaine de glace : bientôt on la découvrit du haut des mâts; &, à huit heures, nous étions près de ſes bords : elle s'étendoit à l'Eſt & à l'Oueſt, fort au-delà de la portée de notre vue; &, la moitié de l'horizon

étoit éclairée par les rayons de lumiere qu'elle réfléchiſſoit jusqu'à une hauteur conſidérable. Je comptai diſtinctement en-dedans de la plaine, quatre-vingt-dix ſept collines de glace, outre celles qui étoient ſur les bords, la plupart très-larges, & reſſemblant à une chaîne de montagnes s'élevant les unes ſur les autres, & ſe perdant dans les nuages. Le bord extérieur & ſeptentrional de cette immenſe plaine, étoit compoſé de glaces flottantes ou briſées, empilées & ſerrées les unes contre les autres, de maniere qu'aucun corps ne pouvoit y pénétrer; cette bordure avoit environ un mille de large: parderriere, la glace ſolide ne formoit plus qu'une ſeule maſſe très-compacte. Excepté les collines, elle étoit un peu baſſe & plate; mais ſa hauteur ſembloit s'augmenter en allant vers le Sud; &, de ce côté, on n'en appercevoit pas l'extrémité. On n'a jamais vu, je penſe, des montagnes comme celles-ci, dans les mers du Groënland, du moins je ne l'ai lu nulle part, & je ne l'ai point oui dire; de ſorte qu'on ne doit pas établir une comparaiſon entre les glaces du Nord & celles de ces parages. Il faut convenir que ces montagnes prodigieuſes ajoutent un ſi grand poids aux plaines qui les renferment, qu'il eſt bien différent de naviguer ſur cette mer glacée ou ſur celle du Groënland.

ANN. 1774. Janvier.

JE NE DIRAI PAS qu'il fût par-tout impoſſible d'avancer plus loin au Sud; mais la tentative auroit été dangereuſe & téméraire; &, dans ma poſition, aucun Navigateur, je crois, n'y auroit penſé. A la vérité, c'étoit mon opinion, ainſi que celle de la plupart des Officiers, que cette glace s'étendoit juſqu'au Pole, ou que peut-être elle touchoit à quelque terre, à laquelle elle eſt fixée dès les tems les plus anciens; qu'au

ANN. 1774. Janvier.

Sud de ce parallele, ſe forment d'abord toutes les glaces que nous trouvions çà & là au Nord; qu'elles en ſont enſuite détachées par des coups de vent, ou par d'autres cauſes, & jetées au Nord par les courans, que dans les latitudes élevées, nous avons toujours reconnu porter vers cette direction.

« ON REMARQUERA que nous eûmes les vents modérés » & ſouvent Eſt, dans ces hautes latitudes, comme on dit » qu'ils regnent dans la zone glaciale, du côté du Nord. Mon » Pere croyoit que tout le Pole Auſtral, juſqu'à la diſtance » de 20 degrés, plus ou moins, eſt couvert d'une glace ſolide, » & que le ſoleil en conſume chaque année les bords, qui » ſe régénerent pendant l'hiver :

Stat glacies iners,
Menſes per omnes. HORAT.

» mais je ne penſe pas qu'une terre ſoit néceſſaire pour ex- » pliquer la formation de ces glaces. »

EN APPROCHANT, nous entendîmes des penguins, mais nous n'en vîmes point; & nous n'apperçûmes qu'un petit nombre d'autres oiſeaux, qui nous donnaſſent lieu d'en conclure la proximité d'une terre. Je crois cependant qu'il doit y en avoir une au Sud de cette glace; &, dans ce cas, les oiſeaux & les autres animaux ne peuvent habiter que ſur la glace elle-même, dont elle doit être entiérement couverte. Comme j'avois l'ambition d'aller plus loin qu'aucun des premiers Navigateurs, & auſſi loin qu'il eſt poſſible à un homme de s'avancer, je ne fus pas fâché de rencontrer cet obſtacle, qui abrégeoit les dangers & la fatigue

fatigue inſéparable de la navigation des parages du Pole Auſtral. Puiſque donc il ne me reſtoit aucun moyen de marcher un pouce plus avant au Sud, je revirai & je remis le Cap au Nord : nous étions alors par 71^{d} 10$'$ de latit. S. & 106^{d} 54$'$ de longitude Oueſt. ANN. 1774. Janvier.

HEUREUSEMENT, le tems étant clair, quand nous rencontrâmes cette glace, nous la découvrîmes aſſez-tôt ; car, dès que j'eus reviré, une brume épaiſſe nous enveloppa. Le vent étoit à l'Eſt & ſouffloit frais ; de ſorte que je pus retourner une ſeconde fois ſur un eſpace, que nous avions mal examiné. A midi, le mercure, dans le thermomètre, ſe tint à 32^{d} $\frac{1}{2}$, & l'air fut extrêmement froid. Une brume épaiſſe continua avec des ondées de neige ; & nos agrêts eurent une couverture de glace de près d'un pouce d'épaiſſeur. L'après-midi du lendemain, la brume s'éclaircit par intervalles ; 31. mais le ciel étoit ſombre & nébuleux, & l'air exceſſivement froid : cependant, dans notre horizon, il n'y avoit point de glace ſur la mer.

JE PORTAI au Nord, avec un vent d'Eſt, juſqu'à l'après-midi du premier de Février ; lorſque, rencontrant des glaces 1 Février. flottantes, détachées d'une Iſle au-deſſus du vent, je mis deux chaloupes en mer ; & , après qu'on en eut pris des morceaux, je continuai ma route au Nord, & au N. E., avec de jolies briſes du S. E. accompagnées de beau tems, & quelquefois de neige & de pluie neigeuſe.

LE 4, nous étions par 65^{d} 42$'$ de latitude S., & 99^{d} 44$'$ 4. de longitude. Le lendemain, la force & la poſition du vent

ANN. 1774. 6 Février.

varierent beaucoup, & il y eut de la neige & de la pluie neigeuſe. Enfin, le 6, après un calme de quelques heures, nous atteignîmes une briſe du Sud, qui, bientôt fraîchit, ſe fixa au O. S. O., & fut ſuivi de neige & de pluie neigeuſe.

JE FORMAI alors la réſolution de marcher au Nord, & de paſſer l'hiver ſuivant en-dedans du tropique, ſi je ne découvrois point de terre, avant d'y arriver. J'étois bien perſuadé qu'il n'y a point de continent dans cette mer, à moins qu'il ne ſoit ſi loin au Sud, que les glaces le rendent inacceſſible; & ſi j'en trouvois un dans l'Océan Atlantique Auſtral, il étoit néceſſaire d'employer tout l'été à le reconnoître. D'un autre côté, en ne ſuppoſant point de terre, dans l'Océan Atlantique Auſtral, nous pouvions arriver au Cap en Avril, & finir ainſi l'expédition, du moins relativement à ce continent, premier objet du Voyage. Mais en quittant, à cette époque, la mer Pacifique du Sud, avec un bon vaiſſeau, envoyé expreſſément pour faire des découvertes, & un équipage en ſanté, des proviſions & des munitions de toute eſpèce, j'aurois manqué de conſtance, & on auroit pu m'accuſer de peu de jugement, puiſque je ſuppoſois par-là que la mer Pacifique du Sud a été ſi bien reconnu, qu'il n'y a plus rien à découvrir. Je ne penſois pas ainſi: quoique j'euſſe prouvé qu'il ne peut y avoir de continent que fort loin au Sud, il reſtoit encore de la place pour de très-grandes Iſles dans des parages, qui n'avoient pas été entièrement examinés. Pluſieurs de celles qu'on y a trouvées jadis, n'étoient d'ailleurs qu'imparfaitement reconnues, & leurs poſitions mal déterminées. Je croyois en outre qu'une campagne plus

longue au milieu de cette mer, avanceroit les progrès de la Navigation, de la Géographie, & peut-être de l'Hiſtoire Naturelle, &c. J'avois pluſieurs fois communiqué mes idées ſur cette matiere au Capitaine Furneaux; mais, comme l'exécution de ces projets dépendoit de notre Navigation au Sud, qui pouvoit durer plus ou moins, ſuivant les circonſtances, pour ne pas courir le riſque de manquer au premier objet de l'expédition, je ne pris point de parti.

ANN. 1774. Février.

PUISQU'IL ne m'étoit encore rien arrivé, qui empêchât de remplir ces vues, je me propoſois d'abord de rechercher la terre, qu'on dit avoir été découverte par Juan Fernandez, il y a environ un ſiécle, dans le 38^e^ parallele; ſi je ne la retrouvois pas, de chercher l'Iſle de Pâque ou la terre de Davis, dont on connoît ſi peu la poſition, que les tentatives faites dernièrement pour la trouver, n'ont pas réuſſi. Je projettois enſuite d'entrer dans le Tropique, & de m'avancer à l'Oueſt, en relâchant ſur les Iſles que je rencontrerois, juſqu'à notre arrivée à O-Taïti, où il falloit m'arrêter pour apprendre des nouvelles de l'Aventure. Je penſois auſſi à porter à l'Oueſt juſqu'à la terre *Auſtrale du S. Eſprit*, découverte par Quiros, & que M. de Bougainville appelle les grandes Cyclades. Quiros dit que cette terre eſt conſidérable, ou qu'elle gît dans le voiſinage de quelque terre étendue; &, comme M. de Bougainville n'a ni confirmé, ni réfuté ce dernier point, je crus qu'il valoit la peine d'être éclairci. De cette terre, mon deſſein étoit de gouverner au Sud & de retourner à l'Eſt, entre le cinquante ou le ſoixantieme parallèle; me propoſant, s'il étoit poſſible, de gagner le travers du Cap de Horn, au mois de Novembre ſuivant, tems où nous

ANN. 1774. Février.

aurions devant nous la meilleure partie de l'été, pour reconnoître la portion Auſtrale de l'Océan Atlantique. Quelque grande que fût cette entrepriſe, ſon exécution me ſembloit poſſible ; &, quand je la communiquai aux Officiers, j'eus la ſatisfaction de voir qu'ils l'adopterent avec joie. Je ne rendrois pas juſtice à ces Meſſieurs, ſi je ne déclarois pas ici qu'ils ont toujours montré beaucoup d'empreſſement à exécuter toutes les meſures que je jugeois convenables de prendre. Il eſt à peine beſoin de dire, que les matelots, de leur côté, donnerent des preuves d'obéiſſance & d'activité ; &, en cette occaſion, ils furent ſi loin de deſirer la fin du Voyage, qu'ils ſe réjouirent de le voir prolongé d'un an, & d'arriver bientôt dans un climat plus doux.

JE GOUVERNAI alors au Nord, inclinant à l'Eſt ; &, le ſoir, nous fûmes ſurpris par une furieuſe tempête du O. S. O., accompagnée de neige & de pluie neigeuſe. Elle s'éleva ſi ſubitement, qu'avant que nous puſſions plier les voiles, deux vieux huniers, que nous avions envergués, furent mis en pièces, & le reſte de la voilure fort endommagé. Le coup de vent dura, ſans la moindre interruption, juſqu'au lendemain matin qu'il commença à diminuer, mais il ſouffla cependant très-frais juſqu'à midi du 12, qu'il y eut calme.

7. 12.

NOUS ÉTIONS, par 50d 14′ de latit. S. & 95d 18′ de longitude Oueſt. « Le thermomètre avoit regagné le quarante-» huitieme degré. » Comme pluſieurs oiſeaux voltigeoient autour du bâtiment, je profitai du calme pour mettre une chaloupe en mer, & les chaſſeurs en tuerent quelques-uns, que nous mangeâmes le lendemain. L'un étoit de l'eſpèce dont

13.

on a ſi ſouvent parlé dans ce Journal, ſous le nom de poule du Port-Egmont, de l'eſpèce du goeſland, à-peu-près de la groſſeur d'un corbeau, d'un plumage brun-foncé, excepté au-deſſous de chaque aîle, où il a des plumes blanches. Les autres oiſeaux étoient des albatroſſes ou des fauchets. ANN. 1774. Février.

NOUS EUMES une briſe du N. O., après un calme de quelques heures, & nous forçâmes de voile au S. O. pendant vingt-quatre heures; &, durant cette route, nous vîmes un morceau de bois, un paquet de goëmon & un peterel plongeur. Le vent ayant tourné plus à l'Oueſt, je revirai, & je forçai de voiles au Nord, juſqu'à midi du 14; tems où nous étions par 49d 32′ de latit. S. & 95d 11′ de longit. Oueſt. Nous eûmes des calmes & des briſes légeres, qui ſe ſuccéderent l'une à l'autre, juſqu'au lendemain. 14.

LE 15, le vent fraîchit au O. N. O., & fut accompagné d'une brume épaiſſe, & d'une bruine les trois jours ſuivans. Durant cet intervalle, nous forçâmes de voiles au Nord, inclinant à l'Eſt, & je traverſai la ligne de route que j'avois ſuivi en allant à Taïti, en 1769. Je projettai de me tenir un peu plus à l'Oueſt; mais les vents forts qui ſoufflerent de ce rumb, m'en empêcherent. 15.

« UN GRAND NOMBRE de perſonnes étoient toujours attaquées de violens rhumatiſmes, qui les privoient de l'uſage de » leurs membres, mais le ſang des malades étoit ſi foible, qu'ils » avoient peu de fièvre. Quoique l'uſage de la ſour-krout eut » empêché le ſcorbut de paroître pendant le froid; cependant, comme elle eſt compoſée de choux, elle n'étoit

ANN. 1774. Février.

» pas aſſez nourriſſante pour que nous puiſſions nous paſſer
» de biſcuit & de bœuf ſalé : mais le premier étant pourri,
» & l'autre preſque conſumé par le ſel, cette nourriture
» ne rendoit pas au corps ſa force & ſa vigueur. Mon
» Pere, qui avoit éprouvé des douleurs extrêmes durant
» la plus grande partie de notre campagne au Sud-Eſt, eut
» des maux de dents, les joues enflées, des maux de goſier,
» & un mal-aiſe par tout le corps, juſqu'au milieu de
» Février, qu'il parut ſur le pont avec une maigreur
» effrayante. Le chaud, qui lui étoit ſalutaire, fut funeſte
» au Capitaine Cook : ſa maladie bilieuſe ſembloit avoir
» diſparu, mais il manquoit toujours d'appétit : le retour
» au Nord lui procura une obſtruction dangereuſe, qu'il
» voulut cacher à tout l'équipage : en s'efforçant de man-
» ger comme les autres, il accrut le mal, au lieu de le
» guérir. La douleur augmenta tellement, qu'il fut con-
» traint de garder le lit, & de recourir à une médecine
» qui, au-lieu de produire l'effet qu'on en eſpéroit, cauſa
» un vomiſſement très-fort. Il eut bientôt un hoquet
» alarmant, qui dura plus de vingt-quatre heures, & qui
» nous fit déſeſpérer de ſa vie. On eſſaya tous les remèdes,
» & tous les remèdes étoient inutiles. Il paſſa une ſemaine
» entiere dans le danger le plus imminent. Notre domeſ-
» tique tomba malade en même-tems que le Capitaine,
» & nous manquâmes de le perdre. Mais, depuis cette
» époque, il devint ſi foible, qu'il ne put nous être
» d'aucun ſervice, pendant notre route entre les Tro-
» piques. »

18. LE 18, le vent tourna au S. O. & ſouffla très-frais, mais

accompagné d'un tems clair, qui nous donna occaſion de déterminer notre longitude par pluſieurs obſervations de lune que firent Meſſieurs Wales, Clarke, Gilbert & Smith. Le réſultat moyen fut de 94d 19′ 30″ Oueſt : la montre de M. Kendal indiquoit en même-tems 94d 46′ Oueſt, & notre latitude étoit de 43d 53′ Sud. Le vent ne ſe tint pas long-tems au S. O. avant de retourner à l'Oueſt, & au Oueſt-Nord-Oueſt. ANN. 1774. Février.

COMME nous avançions au Nord, le changement de l'air nous affecta d'une maniere plus ſenſible. Le 20, à midi, nous étions par 39d 58′ de latitude S. & 94d 37′ de longitude O. Le ciel étoit clair & agréable, & je puis dire que ce fut le ſeul jour d'été que nous ayions eu depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande. Le mercure dans le thermomètre s'éleva à 66d. 20.

NOUS CONTINUAMES à gouverner au Nord, parce que le vent reſtoit dans l'ancien rumb; &, le lendemain, à midi, nous étions à 37d 54′ de latitude Sud; c'eſt-à-dire, dans le parallèle où l'on place l'Iſle découverte par Juan Fernandez. Rien cependant n'annonçoit une terre dans notre voiſinage. 21.

LE LENDEMAIN, à midi, notre latitude fut 36d 10′ S., & notre longitude 94d 56′ Oueſt. Bientôt après, le vent tourna au S. S. E., & me mit en état de gouverner O. S. O. Je crus qu'en ſuivant cette direction, je trouverois plus probablement la terre que je cherchois, & cependant je n'avois aucune eſpérance de réuſſir; car une large houle creuſe venoit du même 22.

rumb. Je ſuivis cependant cette route juſqu'au 25, que le vent ayant paſſé de nouveau à l'Oueſt, j'abandonnai mes recherches, & je portai au Nord, afin d'atteindre la latitude de l'Iſle de Pâque : nous étions alors par 37d 52′, & 101d 10′ Oueſt de longitude. « La ſituation dangereuſe » où ſe trouvoit le Capitaine, fut peut-être la raiſon pour » laquelle nous n'avançâmes pas plus loin au Sud. »

ANN. 1774. 25 Février.

J'ÉTOIS BIEN ASSURÉ que la terre découverte par Juan Fernandez, ſi jamais elle a exiſté, ne peut être qu'une petite Iſle : car il y a peu d'eſpace pour une grande terre, ainſi qu'on le voit clairement par les routes du Capitaine Wallis, de M. de Bougainville, de l'Endéavour, & celle de la Réſolution. Si l'on veut lire des détails ſur la découverte dont il eſt ici queſtion, on les trouve dans la Collection des Voyages à la mer du Sud par M. Dalrymple. Cet Ecrivain place la terre ſous le méridien de 90d, où je crois qu'elle ne peut pas être, puiſque M. de Bougainville ſemble avoir reconnu les parages ſous ce méridien, & nous avions alors examiné la mer depuis le 94d juſqu'au 101d. Il n'eſt pas probable qu'elle giſſe à l'Eſt de 90d ; parce que, dans ce cas, elle auroit été apperçue par les vaiſſeaux qui vont des parties Nord, aux parties méridionales de l'Amérique. M. Pingré, dans un petit Traité ſur le Paſſage de Vénus, publié en 1768, donne des détails ſur une terre qu'on dit avoir été découverte par les Eſpagnols, en 1714, à 38d de latitude, & à 550 lieues de la côte du Chili ; c'eſt-à-dire, à 110 ou 111d de longitude Oueſt, & à un ou deux degrés de la route de l'Endéavour, de ſorte qu'il eſt difficile que ce ſoit là ſa poſition. En un mot, elle ne peut

être

être qu'aux environs du 106 ou 108ᵈ du méridien Oueſt, & alors ce n'eſt qu'une petite Iſle, ainſi que je l'ai déjà obſervé. ANN. 1774. Février.

COMME ma colique bilieuſe me retenoit toujours au lit, M. Cooper, le premier Officier ſous moi, avoit la conduite du vaiſſeau, & je fus fort ſatisfait de ſa petite adminiſtration. Les ſymptomes les plus dangereux de ma maladie, ne ſe diſſiperent qu'après bien des ſoins. M. Patten, Chirurgien de la Réſolution, me donna des preuves d'un habile Médecin, & d'une garde compatiſſante, & je reconnoîtrois mal ſes ſoins envers moi, ſi je ne lui témoignois pas ma reconnoiſſance d'une maniere publique. Quand je commençai à guérir, un chien appartenant à M. Forſter qui l'aimoit beaucoup, fut la victime de mon eſtomac délicat. Il n'y avoit aucune autre viande fraîche à bord, & j'eus du goût pour cette chair, ainſi que pour le bouillon qu'on en fit, lorſque je ne pouvois ſupporter aucune autre nourriture: ce mets, qui auroit rendu la plupart des Européens malades, me donna de la force & avança ma convaleſcence; tant il eſt vrai que la néceſſité ne connoît point de loi.

« LES SOINS EXTRÊMES de M. Patten manquerent de » le faire mourir. Comme il paſſa pluſieurs nuits ſans pren- » dre de repos, & qu'il quittoit à peine le lit du Capi- » taine, afin de dormir une heure pendant le jour, nous » tremblâmes pour ſa vie, de laquelle dépendoit, en quel- » que ſorte, celle de preſque toutes les perſonnes de l'équi- » page. Il eut une maladie de bile, qui fut dangereuſe à

ANN. 1774. Février.

» cauſe de la foibleſſe de ſon eſtomac, & il eſt très-proba-
» ble, que ſi nous n'avions pas rencontré terre prompte-
» ment, il auroit été la victime de l'exactitude & de la
» conſtance avec laquelle il remplit ſes devoirs de Chi-
» rurgien. »

28. LE 28, par 33d 7′ de latitude S., & 102d 33′ de longitude O., nous commençâmes à voir des poiſſons volans, des oiſeaux d'œufs & des *nodies*, qui, à ce qu'on dit, ne vont pas à plus de 60 ou 80 lieues de terre, mais on n'eſt pas aſſuré de cela. Perſonne ne ſait à quelle diſtance s'écartent des côtes les oiſeaux de mer; pour moi, je ne crois point qu'il y en ait un ſeul ſur lequel on puiſſe compter, pour annoncer, avec certitude, le voiſinage de terre.

PAR 30d 30′ de latitude S., & 101d 45′ de longitude O., nous commençâmes à voir des frégates: par 29d 44′ de latitude, & 100d 45′ de longitude Oueſt, nous eûmes calme près de deux jours, &, pendant cet intervalle, la chaleur fut inſupportable; mais, ce qu'il faut remarquer, il y eut une très-groſſe houle du S. O.

« LE SCORBUT faiſoit de grands progrès, & j'en eus une
» forte atteinte. Des taches livides, des gencives gâtées,
» l'enflure de mes jambes, jointes à des douleurs violen-
» tes, m'affoiblirent extrêmement dans l'eſpace de peu
» de jours; & mon eſtomac étant dérangé, je ne pus pas
» prendre aſſez de moût pour diſſiper le mal. Beaucoup
» d'autres perſonnes, qui ſe traînoient péniblement ſur les
» ponts, étoient dans le même cas.

» DEPUIS TROIS JOURS le ciel étoit clair & ſerein, & la » chaleur de l'air rendoit le tems agréable ; mais nous étions » impatiens d'arriver à un endroit où l'on pût trouver des » rafraîchiſſemens. » ANN. 1773. Février.

LE 6 de Mars, le calme fut ſuivi d'un vent d'Eſt, avec lequel je gouvernai N. O. juſqu'à midi du 8, lorſque par 27^d 4′ de latitude S., & 103^d 58′ de longitude O., je mis le Cap à l'O. Je rencontrois chaque jour un grand nombre d'oiſeaux, tels que des frégates, des oiſeaux du Tropique, & des oiſeaux d'œuf, des *nodies*, des fauchets, &c. Nous paſſâmes à côté de pluſieurs morceaux d'éponge, & d'une petite feuille ſéche, reſſemblant à une baie. Bientôt après un ſerpent de mer, pareil, à tous égards, à celui que nous avions vus auparavant aux Iſles du Tropique, frappa nos regards. Nous apperçûmes auſſi quantité de poiſſons ; mais nous étions de ſi mauvais pêcheurs, que nous prîmes ſeulement quatre albacores, qui furent très-agréables à l'équipage, & ſur-tout à moi, qui ſortois de maladie. « La moindre peſoit 23 livres ; nous n'avions pas mangé » de poiſſon frais depuis cent jours. » 6 & 8 Mars.

CHAPITRE VII.

Suite du Paſſage de la Nouvelle-Zélande à l'Iſle de Pâque ; Relâche & Incidens à l'Iſle de Pâque. Expédition pour découvrir l'intérieur du Pays. Deſcription de quelques-unes des Statues Giganteſques, les plus ſurprenantes qu'on y trouve.

ANN. 1774. 11 Mars. LE 11, à huit heures du matin, on vit du haut des mâts une terre dans l'Oueſt; & à midi, on obſerva de deſſus le pont qu'elle s'étendoit du O. $\frac{3}{4}$ N. au O. $\frac{1}{4}$ S. O. à la diſtance d'environ douze lieues.

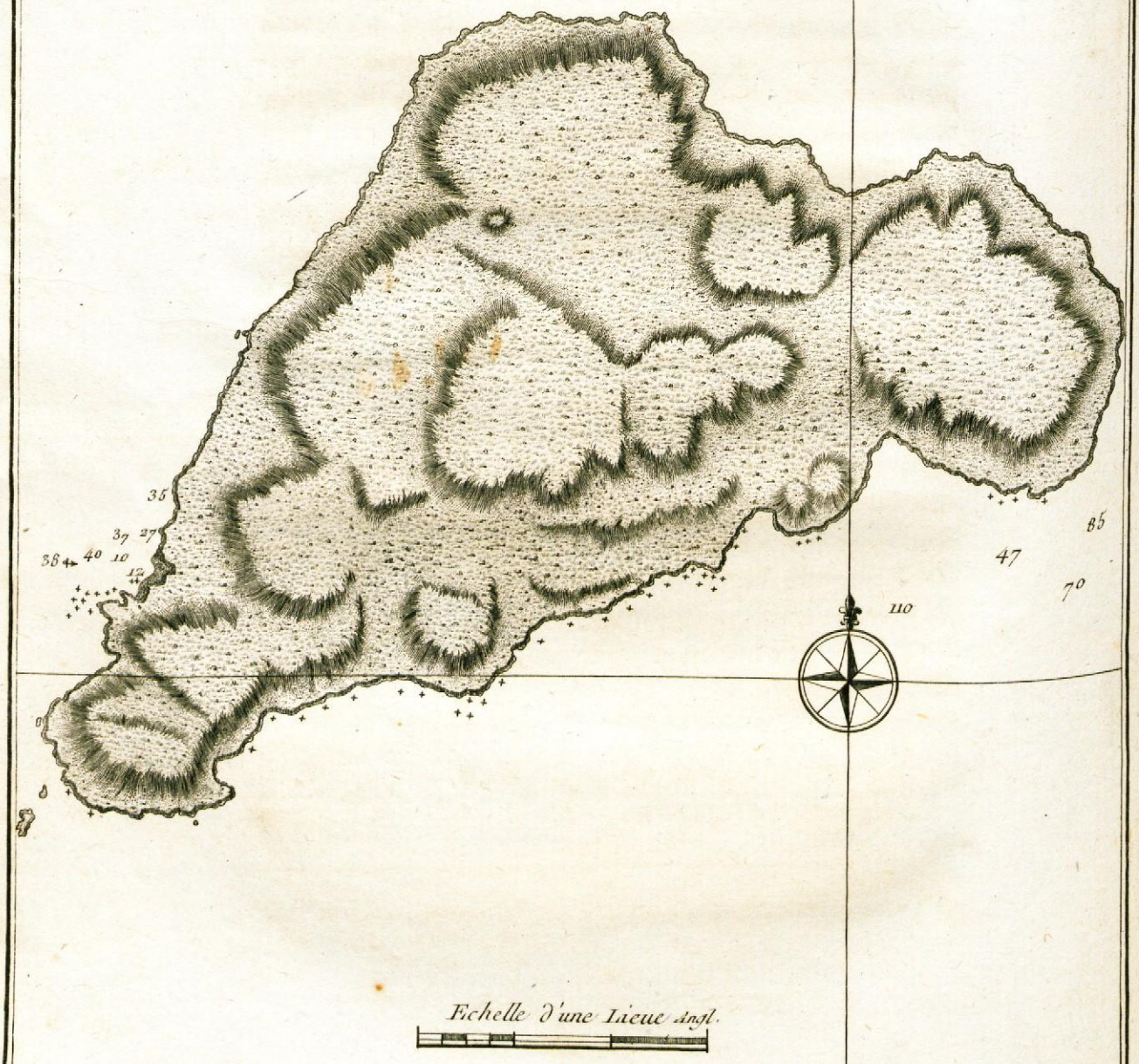
« IL EST DIFFICILE de décrire la joie que reſſentit l'équi-
» page. Nous avions paſſé trois mois & demi ſans voir
» terre, & les tempêtes, les dangers, les changemens de
» climat, la mauvaiſe nourriture, & les fatigues de toute
» eſpèce, avoient affoibli tout le monde. Chacun reprenoit
» ſon courage & ſa gaieté : nous croyions être parvenus à
» la fin de nos maux, &, d'après la deſcription du Navi-
» gateur Hollandois, nous comptions trouver des volailles,
» & des fruits en abondance. »

JE NE DOUTAI POINT que ce ne fût la terre de Davis ou

Isle de Pâques.

Latitude 27°, 05', 30". S.

Longitude 109°. 46', 20", Ouest de Greenwich



Benard Direx.

l'Iſle de Pâque ; car ſon aſpect du point où nous étions, correſpondoit parfaitement à ce qu'en dit Wafer : je m'attendois à découvrir l'Iſle baſſe ſabloneuſe que rencontra Davis, ce qui auroit confirmé mon opinion ; mais je fus trompé. A ſept heures du ſoir, l'Iſle nous reſtoit du N. 62^{d} O. au N. 87^{d} O. à au moins cinq lieues : dans cette poſition, une ligne de cent quarante braſſes ne rapporta point de fond. Nous paſſâmes la nuit ayant alternativement des ſouffles de vent & des calmes. ANN. 1774. Mars.

« L'ISLE étoit alors d'un aſpect noir & un peu déſa-
» gréable. Nous nous amuſâmes à prendre des goulus de
» mer, dont pluſieurs nageoient autour du vaiſſeau, & ſe
» jetoient avidement ſur l'hameçon, qui étoit amorcé
» de porc ou de bœuf ſalé. »

LE LENDEMAIN, à dix heures du matin, il s'éleva une briſe du O. S. O. & je forçai de voiles ſur la terre ; à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes des habitans & quelques-unes de ces ſtatues coloſſales, dont parlent les Auteurs du Voyage de Roggewin (*a*). 12.

« A MESURE que nous avançions, la terre ſembloit peu
» fertile : il y avoit peu de verdure, & on y voyoit à peine
» quelques buiſſons ; mais, dans notre ſituation, le rocher
» le plus ſtérile étoit un charmant ſpectacle. Ce qui attiroit
» davantage nos regards, c'étoient les ſtatues que l'équipage

(*a*) Voyez la Collection des Voyages de Dalrymple. *Vol. II.*

ANN. 1774. Mars.

» de Roggewin prit pour des idoles *(a)* ; mais nous » conjecturâmes, dès-lors, que ce ſont des monumens » érigés en l'honneur des morts, tels que les Taïtiens & les » autres Inſulaires de la mer du Sud en érigent près de » leurs cimetieres, & qu'ils appellent *E-tée.*»

A QUATRE HEURES, P. M. nous étions à une demi-lieue au S. S. E. & N. N. O. de la pointe N. E. de l'Iſle ; & en ſondant on trouva trente-cinq braſſes, fond de ſable brun. Je revirai, & je tâchai d'entrer dans une ouverture qui ſembloit une baie, ſur la côte occidentale de la pointe ou du côté S. E. ; mais la nuit nous ſurprit, avant d'en venir à bout, & je louvoyai ſous la terre juſqu'au lendemain, ayant des ſondes de ſoixante-quinze à cent dix braſſes, même fond que ci-deſſus.

« NOUS VIMES une plus grande quantité de feux aux » environs des colonnes dont on vient de parler ; les Hol- » landois, qui en obſerverent auſſi, les prirent pour des » ſacrifices aux idoles ; mais il eſt plus probable que les » Naturels les avoient allumés, afin d'y apprêter leurs » alimens.

» NOUS PASSAMES la ſoirée à remarquer l'exactitude avec » laquelle notre vaiſſeau trouvoit la longitude. Nous étions » arrivés directement à cette Iſle, quoique pluſieurs autres » Navigateurs, tels que Byron, Carteret, Wallis, &

(*a*) Voyez la Collection des Voyages de la mer du Sud, par M. Dalrymple.

» Bougainville l'euſſent manqué, après avoir pris leur point
» de départ d'une Iſle auſſi peu éloignée que celle de Juan
» Fernandez : il paroît que le Capitaine Carteret s'égara
» uniquement à cauſe d'une latitude fautive dans les Tables
» Géographiques qu'il conſulta. Nous admirions la conſ-
» truction ingénieuſe de nos deux montres marines *(a)*.
» Malheureuſement celle de M. Arnold s'arrêta immédia-
» tement, après avoir quitté la Nouvelle-Zélande, au mois
» de Juin 1773 ; mais celle de M. Kendall eſt allé parfai-
» tement juſqu'à notre retour en Angleterre. Il ſemble ce-
» pendant que, dans une longue route, il faut plus compter
» ſur les obſervations des diſtances de la lune au ſoleil &
» aux étoiles, ſi elles ſont faites avec de bons inſtrumens,
» que ſur les gardes-tems. La méthode de déduire la
» longitude, d'après les diſtances du ſoleil & de la lune, ou
» de la lune & des étoiles, une des découvertes les plus
» précieuſes qu'ait fait la navigation, doit immortaliſer ſes
» premiers Inventeurs. Tobias Mayer, Profeſſeur Allemand
» à Gottingen, fut le premier qui entreprit la tâche labo-
» rieuſe de calculer des Tables pour cela ; & le Parlement
» d'Angleterre a accordé une récompenſe à ſes héritiers.
» Depuis ſa mort, de nouveaux calculs ont rendu ſa
» méthode ſi facile, que la longitude en mer ne ſera peut-
» être jamais déterminée avec plus de préciſion par aucun
» autre moyen.

ANN. 1774. Mars.

» LA LATITUDE de l'Iſle de Pâque correſpond, à une
» minute ou deux près, avec celle qui eſt marquée dans

(*a*) Voyez ce qu'en dit le Capitaine Cook dans l'Introduction générale.

ANN. 1774. Mars.

» le Journal manuſcrit de Roggewin (*a*), & ſa longitude » n'eſt fautive que d'un degré. La latitude que lui donnent » les Eſpagnols, eſt auſſi exacte ; mais ils ſe trompent ſur la » longitude d'environ trente lieues. »

13. LE 13, à huit heures du matin, le vent, qui avoit été variable la plus grande partie de la nuit, ſe fixa au S. E. & ſouffla par raffales accompagnées de pluie; mais bientôt le tems redevint beau. Comme le vent donnoit alors directement ſur la côte S. E. qui ne met pas autant à l'abri que je le crus au premier coup-d'œil, je reſolus de chercher un mouillage ſur les côtés Oueſt & N. O. de l'Iſle. Dans cette vue, j'arrivai vent arriere autour de la pointe méridionale, en travers de laquelle il y a deux petits iſlots ; l'un plus près de la pointe élevée & ſe terminant en pic, & l'autre bas & plat. Après avoir doublé la pointe & être parvenus devant une greve ſablonneuſe, nous trouvâmes les ſondes de trente à quarante braſſes, fond de ſable, à environ un mille de la côte.

« NOUS NE CESSIONS de regarder le rivage compoſé de » roches briſées, dont l'aſpect caverneux & la couleur noire » & ferrugineuſe, annonçoit des veſtiges d'un feu ſouter- » rain. Nous obſervâmes ſur-tout deux rochers : la forme » de l'un étoit ſinguliere, il reſſembloit à une colonne ou » obéliſque énorme, & tous les deux étoient remplis d'une

(*a*) Voyez les Vies des Gouverneurs de Batavia; elle y eſt marquée à 27 degrés 4 minutes Sud de latitude, & 265 degrés 42 minutes Eſt de Teneriffe, ou à 110 degrés 45 minutes Oueſt de Londres.

» quantité

» quantité innombrable d'oiſeaux de mer, dont les cris
» diſcordans aſſourdiſſoient nos oreilles. A meſure que
» nous avançions, le terrain s'inclinoit doucement vers la
» mer. Sur la pente, nous découvrîmes pluſieurs planta-
» tions à l'aide de nos lunettes; en général cependant la ſur-
» face de l'Iſle paroiſſoit très-déſerte & très-ſéche. Mais nos
» yeux, privés ſi long-tems du doux ſpectacle de la ver-
» dure, ſe portoient, ſans ceſſe, ſur cette Iſle, où nous
» appercevions des Naturels preſque nuds, qui deſcen-
» doient précipitamment du haut des collines pour ſe
» rendre à la greve. »

ANN. 1774. Mars.

BIENTÔT une pirogue, montée par deux hommes, s'approcha de nous; ils apporterent des plantains, qu'ils monterent dans notre vaiſſeau à l'aide d'une corde, & ils retournerent enſuite à terre; ce qui nous donna une bonne opinion des Inſulaires, & nous fit eſpérer de trouver ici les rafraîchiſſemens dont nous avions beſoin.

« DÈS que les Indiens furent près de nous, pour de-
» mander une corde, ils prononcerent le même mot
» que les Taïtiens. Ce fut un ſingulier ſpectacle que ce-
» lui qu'offroit tout l'équipage, qui s'approcha afin de con-
» templer les bananes qu'ils nous envoyerent. Chacun deſi-
» roit de manger de ces beaux fruits. Toutes les phyſiono-
» mies reſpiroient la joie. Au moins cinquante d'entre-nous
» s'efforcerent de commencer une converſation avec les
» Naturels de la pirogue; &, comme tout le monde leur
» parloit à-la-fois, ils ne pouvoient répondre à perſonne.
» Le Capitaine Cook leur jetta des rubans, des médailles

ANN. 1774. Mars.

» & des grains de verre, pour les remercier de leurs préſens. » Ils parurent les admirer beaucoup, & ils les emporterent » ſur-le-champ à terre. En nous quittant, ils attacherent à » une ligne de pêche, qui pendoit à l'un des côtés du bâti- » ment, une petite pièce d'étoffe, de la même écorce que » celle des Taïtiens & peinte en jaune. D'après quelques » paroles qu'ils proférerent, nous conclûmes que leur langue » eſt un dialecte du Taïtien, qui eſt ainſi répandu juſqu'aux » deux extrémités de la mer du Sud; tout, d'ailleurs en » eux, confirmoit cette opinion, & annonçoit que les deux » peuples ont une origine commune. Ils étoient d'une ſtature » moyenne, mais un peu mince; leurs traits reſſembloient » à ceux des Taïtiens, mais ils étoient moins agréables; » l'un d'eux avoit une barbe d'environ un demi-pouce; » l'autre ne paroiſſoit pas âgé de plus de dix-ſept ans. Ils » étoient *tatoués* comme les Naturels des Iſles de la Société, » des Iſles des Amis & de la Nouvelle-Zélande; mais des » piquures couvroient tout leur corps parfaitement nud. Ce » qui nous frappa le plus, fut la groſſeur de leurs oreilles, » dont le bas, ſi alongé qu'il appuyoit preſque ſur l'épaule, » étoit percé d'un très-grand trou, où l'on mettoit aiſé- » ment quatre ou cinq doigts. Leur pirogue à balancier » compoſée de différentes petites pièces, qui n'avoient pas » plus de quatre ou cinq pouces de large, & deux ou trois » pieds de long, étoit d'environ dix ou douze pieds de lon- » gueur: chaque homme tenoit une pagaie, dont la pale » étoit auſſi de pluſieurs pièces. Tous ces faits ſont d'accord

(*a*) Voyez la Collection de M. Dalrymple, *Tome II.* ou l'Hiſtoire de l'expédition des trois Vaiſſeaux; *Tome I.* à la Haye, 1771.

» avec ce que dit le Voyage de Roggewin, imprimé à
» Dort, en 1728 (*a*); il nous parut d'ailleurs que l'Iſle man-
» que de bois, quoiqu'on aſſure le contraire dans la Re-
» lation du Sergent-Major, dont on a déjà fait mention (*b*). »

ANN. 1774. Mars.

JE CONTINUAI à ranger la côte, & je découvris la pointe ſeptentrionale de l'Iſle, ſans appercevoir un meilleur mouillage que celui que nous avions dépaſſé. Je revirai donc, afin de retourner au premier endroit.

SUR CES ENTREFAITES, j'envoyai le Maître dans une chaloupe, pour ſonder le rivage. Il revint à cinq heures du ſoir; &, bientôt après, on jeta l'ancre, par trente-ſix braſſes devant la greve ſablonneuſe, dont on a parlé plus haut. Comme le Maître s'avançoit vers la côte, avec une chaloupe, un des Naturels, qui s'approcha de lui à la nage, demanda inſtamment d'être amené au vaiſſeau, où il paſſa deux nuits & un jour. La premiere choſe qu'il fit, après avoir monté à bord, fut de meſurer la longueur de notre bâtiment, depuis le couronnement juſqu'à l'arriere, & nous remarquâmes que, pour compter les braſſes, il exprimoit les nombres par les mêmes termes que les Taïtiens : ſon langage étoit d'ailleurs inintelligible pour nous.

« DÈS que les Inſulaires obſerverent notre chaloupe en
» mer, ils ſe raſſemblerent ſur la côte, près de l'endroit
» où nos gens ſembloient vouloir aborder. Au milieu d'une
» foule d'hommes, nous en vîmes de revêtus d'une brillante

(*a*) Voyez la Collection de M. Dalrymple.
(*b*) *Ibid. Vol. II.* ou Hiſtoire, &c. *Vol. I.*

ANN. 1774. Mars.

» étoffe jaune, ou plutôt couleur d'orange, & nous les » prîmes pour des Chefs. Nos yeux débrouilloient auſſi l'aſ- » pect des maiſons, qui ſembloient très-baſſes & longues, » plus élevées dans le milieu, & ſe terminant en pointe » vers les deux extrémités. Elles avoient la forme d'une » pirogue dont la quille ou le fond eſt tourné en haut. On » appercevoit une petite porte, ſi baſſe qu'il faut ſe baiſſer » pour y entrer.

» L'INDIEN, que le Maître amena à bord, avoit environ » cinq pieds huit pouces; & beaucoup de poils ſur la poi- » trine & ſur tout le corps. Son viſage étoit brun; ſa » barbe forte, mais courte, & noire comme les cheveux » de ſa tête, courts auſſi. Le *tatouage* de ſes jambes offroit » des compartimens d'un goût que je n'ai remarqué nulle » part. Tout ſon vêtement conſiſtoit en un ceinturon, » pendoit un réſeau trop clair pour rien cacher à la vue. » d'où Un os plat, à peu-près de la forme d'une langue, & » d'environ cinq pouces de long, placé ſur ſa poitrine, te- » noit à un collier. Il nous dit que c'étoit un os de marſouin, » (*Eevée Toharra*) & il employa préciſément les mêmes » mots qu'auroit employé un Taïtien; afin de ſe faire » mieux entendre, il lui donna auſſi le nom d'*Eevée-* » *Eeka*, & nous reconnûmes que cela ſignifioit l'os d'un » poiſſon (*a*).

» M. GILBERT nous raconta que dès que l'Indien ſe fût aſſis

(*a*) Eeya à Taïti, & Eeké à la Nouvelle-Zélande, & aux Iſles des Amis, ſignifient un poiſſon.

» dans la chaloupe, il ſe plaignit du froid, & qu'il fit des geſtes très-intelligibles; on lui donna une jaquette; on mit un chapeau ſur ſa tête, & c'eſt dans cet équipage qu'il parut ſur le pont. Nous lui offrîmes des clous, des médailles, des cordons de grains de verre, qu'il nous pria de lui attacher autour du front. Il montra d'abord de la crainte & de la défiance, & il demanda ſi nous le tuerions comme un ennemi (*Matté-Toa*)? mais quand nous l'eûmes aſſuré qu'on le traiteroit fort amicalement, il ſe crut en ſûreté, & au-lieu de témoigner de l'inquiétude, il ne parla que de danſer (*héeva*). Nous eûmes peine à le deviner au premier moment; mais, après lui avoir fait nommer les différentes parties du corps, nous reconnûmes bientôt que ſon langage approchoit de celui des Iſles de la Société. Lorſque nous prononcions un mot qu'il n'entendoit pas, il le répétoit pluſieurs fois, avec des regards qui exprimoient fortement ſon ignorance. A l'approche de la nuit, il dit qu'il vouloit aller dormir, & il ſe plaignit encore du froid. Mon pere lui donna une étoffe de Taïti, de l'eſpèce la plus épaiſſe; il s'en couvrit, en diſant qu'il la trouvoit aſſez chaude. On le mena enſuite à la chambre du Maître; il s'y coucha ſur une table, & dormit tranquillement toute la nuit.

ANN. 1774. Mars.

» ŒDIDÉE, qui avoit déjà montré de l'impatience d'aller à terre, fut très-charmé de trouver que les Habitans de cette Iſle, parloient preſque ſa langue; il entreprit pluſieurs fois de converſer avec l'Inſulaire qui étoit à bord; mais il fut interrompu par les queſtions que d'autres perſonnes du vaiſſeau propoſoient à notre hôte.

ANN. 1774. Mars.

» UN GRAND NOMBRE de colonnes noires, rangées le » long de la côte, frappoient nos yeux de toutes parts; » pluſieurs étoient élevées ſur des plates-formes, nous y » diſtinguions déjà quelque choſe de reſſemblant à une » tête, & à des épaules humaines vers la partie ſupérieure; » mais le bas paroiſſoit une roche groſſiere & informe. » Souvent nous en comptions deux, quatre & cinq dans » un même grouppe. Nous découvrîmes peu de plan- » tations vers l'extrémité Nord-Eſt. La terre y eſt beau- » coup plus eſcarpée que dans le milieu, & nous obſer- » vions qu'il n'y avoit pas, ſur toute l'Iſle, un arbre qui » ſurpaſsât la hauteur de dix pieds.

» ON REMARQUERA qu'ils ont auſſi l'uſage de ſe *tatouer*; » qu'ils fabriquent également des étoffes avec une écorce » d'arbre; que la forme & le travail de leurs maſſues, & » la maniere d'apprêter leurs alimens, ſont les mêmes. » D'ailleurs le dialecte de l'Iſle de Pâque, eſt pareil, à » beaucoup d'égards, à celui de la Nouvelle-Zélande, ſur- » tout dans la dureté de la prononciation & l'emploi des » gutturales, & il a auſſi quelque choſe de celui de Taïti. » Le Gouvernement Monarchique confirme encore l'affi- » nité qui eſt entre les Habitans de l'Iſle de Pâque & les » Inſulaires des Tropiques: ſeulement l'étendue de prérога- » tive des Chefs varie, ſuivant le degré de fertilité des » Iſles, & l'opulence & le luxe du peuple. »

AYANT MOUILLÉ trop près du bord de la greve, une briſe fraîche, qui ſouffla de terre vers les trois heures du
14. lendemain matin, nous chaſſa au large; &, après qu'on eut

relevé l'ancre, je fis voile de nouveau pour regagner la côte. Tandis que le vaiſſeau exécutoit ces manœuvres, j'allai à terre, accompagné de quelques-uns de nos Meſſieurs, afin de connoître ce que l'Iſle pourroit nous fournir. Nous débarquâmes ſur un rivage ſablonneux, ou étoient aſſemblés cent ou cent cinquante Naturels, qui montroient tant d'envie de nous voir, que pluſieurs ſe jetterent à la nage, & vinrent à la rencontre de nos chaloupes. Je leur diſtribuai d'abord des bagatelles ; &, par ſigne, je leur demandai enſuite à manger. A l'inſtant, ils nous offrirent des patates, des plantains ou des cannes à ſucre ; & ils les échangerent contre des clous, des miroirs & des morceaux d'étoffe. ANN. 1774. Mars.

ILS NOUS PROUVERENT bientôt qu'ils ſont d'habiles voleurs ; & qu'ils trompent dans leurs échanges. Nous avions peine à garder nos chapeaux ſur nos têtes : ſur-tout il n'étoit preſque pas poſſible de conſerver quelque choſe dans nos poches, pas même ce que nous avions acheté ; car ils guettoient tous les momens de prendre ce que nous poſſédions ; de ſorte qu'après nous avoir vendu deux ou trois fois les mêmes fruits ou les mêmes outils, leur adreſſe venoit encore à bout de les remporter à terre.

EN PARTANT d'Angleterre, on m'apprit qu'un vaiſſeau Eſpagnol avoit viſité cette Iſle en 1769. Ce que nous voyions, nous en fourniſſoit des preuves : l'un d'eux avoit un chapeau bordé & trouſſé à l'Européenne ; un autre portoit un habit de Grégo, & un troiſieme un mouchoir de ſoie rouge. Ils ſembloient auſſi connoître l'uſage des fuſils, & paroiſſoient beaucoup redouter ces armes. Roggewin qui,

ANN. 1774. Mars.

ſi nous en croyons les Rédacteurs de ſon Voyage, leur en fit ſentir les terribles effets, leur inſpira ſans doute cette frayeur.

PRÈS de la place de débarquement, on trouve auſſi quelques-unes de ces fameuſes ſtatues, ſur leſquelles je reviendrai dans un autre endroit. Le pays paroiſſoit ſtérile & ſans bois : il y a cependant pluſieurs plantations de patates, de plantains & de cannes à ſucre ; nous apperçûmes auſſi des volailles, & nous trouvâmes un puits d'eau ſaumâtre. Comme nous manquions de ces deux articles, & que les Naturels montroient de la diſpoſition à nous obliger, je réſolus de relâcher ici un jour ou deux. De retour à bord, je jettai l'ancre en conſéquence, par trente-deux braſſes, fond de beau ſable brun, à environ un mille de la côte la plus proche, la pointe Sud d'une petite baie, au fond de laquelle eſt la greve ſablonneuſe, dont j'ai fait mention, nous reſtant à l'E. S. E., à un mille & demi de diſtance. Les deux Iſlots de roche, qui giſſent en travers de la pointe méridionale de l'Iſle, étoient cachés derriere une pointe au Nord. Ils nous reſtoient S. $\frac{3}{4}$ O. à quatre milles & nous avions l'autre extrémité de l'Iſle au N. 25^{d} E., à environ ſix milles : la greve eſt la meilleure marque à laquelle on puiſſe reconnoître ce mouillage, parce que c'eſt la ſeule qu'il y ait ſur ce côté de l'Iſle.

« QUOIQUE mes jambes fuſſent très-enflées, & que je » puſſe à peine marcher, je deſcendis à terre avec le Ca» pitaine, mon Pere, le Docteur Sparrman, &c. Des Na» turels preſque tout nuds, nous reçurent ſur le rivage : » pluſieurs

» pluſieurs avoient un ceinturon, d'où pendoit par-
» devant un morceau d'étoffe de ſix ou huit pouces de
» long, ou un rézeau. Un très-petit nombre portoient un
» manteau qui deſcendoit juſqu'au genou : l'étoffe reſſem-
» bloit à celle de Taïti par la texture, & ils l'avoient
» piquée pour la rendre plus durable. La plupart de
» ces manteaux étoient peints en jaune, avec de la ra-
» cine de terre-mérite. Nous n'apperçûmes que peu
» d'armes parmi eux, quelques-uns cependant avoient des
» lances ou des piques, armées à la pointe d'un morceau
» triangulaire, d'une lave noirâtre & tranſparente, (*pumex*
» *vitreus*. Linn.) qu'on appelle communément agate d'Iſ-
» lande. L'un d'eux tenoit une maſſue de combat, d'un
» morceau épais de bois d'environ trois pieds de long,
» ſculptée à une extrémité, & d'autres avoient de courtes
» maſſues, exactement pareilles aux Patoo-Patoos de la Nou-
» velle-Zélande. En général, on reconnoiſſoit à leur figure
» toute la ſtérilité du pays : leur taille étoit inférieure à celle
» des Habitans des Iſles de la Société & des Iſles des Amis,
» & je ne vis pas un ſeul homme d'une haute ſtature. Leur
» corps étoit plus maigre, & leur viſage plus mince que
» celui d'aucun autre peuple de la mer du Sud. Leur défaut
» de vêtemens, & leur empreſſement à obtenir nos mar-
» chandiſes, ſans rien offrir en retour, ſembloient être des
» preuves ſuffiſantes de pauvreté. Chaque partie de leur
» corps, & le viſage en particulier, étoient ſingulièrement
» *tatoués ;* les femmes, dont le nombre ne ſurpaſſoit pas
» neuf ou dix, avoient auſſi ſur le viſage des piquures qu'on
» eût pris pour des mouches tels qu'en mettent nos Dames.
» Peu ſatisfaits de leur teint brun-clair, elles s'étoient peintes

ANN. 1774. Mars.

ANN. 1774. Mars.

» toute la face avec une craie rougeâtre, ſur laquelle elles » appliquent, en outre, l'orange brillant de la racine de » terre-mérite, ou des rayures élégantes de blanc de co- » quilles. Leurs vêtemens paroiſſoient peu amples, com- » parés à ceux des Taïtiennes. Les traits des deux ſexes » étoient minces, mais point ſauvages, quoique le ſoleil, » auquel les expoſe leur pays ſtérile, ait refferré leur front, » & retiré, vers les yeux, les muſcles du viſage. Leur nez, » ſans être trop large, eſt un peu plat entre les yeux; leurs » lévres ſont fortes, quoiqu'elles n'aient pas l'épaiſſeur de » celles des nègres; leurs cheveux noirs & bouclés, mais » ils n'ont jamais plus de trois pouces de longueur; » leurs yeux d'un brun foncé & petits; le blanc s'y » apperçoit moins que chez les autres Peuples des » mers du Sud. J'ai déjà parlé de la longueur de leurs » oreilles, qu'ils alongent, en mettant dans le trou » des feuilles roulées de canne à ſucre qui ſont très- » élaſtiques.

» L'ACTION trop forte du ſoleil ſur leur tête, les a » contraint d'imaginer différens moyens de s'en garantir. » La plupart des hommes portent un cercle d'environ deux » pouces d'épaiſſeur, treſſé avec de l'herbe d'un bord à » l'autre, & couvert d'une grande quantité de ces longues » plumes noires, qui décorent le col des frégates: d'autres » ont d'énormes chapeaux de plumes de goiland brun, » preſqu'auſſi larges que les vaſtes perruques des Juriſcon- » ſultes Européens; & pluſieurs enfin, un ſimple cerceau » de bois, entouré de plumes blanches de mouettes qui ſe » balancent dans l'air. Les femmes mettent un grand &

» large chapeau d'une natte très-propre, qui forme une » pointe en avant, un faîte le long du ſommet, & deux » gros lobes derriere chaque côté. M. Hodges a peint une » femme avec ce chapeau, & un homme qui a la tête » couverte d'une autre maniere. Il y en a deux gravures » dans ce Voyage, & elles expriment au naturel, la figure » des Inſulaires de l'Iſle de Pâque. Nous ne vîmes, parmi » eux, d'autres ornemens que des morceaux d'os en forme » de langue, dont j'ai déjà dit un mot, & des colliers ou » des pendans d'oreille de coquillage.

ANN. 1774. Mars.

» APRÈS avoir paſſé quelque tems ſur la greve, parmi » les Naturels du pays, nous pénétrâmes dans l'intérieur » des terres. Toute la campagne étoit couverte de ro- » chers & de pierres de différentes grandeurs, qui, par » leur couleur noirâtre & leur aſpect poreux, ſembloient » avoir été expoſés à un grand feu. Deux ou trois eſpèces » d'herbes ridées croiſſoient au milieu de ces pierres, ce » qui donnoit un air de vie à ce pays inanimé d'ailleurs. » A environ quinze verges de la place du débarquement, » nous vîmes une muraille perpendiculaire de pierres de » taille quarrées, d'environ un pied & demi, ou deux » pieds de long, & d'un pied de large : ſa plus grande » hauteur étoit d'environ ſept à huit pieds ; mais inſenſi- » blement elle diminuoit en pente des deux côtés, & toute » la longueur étoit d'environ vingt verges. Ce qu'il y a de » remarquable, ces pierres étoient jointes d'après les régles » les plus préciſes de l'art, & elles s'emboîtoient de ma- » nière à ſe tenir long-tems. Le grain cependant n'eſt pas » très-dur ; c'eſt une lave pierreuſe, noirâtre, brune,

ANN. 1774. Mars.

» caverneuſe & caſſante. Le terrain s'éleve tellement du bord
» de la mer, vers le centre de l'Iſle, qu'une ſeconde mu-
» raille parallele à la premiere, dont elle n'étoit éloignée
» que de douze verges, n'avoit pas plus de deux ou trois
» pieds de hauteur. Du terreau & des herbages rem-
» pliſſoient tout l'eſpace entre les deux murailles. Cinquante
» verges plus loin, au Sud, nous trouvâmes un autre
» canton élevé, dont la ſurface étoit pavée de pierres
» quarrées, ſemblables à celles qui formoient les murailles;
» & au milieu une colonne d'une ſeule pierre, repréſentoit
» une figure humaine à mi-corps, d'environ deux pieds de
» haut, & de plus de cinq de large. La groſſiereté du travail
» de cette figure, annonce l'enfance des Arts. Sur une
» tête mal deſſinée, on apperçoit, à peine, les yeux, le
» nez & la bouche: les oreilles exceſſivement longues, ſui-
» vant la coutume du pays, ſont moins mal exécutées que
» le reſte. Le col eſt petit & court, & on ne diſtingue preſ-
» que pas les épaules & les bras. Il y a au ſommet de la tête
» un énorme cylindre de pierre, de plus de cinq pieds de
» diamètre & de hauteur, placé tout droit. Ce chapiteau
» qui approche de celui que des Divinités Egyptiennes,
» portoient autrefois ſur leurs têtes, eſt d'une pierre diffé-
» rente du reſte de la colonne, & plus rougeâtre. La tête
» & ce qui eſt au-deſſus, fait la moitié de toute la figure.
» Nous n'avons pas remarqué que les Naturels rendent
» aucun culte à ces colonnes; ils paroiſſent cependant
» avoir pour elles de la vénération; car ils témoignoient
» du mécontentement lorſque nous marchions ſur l'eſpace
» pavée, ou ſur les piedeſtaux, ou que nous en examinions
» les pierres.

» UN PETIT NOMBRE DE NATUREL nous accompagnerent » plus loin en dedans du pays, près de quelques buiſ- » ſons, où nous eſpérions trouver de nouvelles plantes. » Notre chemin fut très-rude ſur des tas de pierres de » volcan, qui rouloient ſous nos pieds, & contre leſquelles » nous nous bleſſions à chaque pas. Les Inſulaires, accou- » tumés à ces embarras, ſautoient agilement d'une pierre » à l'autre, ſans la moindre difficulté. Nous apperçûmes » de gros rats, qui couroient devant nous, & qui paroiſ- » ſent être communs ſur toutes les Iſles de la mer du Sud. » Les arbriſſeaux qui attirerent notre attention, furent » une très-petite plantation de mûrier à papier, dont la tige » a de deux à quatre pieds de hauteur, & dont ils font ici » leurs étoffes, ainſi qu'à Taïti. Cet arbuſte eſt planté en » allées, parmi de très-gros rochers, où les pluies ont amaſſé » un peu de terreau. Nous découvrîmes aux environs des » grouppes d'*Hibiſcus populneus*, Linn. répandus auſſi aux » Iſles de la Société, où les Inſulaires l'emploient dans leur » teinture jaune; & des *Mimoſa*, le ſeul arbriſſeau qui » fourniſſe des maſſues & des pattoo-pattoos, & du bois » aſſez gros pour raccommoder leurs pirogues.

ANN. 1774. Mars.

» A MESURE que nous avancions, la ſurface du pays » devenoit plus ſtérile, & plus hériſſée de roches, jetées » çà & là, dans le déſordre du cahos. Il paroît que le petit » nombre d'habitans qui nous reçurent au débarquement, » formoient le gros de la Nation; car nous n'en rencon- » trâmes pas d'autres dans notre promenade: nous n'ap- » perçûmes même que dix ou douze cabanes, quoique » notre vue embraſsât une grande partie de l'Iſle: l'une des

ANN. 1774. Mars.

» plus jolies étoit ſituée ſur un mondrain, à environ un
» demi-mille de la mer, & nous y montâmes. Sa conſtruc-
» tion annonçoit la pauvreté & la miſere de ſes propriétaires.
» Des pierres d'environ un pied de longueur, de niveau
» avec la ſurface du terrain & formant deux lignes courbes,
» lui ſervoient de fondement; une diſtance de ſix pieds au
» milieu, & ſeulement d'un pied aux extrémités, ſéparoit
» les deux lignes courbes. Dans chacune de ces pierres de
» fondement, je remarquai un ou deux trous, remplis par
» un pieu. Les pieux du milieu avoient ſix pieds de haut,
» mais les autres diminuoient par degrés juſqu'à deux pieds.
» Les pieux convergeant tous au ſommet, étoient attachés
» par des cordages, à des baux de traverſe, qui les te-
» noient enſemble. Une eſpèce de couverture de petits
» bâtons, revêtus d'une natte propre & de feuilles de
» cannes de ſucre, portoit ſur chacune des rangées de pieux,
» & formoit un faîte ou angle très-aigu au ſommet; ſur un
» des côtés, il y avoit un trou d'environ dix-huit pouces
» ou de deux pieds de haut, d'où ſortoit un long tuyau,
» par où l'eau ſe déchargeoit. Je me traînai à quatre, pour
» entrer dans cette ouverture: l'intérieur de la caſe étoit
» abſolument vide, & je n'y vis pas même de l'herbe ſur
» laquelle on pût ſe coucher. Je ne pus me tenir droit dans
» aucune partie, excepté au point précis du milieu: tout
» étoit ſombre & triſte. Les Naturels nous dirent que la
» nuit ils occupent ces caſes: ils doivent y être entaſ-
» ſés les uns ſur les autres, puiſqu'il y a ſi peu de
» ces habitations; à moins que le bas-peuple ne cou-
» che en plein air, & ne laiſſe ces miſérables huttes à
» leurs Chefs.

ANN. 1774. Mars.

» OUTRE les cabanes, nous obſervâmes pluſieurs amas de
» pierre, formant de petits mondrains, dont l'un des côtés
» abſolument perpendiculaire, a un trou qui va ſous terre.
» L'eſpace en-dedans doit être très-petit, & cependant il
» eſt probable que ces cavités ſervent d'aſyle au peuple
» pendant la nuit. Peut-être qu'elles communiquent avec des
» cavernes naturelles, telles qu'on en trouve parmi les cou-
» rants de lave, des pays de volcan. De pareilles cavernes,
» très-communes en Iſlande, ſont très-fameuſes pour avoir
» tenu lieu de maiſons aux anciens habitans de la contrée.
» M. Ferber, le premier Hiſtorien Minéralogique du
» Véſuve, a remarqué un ſemblable creux ſouterrain, dans
» une des laves modernes de cette montagne. Nous aurions
» été bien-aiſe de déterminer ſi notre conjecture avoit quel-
» que fondement ; mais les Naturels ne voulurent jamais
» nous permettre d'y entrer.

» LA CABANE que j'examinai, étoit entourée d'une planta-
» tion de cannes à ſucre & de bananiers, en fort bon état, vu
» la qualité pierreuſe du terrain. Les bananiers croiſſoient tous
» dans des trous d'un pied de profondeur, faits, à ce que
» nous ſupposâmes, pour recueillir la pluie, & la conſerver
» plus long-tems autour de la plante. Sur ce mauvais ter-
» rain, les cannes à ſucre jettent cependant des tiges de
» neuf ou dix pieds, qui renferment un jus très-doux. Un
» ſeul Inſulaire, que nous trouvâmes le matin, nous offrit
» de ce jus, quand nous lui demandâmes quelque choſe
» à boire. Nous en conclûmes qu'il n'y a point d'eau ſur
» leur Iſle ; mais, revenant à la place de débarquement,
» nous rencontrâmes le Capitaine Cook, que les Naturels

ANN. 1774. Mars.

» avoient conduit très-près de la mer à une pointe taillée » dans le rocher & rempli d'ordures : l'eau y étoit dégoûtante ; & cependant les Indiens en burent avec beaucoup d'avidité. M. Cook, faiſoit des échanges avec les » Naturels, dont le nombre étoit diminué de la moitié ; les » autres étoient probablement allés dîner : nous remarquâmes de nouveau que la quantité des femmes n'étoit pas » du tout proportionnée à celle des hommes. Le matin, il » n'y en avoit pas plus de douze ou quinze, & alors il n'en » reſtoit que ſix ou ſept. Elles n'étoient ni réſervées, ni » chaſtes ; &, pour un petit morceau d'étoffe, les matelots » aſſouviſſoient leur paſſion. Leurs traits avoient aſſez de » douceur ; mais leurs grands chapeaux pointus leur donnoient l'air des proſtituées de profeſſion.

» NOUS FUMES de retour à bord avant midi : le vaiſſeau » étoit à l'ancre, quoique nous l'euſſions laiſſé ſous voile. » Les fruits & les racines que nous rapportions, furent à » l'inſtant diſtribués aux malades, ainſi que des volailles » toutes cuites, qui, ayant été apprêtées, comme ſur les » autres Iſles de la mer du Sud, avoient la même ſaveur. » Les patates d'un jaune d'or, auſſi douces que des carottes, » (ce qui fit qu'elles ne nous plurent pas à tous également,) étoient très-nourriſſantes & très-anti-ſcorbutiques. » La ſéchereſſe du ſol paroît concentrer les ſucs de ces » fruits, ainſi que de tous les autres végétaux de cette » Iſle. Ceux qui aimoient les bananes, trouverent les leurs » excellentes ; & leurs cannes étoient plus ſucrées que celles » de Taïti. »

L'APRÈS-MIDI,

L'APRÈS-MIDI, on remplit des pièces d'eau, & nous ouvrîmes un petit commerce avec les Naturels du pays. Quelques-uns de nos Meſſieurs firent auſſi une excurſion dans l'intérieur de l'Iſle, pour voir ce qu'elle produiſoit ; & ils revinrent le ſoir, après avoir été volés. ANN. 1774. Mars.

« L'UN DES NATURELS, qui ſe trouverent à la place de » débarquement, ſembloit avoir de l'autorité ſur les autres, » & il conſentit de bon cœur à nous accompagner. Il » n'étoit pas auſſi timide que le reſte de ſes compatriotes ; » & il ſe promenoit hardiment avec nous, tandis que les » autres paroiſſoient alarmés du moindre de nos mouve- » mens. Cette frayeur cependant ne les empêchoit pas de » fouiller nos poches, & de voler tout ce qu'ils pouvoient. » Nous n'étions pas à terre depuis plus d'une demi-heure, » lorſqu'un d'eux, ſe gliſſant parderriere Œdidée, lui arra- » cha de deſſus la tête un chapeau noir, & s'enfuit très-vîte, » à travers des pierres raboteuſes, où il étoit impoſſible » de le ſuivre. Œdidée fut ſi étonné, qu'il parut en perdre » la parole ; &, quand il vint ſe plaindre, le voleur étoit » déjà fort loin. M. Hodges, aſſis ſur une petite émi- » nence, deſſinoit une vue, & un autre Naturel lui enleva » ſon chapeau de la même maniere. M. Wales étoit à ſes » côtés, tenant un fuſil ; mais il réfléchit, avec raiſon, qu'une » faute auſſi légere ne méritoit pas la mort.

» EN NOUS PROMENANT le long de la côte de la mer, » nous découvrîmes la même eſpèce de céleri qui abonde » ſur les greves de la Nouvelle-Zélande, & deux autres » petites plantes communes à cette contrée. Je ne puis pas

ANN. 1774. Mars.

» dire ſi ces plantes ſont indigènes ſur l'Iſle, ou ſi
» elles ont été produites par des ſemences qu'ont tranſ-
» porté le courant de la mer ou les oiſeaux. Nous trouvâ-
» mes auſſi une plantation d'ignames, (*dioſcorea alata.*
» Linn.) Les traits, les coutumes & la langue du peuple de
» l'Iſle de Pâques, ayant beaucoup d'affinité avec ce qu'on
» obſerve aux Iſles de la mer du Sud, nous eſpérions y
» voir les animaux domeſtiques de Taïti, & de la Nouvelle-
» Zélande; mais, après les recherches les plus ſoigneuſes, je
» n'y ai remarqué que des volailles ordinaires, très-petites &
» d'un plumage peu fourni; deux ou trois noddies, ſi appri-
» voiſés, qu'ils ſe plaçoient ſur les épaules des Naturels,
» frapperent auſſi nos regards; mais on ne peut pas en con-
» clure qu'ils aient un grand nombre de ces oiſeaux.

» AU COUCHER DU SOLEIL, nous quittâmes l'aiguade,
» pour marcher vers l'anſe où nous attendoit la chaloupe.
» Comme nous paſſions ſur le terrain où étoit la colonne dont
» on a parlé, quelques Naturels, qui nous accompagnoient
» encore, nous firent ſigne de deſcendre & de marcher dans
» l'herbe, le long du piédeſtal; mais, voyant que nous ne nous
» embarraſſions pas de leurs geſtes, ils ne firent aucune autre
» tentative pour s'oppoſer à nous. Nous propoſâmes diverſes
» queſtions ſur la nature de ces pierres, à ceux qui paroiſ-
» ſoient les plus intelligens; &, autant que nous comprîmes
» leurs réponſes, il nous parut que ce ſont des monu-
» mens érigés à la mémoire de leurs Aréekées ou de leurs
» Rois. Je penſai que les environs du piédeſtal, pouvoient
» bien être un cimetiere, & en les examinant, j'y trouvai
» des os humains, qui confirmerent mes conjectures. La

» longueur des os humains, montroit qu'ils avoient appar-
» tenu à des perſonnes d'une moyenne ſtature ; & un os de la
» cuiſſe, que je meſurai, répondoit à celui d'un homme de
» cinq pieds neuf pouces. A l'Oueſt de l'anſe, il y avoit trois
» colonnes, placées en ligne ſur une plate-forme ou piédeſtal
» très-large & très-élevé. Les Naturels donnoient à cette
» rangée le nom d'*Hangaroa*, & à la colonne ſeule, celui
» d'*Obéena*. Dix ou douze Indiens étoient aſſis à peu de
» diſtance de la derniere, autour d'un petit feu dans lequel
» ils grilloient des patates. Ils nous offrirent une partie de
» leurs ſoupers. Cette hoſpitalité nous ſurprit dans un pays
» ſi pauvre, & nous penſâmes aux Peuples civiliſés qui,
» en pareil cas, n'ont preſque plus de commiſération pour
» les beſoins de leurs ſemblables. Nous retournâmes alors à
» bord, avec une petite quantité de patates, & environ ſix
» ou ſept plantes communes, que nous avions raſſemblées.
» L'air de la côte fit un très-grand bien aux ſcorbutiques.
» J'étois parti le matin avec des jambes exceſſivement en-
» flées : à mon retour, l'enflure avoit diminué, & ma dou-
» leur s'étoit diſſipée. Je ne pouvois attribuer cette guériſon
» ſubite qu'à l'exercice que j'avois pris, & peut-être à ces
» émanations ſalutaires, qui, dit-on, ſuffiſent ſeuls, pour
» rendre la ſanté à ceux qui ont contracté le ſcorbut en
» mer. »

ANN. 1774. Mars.

LE LENDEMAIN, dès le grand matin, j'envoyai les Lieutenans Pickerſgill & Edgcumbe, avec un détachement de ſoldats, & pluſieurs de nos Meſſieurs, pour reconnoître la contrée. Leur parti étoit compoſé de vingt-ſept perſonnes. Comme j'étois encore en convaleſcence, je manquois de

15.

ANN. 1774. Mars.

force pour y aller moi-même, & je fus obligé de reſter à la place de débarquement parmi les Naturels. Ils me vendirent des patates, qu'ils recueilloient dans une plantation voiſine. Mais ce trafic, très-avantageux pour nous, fut bientôt arrêté, par l'arrivée du Propriétaire (du moins je ſuppoſai que cet homme l'étoit) de la plantation, qui en chaſſa tous ſes compatriotes. Je conclus, qu'on l'avoit volé, & que le vol entr'eux eſt défendu. Ils pratiquoient d'ailleurs envers nous toutes les fraudes imaginables, & ordinairement avec ſuccès. A peine avions-nous découvert une de leurs frippon-neries qu'ils en inventoient une autre. A ſept heures du ſoir, le détachement, que j'avois envoyé dans la campagne, revint après avoir parcouru la plus grande partie de l'Iſle.

NOS MESSIEURS partirent du rivage à neuf heures du matin : un ſentier les conduiſit au côté S. E. de l'Iſle, & ils furent ſuivis d'une foule nombreuſe des Naturels, qui ſe précipitoient vers eux avec beaucoup d'empreſſement. Bientôt un homme d'un moyen âge, *tatoué* depuis les pieds juſqu'à la tête, & ayant un viſage peint d'une ſorte de piment blanc, parut avec une pique à la main, ſe promena à côté d'eux, & fit ſigne à ſes compatriotes de ſe tenir éloignés & de ne pas incommoder les étrangers. Il arbora enſuite un morceau d'étoffe blanche ſur ſa pique, & ſe plaçant à leur tête, il les conduiſit lui-même, en agitant ce pavillon de paix. Durant la plus grande partie de la route, le terrain ſembloit ſtérile : c'étoit une argile noire, couverte par tout de pierres : il y avoit cependant de vaſtes champs de patates, & des allées de plantains ; mais ils ne virent point de fruit ſur aucun des arbres. Vers la partie la plus élevée de

l'extrémité méridionale de l'Iſle, le ſol (une belle terre rouge) paroiſſoit beaucoup meilleur ; l'herbe y étoit plus longue, & il n'y avoit pas de pierres comme dans les autres cantons ; mais on n'appercevoit ni plantations, ni cabanes. ANN. 1774. Mars.

SUR LE CÔTÉ EST, près de la mer, ils rencontrerent trois plates-formes, ou plutôt les ruines de trois plates-formes de maçonnerie. Il y avoit eu, ſur chacune d'elles, quatre grandes ſtatues ; trois étoient tombées, la chûte en avoit briſé ou mutilé deux ; de ſorte qu'il n'en reſtoit plus qu'une debout, & une ſeconde couchée, mais entiere. M. Wales meſura celle-ci, & il la trouva de quinze pieds de longueur, & de ſix pieds de large au-deſſus des épaules. Chaque ſtatue portoit ſur ſa tête une groſſe pierre cylindrique, d'une couleur rouge, parfaitement ronde : l'une de ces pierres, qui n'étoit pas la plus grande, avoit cinquante-deux pouces d'élévation, & ſoixante-ſix de diamètre. La partie ſupérieure de quelques cylindres étoit enlevée ; mais pluſieurs étoient entiers.

DE CET ENDROIT ils ſuivirent la direction de la côte au N. E. : l'homme, qui leur ſervoit de guide, marchoit toujours le premier, agitant ſon pavillon. Ils trouverent le pays très-ſtérile, l'eſpace d'environ trois milles ; &, en quelques endroits, manquant de terreau, de maniere qu'il n'offroit qu'un rocher nud, qui ſembloit être une mauvaiſe eſpèce de mine de fer. Au-delà ils parvinrent à la partie la plus fertile de l'Iſle : ce canton étoit entre-mêlé de plantations de patates, de cannes à ſucre & de plantains, moins hériſſé de pierres, que ceux qu'ils venoient de paſſer, mais ſans eau ;

ANN. 1774. Mars.

les Naturels leur en apporterent cependant à deux ou trois repriſes différentes ; &, comme ils avoient ſoif, ils la burent, quoiqu'elle fût ſaumâtre & puante. Ils paſſerent auſſi devant des huttes, dont les propriétaires vinrent à leur rencontre, & leur offrirent des patates grillées & des cannes à ſucre ; &, ſe mettant à la tête du premier de nos Anglois, qui marchoient de file, pour profiter du ſentier, ils leur en donnerent à chacun une. Ils obſerverent la même méthode dans la diſtribution de l'eau. Ils eurent ſoin que les plus altérés n'en buſſent pas trop, de peur qu'il n'en reſtât point pour les derniers. Tandis que ces généreux Inſulaires s'efforçoient d'appaiſer la faim & la ſoif des Etrangers, d'autres tâchoient d'enlever tout ce qu'ils avoient reçu en préſent. Pour prévenir des ſuites plus funeſtes, nos Meſſieurs furent obligés de tirer un fuſil chargé à petit plomb, ſur l'un d'eux qui eut l'audace d'arracher un de nos ſacs. Le plomb l'atteignit au dos, il abandonna alors le ſac, fit quelques pas en s'enfuyant, & enſuite tomba : mais il ſe releva bientôt & marcha. Nous n'avons pas ſu s'il étoit dangereuſement bleſſé, ni ce qu'il devint. Comme ce malheur occaſionna du délai, & raſſembla les Naturels, l'homme qui juſqu'alors avoit conduit la bande, & un ou deux autres, coururent vers nos MM. ; mais au-lieu de s'arrêter quand ils en furent près, ils ſe mirent à courir autour de la bande, en répétant quelques mots d'une maniere amicale. Les Anglois ayant continué leur marche, le vieil guide arbora ſon pavillon, & dirigea la troupe comme auparavant, & aucun Naturel n'entreprit de commettre de vol.

ILS OBSERVERENT, en paſſant, un grand nombre d'Indiens

raſſemblés ſur une colline, tenant des piques à la main; mais qui ſe diſperſerent à l'appel de leur compatriote, excepté cinq ou ſix, l'un deſquels ſembloit être un Indien d'importance. C'étoit un homme robuſte & bien fait, d'une phyſionomie ouverte: il avoit le viſage peint, le corps *tatoué*, il portoit un hahou ou vêtement meilleur que celui des autres, & un grand chapeau de longues plumes noires; il aborda nos MM. &, pour les ſaluer, il étendit ſes bras avec les deux mains fermées, il les éleva au-deſſus de ſa tête, il les ouvrit enſuite le plus qu'il lui fut poſſible, & les laiſſa retomber peu-à-peu ſur ſes côtés. Le porte-étendard donna ſon pavillon blanc à cet homme, qui paroiſſoit être le Chef de l'Iſle; celui-ci le remit à un autre, qui le porta devant eux le reſte du jour.

ANN. 1774. Mars.

« AVANT l'arrivée de cet homme, les Naturels nous » avoient averti de l'approche de leur *Hé-rée*, ou *Ha-* » *réekée*, ou Roi. Comme les Naturels, en nous faiſant » des préſens, avoient prononcé le mot *Héeo (a)*, ce qui » ſignifie ami: nous allâmes lui offrir des dons, M. Pickerſ- » gill & moi, en prononçant *Héeo*. Nous demandâmes ſon » nom, & on nous dit qu'il s'appelloit Ko-Toheetaï; nous » voulions ſavoir s'il étoit Chef ſeulement d'un canton ou » de tout le pays, & ſur cela il étendit ſon bras, comme » pour embraſſer l'Iſle entiere, & dire *Waihu*. Afin de » lui montrer que nous le comprenions, nous mîmes nos » mains ſur la poitrine; nous l'appellâmes par ſon nom, » & nous ajoutâmes le titre de Roi de *Waihu*, ce qui lui

(a) *Hoa* aux Iſles de la Société eſt *Woa* à celle des Amis.

ANN. 1774. Mars.

» fit beaucoup de plaiſir. Alors il ſe mit à cauſer pendant » long-tems avec ſes Compatriotes. On ne remarqua pas » qu'aucun des Inſulaires eût pour lui des égards ou du » reſpect : dans une contrée ſi pauvre, le Chef ne peut guè- » res s'approprier des honneurs, ſans empiéter ſur les droits » naturels de ſes camarades, & ſans s'expoſer à des dangers. » Il parut mécontent de ce que nous deſirions continuer » notre marche, & il nous pria de retourner ſur nos pas, » en nous promettant de nous accompagner : mais, voyant » que nous étions déterminés à aller plus avant, il finit ſes » ſupplications, & il nous ſuivit. »

VERS l'extrémité orientale de l'Iſle, nos MM. renconnurent un puits, dont l'eau étoit ſale, mais parfaitement douce, parce qu'il ſe trouvoit fort au-deſſus du niveau de la mer. Les Naturels ne vont jamais y boire ſans ſe laver enſuite ; & fuſſent-ils cent, le premier ſaute directement au milieu du creux, boit & ſe lave lui-même, ſans la moindre cérémonie ; un autre prend enſuite ſa place, & fait la même choſe.

ILS REMARQUERENT que cette partie de l'Iſle étoit remplie des ſtatues giganteſques dont on a parlé ſi ſouvent ; quelques-unes placées en grouppes ſur des plates-formes de maçonnerie, d'autres ſeules, enfoncées en terre, & à peu de profondeur : en général, ces dernieres ſont beaucoup plus groſſes que les autres. L'une d'elles qui étoit tombée, avoit près de vingt-ſept pieds de long, & plus de huit pieds au-deſſus de la poitrine ou des épaules, & cependant elle paroiſſoit bien moindre qu'une qu'ils virent debout : ſon ombre, un peu après deux heures, ſuffiſoit pour mettre à

l'abri

l'abri des rayons du ſoleil, toute la troupe, compoſée de près de trente perſonnes. ANN. 1774. Mars.

« LES INSULAIRES leur donnoient le nom général » de *Hanga* TEBOW; ils appliquent le terme d'Hanga » à chaque rangée : ils appelloient les ſtatues en particulier » *Ko-(a) tomoaï*, *Ko-tomoéerée*, *Ko-hòo-oo*, *Morahiena*, » *Oomarèeva*, *Weenâboo*, *Weenapè*.

» NOUS NOUS ARRÊTAMES pour laiſſer à M. Hodges le » tems de deſſiner quelques-uns de ces monumens : la » gravure, qui accompagne ce Voyage, eſt très-exacte. » Nous profitâmes auſſi de l'occaſion pour dîner. »

Nos MESSIEURS monterent enſuite ſur une colline, d'où ils découvrirent toutes les côtes Eſt & Nord de l'iſle, où ils n'apperçurent ni baie ni crique, propre au débarquement d'une chaloupe, ni rien qui annonçât de l'eau douce. Celle qu'on leur offrit, étoit réellement ſalée, & cependant ce Peuple en boit beaucoup, tant la néceſſité & la coutume ont de force. Ils furent obligés de retourner au puits dont on a parlé; &, après y avoir étanché leur ſoif, ils dirigerent leur marche vers le vaiſſeau, parce qu'il étoit quatre heures.

« NOUS TRAVERSAMES le faîte des collines qui ſe pro- » longent au milieu de l'Iſle, par des chemins plus mauvais

(a) *Ko* eſt l'article comme à la Nouvelle-Zélande, & aux Iſles des Amis.

ANN. 1774. Mars.

» & plus fatigans que jamais : le pays jonché de cendres volcaniques, étoit en friche tout autour de nous, » quoique pluſieurs veſtiges atteſtaſſent une ancienne culture. Je reconnus alors combien la longue durée de mon » rhumatiſme m'avoit affoibli. Tous mes membres étoient » criſpés, & je pouvois à peine achever le reſte de la route, » quoiqu'en pareilles occaſions, avant ma maladie, je fuſſe » infatigable. Les Naturels, voyant que nous prenions un » ſentier difficile, nous quitterent tous, excepté un homme » & ſon petit garçon. Comme nos Officiers & leur ſuite » alloient trop loin, & qu'ils faiſoient un détour pour » arriver au vaiſſeau, je me ſéparai d'eux, & avec le Docteur Sparrman, un Matelot, & deux Naturels, je pris » la route la plus courte. L'Inſulaire, me voyant, très-foible, » m'offrit ſa main, & mettant une dextérité étonnante dans » ſa marche ſur les cailloux qui bordoient le chemin, il me » ſoutint pendant un eſpace conſidérable. Le petit garçon » alloit devant, & écartoit les pierres qui obſtruoient le » le paſſage. Après nous être repoſé pluſieurs fois, nous » atteignîmes enfin le ſommet de la colline, d'où nous » vîmes la mer à l'Oueſt, & le vaiſſeau à l'ancre. La colline » étoit couverte d'un arbriſſeau de l'eſpèce des *mimoſa*, qui » y croît juſqu'à la hauteur de huit ou neuf pieds : quelques-unes des tiges, penchées vers la racine, avoient à-peu-» près l'épaiſſeur de la cuiſſe. Je trouvai encore un nouveau » puits, dont l'eau avoir un goût de pourriture, & l'odeur » de l'*hepar ſulphuris* : nous en bûmes cependant malgré » ſa mauvaiſe qualité. Le ſoleil ſe coucha bientôt, après » notre départ de ce puits : nous marchâmes plus de deux » heures abſolument dans les ténèbres ; &, durant cet

» intervalle, mon Indien me fut très-utile ; mais, comme
» j'avois trois milles d'avance, j'attendis M. Pickerſgill &
» ſa troupe, & j'arrivai, avec lui, ſain & ſauf au bord de
» la mer, après avoir fait au moins vingt-cinq milles par
» des chemins déteſtables, où il n'y avoit pas un ſeul arbre
» qui pût nous mettre à l'abri du ſoleil. Je donnai à mes
» bons Conducteurs, tout ce que j'avois d'étoffes de Taïti,
» & d'ouvrages de fer.

ANN. 1774. Mars.

» JE DOIS ajouter que la campagne étoit hériſſée par-
» tout de pierres irrégulières, caverneuſes, ſpongieuſes,
» brunes, noires & rougeâtres, monumens inconteſtables
» d'un volcan. En général, lorſqu'il n'y avoit pas beaucoup
» de pierres dans les ſentiers, ils étoient ſi étroits, que,
» pour avancer, il falloit tourner les pieds en dedans : les
» Naturels leur donnent aiſément cette poſition. Cette
» maniere de marcher étoit très-fatigante pour nous ; &
» nous nous bleſſions ou nous tombions à chaque pas. Des
» deux côtés le terrain étoit revêtu d'une herbe de la
» Jamaïque (*paſpalum*), qui croiſſoit en touffes, & ſi
» gliſſante, que nous ne pouvions pas nous y ſoutenir.

» AILLEURS on trouvoit un tuf ferrugineux, des plaines
» d'un ſeul rocher bien réuni, ou de lave noire fondue,
» qui ſembloit contenir du fer, ſans terreau, ni herbe, ni
» aucune plante.

» NOUS REMARQUAMES quelques armes, & en particu-
» lier des bâtons minces armés, à la pointe, d'une lave
» noire & vîtrée, & enveloppée avec ſoin dans un petit

ANN. 1774. Mars.

» morceau d'étoffe. Je ne vis qu'un homme qui eût une » hache de bataille, reſſemblante à celle des Zélandois, » mais beaucoup plus courte : une tête étoit ſculptée de » chaque côté, & un petit morceau de verre noir, dont on » a déjà parlé plus haut, repréſentoit les yeux. »

DANS un petit creux, ſur la partie la plus élevée de l'Iſle, M. Pickerſgill rencontra des cylindres pareils à ceux qui couronnent les têtes des ſtatues. Ceux-ci ſembloient plus larges qu'aucun des autres; mais il étoit trop tard pour s'arrêter à les meſurer. M. Wales, qui m'a communiqué ces détails, penſe qu'il y a une carriere d'où on a originairement tiré ces pierres, & qu'il n'a pas été très-difficile de les rouler en bas de la colline, après qu'elles ont été taillées. Cette conjecture me paroît fort raiſonnable, & je crois que cela eſt arrivé ainſi.

SUR le penchant de la montagne, vers l'Oueſt, ils découvrirent un autre puits; l'eau, fortement minéraliſée, avoit, à la ſurface, une écume verte très-épaiſſe, & elle exhaloit une puanteur inſupportable. Nos Meſſieurs furent contraints d'en boire; mais bientôt ils en furent malades.

ON NE VIT que deux ou trois arbriſſeaux dans toute cette excurſion, ainſi que dans celle de la veille. La feuille & la graine de l'un d'eux (appellées par les Naturels *Torromédo*) reſſembloient beaucoup à la feuille & à la graine de la veſce ordinaire; mais la coſſe, par ſa groſſeur & ſa forme, approchoit plus de celle du tamarin. La graine a un goût amer déſagréable; & les Naturels, voyant nos Meſſieurs en

manger, leur firent ſigne de la cracher; ils y ſuppoſent, vraiſemblablement, quelque qualité pernicieuſe; le bois, d'une couleur rougeâtre, eſt aſſez dur & aſſez peſant, mais très-tortu, petit, court, & il ne ſurpaſſe pas ſix ou ſept pieds de hauteur. Au coin S. O. de l'Iſle, on découvrit un autre petit arbriſſeau, dont le bois eſt blanc & caſſant, & reſſemble d'ailleurs, par la feuille, au frêne : on apperçut en outre, en pluſieurs endroits, la plante dont les Taïtiens font leurs étoffes; mais elle étoit foible & d'une mauvaiſe venue, & elle avoit tout au plus deux pieds & demi d'élévation. ANN. 1774. Mars.

ILS NE RENCONTRERENT POINT d'animal d'aucune eſpèce; ſeulement quelques oiſeaux frapperent leurs regards : à moins que les vaiſſeaux ne ſoient dans la plus grande détreſſe, rien ne doit les porter à relâcher ſur cette Iſle.

« ON A OUBLIÉ de dire que nous fûmes reçus au débarquement par deux cens Naturels aſſemblés, parmi leſquels je ne comptai que quatorze à quinze femmes, & très-peu d'enfans. Comme ces femmes prodiguoient leurs faveurs, je conjecturai que celles qui étoient mariées & qui étoient ſages, avoient été forcées par les hommes de ſe tenir à leurs habitations dans les parties éloignées de l'Iſle. On n'a peut-être jamais vu, dans aucune contrée, des Courtiſannes auſſi lubriques : les Matelots renoncerent à toute pudeur, & ils ne rougirent pas de ſe livrer à la débauche, ſans chercher à la couvrir autrement que par l'ombre des ſtatues giganteſques.

» NOUS NOUS DÉTACHAMES de la troupe, M. Patten, le

ANN. 1774. Mars.

» Lieutenant Clerke & moi, pour faire de petites promenades ſéparées, & nous ſouffrîmes beaucoup de la chaleur du ſoleil. Nous avions pris nos fuſils, dans l'eſpérance de tirer des oiſeaux; mais nous fûmes trompés. Nous trouvâmes, dans un champ cultivé, une eſpèce de *ſolanum nigrum*, qu'on emploie à Taïti & aux Iſles de la Société, comme vulnéraire, & qu'on cultive peut-être ici pour cela. L'herbe, qui pouſſe communément au milieu des pierres dans les terrains en friche, avoit été ſoigneuſement arrachée & étendue ſur toute la plantation, ainſi qu'on y étend la marne, peut-être pour préſerver la *ſolanna* des rayons brûlans du ſoleil; ce qui ſemble prouver que les Naturels n'ignorent pas entièrement l'économie rurale.

» PASSANT près de quelques arbriſſeaux qui fermoient l'entrée de deux huttes, nous crûmes entendre des voix de femmes; mais, prêtant une oreille attentive, nous n'entendîmes plus rien. Nous traverſâmes différens champs qui n'avoient aucune eſpèce d'enclos, quoiqu'en diſent les Rédacteurs du Voyage de Roggewin, qui paroiſſent avoir conſulté leur imagination, plutôt que la vérité.

» LA CHALEUR nous épuiſa, dans un tems où il nous reſtoit encore bien du chemin à faire, avant d'arriver au bord de la mer. Nous rencontrâmes, par bonheur, un Naturel qui recueilloit des patates dans un champ. Nous lui dîmes que nous avions une grande ſoif; &, quoiqu'il fût vieux, il ſe mit à courir à une vaſte plantation de cannes de ſucre, & il nous en apporta ſur ſon

» dos une charge des meilleures & des plus remplies de
» jus. Après l'avoir récompenſé de ſes bons offices, nous
» nous mîmes à ſucer ce jus, qui étoit extrêmement ra-
» fraîchiſſant.

ANN. 1774. Mars.

» ARRIVÉS à la place du débarquement, où le Capi-
» taine Cook faiſoit divers échanges, nous vîmes des Na-
» turels qui le trompoient, en lui vendant des paniers
» remplis, en apparence, de bananes, tandis qu'au fond
» il y avoit des pierres. Après les noix de cocos, auxquelles
» ils donnoient la préférence, ils aimoient beaucoup les
» étoffes de Taïti & d'Europe, qu'ils eſtimoient ſuivant
» la grandeur des pièces; ils mettoient un prix inférieur
» aux ouvrages de fer. Quand le marché étoit honnêtement
» conclu, la plupart s'enfuyoient avec l'étoffe, la noix de
» cocos, ou le clou qu'ils venoient d'acquérir, comme
» s'ils euſſent eu peur d'un dédit de notre part. Témoins
» des baſſes friponneries qu'ils exerçoient, nous déplorions
» leur ſort. Quoique la rareté des étoffes force pluſieurs
» d'entr'eux à aller nuds, ils échangeoient le peu qu'ils
» en avoient, contre celles de Taïti, & cependant nous
» ne pouvions pas leur en donner une auſſi grande quan-
» tité. Le deſir d'avoir de ces étoffes, les porta à vendre dif-
» férentes choſes dont probablement ils ne ſe ſeroient pas
» défaits autement, & entr'autres des chapeaux, des colliers,
» des pendans d'oreilles & de petites figures humaines de bois
» de dix-huit pouces ou de deux pieds de long, étroites, &
» d'un travail beaucoup plus net & beaucoup plus propre que
» celui des ſtatues. Les unes repréſentoient des hommes, &
» les autres des femmes; les traits n'avoient rien d'agréable,

ANN. 1774. Mars.

» & l'enſemble de la figure étoit trop large ; cependant on
» y appercevoit le goût de la ſculpture. Le bois en eſt bien
» poli, d'un grain ferme, & d'un brun ſombre, ainſi que
» celui du caſuarina ; mais, comme nous n'avions pas encore
» vu cet arbre ſur l'Iſle, j'attendis avec empreſſément le
» retour de nos autres Meſſieurs, comptant que peut-être
» leurs découvertes nous donneroient des lumieres là-deſſus.
» Œdidée étoit enchanté de ces petites figures, mieux tra-
» vaillées que les Etées de ſon pays, & il en acheta plu-
» ſieurs, qui, à ce qu'il nous dit, ſeroient d'un grand prix
» à Taïti : pendant qu'il faiſoit ſa Collection, il en trouva
» une qui repréſentoit la main d'une femme, ſculptée en
» bois jaune & à-peu-près de grandeur naturelle. Les on-
» gles s'étendoient au moins à trois quarts de pouce au-delà
» de l'extrémité des doigts, qui étoient dans la poſition
» qu'ils leur donnent à Taïti, quand ils danſent. Le bois eſt
» d'une eſpèce odorante, & comme les Taïtiens, ils en
» recueillent les petits coupeaux pour parfumer leur huile.
» Nous n'avions pas rencontré cet arbre, ni obſervé l'uſage
» de porter de longs ongles ſur cette Iſle, & nous ne conce-
» vions pas d'où venoient ces morceaux de ſculpture aſſez
» bien faits. Œdidée a dans la ſuite donné cette main à mon
» Pere, qui l'a dépoſée au Muſæum à Londres : notre In-
» dien raſſembloit auſſi des chapeaux à plumes, ſur-tout
» de ceux qui avoient des plumes de frégates, parce que
» ces oiſeaux rares à Taïti, y ſont fort eſtimés à cauſe de
» leurs couleurs & luiſantes.

» NOUS FUMES témoins de la maniere dont le propriétaire
» du champ chaſſa les voleurs qui fouillerent ſes pommes de
» terre ;

» terre, dont on a parlé plus haut; les Naturels des Iſles de la » Société nous dirent ſouvent qu'ils infligent des peines » capitales aux voleurs; mais nous n'en avons pas vu » d'exemple. A l'Iſle de Pâque, nous n'avons jamais remar- » qué que le délit fût puni d'aucune maniere.

ANN. 1774. Mars.

» NOUS TROUVAMES A BORD pluſieurs Inſulaires, qui » étoient venus à la nage, quoique le vaiſſeau fût à trois » quarts de mille de la côte. Ils témoignerent l'admiration » la plus extraordinaire pour tout ce qu'ils voyoient : cha- » cun d'eux meſura avec les bras tendus la longueur du bâti- » ment de l'avant à l'arriere: des maſſes ſi énormes de bois » étonnoient d'autant plus ce peuple, que ſes pirogues ſont » faites de petits morceaux. Il y avoit, parmi eux, une » femme qui étoit auſſi venue à la nage, & qui trafiqua de » ſes charmes avec une grande impudence. Elle s'a- » dreſſa d'abord à pluſieurs des Bas-Officiers, & enſuite aux » Matelots : elle égala réellement les fameux exploits de » Meſſaline (*a*). Enfin un de ſes compatriotes l'emmena » dans une de ſes pirogues, & pour prix de ſa laſciveté, » elle emporta quelques guenilles & quelques morceaux » d'étoffe de Taïti. Une autre des femmes de l'Iſle, qui » s'étoit rendue au vaiſſeau la veille, n'avoit pas été moins » libertine. L'ardeur inſatiable de leurs deſirs & le ſuccès » de leurs agaceries, au milieu d'un équipage malade, nous » ſurprenoient également.

(*a*) Voyez Pline, Hiſtoire Naturelle; *L. X, ch. 63*; Taeite, *ann. L. XI.* Juven. *Sat. VI, v. 129.*

——— Laſſata viris, nec dùm ſatiata receſſit.

ANN. 1774. Mars.

» JE FIS une autre promenade à terre après dîné, & je m'arrêtai quelque-tems avec une famille qui fouilloit des patates : j'allai dans une hutte, très-petite, & on me fit aſſeoir : il y avoit ſix ou ſept perſonnes, dont une femme & deux petits garçons. On m'offrit des cannes de ſucre, & je préſentai à mes hôtes des étoffes de Taïti, dont, à l'inſtant, ils envelopperent leur tête. Ils ne témoignerent pas autant de curioſité que les Naturels des Iſles de la Société, & ils retournerent bientôt à leur premiere occupation. Ils me donnerent pluſieurs de leurs chapeaux à panache, pour des morceaux d'étoffe de la largeur d'un mouchoir.

» LES RÉDACTEURS du Voyage de Roggewin, ſemblent dire que les Hollandois tirerent fort librement ſur les Inſulaires, qui ne les offenſoient point ; &, qu'après en avoir tué un nombre conſidérable, ils répandirent la terreur dans l'ame des autres. Notre arrivée ranima peut-être cette frayeur, tranſmiſe d'âge en âge ; ce qui les rendoit ſi timides & ſi bienveillans à notre égard ; mais, indépendamment de cette conſidération, il y a, dans leur caractere, une douceur, une commiſération & une bonté naturelle, &, par conſéquent, de l'hoſpitalité pour tous les Etrangers qui abordent ſur leur miſérable Iſle. »

CHAPITRE VIII.

Deſcription de l'Iſle de Pâque, de ſes Productions, de ſa ſituation, de ſes Habitans, de leurs Mœurs, & de leurs Uſages. Conjectures ſur leur Gouvernenent, leur Religion, & ſur d'autres ſujets. Deſcription plus particuliere des Statues Giganteſques.

JE VAIS parler plus en détail de cette Iſle, qui eſt ſûrement celle où relâcha l'Amiral Roggewin, en Avril 1722, quoique les deſcriptions de ſon Voyage ne ſoient plus d'accord avec l'état actuel du pays: c'eſt peut-être auſſi celle que vit le Capitaine Davis en 1686; car, quand on l'apperçoit de l'Eſt, elle répond parfaitement à ce qu'en dit Wafer, ainſi que je l'ai déjà obſervé; ſi ce ne l'eſt point, la terre qu'il découvrit ne peut pas être ſituée loin de la côte d'Amérique, puiſque cette latitude a été bien reconnue depuis le 80e juſqu'au 100e méridien. Le Capitaine Carteret la plaçoit beaucoup plus loin; mais ſa route ſemble avoir été un peu trop au Sud. Si j'avois trouvé de l'eau douce, je me propoſois de paſſer quelques jours à chercher l'Iſle Baſſe-Sablonneuſe, que rencontra Davis, ce qui auroit terminé la queſtion: mais, comme il me reſtoit un long chemin à faire, avant d'être ſûr de remplir les futailles, & comme d'ailleurs j'avois

ANN. 1774. Mars.

ANN. 1774. Mars.

beſoin de rafraîchiſſemens, je n'exécutai pas cette entrepriſe. Le plus petit délai pouvoit entraîner des conſéquences fâcheuſes pour l'équipage : les Matelots étoient déjà affectés, plus ou moins, du ſcorbut.

AUCUNE NATION ne doit prétendre à l'honneur de la découverte de cette Iſle : car il n'y a pas de contrée qui ſoit d'une moindre reſſource aux Marins. Il n'y a point de mouillage ſûr ; point de bois à brûler, & point d'eau douce dont on puiſſe remplir ſes futailles. La Nature a répandu ſes faveurs avec bien de la réſerve, ſur ce coin de terre. Puiſque rien n'y croît qu'à force de travail, on ne peut pas ſuppoſer que les Inſulaires faſſent des plantations au-delà de ce qui leur eſt néceſſaire, & leur population étant peu conſidérable, ils ſont incapables de fournir aux beſoins des Navigateurs.

ELLE PRODUIT des patates douces, des ignames, des racines de tata-oreddy, des plantains & des cannes de ſucre : ces fruits ſont aſſez bons & ſur-tout les patates, les meilleures que j'aie jamais mangé ; ils ont auſſi des citrouilles, mais en ſi petit nombre, que rien n'étoit dans leur opinion ſi précieux que la coque d'une noix de cocos. On voit, parmi eux, des volailles apprivoiſées, telles que des coqs & des poules, petits, mais d'une bonne ſaveur ; des rats qu'ils ſemblent manger ; car j'ai rencontré un homme qui en tenoit des morts à ſa main ; il ne voulut pas me les donner, & me fit entendre qu'il ſe propoſoit de s'en nourrir : à peine trouve-t-on quelques oiſeaux de terre, & ceux de mer ſont en petit nombre ; j'y ai compté des frégates, des oiſeaux du tropique,

des oiſeaux d'œuf, des nodies, des hirondelles, &c. La côte ne paroît point abonder en poiſſon, du moins nous n'en avons pas pris un ſeul à l'hameçon ni à la ligne, & nous en avons apperçu bien peu parmi les Naturels. ANN. 1774. Mars.

L'ISLE DE PAQUE ou la Terre de Davis, gît par 27d 5′ 30″ de latitude S. & 109d 46′ 20″ de longitude Oueſt. Sa circonférence eſt d'environ 10 ou 12 lieues; elle a une ſurface montueuſe & pierreuſe, & une côte ferme. Les collines ſont ſi élevées qu'on les voit à 15 ou 16 lieues: en travers de l'extrémité méridionale, il y a deux Iſlots de roche giſſant près du rivage: les pointes Nord & Eſt de l'Iſle s'élevent directement de la mer à une hauteur conſidérable: entre ces deux pointes, ſur la partie S. E. la côte forme une baie ouverte, dans laquelle, je crois, que les Hollandois mouillerent. Je jetai l'ancre, comme on l'a déjà dit, à l'Oueſt de l'Iſle, trois milles au Nord de la pointe méridionale; la greve ſablonneuſe reſtant E. S. E. Cette rade eſt très-bonne avec les vents d'Eſt; mais dangereuſe avec ceux de l'Oueſt, ainſi que l'autre, ſur la côte S. E. doit être périlleuſe par les vents d'Eſt.

D'APRÈS ces inconvéniens, ainſi que beaucoup d'autres, un Navigateur ne touchera jamais ſur cette Iſle, à moins qu'il n'y ſoit contraint, ou qu'il ne ſe détourne pas de ſa route. Alors la relâche ſeroit avantageuſe, car les Inſulaires vendront avec empreſſement & à bon marché les rafraîchiſſemens qu'ils auront. Le petit nombre de ceux que nous achetâmes, nous fut utile; mais, dans ces parages, les vaiſſeaux doivent y avoir beſoin d'eau, & on n'y en trouve point. Il

ANN. 1774. Mars.

fut impoſſible de conſommer celle que nous y prîmes, tant elle étoit ſalée ; elle avoit filtré à travers une greve pierreuſe, dans un puits de pierre. Les Naturels ont conſtruit ce puits pour cela, un peu au Sud de la greve ſablonneuſe, dont on a fait mention ſi ſouvent ; & l'eau y entre par le flux & le reflux, avec la marée. Nous en avons vu pluſieurs boire de l'eau de la mer.

« L'ISLE eſt ſi ſtérile, qu'on n'y trouve pas plus de vingt » eſpèces différentes de plantes ; & la plus grande partie » ne croîtroit pas ſans culture *(a)*. L'eſpace qu'occupent » les plantations eſt peu conſidérable, en comparaiſon de » celui qui reſte en friche. Enfin le ſol eſt pierreux & par- » tout brûlé par le ſoleil.

» QUAND on conſidere la miſere de ces Inſulaires, on eſt » étonné qu'ils vendent des proviſions, dont la culture a » dû leur coûter beaucoup de peine & de travail. La mau- » vaiſe qualité du ſol, la privation d'animaux domeſtiques, » de bateaux & d'uſtenſiles propres à la pêche, rendent » leur ſubſiſtance très-difficile & très-précaire. Mais le deſir » de poſſéder les joujous, & les curioſités que nous appor- » tions parmi eux, donnant à leurs deſirs une force irré- » ſiſtible les empêchoient de réfléchir ſur les beſoins preſ- » ſans, que bientôt ils éprouveroient. »

LES HABITANS de cette Iſle ne ſemblent pas être plus

(*a*) Les Eſpagnols mettent les courges blanches au nombre des productions végétales de cette Iſle ; mais nous n'en avons remarqué aucune. Voyez la Lettre judicieuſe de M. Dalrymple au Docteur Hawkſworth.

Benard Direx.

HOMME DE L'ISLE DE PÂQUES.

de ſix ou ſept cens. Ils n'ont que peu de femmes parmi eux, ou bien ils ne leur permirent point, durant notre relâche, de ſe montrer. Nous n'avons cependant remarqué aucun indice de jalouſie chez les hommes, ou de crainte de paroître en public chez les femmes. On s'étendra davantage plus bas ſur cette matiere.

ANN. 1774. Mars.

A JUGER du teint, des traits & de la langue des Inſulaires, ils ſemblent avoir tant d'affinité avec les Habitans des Iſles plus occidentales, que chacun leur attribuera une origine commune. Il eſt extraordinaire que la même Nation ſe ſoit répandue ſur toutes les Iſles, dans ce vaſte Océan, depuis la Nouvelle-Zélande, juſqu'à l'Iſle de Pâques; c'eſt-à-dire, ſur preſqu'un quart de la circonférence du globe. La plupart de ces Inſulaires ne ſe connoiſſent que par de vieilles traditions; & le laps du tems, a rendu ces Nations, en quelque ſorte, étrangeres; chacune a adopté des coutumes, des manieres particulieres, &c. Un Obſervateur intelligent y apperçoit cependant encore de la reſſemblance.

EN GÉNÉRAL, le peuple de cette Iſle eſt d'une race foible. Je n'ai pas vu un homme de ſix pieds *(a)*, & ces Inſulaires ſont bien loin d'être des géants, comme l'aſſure un des Auteurs du Voyage de Roggewin. Ils ſont vifs & actifs, d'une phyſionomie aſſez heureuſe, & d'un maintien qui n'eſt pas déſagréable: ils ont de l'amitié & de l'hoſpitalité pour les

(*a*) On ſe ſouviendra que le pied Anglois eſt moins long que le pied de France.

ANN. 1774. Mars.

Etrangers ; mais ils ſont auſſi portés au vol que les Habitans des Iſles de la Société.

LES HOMMES ſont couverts, depuis les pieds juſqu'à la tête, de figures, toutes à-peu-près pareilles : ils leur donnent ſeulement une direction différente, ſuivant les caprices de leur imagination. Les femmes ſont peu *tatouées* : elles ſe peignent de rouge & de blanc, ainſi que les hommes. La premiere couleur ſe tire du Tamaris ; mais je ne ſais pas de quoi eſt compoſée la ſeconde.

ILS SE VÊTISSENT d'une pièce d'étoffe piquée, longue de ſix pieds ſur quatre ou d'une natte : une ſeconde pièce enveloppée autour de leurs reins, & une troiſieme ſur leurs épaules, forment un habillement complet. Mais la plupart des hommes ſont, en quelque ſorte, nuds : ils ne portent qu'un tablier entre leurs jambes : chacune des extrémités de ce ce tablier s'attache à une corde ou ceinturon, qui eſt ſur leurs reins. Leur étoffe eſt faite de l'écorce d'une plante, comme celle des Iſles de la Société ; mais, parce qu'ils en ont peu, nous trouvâmes un grand débit de celles de Taïti, & même de toute ſorte de draps ou de toile.

EN GÉNÉRAL, leurs cheveux ſont noirs : les femmes les portent longs, & quelquefois relevés au ſommet de la tête ; les hommes les coupent, ainſi que leurs barbes. « C'eſt » par propreté comme les Habitans de Tonga-Tabboo ; » mais heureuſement ils paroiſſent moins ſujets à la lépre. » Ils ornent leur front d'un bandeau rond garni de plumes ; & ils ſe couvrent d'un bonnet de paille, ſemblable à ceux qu'on

Benard Direx.

FEMME DE L'ISLE DE PÂQUES.

qu'on voit en Ecoſſe. Je crois que les hommes ſur-tout mettent le bandeau, & les femmes le bonnet. Les deux ſexes ont de très-grands trous, ou plutôt des fentes dans leurs oreilles, ſouvent de près de trois pouces de longueur : ils en replient quelquefois la partie inférieure dans cette fente ; & alors on diroit qu'une partie de l'oreille eſt coupée. Les principaux pendans ſont du duvet blanc, des plumes & des anneaux compoſés d'une ſubſtance élaſtique roulée comme le reſſort d'une montre : ils en rempliſſent l'intérieur du trou. Je jugeai que c'étoit pour donner plus d'étendue à la fente. Excepté des amulettes d'oſſemens ou de coquillages, je ne me ſouviens pas de leur avoir vu d'autres parures.

ANN. 1774. Mars.

QUELQUES PACIFIQUES, quelques bons que ſemblent être ces Inſulaires, ils ne manquent pas d'armes offenſives, telles que des maſſues de bois courtes & des piques : ces piques ſont des bâtons tortus d'environ ſix pieds de long, armés à une extrémité d'un morceau de caillou. Ils ont auſſi une arme de bois, pareille au pattoo-patoo de la Nouvelle-Zélande. » Mais ils ſont en trop petit nombre, & trop pauvres pour » être continuellement en guerre. Il n'eſt pas probable non » plus qu'ils aient des querelles avec les Iſles voiſines, puiſ- » qu'on n'en connoît aucune aſſez proche pour cela, & les » Habitans de celle de Pâque, ne nous ont rien dit ſur » cette matiere. »

ILS HABITENT de très-miſérables cabanes baſſes, compoſées de bâtons, plantés en terre, à ſix ou huit pieds de diſtance les uns des autres, recourbés en haut, réunis au

ANN. 1774. Mars.

ſommet, & formant une eſpèce d'arche gothique. Les plus longs ſe placent au milieu, & les plus courts de chaque côté & à moins de diſtance. Le bâtiment eſt ainſi plus élevé, & plus large au milieu & plus bas & plus étroit vers chaque extrémité. A ces bâtons, ils en attachent d'autres horizontalement, & le tout eſt couvert de feuilles de cannes de ſucre. La porte, qui eſt au milieu d'un des côtés, a la forme d'un porche, & elle eſt ſi baſſe & ſi étroite, qu'un homme peut à peine y entrer en ſe traînant ſur ſes mains. La plus grande caſe que j'ai vue, avoit ſoixante pieds de long, huit ou neuf de haut au milieu, & trois ou quatre à chaque bout. Il y a des eſpèces de maiſons voûtées en pierre, & conſtruites en partie ſous terre; mais je n'ai jamais été dans une de celles-là.

JE N'AI VU aucun uſtenſile de ménage, ſi ce n'eſt un petit nombre de citrouilles. Ils préféroient les coques de noix de cocos à tout ce que nous pouvions leur donner. Ils apprêtent leurs alimens de la même maniere qu'à Taïti; c'eſt-à-dire, avec des pierres chaudes, dans un four ou creux fait en terre. Ils échauffent les pierres avec de l'herbe ou des têtes de cannes à ſucre & de plantains. Ils grillent, ſous des feux de paille, d'herbe ſéche, &c. les bananes. Nous avons compté ſouvent dix ou douze feux dans un même endroit: c'étoit communément le matin & le ſoir.

« NOUS N'AVONS REMARQUÉ aucun amuſement parmi » eux, & pas un ſeul inſtrument de muſique. Ils doivent » cependant ſe livrer à quelque plaiſir de ce genre, puiſ- » qu'un Inſulaire, nommé Maroo-wahai, qui coucha ſur » notre bord, parla beaucoup de danſer, dès que nous

» eûmes calmé ſes craintes ſur les dangers qu'il croyoit
» courir. »

ANN. 1774. Mars.

JE N'AI APPERÇU que trois ou quatre pirogues dans toute l'Iſle : elles étoient très-mauvaiſes & conſtruites de pluſieurs morceaux de bois, joints enſemble par un petit cordage. Elles ont environ dix-huit ou vingt pieds de long. L'avant & l'arrière ſont ſculptés ou un peu élevés ; elles ſont très-étroites, & elles ont des balanciers ; elles ne paroiſſent pas capables de porter plus de quatre perſonnes, & ainſi elles ne ſont point propres aux navigations éloignées. Quelques petits & quelques mauvais que ſoient ces bâtimens, je ne ſais d'où provient le bois dont on les a fait: car il y avoit, en particulier, une planche de ſix ou huit pieds de long, de quatorze de large à une extrémité, & de huit à l'autre ; & nous n'avons pas trouvé un ſeul arbre, qui puiſſe donner une planche de la moitié de cette groſſeur. En effet, il n'y avoit pas, dans toute la pirogue, une ſeconde pièce de la moitié de cette groſſeur.

ILS PEUVENT s'être procuré ce gros bois de deux manieres : ou les Eſpagnols l'y ont laiſſé, ou les flots l'ont apporté ſur la côte de l'Iſle d'une terre éloignée : peut-être auſſi qu'il y a aux environs une Iſle d'où ils l'ont tiré. A la vérité, nous n'avons vu aucun ſigne de terre ; & les Naturels du pays ne nous ont donné aucun éclairciſſement ſur cette matiere, quoique nous ayions employé pour cela toute ſorte d'expédiens. Nous ne réuſsîmes pas mieux en faiſant des recherches ſur le véritable nom de l'Iſle ; car, en comparant nos notes, nous en trouvâmes trois différens ; ſavoir,

ANN. 1774. Mars.

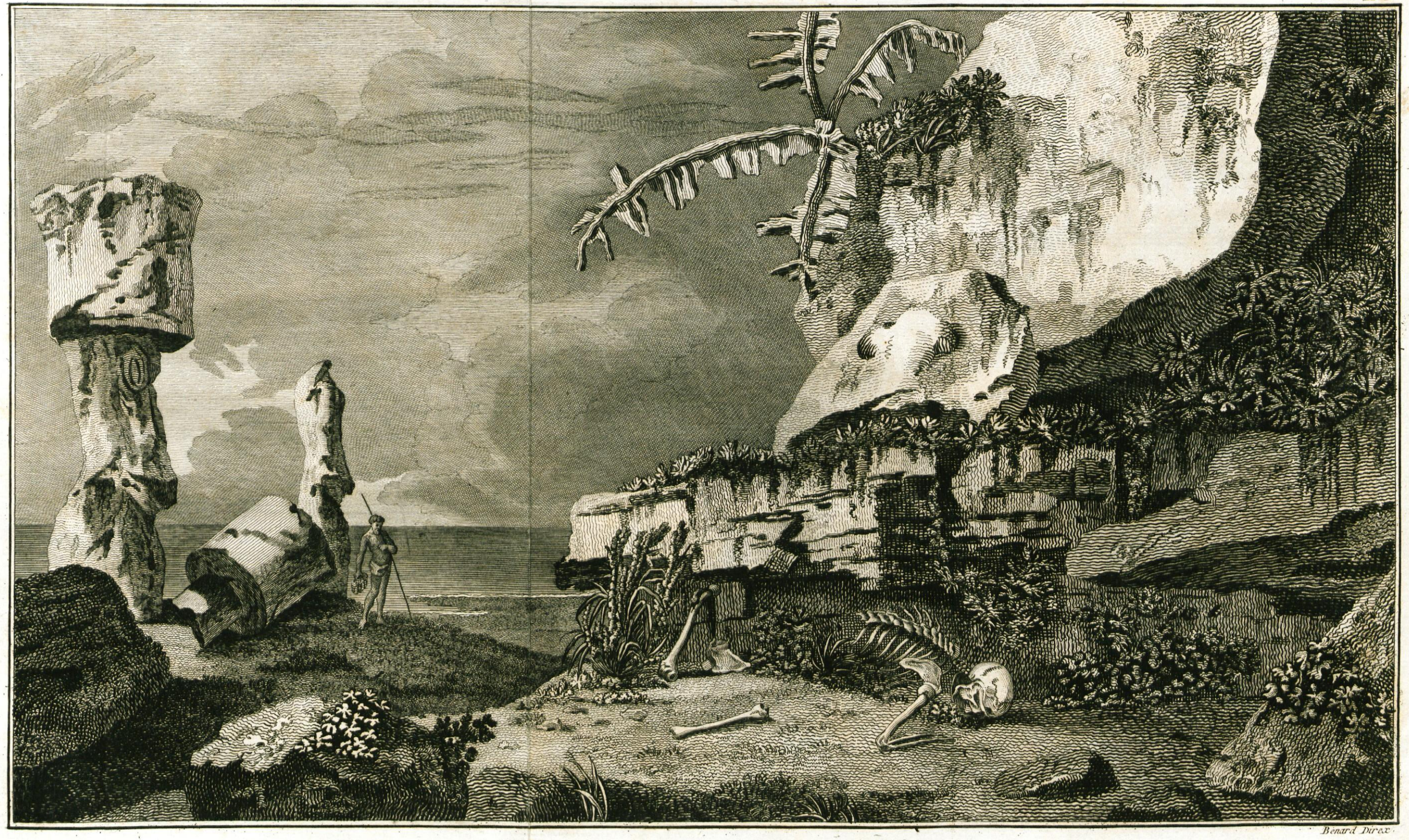
Tamareki, Whyhu & Téapy. Sans prétendre dire lequel des trois eſt le véritable, ou même ſi l'un d'eux eſt le nom propre, j'obſerverai ſeulement, qu'Œdidée, qui entendoit mieux que nous le langage du pays, quoiqu'il le comprît très-imparfaitement, nous dit avoir appris des Inſulaires que l'Iſle s'appelloit Téapy.

IL PAROÎT, par la relation du Voyage de Roggewin, que leurs pirogues ne ſont pas meilleures aujourd'hui que de ſon tems: le défaut de matériaux, & non pas de génie, ſemble être la raiſon pourquoi ils n'ont pas fait de progrès dans cet Art. Nous avons remarqué des morceaux de ſculpture bien deſſinés, & bien exécutés.

LEURS PLANTATIONS, diſpoſées agréablement en ligne droite, ne ſont enfermées par aucune haie: en effet, puiſqu'ils n'ont pas d'arbriſſeaux, ils ne pourroient les entourer que de pierres.

JE NE DOUTE POINT que toutes ces plantations ne ſoient des propriétés particulieres, & qu'il n'y ait, comme à O-Taïti, des Chefs (qu'ils appellent Aréekés) auxquels ces plantations appartiennent; mais je ne connois, en aucune maniere, le pouvoir ni l'autorité de ces Chefs, non plus que le Gouvernement de l'Iſle.

JE SUIS AUSSI IGNORANT ſur leur Religion. Je crois que les ſtatues giganteſques, dont on a ſi ſouvent parlé, ne paſſent pas pour des idoles dans l'eſprit des Inſulaires actuels, quoique cela ait pu être lors de la relâche de Roggewin: du



Benard Direx.

MONUMENS DANS L'ISLE DE PÂQUES.

moins je n'ai rien apperçu qui porte à le penſer. Au contraire, je ſuppoſe que ce ſont des cimetieres, deſtinés à certaines claſſes & à certaines familles. Quelques-uns de nos Meſſieurs ont vu, ainſi que moi, un ſquelette humain qu'on venoit de couvrir de pierres dans une de ces plates-formes. Ces plates-formes, en maçonnerie, ont quelquefois trente ou quarante pieds de long, douze ou ſeize de large, & de trois à douze d'élévation : la dimenſion dépend en partie de la nature du terrain, car elles ſont ordinairement ſituées au bord de la greve qui fait face à la mer ; de ſorte que cette façade peut être de dix ou douze pieds, ou davantage de hauteur, tandis que la hauteur des autres côtés, peut n'être pas de plus de trois ou quatre. Elles ſont conſtruites, du moins à l'extérieur, de pierres taillées fort larges, & la main d'œuvre n'eſt pas inférieure à celle du plus bel ouvrage de maçonnerie que nous ayions en Angleterre ; ils n'emploient aucune eſpèce de ciment ; cependant les joints ſont très-ſerrés, & les pierres emmortaiſés les unes dans les autres d'une maniere très-adroite. Les côtés ne ſont pas perpendiculaires ; ils inclinent un peu vers l'intérieur, comme les parapets, &c. qu'on éleve en Europe : mais leurs ſoins, leurs peines & leur ſagacité, n'ont pas pu préſerver ces monumens curieux des ravages du tems, qui dévore tout.

LES STATUES, ou du moins la plupart, occupent ces plates-formes qui leur ſervent de baſe : elles ſont, autant que nous avons pu en juger, à peu-près à mi-corps, & le bas ſe termine par un tronc. L'exécution en eſt groſſière, mais pas mauvaiſe. Les traits du viſage, & en particulier le nez & le menton, ne ſont point mal formés : mais

ANN. 1774. Mars.

les oreilles ont une longueur diſproportionnée ; &, quant au corps, on a peine à y trouver de la reſſemblance avec celui d'un homme.

JE N'AI EXAMINÉ que deux ou trois de ces ſtatues, près de la place du débarquement : elles ſont d'une pierre griſe, la même, en apparence, que celle des plates-formes. Mais quelques-uns de nos Meſſieurs qui traverſerent l'Iſle, & qui en obſerverent beaucoup d'autres, penſoient que la pierre differe de toutes celles qu'ils ont vu dans le pays, & elle leur parut factice. Nous avons peine à concevoir comment ces Inſulaires, qui ne connoiſſent en aucune maniere les puiſſances de la mécanique, ont pu élever des maſſes ſi étonnantes, & enſuite placer, au-deſſus, les groſſes pierres cylindriques, dont on a fait mention plus haut. La ſeule méthode que j'imagine, eſt d'élever peu-à-peu l'extrémité ſupérieure, en la ſoutenant avec des pierres, à meſure qu'elle ſe hauſſe, & en bâtiſſant tout autour, juſqu'à ce qu'elle ſoit toute dreſſée : ils feroient ainſi une ſorte de colline ou d'échaffaudage, ſur lequel ils rouleroient le cylindre pour le placer ſur la tête de la ſtatue, & en ôter enſuite les pierres. Mais ſi la pierre eſt artificielle, les ſtatues peuvent avoir été miſe en place, dans leur poſition actuelle, & le cylindre poſé enſuite, en conſtruiſant tout autour une colline, comme on vient de le dire. De quelque maniere qu'on les ait élevées, il a fallu un tems immenſe ; ce qui montre aſſez l'induſtrie & la perſévérance des Inſulaires, au ſiécle où on les a élevées ; car les habitans actuels n'y ont certainement eu aucune part, puiſqu'ils ne réparent pas même les fondemens de celles qui tombent en ruines.

Ils leur donnent des noms différens, tels que *Gotomoara*, *Marapate*, *Kanaro*, *Goway-Toogoo*, *Matta-Matta*, &c. &c. qu'ils font précéder du mot *Moi*, & auxquels ils ajoutent quelquefois celui d'*Aréekée*. Le dernier ſignifie Chef, & le premier, lieu où l'on enterre, lieu où l'on dort, (du moins à ce que nous avons compris.)

ANN. 1774. Mars.

« CES MONUMENS SINGULIERS, étant au-deſſus des forces » actuelles de la Nation, ſont vraiſemblablement des reſtes » d'un tems plus fortuné. Sept cens Inſulaires, privés » d'outils, d'habitations & de vêtemens, tout occupés du » ſoin de trouver des alimens & de pourvoir à leurs pre- » miers beſoins, n'ont pas pu conſtruire des plates-formes, » qui demanderoient des ſiécles de travail. En effet, nous » n'avons pas remarqué, dans nos excurſions, un ſeul inſ- » trument qui ſoit du moindre uſage dans la maçonnerie » ou la ſculpture. Je n'y ai jamais vu de carrieres récem- » ment exploitées, ni aucune ébauche de ſtatue qui pût » paſſer pour l'ouvrage du tems préſent. Il eſt donc très- » probable que jadis ce Peuple étoit plus nombreux, plus » riche & plus heureux, qu'alors il avoit du loiſir pour » flatter la vanité de ſes Princes, en perpétuant leurs noms » par des monumens durables. Les reſtes des plantations, » qu'on trouve ſur le ſommet des collines, donnent un » nouveau poids à cette conjecture. On ne peut pas déter- » miner par quels accidens divers une Nation ſi floriſſante, » a pu décheoir & retomber à l'état d'indigence où on la » trouve aujourd'hui. Mais il eſt aiſé d'imaginer pluſieurs » cauſes capables de produire cet effet; & la dévaſtation » cauſée par un volcan, ſuffiroit ſeule pour raſſembler

ANN. 1774. Mars.

» toutes les miſeres ſur des Inſulaires reſſerrés dans un ſi
» petit eſpace : cette Iſle, qui peut-être produiſit jadis un
» volcan, puiſque tous les minéraux ſont purement volca-
» niques, a, ſuivant toute apparence, été bouleverſée par
» le feu. Les arbres, les plantes, tous les animaux domeſ-
» tiques, & même une grande partie de la Nation, peuvent
» avoir péri dans une de ces épouvantables convulſions de la
» Nature ; & la faim & la miſere auront pourſuivi ceux qui
» échapperent au feu.

» TOUTES LES FEMMES que nous avons vues dans les différen-
» tes parties de l'Iſle, ne montent pas à trente, quoique nous
» l'ayions traverſée preſque d'un bout à l'autre, & il n'eſt point
» du tout probable qu'elles ſe fuſſent retirées dans quelques
» lieux cachés. Si réellement il n'y a pas plus de trente ou
» quarante femmes pour ſix ou ſept cens hommes, la
» Nation doit s'éteindre en très-peu de tems, à moins que
» nos principes de phyſique ſur la pluralité des maris, ne
» ſoient erronés. La plupart de ces femmes ne nous ont
» pas donné lieu de croire qu'elles ne fréquentent qu'un
» ſeul époux : au contraire, elles ſembloient auſſi débau-
» chées que Meſſaline & Cléopâtre. Mais cette diſpro-
» portion eſt un phénomène ſi ſingulier, qu'on a peine à
» la croire, & je ne ſerois pas éloigné de penſer que réelle-
» ment les deux ſexes ſont en nombre égal. Quoique per-
» ſonne de notre équipage n'ait obſervé de vallées, ou
» de retraites où les femmes aient pu ſe ſouſtraire à nos re-
» gards pendant notre ſéjour ; le Lecteur ſe rappellera cepen-
» dant les cavernes dont il a été queſtion plus haut, & dont
» les Naturels nous refuſerent l'entrée. Les cavernes d'Iſlande

ſon

» ſont aſſez vaſtes pour contenir pluſieurs milliers d'habi-
» tans, & il eſt probable que, dans une Iſle également
» volcanique, telle que celle de Pâque, de pareilles ca-
» vernes pourroient ſervir d'aſyle à un grand nombre de
» Naturels. Nous ne ſavons pas pourquoi les habitans de
» l'Iſle de Pâque ſont plus jaloux de leurs femmes que les
» Taïtiens. Leurs craintes, à notre égard, n'étoient pas
» mal fondées, car la conduite des Matelots eſt inſolente
» & immodeſte, par-tout où ils jouiſſent de quelque ſu-
» périorité ſur les Peuples ſauvages.

ANN. 1774. 24 Mars.

» JE DOIS dire que nous avons apperçu très-peu d'enfans,
» & ſi ce peuple jugeoit à propos de ſouſtraire ſes femmes à
» nos yeux, il n'y avoit aucune raiſon de cacher les enfans.
» Cette matiere reſte ainſi dans l'obſcurité, & ſi réellement
» le nombre des femmes n'eſt pas conſidérable, il doit avoir
» été diminué par quelque accident extraordinaire que les
» Naturels ſeuls peuvent révéler. Notre ignorance de la
» langue nous a privé de beaucoup d'éclairciſſemens. »

OUTRE les nombreux monumens d'antiquité, qu'on ne trouve que près de la côte de la mer, il y a pluſieurs petits tas de pierres empilées en différens endroits le long du rivage. Deux ou trois des pierres ſupérieures de chaque pile, étoient généralement blanches; peut-être qu'elles le ſont toujours ainſi quand le tas eſt complet. Sûrement ces tas ont quelque objet: il eſt probable qu'ils indiquent les endroits où des morts ont été enterrés, & qu'ils tiennent lieu des grandes ſtatues.

ANN. 1774. Mars.

LES OUTILS de ce Peuple ſont très-mauvais, & comme ceux de tous les autres Inſulaires de cette mer, compoſés de pierres, d'os & de coquillages, &c. ils attachent peu de prix au fer & aux ouvrages de ce métal; ce qui eſt extraordinaire, car ils en connoiſſent l'uſage; mais on peut dire que c'eſt parce qu'ils n'en ont pas un grand beſoin.

« ENFIN, en ſuppoſant que les volcans ont bouleverſé » depuis peu cette Iſle, ſes habitans doivent plus exci- » ter de pitié qu'aucun autre pays moins civiliſé, puiſque, » connoiſſant les commodités, les aiſances & le luxe de la » vie, le ſouvenir de ces biens doit leur en rendre la perte » plus ſenſible. Œdidée déploroit ſouvent leur ſituation, & il » ſembloit prendre plus de part à leurs maux qu'à ceux des » Zélandois. Il ajouta un autre bâton au paquet qui com- » poſoit ſon Journal, & il grava dans ſa mémoire cette » obſervation ſur l'Iſle de Pâque, *Tata-Maïtaï*, *Whennua*, » *Eeno*; le Peuple y eſt bon, mais l'Iſle eſt très-pauvre; » au-lieu qu'à la Nouvelle-Zélande il faiſoit plus de re- » proches aux habitans qu'au pays. Ses ſentimens étoient » toujours humains, & ſes idées toujours juſtes: rien n'avoit » corrompu la bonté de ſon cœur, & la droiture de ſon » entendement. »

CHAPITRE IX.

Paſſage de l'Iſle de Pâque aux Iſles des Marquiſes. Evénemens ſurvenus tandis que le Vaiſſeau mouilloit dans la Baie de la Madre de Dios, & de la Réſolution ſur l'Iſle Sainte-Chriſtine.

EN QUITTANT l'Iſle de Pâque, je gouvernai N. O. $\frac{1}{4}$ N. & N. N. O. avec un bon vent d'Eſt : nous vîmes la côte juſqu'à la diſtance de quinze lieues. Je projettois de toucher aux Marquiſes, ſi je ne rencontrois aucune terre, avant d'y arriver. A peine fûmes-nous en mer, que je fus attaqué d'une ſeconde maladie bilieuſe, un peu moins violente que la premiere. Je crois que je m'étois trop fatigué à l'Iſle de Pâque. ANN. 1774. Mars.

« TOUS CEUX qui avoient fait de longues courſes à travers » l'Iſle, avoient le viſage brûlé par le ſoleil, & ils éprou- » voient des douleurs extrêmes à meſure que la peau ſe » levoit. Le ſéjour à terre & le peu de végétaux que nous » venions d'y prendre, avoient rétabli la ſanté des ſcorbuti- » ques ; mais pluſieurs retomberent bientôt, & ſe plaignirent » de conſtipations & de maladies bilieuſes, qui ſont mor- » telles dans les climats chauds. Notre Chirurgien fut » obligé de garder le lit ; &, ce qu'il y eut de plus malheu- » reux, les malades ne pouvoient pas manger les patates

ANN. 1774. Mars.

» que nous avions embarquées à l'Iſle de Pâque, parce » qu'elles étoient trop venteuſes pour leurs eſtomacs foi- » bles. Les calmes ſur-tout nuiſirent beaucoup aux malades; » mais on les voyoit ſe ranimer à meſure que le vent deve- » noit frais. Nous appercevions, chaque jour, des oiſeaux du » Tropique & des fauchets, & nous épouvantâmes pluſieurs » bancs de poiſſons volans qui s'élancerent hors de l'eau. »

22. LE 22, par 19^d 20′ de latitude Sud & 114^d 49′ de longitude Oueſt, je gouvernai Nord-Oueſt. Depuis notre départ de l'Iſle de Pâque, la déclinaiſon de l'aimant n'avoit pas été 26. de plus de 3^d 4′, & pas moins de 2^d 32′ Eſt; mais le 26, par 15^d 17′ de latitude Sud & 119^d 45′ de longitude Oueſt, elle ne fut plus que 1^d 1′ Eſt; enſuite elle commença à augmenter.

29. LE 29, par 10^d 20′ de latitude & 123^d 58, de longitude Oueſt, je portai au O. N. O. & le lendemain à l'Oueſt; étant alors par 3^d 24′ de latitude, parallele que je jugeai celui des Marquiſes, où, comme je l'ai obſervé auparavant, je me propoſois de toucher, afin de déterminer leur poſition, qui varie beaucoup dans les différentes cartes. Comme nous avions un bon vent aliſé fixe, je fis dreſſer la forge & réparer diverſes ferrures. On travailloit déjà, depuis quelque tems, à calfater les ponts, &c. &c.

EN AVANÇANT à l'Oueſt, nous reconnûmes que la dé- 3 Avril. clinaiſon augmentoit, mais lentement; car, le 3 Avril, elle n'étoit que de 4^d 40′ Eſt, par 9^d 32′ de latitude & 132^d 45′ de longitude, ſuivant une obſervation faite en même-tems.

« DEPUIS le 24, le ciel en général étoit ſerein & la
» couleur de la mer d'un joli bleu plus ou moins foncé,
» ſuivant celle du firmament. Les dauphins, les bonites
» & les goulus ſe montroient de tems en tems, ainſi que
» différens oiſeaux, qui ſe battoient avec les poiſſons volans.
» La chaleur du ſoleil, tempérée par le mouvement rapide
» de l'air, nous permettoit de faire ſur les ponts des pro-
» menades fort agréables. Nous avions beſoin de ces beaux
» jours pour ranimer nos eſprits défaillans : les végétaux de
» l'Iſle de Pâque étoient déjà conſommés : il falloit manger
» des viandes ſalées, marinées depuis trois ans, & dont les
» ſucs étoient entièrement détruits, ou ſe contenter de biſ-
» cuit, ſi l'eſtomac ne pouvoit pas digérer ces ſubſtances
» groſſieres. Comme tout le monde deſiroit la terre, nous
» conſultions, avec empreſſement, les livres qui traitoient
» du Voyage de Mindana, & les termes vagues qui expri-
» ment la diſtance des Marquiſes au Pérou, donnant une
» libre carriere à nos conjectures, chaque jour produiſoit de
» nouveaux calculs ſur leur longitude. Nous paſsâmes pen-
» dant cinq jours conſécutifs ſur les différentes poſitions
» que les Géographes ont donné à ces Iſles. Durant cette
» route, nous jouîmes de quelques ſoirées charmantes; &
» le 3 au coucher du ſoleil, nous obſervâmes en particulier
» que le firmament & les nuages étoient teints de diffé-
» rentes couleurs vertes. Frézier avoit obſervé, avant nous,
» cette couleur qui n'eſt point extraordinaire, ſi l'air eſt
» chargé de vapeurs, comme cela arrive ſouvent entre les
» Tropiques. Le même jour, nous prîmes un petit poiſſon
» ſuceur, qui s'attacha à un poiſſon volant avec lequel nous
» avions amorcé un hameçon; preuve que ces animaux ne

ANN. 1774. 24 Mars.

ANN. 1774. Avril.

» ſont pas toujours collés aux goulus, & nous apper-
» çûmes un gros poiſſon de l'eſpèce des raies, appellé
» diable de mer par quelques Auteurs; il reſſembloit par-
» faitement à un autre, qui avoit frappé nos regards dans la
» mer Atlantique, le premier de Septembre 1772. Le
» nombre des hirondelles, des oiſeaux du Tropique & des
» frégates augmentoit autour de nous à meſure que nous
» marchions à l'Oueſt, & que nous approchions des Iſles que
» nous nous attendions à trouver. »

6. JE CONTINUAI à cingler à l'Oueſt juſqu'au 6, à quatre heures de l'après-midi, tems où, par 9d 20′ de latitude & 138d 14′ de longitude Oueſt, nous découvrîmes une Iſle qui nous reſtoit à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. à la diſtance d'environ trois lieues. Deux heures après, nous en vîmes une autre dans le S. O. $\frac{1}{4}$ S. qui ſembloit plus étendue que la premiere. J'arrivai ſur celle-ci, & je marchai à petites voiles toute la nuit, ayant un tems pluvieux, variable & des raffales; ce qui eſt aſſez commun dans cette mer, quand on eſt près d'une
7. haute terre. Le lendemain, au matin, à ſix heures, la premiere Iſle nous reſtoit au N. O.; la ſeconde au S. O. $\frac{1}{2}$ O.; & une troiſieme à l'O. Je donnai ordre de gouverner entre les deux dernieres: bientôt après, nous en apperçûmes une quatrieme encore plus à l'Oueſt. Nous étions alors bien aſſurés que c'étoient les Marquiſes, découvertes par Mindana, en 1595. La premiere Iſle étoit une nouvelle découverte, & je la nommai Iſle de Hood, d'après le jeune Volontaire qui la montra le premier; la ſeconde étoit celle de San-Pédro; la troiſieme la Dominica; & la quatrieme Sainte-Chriſtine.

ANN. 1774. Avril.

« LA DOMINICA, la plus voiſine de nous, paroiſſoit » montueuſe, & hériſſée & ſtérile à la pointe N. E.; » mais plus loin, au Nord, nous obſervâmes des vallées rem- » plies d'arbres, & par-ci par-là quelques huttes. Comme » la brume s'éclairciſſoit, nous vîmes pluſieurs roches eſcar- » pées, pareilles à des clochers, & des ſommets creux » entaſſés au centre de l'Iſle; ce qui prouve que les » volcans & les tremblemens de terre ont boulverſé la » ſurface de ce pays. Toute la partie orientale offre une » coupe perpendiculaire fort élevée, & déchiquetée en » obéliſques & en ravins. »

NOUS RANGEAMES le côté S. E. ſans trouver la moindre apparence de mouillage, juſqu'au canal qui le ſépare de Sainte-Chriſtine. Je traverſai ce canal, portant ſur la derniere Iſle, & je longeai la côte au S. E. cherchant le port de Mindana. Nous dépaſſâmes pluſieurs anſes, qui ſembloient offrir un ancrage; mais une groſſe houle briſoit ſur toutes les côtes. Quelques Pirogues ſe détacherent bientôt des rivages & nous ſuivirent.

« NOUS REMARQUIONS des cantons agréables ſur les » deux terres, entre les fentes des montagnes; mais nous ne » découvrions point de plaines pareilles à celles qui embel- » liſſent les Iſles de la Société. Cependant la côte de Sainte- » Chriſtine ranimoit notre courage, & nous inſpiroit cette » gaieté que reſſentent tous les Marins fatigués, à l'aſpect » d'une campagne fertile. Les deux pointes de chaque anſe, » que nous dépaſſâmes, enfermoient une vallée remplie de » forêts & de plantations d'une charmante verdure. Nous

ANN. 1774. Avril.

» voyions, de toute part, des Habitans courir en contemplant notre vaiſſeau. »

PARVENUS devant le port que nous cherchions, j'eſſayai d'y entrer; mais comme le vent étoit debout, & qu'il ſouffloit par raffales violentes de cette haute terre, l'un des grains nous ſaiſit au moment de la manœuvre, caſſa un de nos mâts; &, avant d'avoir viré, nous manquâmes d'être briſés contre les rochers, ſous le vent; ce qui m'obligea de porter au large & de forcer de voiles au-deſſus du vent: je remis enſuite le cap vers la côte, & ſans entreprendre de tourner, je mouillai à l'entrée de la baie par trente-quatre braſſes d'eau, fond de beau ſable. A l'inſtant, trente ou quarante Naturels du pays s'approcherent de nous ſur dix ou douze pirogues; mais il fallut beaucoup d'adreſſe pour les engager à venir aux côtés du bâtiment. Enfin une hache & des clous de fiche déterminerent les Inſulaires d'un des canots à s'avancer près des bouteilles: tous les autres imiterent enſuite cet exemple; &, ayant échangé des fruits à pain & du poiſſon contre de petits clous, &c. ils ſe retirerent à terre, après le coucher du ſoleil. Nous obſervâmes des amas de pierres à l'avant des pirogues, & chaque homme avoit une fronde entortillée autour de ſa main.

« QUELQUES-UNES de leurs pirogues étoient doubles & » portoient quinze hommes; d'autres au contraire, plus » petites, en contenoient de trois à ſept. Avant de monter » ſur notre bord, ils nous offrirent des plantes de poivre, » (ſans doute des ſymboles de paix) comme aux Iſles de » la Société & aux Iſles des Amis: pour achever leur » cérémonie,

» cérémonie, nous ne manquâmes pas de les attacher aux
» hauts bans.

ANN. 1774. Avril.

» CES INSULAIRES étoient bien faits, d'une jolie figure,
» d'un teint jaunâtre ou tanné, & des piquures répandues
» ſur tout leur corps, les rendoient preſque noirs. On par-
» lera plus bas de leur vêtement, leur parure & leurs piro-
» gues. Comme nous demandions ſans ceſſe des cochons,
» ils nous promirent de nous en amener ; &, le ſoir, ils nous
» en vendirent en effet un pour un couteau. Dès qu'il fut
» nuit, les Naturels ſe retirerent, ſuivant la coutume uni-
» verſelle de tous les peuples de la mer du Sud, que la
» nouveauté d'un objet auſſi extraordinaire qu'un vaiſſeau
» Européen, ne peut pas engager à veiller une nuit entiere.
» Les vallées de notre havre étoient remplies d'arbres, &
» tout y répondoit à la deſcription qu'en ont faite les Eſpa-
» gnols. Nous voyions pluſieurs feux à travers les forêts,
» fort loin du rivage, & nous conclûmes que le pays étoit
» bien peuplé. Le lendemain, dès le point du jour, les
» nuages ſe diſſiperent, & nous découvrîmes à plain la
» terre. Sur le côté méridional s'éleve un pic eſcarpé & inac-
» ceſſible. Toute la partie Nord eſt une colline noire &
» brûlée, qui forme une eſpèce de voûte le long de la côte,
» & qui eſt revêtue au ſommet de caſuarinas ; mais, au fond
» du havre, ſe trouve une chaîne très-haute, plate à la
» cime, & reſſemblant à la montagne de la Table, au Cap
» de Bonne-Eſpérance. Dans la partie la plus élevée de ſes
» bords, nous remarquâmes des rangées de pieux ou de
» paliſſades, bien joints, comme des fortifications : c'eſt
» peut-être ce que les Eſpagnols ont appellé des retran-

ANN. 1774. Avril.

» chemens; en effet, ils reſſemblent beaucoup aux hippas » des Zélandois. »

8. Dès le grand matin du 8, les Inſulaires nous firent une ſeconde viſite, en plus grand nombre que la veille: ils nous vendirent du fruit à pain, des plantains & un petit cochon pour des clous, des haches, &c. mais ils vouloient ſouvent garder nos marchandiſes, ſans rien donner en retour: je fus obligé de tirer un coup de fuſil pardeſſus la tête de l'un d'eux, qui nous avoit déjà trompé pluſieurs fois: ils ſe comporterent enſuite avec plus d'honnêteté, & bientôt après quelques-uns monterent à bord. Nous nous préparions alors à touer le vaiſſeau plus loin dans la baie, & jallai ſur une chaloupe chercher un endroit convenable pour amarrer. Comme il y avoit trop de Naturels à bord, je dis aux Officiers: « Vous devez bien les guetter, ſans cette précau- » tion, ils commettront des vols. » A peine fus-je dans la chaloupe, qu'on me dit qu'ils avoient pris un des chandeliers de fer du paſſe-avant, & qu'ils l'emportoient en fuyant; j'ordonnai de faire feu ſur la pirogue juſqu'à ce que je pus l'atteindre avec la chaloupe; mais je défendis de tuer. Les Naturels firent trop de bruit pour que je fuſſe entendu, & le malheureux voleur fut tué au troiſieme coup. Deux autres, qui l'accompagnoient, ſe jeterent à l'eau; mais ils rentrerent ſur leur bord au moment où je m'en approchai. Ils avoient précipité le chandelier dans la mer. Un Indien, d'un âge mûr, vidoit le ſang & l'eau, en pouſſant de grands éclats de rire. L'autre, un jeune-homme d'environ quatorze ou quinze ans, jetoit ſur le mort un regard triſte & abattu: nous eûmes par la ſuite lieu de croire que c'étoit ſon fils.

« ILS TRAÎNERENT la pirogue ſur la côte à travers la houle, » & porterent le mort dans les bois. Bientôt nous enten- » dîmes le ſon des tambours, & nous vîmes un nombre » conſidérable d'Habitans aſſemblés ſur la greve, & armés » de piques & de maſſues : ils ſembloient nous faire beau- » coup de menaces. On ne peut s'empêcher de regretter » la mort de ce malheureux Indien, tué ſi légerement. On » accuſe de cruauté, & avec raiſon, les premiers Conqué- » rans de l'Amérique, parce qu'ils traitoient les Peuples de » ce continent comme des animaux, qu'il eſt permis de » tuer pour ſon amuſement ; & combien d'Inſulaires de la » mer du Sud ont péri par les armes des Européens dans » le dix-huitieme ſiécle ! Œdidée fondit en larmes quand il » vit un homme aſſaſſiner un autre homme pour une pa- » reille bagatelle : ſa commiſération doit faire rougir ces » Marins civiliſés, qui parlent ſi ſouvent d'humanité, ſans » que leurs cœurs ſoient plus compatiſſans. »

ANN. 1774. Avril.

CE MALHEUREUX ACCIDENT mit en fuite les Naturels. Je les ſuivis dans la baie, & je perſuadai à ceux d'une pirogue de ſe ranger aux côtés de ma chaloupe. Je leur donnai des clous & d'autres choſes ; ce qui diſſipa un peu leurs craintes. Après avoir examiné la baie & trouvé de l'eau douce, (c'eſt-à-dire ce dont nous avions le plus beſoin) je retournai à bord, & on alla placer l'ancre de toue avec trois hauſſieres, afin de remorquer le vaiſſeau & virer à pic ſur l'ancre d'affourche. Il ſemble que les Indiens, connoiſſant alors l'effet de nos armes à feu, ne devoient pas nous engager à leur tirer deſſus une ſeconde fois ; mais, dès que la chaloupe eut placé l'ancre, deux hommes, ſur une pirogue, ſe détacherent

ANN. 1774. Avril.

de la côte, ſaiſirent la corde de la bouée, & entreprirent de la traîner à terre, ſans ſavoir à quoi elle tenoit. De peur qu'après avoir découvert leur mépriſe, ils n'enlevaſſent la bouée, on leur tira un coup de fuſil. La balle n'alla point juſqu'à eux, & ils n'y firent pas la moindre attention; mais une ſeconde ayant paſſé pardeſſus leur tête, ils abandonnerent la bouée & s'enfuirent vers le rivage. Pendant notre relâche, nous n'eûmes pas occaſion de tirer un autre coup de fuſil: ce dernier les frappa peut-être plus que la mort de leur compatriote, parce qu'il leur montra que l'éloignement ne les mettoit pas en ſûreté; c'eſt du moins ce que nous imaginâmes, en les voyant dans la ſuite fort effrayés à la vue de nos armes. Quelques vols qu'ils commiſſent, je réſolus de ne plus les punir, parce que notre ſéjour, parmi eux, ne devoit pas être de longue durée. Le trouble & l'embarras qu'ils nous cauſerent nous retarderent ſi long-tems, qu'avant que nous fuſſions prêts à lever l'ancre, le vent s'accrut & ſouffla par raffales du dehors de la baie, de ſorte qu'il fallut amarrer plus fortement. Les Naturels ſe haſarderent bientôt à revenir près de nous. Il y avoit, ſur la premiere pirogue qui s'avança, un homme qui ſembloit au-deſſus du commun. Il s'approchoit lentement avec un cochon ſur ſon épaule, & il prononçoit quelques mots que nous n'entendions pas. Dès qu'il fut aux côtés de la Réſolution, je lui fis préſent d'une hache & de pluſieurs autres choſes: en retour, il me donna ſon cochon, & je le déterminai enfin à entrer dans le couroir, où il reſta peu de tems. Cet Indien fut ſi bien reçu, que ceux des autres pirogues imiterent ſon exemple, & les échanges ſe rétablirent à l'inſtant.

ANN. 1774. Avril.

SUR CES ENTREFAITES, j'allai à terre avec un détachement, pour voir ce qu'on pouvoit y faire : les Naturels nous accueillirent d'une maniere très-amicale, &, comme s'il n'étoit rien arrivé, ils nous vendirent des fruits & de petits cochons ; &, après avoir chargé la chaloupe d'eau, je retournai à bord.

« JE DÉBARQUAI auſſi avec le Docteur Sparrman, Ædidée & mon Pére, ſous les rochers en forme de voûte. » Nous fûmes reçus par plus de cent Inſulaires, armés de » piques & de maſſues, dont ils n'eſſayerent pas de faire le » moindre uſage ; nous les priâmes de s'aſſeoir, & ils y conſentirent ſur-le-champ. Leur prodiguant enſuite toutes les » marques poſſibles d'attachement & de bienveillance, » nous eſſayâmes de juſtifier ce qui étoit arrivé ; nous leur » dîmes que nous n'avions mis à mort un de leurs compatriotes, que parce qu'il venoit de nous voler ; que nous » deſirions vivre en bonne intelligence avec eux ; que » nous voulions ſeulement faire de l'eau, du bois, &c., & » que nous leur donnerions des clous, des haches, &c. » Nos raiſonnemens ſpécieux les ſéduiſirent : ils ſembloient » perſuadés que le mort avoit mérité d'être tué, & ils » nous menerent le long de la greve à un ruiſſeau, où l'on » conduiſit enſuite les futailles.

» NOUS N'APPERÇÛMES aucune femme dans la foule : » elles s'étoient probablement retirées au fond des monta» gnes à la premiere alarme ; mais quelques hommes, qui » paroiſſoient être les conducteurs, étoient mieux armés » & plus parés que les autres, qui n'avoient pour vêtemens

ANN. 1774. Avril.

» qu'un petit morceau d'étoffe autour des reins. Les piquures,
» qui couvroient preſque entièrement le corps de ceux
» d'un moyen âge, empêchoient d'appercevoir l'élégance
» de leurs formes ; mais, parmi les jeunes gens qui n'étoient
» pas encore *tatoués*, on diſtinguoit aiſément leur beauté
» ſi frappante qu'elle excitoit notre admiration. Nous met-
» tions la plupart à côté des modèles fameux de l'anti-
» quité ;

Qualis aut nitens fuit, aut aquosâ
Raptus ab ida. HORAT.

» Le teint de ces jeunes Inſulaires, n'étoit pas auſſi brun que
» celui des gens du peuple des Iſles de la Société ; mais les
» hommes paroiſſoient infiniment plus noirs, ainſi qu'on
» l'a déjà remarqué. Ces piquures étoient diſpoſées avec la
» plus grande régularité ; & les marques d'une jambe, d'un
» bras & d'une joue, &c. correſpondoient exactement avec
» celles de l'autre. Elles ne repréſentoient ni un animal, ni
» une plante ; mais elles conſiſtoient en taches, en ſpirales,
» barres, échiquiers & lignes, qui offroient un aſpect très-bi-
» garré. Leur phyſionomie agréable & ouverte, annonçoit
» de la vivacité : ils avoient des yeux grands & noirs, des
» cheveux noirs, bouclés & forts, ſi on en excepte un petit
» nombre, qui les avoient couleur de ſable. En général,
» leur barbe étoit peu fournie, à cauſe des cicatrices laiſſées
» par le *tatouage*. S'ils ne portoient point d'habits, en re-
» vanche ils étoient chargés d'ornemens. Une eſpèce de
» diadême, dont on fait la deſcription plus bas, ou bien
» un cercle de plumes de frégates, ou une frange de

» cordons de bourre de cocos, décoroit leur tête. L'oreille
» étoit cachée par deux morceaux applatis de bois, d'une
» forme ovale & d'environ trois pouces de long, & peints
» en blanc avec de la chaux. Une eſpèce de hauſſe-col
» de petits morceaux de bois léger, pareils au liége, &
» joints enſemble avec de la gomme en forme circulaire,
» pendoit ſur le col, ou plutôt ſur la poitrine des Chefs
» des féves écarlates (*abrus precatorius*. Linn.) formoient
» auſſi ſur cet hauſſe-col, un grand nombre de cordons
» de deux ou trois pouces de longueur. Ceux qui ne jouiſ-
» ſoient pas de cette noble parure, portoient du moins un
» cordon, auquel étoit attaché un coquillage, poli & re-
» préſentant une large dent. On voyoit encore autour de
» leur ceinture, de leurs bras, de leurs genoux, & des
» chevilles de leurs pieds, des touffes de cheveux. Ils ven-
» doient pour peu de choſe leurs autres ornemens, excepté
» ces derniers, auxquels ils mettoient un grand prix, quoi-
» qu'ils fuſſent remplis de vermine. Il eſt probable qu'ils
» conſervent ces touffes de cheveux, en mémoire de leurs
» parens morts ; ou bien ce ſont des dépouilles de leurs
» ennemis, qu'ils gardent comme des trophées de leurs vic-
» toires. Un gros clou, ou quelque choſe qui frappoit for-
» tement leurs yeux, l'emportoit ordinairement ſur la ré-
» pugnance qu'ils montroient à nous céder ces précieuſes
» bagatelles.

ANN. 1774. Avril.

» APRÈS avoir fait ces obſervations ſur les Indiens, qui
» nous environnoient, nous quittâmes le rivage, pour pé-
» nétrer dans les bois, à quelque diſtance du Capitaine
» Cook : je raſſemblai des plantes, dont nous avions déjà

ANN. 1774. Avril.

» vues la plupart aux Iſles de la Société. Comme nous ne
» voulions pas avancer beaucoup dans l'intérieur de l'Iſle;
» le premier jour, nos recherches ne s'étendirent pas au-
» delà de la terre baſſe qui borde la greve, & qui eſt entiè-
» rement inhabitée, nous trouvâmes cependant, parmi les
» arbres, des compartimens quarrés, enfermés par de groſſes
» pierres, & d'une figure réguliere. Nous apprîmes enſuite
» que c'étoient des fondemens de maiſons. On peut con-
» jecturer de-là que la mauvaiſe qualité du terrain a fait
» abandonner ces places, ou qu'ils ne les occupent qu'en
» certaines ſaiſons. Tout ce canton étoit deſtitué de plan-
» tations, & couvert de grands bois, dont pluſieurs paroiſſent
» bons pour la charpente. Les Naturels n'eſſayerent point
» de nous arrêter, & nous dirigeâmes notre promenade
» du côté qui nous plut. Une petite colline, revêtue d'une
» longue herbe, qui montoit juſqu'à notre ceinture, ſe
» projette en avant & ſépare cette greve d'une autre qui
» eſt au Sud. Sur le côté ſeptentrional de cette colline, il y
» a, à l'endroit qu'indiquent les Navigateurs Eſpagnols, une
» belle ſource d'eau limpide, qui ſort du rocher, forme
» enſuite un petit baſſin, & coule de-là dans la mer: près
» de cette ſource, un ruiſſeau deſcend des hautes collines;
» un ſecond, plus conſidérable que le premier, ſe préci-
» pite au milieu de la greve (c'eſt-là que nous remplîmes
» nos futailles); & on en rencontre un troiſieme du côté
» du Nord. Cette Iſle eſt bien arroſée, ce qui eſt fort utile
» aux végétaux, ainſi qu'aux Habitans. Nous retournâmes
» bientôt à la place du marché, emportant la collection
» que nous avions faite, & nous causâmes avec les Naturels,
» qui témoignoient ſi peu de défiance, qu'ils changeoient

» leurs

» leurs armes contre nos outils de fer. Ces armes étoient » toutes de bois de maſſue, ou de caſuarina *(a)*; nous » n'achetâmes que de ſimples piques, d'environ huit » ou dix pieds de long, ou des maſſues, qui avoient com- » munément un gros nœud à une extrémité. »

ANN. 1774. Avril.

Dès qu'on eut dîné, je renvoyai les bateaux à l'aiguade, ſous la protection d'une Garde: à leur débarquement, les Inſulaires s'enfuirent tous, excepté un homme qui ſembloit fort effrayé: un ou deux autres revinrent enſuite, & on n'en vit pas un plus grand nombre après midi. Nous ne pouvions concevoir la raiſon de cette frayeur ſubite.

« Je reſtai ſur la Réſolution, mais mon Pere accompagna » M. Cook, & il remonta une petite colline, juſqu'à une » mauvaiſe cabane; n'y trouvant point d'habitans, il mit » des clous ſur des fruits à pain, qu'il vit près de la hutte, » & il redeſcendit au rivage, avec quelques plantes.

» IL REMARQUA enſuite que le tems, qui avoit été très- » chaud à terre, étoit beaucoup plus froid à bord, où de » groſſes bouffées de vents, accompagnées quelquefois de » petites pluies, ſouffloient des montagnes. »

LE 9, dès le grand matin, les chaloupes allerent faire de l'eau, comme à l'ordinaire; & nos gens n'apperçurent les Naturels, qu'au moment de leur retour. Après 9.

(*a*) « Les Taïtiens lui donnent le nom de *Toa*, qui ſignifie *Guerre*, » parce qu'il fournit des inſtrumens de mort. »

ANN. 1774. Avril. déjeûner, je débarquai avant la Garde, & les Naturels ſe précipiterent, autour de moi, en grande foule. Mais, dès que la Garde eût deſcendu à terre, j'eus toutes les peines du monde à les empêcher de s'enfuir : enfin leurs craintes ſe diſſiperent, & ils nous vendirent des fruits & des cochons. Je penſe qu'ils avoient pris la fuite la veille, parce qu'ils ne me voyoient pas à la tête du détachement ; &, ſans ma préſence, ils ſe ſeroient également retirés aujourd'hui.

VERS MIDI, un Chef, ſuivi de beaucoup de monde, ſe rendit à la place de notre débarquement. Je lui offris toutes les bagatelles que j'avois ; &, de ſon côté, il me donna quelques-uns des ornemens dont il étoit paré. Ces échanges finis, il parut qu'il régnoit de la bonne intelligence entre nous : ayant acheté aſſez de fruits pour en charger deux chaloupes, nous retournâmes dîner à bord, ſans que le Chef voulût nous accompagner.

« AVANT de partir pluſieurs pirogues étoient arrivées » au vaiſſeau de la *Dominica*, tandis que d'autres de l'Iſle » de Sainte-Chriſtine remontoient le Détroit. Les Indiens, » qui étoient ſur les premieres, paroiſſoient de la même » Nation que ceux que nous connoiſſions déjà, & ils nous » vendirent les mêmes fruits.

» LE CHEF dont on vient de parler, portoit un manteau » d'écorce de mûrier, pareille à l'étoffe de Taïti, & il avoit » le diadême, le hauſſe-col, les pendans d'oreilles, & les » touffes de cheveux. On nous fit entendre que c'étoit le » Roi de toute l'Iſle, quoiqu'on ne lui témoignât pas beau-

» coup de reſpect. Il nous avertit qu'il s'appelloit *Honoo* (*a*), » & qu'il étoit *He-ka-aï*, titre qui correſpond ſans doute » à l'Arée de Taïti, & à l'Aréeké des Iſles des Amis. Il » paroiſſoit intelligent & d'un bon caractere : ſa figure » étoit d'ailleurs très-expreſſive : M. Hodges l'a peint » avec vérité, & on en trouve la Gravure dans ce Voyage. » Nous lui demandâmes le nom de ſon Iſle & de celles des » environs, & il nous répondit, que Sainte-Chriſtine ſe » nomme *Waitahoo*, la Dominica, *Heevaroa*, & Saint-» Pédro *Onateyo*. Œdidée, qui aimoit paſſionnément ce » peuple, parce qu'il reſſembloit, par les mœurs, le langage » & la figure, à ſes compatriotes, converſoit ſans ceſſe avec » les Naturels, & il en achetoit un grand nombre d'or-» nemens. Il leur apprit différens uſages de ſon pays, & » entr'autres, la méthode d'allumer du feu, en frottant » l'un contre l'autre des morceaux de bois ſecs de l'*Hibiſ-*» *cus Tiliaceus* : ils prêterent une oreille attentive à ſes » inſtructions. Les Inſulaires eſtimoient fort les plumes de » Tonga-Tabboo, ou de l'Iſle d'Amſterdam, & ils les ache-» terent volontiers au prix de leurs parures de tête, ou » de tous leurs ornemens. Nous ne vîmes qu'une ſeule » femme âgée aſſiſe dans un cercle au milieu de ſes com-» patriotes : elle étoit revêtue d'une pièce d'étoffe d'écorce, » comme les femmes des Iſles de la Société : à ſa figure, » on l'auroit priſe pour une Taïtienne.

ANN. 1774. Avril.

(*a*) « Ce mot ſignifie une Tortue dans la langue de Taïti ; & il » eſt probable que ces Peuples empruntent quelquefois leurs noms de » ceux des animaux, comme les Habitans de l'Amérique Septentrionale. » Le mot *O-too*, nom du Roi de Taïti, ſignifie auſſi *Héron*.

ANN. 1774. Avril.

» NOUS fîmes environ un mille & demi ſur le bord
» méridional du ruiſſeau : après avoir traverſé un canton,
» d'où nous découvrîmes en plein le Havre, nous entrâmes
» dans un bois épais, compoſé principalement de *Rattas*
» ou de noyers de Taïti *Inocarpus* (*a*), d'une groſſeur &
» d'une hauteur conſidérables, & de beaux arbres à pain :
» on trouve ces deux eſpèces dans les plaines de Taïti, où
» la chaleur eſt moins violente que ſur ces Iſles. Nous arri-
» vâmes enfin à une des habitations des Naturels : c'étoit
» une miſérable cabane, en comparaiſon des maiſons éle-
» vées des Iſles de la Société, placée ſur une plate-forme
» élevée de pierres, qui n'étoient pas même aſſez unies &
» aſſez égales, pour qu'on pût s'y aſſeoir ſans ſe briſer le
» corps, quoiqu'elles fuſſent revêtues de nattes. Les Naturels
» avoient érigé ſur cette baſe des canes de bambous, ſerrées
» très-près les unes des autres, d'environ cinq ou ſix pieds
» d'élévation, & pardeſſus leſquelles le toit formoit un faîte
» au ſommet, compoſé de petits bâtons couverts de feuilles
» d'arbre à pain & de rattas. Toute la hutte avoit environ
» cinq pieds de long, & huit ou dix de large : l'uſage où
» ils ſont de ſoutenir leurs habitations par des fondemens
» de pierres, ſemble ſuppoſer que le pays eſt ſujet en certai-
» nes ſaiſons de l'année, à de fortes pluies & à des inondations.
» Nous y trouvâmes de grands auges de bois remplis de
» morceaux de fruits à pain, mêlés avec de l'eau. Trois In-
» diens, qui parurent près de la hutte, allerent nous cher-
» cher de l'eau à un ruiſſeau qui couloit à environ cent

(*a*) Voyez Forſter, *Nova Genera Plantarum.*

» verges delà. Les ayant remercié de leur bonté par des » préſens, nous nous rendîmes à la greve, & nous re- » tournâmes enſuite à bord. Pour rejoindre notre chaloupe, » nous courûmes le plus grand riſque de périr en chavi- » rant : la houle, qui briſoit contre les rochers, nous cou- » vrit entièrement d'eau. Œdidée, qui étoit reſté à terre, » nous voyant en danger, ſe jeta à la mer, & ſe rendit » près de nous à la nage, afin de ne pas nous expoſer à un » nouveau péril, quand nous voudrions aller le répandre. »

ANN. 1774. Avril.

L'APRÈS-MIDI, j'envoyai à terre les détachemens chargés de faire de l'eau & des échanges : la plupart des Naturels s'étoient retirés dans l'intérieur du pays. J'allai à l'anſe méridionale de la baie, où je me procurai cinq cochons & enſuite dans une maiſon, qui, à ce qu'on nous dit, étoit à l'homme que nous avions tué. Ce devoit être un perſonnage conſidérable, puiſqu'il y avoit dans ſa cabane & dans les environs, ſix cochons appartenant alors à ſon fils, qui s'enfuit à notre approche. Je deſirois beaucoup de le voir, de lui faire un préſent, & par mes careſſes de le convaincre que nous avions tué ſon Pere, ſans mauvais deſſein contre la Nation. Il eût été inutile de laiſſer quelque choſe dans l'habitation, parce que les autres l'auroient enlevé, d'autant plus ſûrement que je n'aurois pas pu leur expliquer à qui je deſtinois ce don. Ils obſervoient rarement une honnêteté rigoureuſe en pareille occaſion, & je venois d'en voir un exemple frappant. Un homme, qui montoit une pirogue, m'offrit un petit cochon pour un clou de ſix pouces : je donnai ce clou à un Indien qui manœuvroit la pirogue, & qui le gardant pour lui-même, en préſenta un bien

ANN. 1774. Avril.

plus petit au maître du cochon : ils commencerent à ſe diſputer, & j'attendis la fin de cette querelle; mais l'Indien, qui tenoit le grand clou, ſembloit décidé à le garder, & je les quittai ſans ſavoir comment ſe termina leur affaire. Le ſoir, nous retournâmes à bord avec des rafraîchiſſemens, nous avions aſſez bien employé notre journée.

« LE DOCTEUR SPARRMAN paſſa avec moi l'après-dînée » à bord, à décrire & deſſiner les plantes que nous avions » raſſemblées le matin. Mais mon Pere accompagna le Capi- » taine à la greve méridionale, & il trouva, près de la mer, » pluſieurs habitations, ſans voir de femmes. C'étoit le » rivage où les Inſulaires porterent le corps de l'homme » tué : on vient de dire qu'ils arriverent à une cabane qui » appartenoit au défunt : M. Cook demanda s'il n'avoit » ni femmes, ni fils, ni ſœurs, ni parens, & on lui dit » qu'elles pleuroient le mort au ſommet de la montagne; » d'où l'on peut ſoupçonner que les paliſſades ou enclos qu'on » voit le long du ſommet des rochers, ſont les cimetieres » des habitans. Le Capitaine fit des échanges en cet en- » droit, &, quoiqu'il fût entouré des parens de l'Inſulaire » tué, on n'apperçut parmi eux, ni animoſité, ni reſſen- » timent. »

10. LE 10, dès le grand matin, les Inſulaires vinrent en pirogues des cantons éloignés, & ils nous vendirent des cochons : de ſorte que nous en avions alors aſſez pour en ſervir à tout l'équipage. En général, ils étoient ſi petits, que nous en conſommions quarante ou cinquante dans un repas. Le détachement achetoit toujours à terre beaucoup de fruits.

Après dîné, je fis une petite expédition ſur ma chaloupe, au Sud, le long de la côte, accompagné de quelques-uns de nos Meſſieurs : on nous vendit dix-huit cochons en différens endroits où je touchai ; & je crois que nous en aurions pu obtenir un plus grand nombre. Par-tout où je mis à terre, les Naturels furent très-obligeans à notre égard, & ils nous apporterent avec empreſſement ce que nous deſirions.

ANN. 1774. Avril.

« JE DESCENDIS ſur la côte avec le Docteur Sparrman : &, » en paſſant par notre marché, nous reconnûmes que le prix » de nos outils de fer étoit diminué d'au moins deux cens » pour cent depuis notre mouillage dans le havre. Les petits » clous, que les Inſulaires avoient d'abord reçu avec em- » preſſement, ne paſſoient plus, & ils n'eſtimoient pas » beaucoup les grands. Ils ne faiſoient aucun cas des grains » de verre ; ils préféroient les rubans, les étoffes, & d'autres » bagatelles. Nous achetâmes de gros cochons pour des » pièces d'étoffe de mûrier, couvertes de plumes rouges, » que nous avions apportées de l'Iſle d'Amſterdam ou de » Tonga-Tabboo.

» LE TEMS étoit extrêmement chaud, & les Naturels ſe » donnoient de l'air avec de grands éventails ; ils nous en » vendirent pluſieurs formés d'une eſpèce d'écorce ou » d'herbe groſſiere, très-bien treſſée, & ſouvent blanchie de » chaux ; d'autres avoient de larges feuilles emplumées qui » leur tenoient lieu de paraſol, &, en les examinant, je trou- » vai qu'elles appartenoient au *Corypha umbraculifera*, » eſpèce de palmier. Une des planches, qui orne ce Voyage,

ANN. 1774. Avril.

» repréſente ces éventails & les ornemens de tête de ce » Peuple.

» MALGRÉ la chaleur extrême, nous réſolûmes de gravir » la montagne, eſpérant que nous ſerions récompenſés » de nos peines par de nouvelles découvertes. J'avois ſur- » tout envie d'examiner les paliſſades qui ſont au ſommet, » & ſur leſquelles chacun formoit différentes conjectures. » M. Patten & deux autres de nos MM. nous accompagne- » rent. Après avoir traverſé le joli ruiſſeau, où les Matelots » rempliſſoient les futailles, nous prîmes au côté ſeptentrio- » nal un ſentier, par où le plus grand nombre des Inſu- » laires, qui s'étoient rendus près de nous, étoient arrivés » de l'intérieur du pays. La montée ne fut pas d'abord très- » fatigante : nous atteignîmes le haut de pluſieurs collines » doucement inclinées, preſque de niveau au ſommet, » & contenant des plantations ſpacieuſes de bananiers, » dans un ordre admirable. Ces cantons cultivés ſe dé- » couvroient tout-à-coup à nos regards, parce que nous » marchions à travers un bois d'arbres fruitiers ſerré & » touffu, & qui nous procuroit un ombrage rafraîchiſ- » ſant, tout-à-fait agréable. Nous rencontrions çà & » là un cocotier ſolitaire, qui, loin d'élever avec fierté ſa » tête majeſtueuſe, ſe trouvoit abaiſſé & caché par des » arbres d'une eſpèce inférieure. En général, le palmier » aime un terrain bas, & ne croît pas bien ſur les monta- » gnes; & voilà pourquoi il abonde ſur des bancs de corail, » qui offrent à peine aſſez de ſol pour y prendre racine. » Quelques Naturels nous ſuivoient, & pluſieurs, qui » alloient à notre marché, paſſerent près de nous.

» A MESURE

ANN. 1774. Avril.

» A MESURE que nous montions, nous laiſſions derriere » nous un grand nombre de maiſons, toutes conſtruites ſur » une baſe élevée de pierres, d'après le plan qu'on a déjà » décrit. Les unes paroiſſoient très-neuves & très-propres » en-dedans, mais je ne pus pas y diſtinguer ces lits dont » font mention les Eſpagnols, qui, ſans doute, veulent » parler ſeulement des différentes nattes répandues ſur le » plancher.

» LE TERRAIN devenoit à chaque pas plus eſcarpé & plus » hériſſé de roches. Le ruiſſeau couloit ſouvent dans un » ravin profond, au bord duquel notre ſentier étoit un peu » dangereux; il nous fallut traverſer l'eau pluſieurs fois. Nous » remarquâmes toujours une plus grande quantité d'habita- » tions en approchant du ſommet. Nous prîmes du repos en » différens endroits, & par-tout des fruits & de l'eau nous » furent offerts par les Naturels, qui reſſemblent trop aux » Taïtiens, pour ne pas avoir, comme eux, de l'hoſpita- » lité. Nous n'en apperçûmes pas un ſeul de difforme ou » de mal fait; ils étoient tous forts, grands & extrêmement » agiles. Leur poſition contribue à leur activité, & l'exer- » cice qu'ils ſont obligés de prendre, conſerve probable- » ment l'élégance de leurs formes. A environ trois milles du » rivage, nous apperçûmes une jeune femme, qui ſortoit » d'une maiſon ſituée devant nous, & qui montoit en hâte » la colline. Elle étoit vêtue d'une étoffe de mûrier, qui » deſcendoit juſqu'à ſes genoux : ſes traits nous parurent » agréables; mais nous n'en jugeâmes que de loin, car elle » eut ſoin de ſe tenir à trente verges de nous. Les Natu- » rels nous firent alors des ſignes pour retourner ſur nos

ANN. 1774. Avril.

» pas; & ils témoignerent du mécontentement de ce que » nous continuions notre route. Comme nous voulions, le » Docteur Sparrman & moi, conſerver les plantes que nous » avions raſſemblées, nous revînmes effectivement en » arriere, tandis que M. Patten & les autres allerent en- » viron deux milles plus loin, ſans rien découvrir de nou- » veau. La chaleur du jour, notre mauvaiſe ſanté & la » fatigue de la route, nous avoient épuiſé: d'ailleurs rien » n'annonçoit que nous ſerions bientôt au ſommet; on ne » l'appercevoit qu'à plus de trois milles de diſtance, au- » delà d'un eſpace infiniment plus eſcarpé que celui que » nous venions de parcourir.

» TOUS LES CANTONS, que nous vîmes, ſont couverts d'un » riche terreau, parſemés de belles plantations & de bocages » de différens arbres fruitiers. Les rochers au-deſſous, qui ſe » montrent principalement près des bords du ruiſſeau, ou » ſur les côtés rompus du ſentier, contiennent des pro- » ductions volcaniques ou diverſes laves, dont quelques- » unes ſont remplies de coquillages blancs & verdâtres. Par » leurs minéraux, ces Iſles reſſemblent donc auſſi à celles » de la Société, qui paroiſſent avoir des montagnes brû- » lantes autour des cabanes; nous remarquâmes beaucoup » de cochons, de groſſes volailles, & de tems en tems des » rats. Les arbres ſont d'ailleurs pleins de petits oiſeaux » de l'eſpèce de ceux de Taïti, mais moins nombreux & » moins variés. Enfin les Marquiſes ne different des Iſles » de la Société, qu'en ce qu'elles n'ont pas les jolies plaines » qui environnent celles-ci, ou le récif de corail qui forme » leurs excellens havres.

» NOUS NOUS HATAMES de gagner le bord de la mer, » avant le départ des chaloupes : le vaiſſeau, à notre arrivée, » étoit environné de Naturels de différentes parties du pays : » l'alarme, que le meurtre de l'Indien avoit répandu parmi » eux, le premier jour, étoit alors oubliée, & ils vinrent » près de nous en très-grand nombre; ils converſerent fami- » lièrement, & ils témoignerent une extrême joie de tout » ce qu'ils voyoient. Ils ſe ſouvenoient ſi peu du meurtre, » que pluſieurs nous volerent, auſſi ſouvent que l'oc- » caſion s'en préſenta; mais, quand on les ſurprenoit, ils » ne manquoient jamais de rendre paiſiblement ce qu'ils » venoient de prendre. Ils danſerent beaucoup ſur les ponts » pour l'amuſement des Matelots, & la reſſemblance de » leurs danſes, avec celles des Taïtiens, nous frappa. Il » paroît que leur muſique eſt auſſi la même : ils ont des tam- » bours pareils, & Œdidée en acheta un.

ANN. 1774. Avril.

» JE RESTAI l'après-midi à bord, & je mis en ordre les » collections que nous avions faites. Le ſoir, M. Cook, quel- » ques Officiers, M. Hodges, le Docteur Sparrman & mon » Pere, revinrent au vaiſſeau, après avoir viſité deux anſes » au Sud du havre où nous mouillions. Ils les trouverent » très-ouvertes & expoſées à la mer, & ils coururent de » grands riſques en mettant à terre & en ſe rembarquant, » à cauſe de la houle prodigieuſe qui briſoit ſur le rivage. » Ils acheterent des cochons & d'autres rafraîchiſſemens. » Les Naturels leur parurent moins réſervés qu'aux envi- » rons de notre mouillage : ils rencontrerent un nombre » conſidérable de femmes, avec leſquelles les Matelots de » la chaloupe eurent bientôt fait connoiſſance, & pluſieurs

ANN. 1774. Avril.

» d'entr'elles furent auſſi complaiſantes que les Indiennes » des Iſles de la Société & des Amis, de la Nouvelle-» Zélande & de l'Iſle de Pâque. Elles étoient d'une ſtature » inférieure à celle des hommes, mais bien proportionnées; » & les traits de quelques-unes approchoient du contour » agréable des Taïtiennes d'un rang diſtingué. En général, » leur teint ne différoit pas de celui des gens du Peuple des » Iſles de la Société: il y en avoit de plus blanches que les » autres; on ne remarqua ſur leur corps aucune piquure, » quioque les hommes ſoient accoutumés à ſe défigurer par » le *tatouage*. Une des plus belles ſe laiſſa peindre par » M. Hodges, & on en donne ici une gravure exacte d'après » ſon deſſin. Toutes portoient des étoffes de mûrier; mais » ces étoffes n'étoient ni auſſi variées, ni en auſſi grand » nombre qu'à Taïti: au-lieu de s'envelopper d'une foule de » pièces, comme les chefs voluptueux de cette Iſle, elles » n'avoient qu'un ſeul *ahow* ou manteau qui deſcendoit des » épaules aux genoux.

» APRÈS avoir paſſé quelque tems à terre, nos Meſſieurs » revinrent à leur chaloupe. Le Capitaine donna pluſieurs » coups à un des Matelots, qui venoit de manquer à ſon » devoir. Je ne rapporterois point cette circonſtance minu-» tieuſe, ſi les Naturels n'avoient pas fait une obſervation » forte intéreſſante. Dès qu'ils s'en apperçurent, ils ſe montre-» rent l'un à l'autre M. Cook, & ils s'écrierent *tape a-hai* » *te tina*, il bat ſon frere. Ils voyoient très-bien l'autorité » du Commandant ſur l'équipage; mais ils nous regar-» doient tous comme freres. Je penſe qu'ils tranſpoſoient, » parmi nous, les idées de ſubordination qui régnent chez

» eux; ils ſe regardent probablement comme une famille
» dont l'aîné eſt Chef ou Roi. N'étant pas encore par-
» venus à ce degré de civiliſation dont jouiſſent les Taïtiens,
» ils ne connoiſſent gueres les différences de rang, &
» leur conſtitution politique n'a pas acquis une forme mo-
» narchique déterminée. La nature de leur pays, qui de-
» mande plus de travail & de culture qu'aux Iſles de la
» Société, eſt la principale cauſe de cette différence; car,
» puiſqu'ils ne ſe procurent pas ſi aiſément leur ſubſiſtance,
» la population & le luxe doivent être moindres, & le
» Peuple garde ſon égalité. Effectivement ils ne montrerent
» ni reſpect, ni égards particuliers pour leur Roi *Honoo*,
» qui vint nous voir le ſecond jour, après notre arrivée.
» Toute ſa prééminence ſembloit conſiſter dans ſon habil-
» lement, plus complet que celui de ſes Indiens, qui, par
» choix ou par indolence, vont nuds dans ce climat du
» Tropique, où l'on n'a pas beſoin de vêtemens. »

ANN. 1774. Avril.

LE LENDEMAIN, au matin, j'allai au même endroit où nous avions été le ſoir de la veille, mais, ſans pouvoir me procurer des cochons, comme je l'eſpérois : je ne vins pas à bout de deviner ce qu'ils demandoient en place, des clous qu'ils mépriſoient alors; de ſorte que je fus obligé de revenir avec trois ou quatre petits cochons, qui coûterent plus qu'une douzaine n'avoit coûté la veille. En arrivant à bord, j'appris que le même changement y étoit arrivé, ainſi qu'à la place de débarquement ſur la côte : en voici la raiſon. Pluſieurs de nos Meſſieurs ayant deſcendu la veille, céderent en échange différens articles que les Inſulaires n'avoient pas encore vu, & qui leur cauſerent plus de plaiſir que les

11.

ANN. 1774 Avril.

clous & les inſtrumens de fer les plus utiles; mais ce qui acheva de ruiner notre marché, c'eſt que l'un d'eux donna pour un cochon une grande quantité de plumes rouges qu'il avoit priſes à Amſterdam. Perſonne, parmi nous, ne ſavoit que ces plumes euſſent une telle valeur; nous perdîmes ainſi l'eſpoir d'acheter beaucoup de rafraîchiſſemens de ce Peuple: cela arrivera toujours, lorſqu'en pareille occaſion on permettra à chacun de faire des échanges pour ce qui lui plaira.

« NOS ACQUISITIONS en Hiſtoire Naturelle étoient peu » nombreuſes, parce que ces Iſles reſſemblent trop à Taïti, » & que d'ailleurs nous y étions depuis trop peu de tems. » Nous n'avons pas formé une connoiſſance bien intime » avec les Naturels, qui ſont dignes de l'étude des Voyageurs » Philoſophes. Je regrettois en particulier de partir, » ſans examiner ces enclos qui ſont au ſommet des » montagnes, & qui, je crois, ont quelque rapport avec » leur religion. Les Eſpagnols font mention d'un Oracle (*a*), » qui, d'après leur deſcription, ſemble être un cimetière de » l'eſpèce de ceux des Iſles de la Société. »

COMME cette Iſle ne devoit pas nous fournir ce dont nous avions beſoin, & ce que nous pouvions eſpérer de trouver à celles de la Société, & que d'ailleurs elle n'étoit pas commode pour y faire du bois & de l'eau, & donner au vaiſſeau le radoub néceſſaire, je réſolus d'appareiller, & de chercher une relâche plus avantageuſe. Nous étions

(*a*) Voyez la Collection de M. Dalrymple. *Vol. I.*

depuis dix-neuf ſemaines en mer, & nous avions vécu, tout ce tems, de proviſions ſalées : cependant nous avions à peine un ſeul homme bien malade, & peu ſe plaignoient de légeres incommodités. Les anti-ſcorbutiques & les ſoins extrêmes du Chirurgien, contribuerent ſans doute à notre ſanté. ANN. 1774. Avril.

« LES FRUITS & les viandes fraîches, que nous prîmes » aux Marquiſes, doivent être regardés comme le premier » reſtaurant que nous euſſions eu dans cette longue cam- » pagne. Le peu de patates de l'Iſle de Pâque avoient » arrêté le progrès rapide des différentes maladies répandues » à bord, ſans pouvoir les empêcher de reparoître à l'ap- » proche de la zone torride, dont la chaleur violente mettoit » en fermentation notre ſang putride & ſtagnant. Je crois » réellement que c'eſt à M. Patten, notre Chirurgien, que » l'Angleterre doit la vie de ceux qui firent la dangereuſe » expédition dont on écrit l'Hiſtoire. M. Cook, de ſon » côté, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit aſſurer le » bien-être de l'équipage & le ſuccès du Voyage. Quoiqu'il eût » reconnu le danger de s'expoſer au ſoleil brûlant de l'Iſle » de Pâque, il avoit mis une activité ſinguliere pour acheter » des proviſions, & veiller ſur ce qui ſe paſſoit à terre, & » ſa ſanté ne s'en trouvoit pas mieux. Les efforts, que j'avois » faits en graviſſant la montagne, nuiſirent auſſi à la mienne, » & me procurerent une maladie de bile dangereuſe. »

CHAPITRE X.

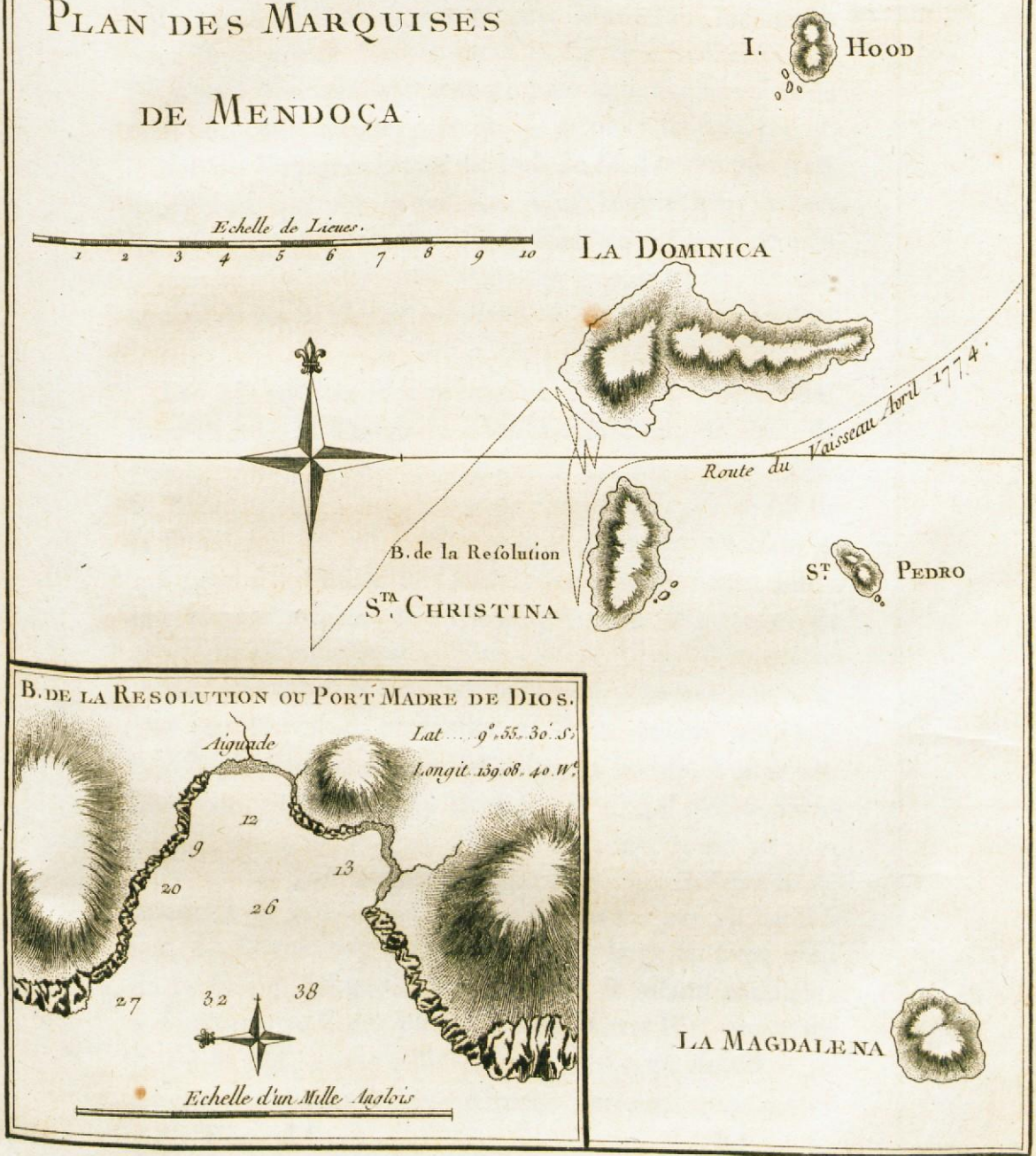
Départ des Marquiſes. Situation, étendue, forme & aſpect des différentes Iſles. Deſcription des Habitans, de leurs Coutumes, Habillemens, Habitations, Alimens, Armes, & Pirogues. Recherches ſur leur Bonheur, & leur Population.

ANN. 1774. 11 Avril. ON LEVA l'ancre à trois heures après-midi, & je portai ſur la Dominica, afin de reconnoître le côté occidental de cette Iſle; mais comme le ſoleil étoit couché, avant que j'y arrivaſſe, la nuit ſe paſſa à louvoyer entre les deux terres. Le

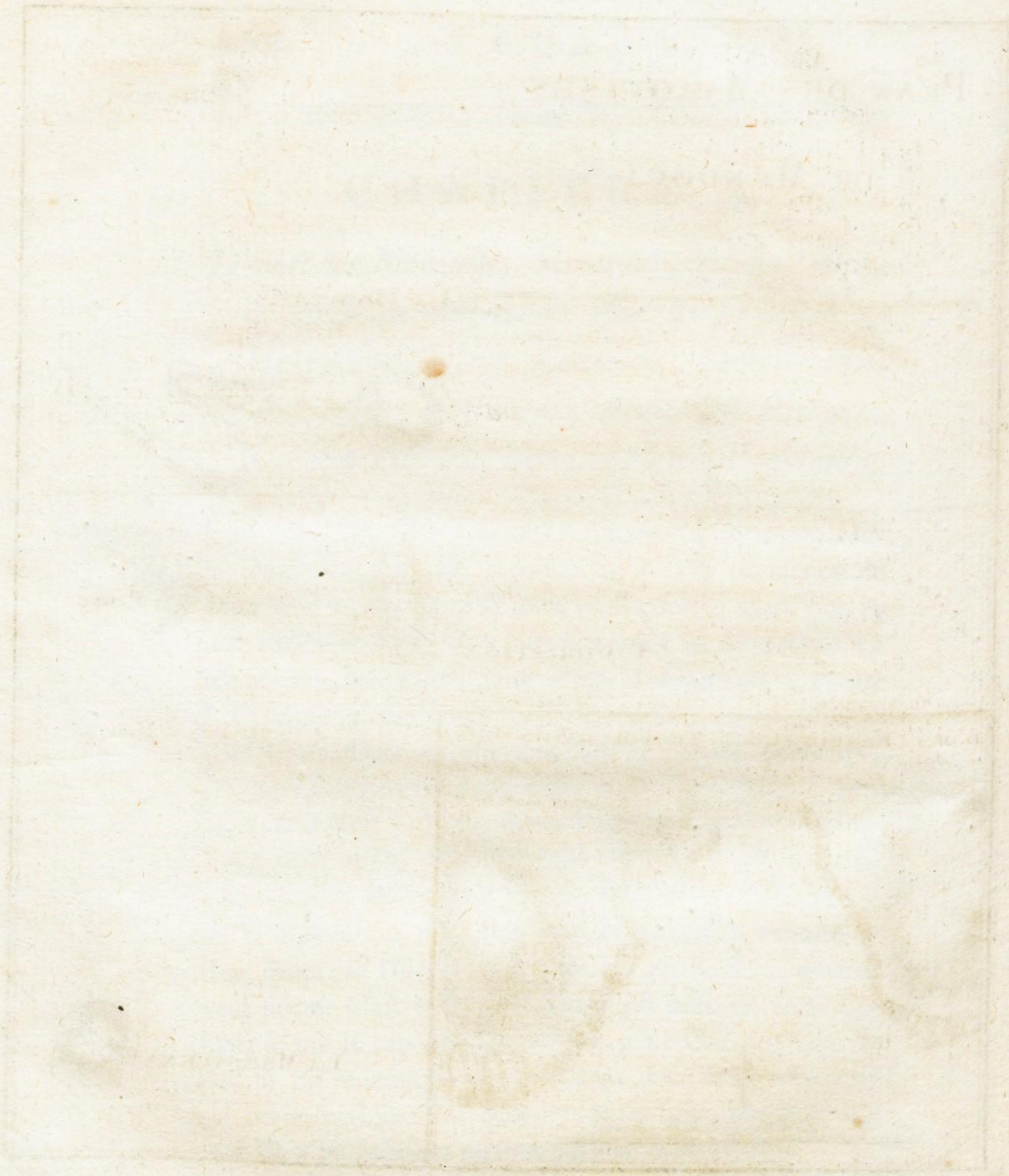
12. lendemain, au matin, nous vîmes à découvert la pointe S. O., d'où la côte court N. E.; il n'étoit pas probable que nous trouvaſſions un bon mouillage de ce côté, parce qu'il eſt expoſé aux vents d'Eſt: nous n'avions que peu de vent alors, & il étoit variable, & accompagné d'ondées de pluie. Enfin nous atteignîmes une briſe de l'E. N. E., avec laquelle nous cinglâmes au Sud. A cinq heures, P. M. la baie de la Réſolution nous reſtoit E. N. $\frac{1}{2}$ E., à la diſtance de cinq lieues, & l'Iſle de la Madelène au S. E., à environ neuf lieues. C'eſt la ſeule vue que j'ai priſe de cette Iſle. Delà je mis le cap au S. S. O. $\frac{1}{2}$ O. pour O-Taïti, dans le deſſein de rencontrer quelques-unes des Iſles que découvrirent les premiers Navigateurs, & ſur-tout les Hollandois, mais dont les poſitions ne ſont pas bien déterminées.

IL EST A PROPOS

Plan des Marquises de Mendoça



Benard Direx.



ANN. 1774. Avril.

IL EST A PROPOS de revenir aux Marquiſes, reconnues pour la premiere fois, comme je l'ai déjà obſervé, par l'Eſpagnol Mindana, qui leur a donné le nom général & le nom particulier qu'elles portent. Ce qu'on en dit dans la Collection des Voyages à la mer du Sud, de M. Dalrymple, n'eſt défectueux que ſur la poſition. C'eſt la principale raiſon qui m'a engagé à y toucher; il eſt d'autant plus utile de bien déterminer ce point, qu'il fixera, en grande partie, les giſſemens de autres Iſles de Mindana.

LES MARQUISES ſont au nombre de cinq; la Magdalena, Saint-Pédro, la Dominica, Sainte-Chriſtine, & l'Iſle de Hood: celle-ci, la plus ſeptentrionale, gît par 9^{d} 26′ de latit. S., & N. 13^{d} O., à cinq lieues & demie de la pointe Eſt de la Dominica, qui eſt la plus grande de toutes les Iſles, & qui s'étend à l'Eſt & à l'Oueſt l'eſpace de ſix lieues. Elle a une largeur inégale, & environ quinze ou ſeize lieues de tour; elle eſt remplie de collines eſcarpées, qui s'élevent en chaînes directement hors de la mer: ces chaînes ſont ſéparées par des vallées profondes, revêtues de bois, ainſi que les côtés de quelques-unes des collines: ſon aſpect eſt ſtérile, mais elle eſt habitée. Sa latitude eſt 9^{d} 44′ 30″ S. Saint-Pédro, qui a environ trois lieues de tour, & qui eſt aſſez haut, gît au Sud, à quatre lieues & demie de l'extrémité orientale de la Dominica: nous ne ſavons pas s'il eſt déſert. La Nature n'y a pas répandu ſes largeſſes avec trop de profuſion. Sainte-Chriſtine gît ſous le même parallele, trois ou quatre lieues plus à l'Oueſt. Cette Iſle, qui court Nord & Sud, a neuf milles de long dans cette direction, & environ ſept lieues de circonférence. Une chaîne étroite de

ANN. 1774 Avril.

collines, d'une élévation conſidérable, ſe prolonge dans toute la longueur de l'Iſle. D'autres chaînes ſortent de la mer & ſe joignent à celle-ci, dont elles égalent la hauteur. Des vallées reſſerrées & profondes, fertiles, ornées d'arbres fruitiers, &c. & arroſées par de jolis ruiſſeaux d'une eau excellente, coupent ces montagnes. Nous n'avons vu que de loin la Magdalena: ſa poſition doit être à-peu-près 10^{d} 25′ de latitude & 138^{d} 50′ de longitude. Ces Iſles occupent l'eſpace d'un degré en latitude, & à-peu-près un demi-degré en longitude, ſavoir du 138^{d} 47′ au 139^{d} 13′ Oueſt, longitude de l'extrémité occidentale de la Dominica.

LE PORT DE MADRE DE DIOS, que j'ai nommé Port de la *Réſolution*, gît près du milieu du côté Oueſt de Sainte-Chriſtine, & ſous la terre la plus élevée de l'Iſle, par 9^{d} 55′ 30″ de latitude, & 139^{d} 8′ 40″ de longitude Oueſt, & au N. 15′ O. de l'extrémité occidentale de la Dominica. La pointe Sud de la baie eſt un rocher eſcarpé d'une hauteur conſidérable, dont le ſommet ſe termine en une colline à pic, où vous appercevez un ſentier qui conduit, par le haut de la chaîne étroite, deſſus la cime des collines. La pointe Nord n'eſt pas ſi élevée, & la pente eſt plus inſenſible: ces deux pointes ſont à un mille l'une de l'autre dans la direction du N. $\frac{1}{4}$ N. E. & S. $\frac{1}{4}$ S. O. La baie, qui a près de trois quarts de mille de profondeur, & de trente-quatre à douze braſſes d'eau, fond de ſable propre, renferme deux anſes ſablonneuſes, ſéparées l'une de l'autre par une pointe de rocher. Il y a dans chacune un ruiſſeau d'une eau très-bonne. L'anſe ſeptentrionale eſt la plus commode pour faire du bois & de l'eau. On y trouve la petite caſcade, dont

Benard Direx.

VUE DE LA BAYE DE LA RESOLUTION DANS L'ISLE DES MARQUISES.

parle Quiros, Pilote de Mindana ; mais le village eſt au fond de la ſeconde anſe. Ce côté de l'Eſt offre pluſieurs autres anſes ou baies, & on peut ſe tromper, en prenant quelques-unes au Nord pour celle-ci ; c'eſt pourquoi le giſſement de l'extrémité Oueſt de la Dominica, eſt la meilleure direction qu'on puiſſe donner.

ANN. 1774. Avril.

LES ARBRES, les plantes & les autres productions de ces Iſles, du moins autant que nous les connoiſſons, ſont à-peu-près les mêmes qu'à Taïti & aux Iſles de la Société. On peut s'y procurer des cochons, des volailles, des plantains, des ignames, quelques racines, & une petite quantité de fruits à pain & de noix de cocos. Nous achetâmes d'abord ces différens articles avec des clous. Les grains de verre, les miroirs & les bagatelles pareilles, ſi recherchées aux Iſles de la Société, n'ont aucun prix ici, & même les clous perdirent beaucoup de leur valeur, comme on l'a déjà remarqué.

EN GÉNÉRAL, les habitans des Marquiſes ſont la plus belle race des habitans de cette mer. Ils paroiſſent ſurpaſſer toutes les autres Nations par la régularité de leur taille, & de leurs traits. Cependant la reſſemblance de leur langage à celui que parlent les Naturels de Taïti & des Iſles de la Société, prouvent qu'ils ont une même origine. Œdidée converſoit aſſez bien avec eux ; mais, quoique je ſuſſe un peu la langue de Taïti, je ne venois pas à bout de me faire entendre. « J'obſerverai qu'ils ne pouvoient pas prononcer R. »

LES HOMMES ſont *tatoués* de la tête aux pieds : il;

ANN. 1774. Avril.

portent différentes figures, arrangées ſuivant les caprices de leur imagination, plutôt que ſuivant la coutume. Ces piquures leur donnent un regard ſombre; mais les femmes (qui en ont peu), les jeunes gens, & les jeunes enfans (qui n'en ont point du tout), ont le teint auſſi blanc que celui de quelques Européens. La taille des hommes eſt ordinairement de cinq pieds dix pouces à ſix pieds; mais je n'en ai vu aucun d'auſſi gras & auſſi fort que les Earées de Taïti: d'un autre côté, je n'en ai point apperçu de maigres. Leurs dents ſont moins bonnes, & leurs yeux moins vifs & moins animés que ceux des habitans des autres Nations. La couleur de leurs cheveux varie comme parmi nous: cependant je n'en ai point trouvé de rouge. Quelques-uns les portent longs; mais en général ils les ont courts, & ils laiſſent ſeulement, de chaque côté de la tête, deux touffes relevées par un nœud. Ils diſpoſent, de différentes manieres, leur barbe, qui eſt communément longue. Les uns la partagent & l'attachent en deux touffes au-deſſous du menton, d'autres la treſſent, ceux-ci la laiſſent flotter, & ceux-là la coupent à une certaine hauteur.

LEUR VÊTEMENT, le même qu'à Taïti, eſt compoſé également d'écorce d'arbres; mais ils n'ont pas une auſſi grande quantité d'étoffes, & elles ne ſont pas auſſi bonnes. La plupart des hommes ſeroient entièrement nuds ſans le *Morra* (comme on l'appelle à Taïti); c'eſt-à-dire, ſans une bande de toile qui paſſe autour de la ceinture, & tombe entre les jambes. Ce ſimple vêtement ſuffit au climat, & ſatisfait la modeſtie. Les femmes ſont vêtues d'une pièce d'étoffe, qui enveloppe leurs reins en forme de jupon,

Benard Direx.

FEMME DE L'ISLE S.TE CHRISTINE.

Benard Direx.

CHEF DE L'ISLE DE S.TE CHRISTINE.

deſcend au-deſſous du milieu de la jambe ; & un manteau flottant couvre leurs épaules. Leur principale parure de tête & leur premier ornement, eſt une ſorte de large diadême artiſtement fait des fibres de la gouſſe d'une noix de cocos : il préſente au-devant une coquille de nacre de perle arrondie : & pardeſſus cette premiere, une ſeconde plus petite, d'une très-belle écaille de tortue, trouée de différentes manieres curieuſes : au centre de cette ſeconde, il y a un troiſieme morceau rond de nacre de perle, à-peu-près de la grandeur d'un demi-écu ; & enfin un quatrieme morceau d'écaille de tortue, peint & de la grandeur d'un ſcheling. Cet ornement pare ordinairement leur front ; mais quelques-uns le portent auſſi de chaque côté ; alors il eſt fait de plus petites pieces : tous ces diadêmes ſont embellis de plumes de la queue des coqs ou des oiſeaux du Tropique, qui ſe tiennent debout, de façon qu'elles forment un joli panaché. Ils mettent autour de leur col, un collier de bois léger, dont le côté ſupérieur & antérieur eſt couvert de petits poix rouges qui y ſont collés avec de la gomme : ils garniſſent auſſi leurs jambes de touffes de cheveux d'hommes attachés à un cordon : ſouvent au-lieu de cheveux, ils emploient des plumes courtes ; mais on apperçoit rarement ſur la même perſonne tous les ornemens dont on vient de parler.

ANN. 1774. Avril.

LE CHEF, qui vint nous faire viſite, eſt le ſeul que j'aie vu avec tout cet attirail ; leurs ornemens ordinaires ſont des colliers, des amulettes de coquillage, &c. : je n'ai remarqué aucun pendant d'oreille, quoiqu'ils euſſent tous les oreilles percées.

LEURS HABITATIONS ſont placées dans les vallées, ſur

ANN. 1774. Avril.

les côtés des collines, & près de leurs plantations : elles ſont conſtruites de la même maniere qu'à Taïti ; mais elles ſont beaucoup moins bonnes, & ſeulement couvertes de feuilles d'arbre à pain. La plupart ſont bâties ſur un pavé de pierres, quarré ou oblong, élevé un peu au-deſſus du niveau du terrain. Il y a auſſi de ſemblables pavés près de leurs maiſons, & ils vont s'y aſſeoir & s'y récréer.

« JE N'AI TROUVÉ nulle part de fruits à pain auſſi gros & » auſſi délicieux que les leurs ; nous en achetâmes pluſieurs » parfaitement mûrs, qui étoient tendres comme des flans, » mais un peu trop ſucrés. Excepté la pomme *Spondias*, » ils mangent les mêmes fruits & les mêmes racines qu'à » Taïti ; ils ſe nourriſſent ſur-tout de végétaux, quoiqu'ils » aient des cochons & des volailles, & qu'ils prennent » quantité de poiſſons en certains tems ; ils ne boivent que » de l'eau, car les noix de Cocos ſont rares, du moins dans » les cantons que nous avons parcourus. Je crois cependant » que, puiſqu'ils ont la racine de poivre, & qu'ils s'en » ſervent comme d'un ſigne de paix, ainſi que les autres » Inſulaires, ils en tirent auſſi un breuvage enivrant. »

CE PEUPLE eſt moins propre dans ſes repas que les Taïtiens ; leur cuiſine eſt ſale d'ailleurs : ils apprêtent le cochon & les volailles dans un four de pierres chaudes, comme aux Iſles de la Société ; mais ils grillent ſur le feu les fruits & les racines ; &, après en avoir ôté l'écorce ou la peau, ils les mettent avec de l'eau dans une huche, où j'ai vu les hommes & les cochons manger tous à-la-fois. Je les ai trouvé un jour délayant des fruits & des racines

au fond d'un vaſe chargé d'ordures, au moment où les cochons venoient de le quitter, ſans le laver, ſans même laver leurs mains, qui n'étoient pas moins ſales; &, lorſque je leur témoignai que cela me cauſoit du dégoût, ils ſe moquerent de moi. Je ne ſais ſi jamais il n'y a plus de propreté parmi eux. Les actions de quelques individus ne ſuffiſent pas pour dire que toute une Nation ſuit une coutume générale.

ANN. 1774. Avril.

« VOICI cependant un article ſur lequel ils ſont plus » propres que les Taïtiens: aux Iſles de la Société, les » excrémens qui rempliſſent les chemins, bleſſent, tous les » matins, le nez & les yeux; mais les habitans des Marquiſes » ſont accoutumés, comme les chats, à les cacher dans » les entrailles de la terre. Les Taïtiens comptent ſur le » ſecours des rats, qui mangent avidement ces ordures; » ils ſont convaincus que leur uſage eſt le plus propre du » monde, car Tupia reprocha aux Européens leur préten- » due délicateſſe, quand il vit dans chaque maiſon de Ba- » tavia un petit édifice deſtiné à Cloacine. »

J'IGNORE ſi les hommes & les femmes ſont dans l'uſage de manger ſéparément; je n'ai fait aucune remarque ſur cela, & en tout j'ai vu peu de femmes.

ILS SEMBLENT avoir des aſyles ou des fortereſſes au ſommet des plus hautes collines; mais nous ne les avons apperçues qu'avec nos lunettes; parce que ne connoiſſant pas les diſpoſitions des Naturels, qui (je crois) ſont humaines &

ANN. 1774. Avril.

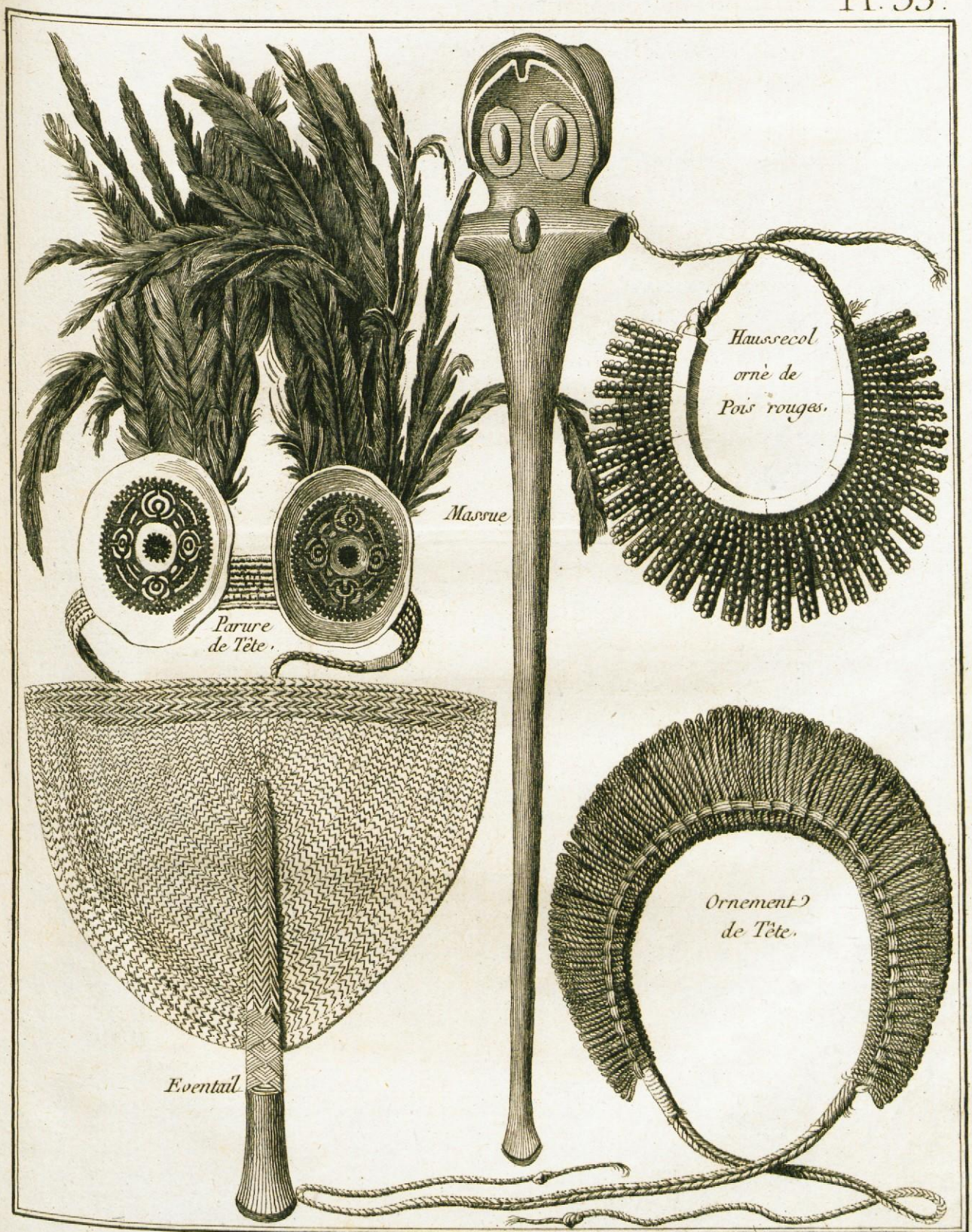
pacifiques, je n'ai permis à perſonne de l'équipage d'y aller.

LEURS MASSUES & leurs piques reſſemblent à celles de Taïti; elles ſont un peu mieux faites: ils ont auſſi des frondes, avec leſquels ils jettent fort loin des pierres; mais ils n'ont pas une extrême adreſſe pour toucher le but.

LEURS PIROGUES ſont de bois, & de l'écorce d'un arbre mol, qui croît près de la mer en grande abondance, & qui eſt très-propre à cet uſage: elles ont de 16 à 20 pieds de long, & environ 15 pouces de large; deux bouts ſolides forment l'avant & l'arriere; l'arriere s'éleve ou ſe courbe un peu, mais dans une direction irréguliere, & finit en pointe; l'avant ſe projette horizontalement, & offre une reſſemblance groſſiere d'un viſage humain ſculpté; elles ſe manœuvrent avec des pagayes, & pluſieurs ont une ſorte de voile latine de natte.

NOUS N'AVONS REMARQUÉ dans l'Iſle d'autres quadrupèdes que les cochons; & les coqs & les poules ſont les ſeuls animaux apprivoiſés; cependant les bois paroiſſent remplis de petits oiſeaux d'un très-joli plumage, & qui chantent bien. La crainte d'alarmer les Naturels nous a empêché d'en tuer autant que nous aurions pu le faire.

« LE NOMBRE des habitans des Marquiſes ne peut pas » être fort conſidérable, car ces Iſles ſont très-petites. *Wai-* » *tahoo*, ou Sainte-Chriſtine a environ 8 lieues de tour; *O-Heeva-Roa*



Benard Direx.

Ornemens et Armes de l'Isle des Marquises.

» *O-Heeva-Roa* (*a*), ou *Dominica*, 15; *Onateyo*, ou
» *S. Pédro*, 3; & *Magdalena*, que nous vîmes ſeulement
» de loin, 5, ſuivant ce que diſent les Eſpagnols. La Do-
» minica, la plus grande des Marquiſes, eſt ſi eſcarpée &
» ſi hériſſée de roches dans la plupart des cantons, que,
» proportionnellement à ſon étendue, elle ne peut pas avoir
» autant d'habitans que Sainte-Chriſtine. Les terrains propres
» à la culture, ſont très-peuplés ſur ces iſles; mais, comme
» elles ſont toutes remplies de montagnes & de landes
» ſtériles, il eſt douteux que ce grouppe de terre contienne
» 50 mille ames.

ANN. 1774. Avril.

» LES ESPAGNOLS qui les découvrirent, y trouverent un
» Peuple doux & paiſible; ils eurent cependant un petit
» différend à Magdalena, probablement à cauſe de quelque
» mal-entendu, ou du caractere violent & impétueux de
» ces Navigateurs. On a déjà parlé de l'accueil qu'ils nous
» firent, & de leur rapport avec les Taïtiens. Les Habitans
» des Marquiſes ne peuvent pas goûter les avantages que
» procurent à ceux des Iſles de la Société, les fertiles plai-
» nes qui bordent leurs côtes. Après avoir cultivé le terrain
» néceſſaire à leur ſubſiſtance, il ne reſte plus d'eſpace
» pour ces plantations étendues de mûrier, qui frappent
» par-tout les yeux à Taïti; &, lors même qu'ils auroient
» de l'emplacement, ils ne pourroient pas y employer le
» tems qu'exige cette branche de culture. On ne remarque

(*a*) Il eſt à remarquer que ce nom ſe trouve dans la Liſte des Iſles que Tupia communiqua à l'Equipage de l'*Endéavour*. Les Inſulaires des Marquiſes, qui ne peuvent prononcer *R*, diſent toujours *O-héeva-oa*.

ANN. 1774. Avril.

» point aux Marquiſes l'opulence & le luxe, la profuſion
» d'alimens, la quantité & la variété d'étoffes dont jouiſſent
» les Taïtiens; mais les Inſulaires y ont le néceſſaire : ils
» ſont tous égaux, actifs, bien portans, & rien ne peut les
» priver de ce qui fait leur bonheur. Les Taïtiens ont plus
» d'aiſance; ils ſont peut-être plus habiles dans les Arts,
» & ils menent une vie plus raffinée; mais ils ont perdu
» leur égalité primitive, une partie vit des travaux de
» l'autre, & des maladies les puniſſent déjà de leurs excès. »

——— Scilicet improbæ
Creſcunt divitiæ tamen,
Curtæ neſcio quid ſemper abeſt rei. HORAT.

CHAPITRE XI.

Deſcription de pluſieurs Iſles découvertes dans la Traverſée des Marquiſes à Taïti. Deſcription d'une Revue navale.

AVEC UN BON VENT D'EST, je gouvernai S. O. — S. O. $\frac{1}{4}$ O. & O. $\frac{1}{4}$ S. O. « Pour plus de sûreté, nous mettions » en panne chaque nuit, car nous étions très-proches de » l'Archipel des Iſles baſſes, qui a toujours paſſé pour fort » dangereux. Les Navigateurs Hollandois en particulier en » donnent une idée défavorable ; Schouten l'appelle la » mauvaiſe mer, & Roggewin le labyrinthe: le dernier per- » dit un de ſes vaiſſeaux, la galere africaine, ſur une de ces » Iſles, qu'il appelle Iſle pernicieuſe : cet accident, arrivé » de mémoire d'homme, eſt connu aux Iſles de la Société, » & on en peut conclure que l'Iſle pernicieuſe n'eſt pas fort » éloignée de ce grouppe. » ANN. 1774. Avril.

LE 17, à 10 heures du matin, on vit une terre reſtant au O. $\frac{1}{2}$ N., que nous reconnûmes enſuite pour être une ceinture de petites Iſles baſſes, réunies par un récif de corail. Je rangeai la côte N. O. à la diſtance d'un mille, juſqu'aux trois quarts de ſa longueur, qui eſt de près de quatre lieues : nous arrivâmes enſuite à une crique ou goulet, qui ſembloit ouvrir une communication dans le lac ſitué au milieu de l'Iſle. Comme je voulois acquérir quelques connoiſſances ſur les 17.

ANN. 1774. Avril.

productions de ces Iſles, à moitié ſubmergées, nous mîmes à la cape, & j'envoyai le Maître ſonder : en dehors, il ne trouva point de fond.

« NOUS VOYIONS le terrain couvert d'eſpace en eſpace » de cocotiers d'un aſpect agréable ; des arbres & des arbriſ- » ſeaux en cachoient quelquefois les tiges, mais leur belle » tête s'élevoit toujours au-deſſus des autres. Les intervalles, » entre ces cantons verdoyans, étoient ſi bas que les flots de » la mer ſe précipitoient pardeſſus, & atteignoient l'intérieur » de la lagune : la tranquillité de l'eau, reſſerrée par ſon banc » de rochers, & ſa couleur de lait dans les endroits peu pro- » fonds, contraſtoient avec la ſurface bouclée des vagues » couleur de Beryl de l'Océan.

» LES ROCHERS nous parurent teints, en pluſieurs en- » droits, d'un bel écarlatte, comme les trouva le Commo- » dore Byron ; des pirogues qui naviguoient ſur le lac, des » tourbillons de fumée qui ſortoient du milieu des grouppes » d'arbres, & des hommes armés de longues piques & de » maſſues, qui couroient le long du rivage, achevoient de » varier notre perſpective. Nous remarquions auſſi des » femmes qui ſe retirerent à l'extrémité la plus éloignée d'un » banc, portant des paquets ſur leur dos ; preuve qu'elles » n'auguroient pas favorablement de notre apparition ſur la » côte. Ces Inſulaires ayant eu le malheur de vouloir » s'oppoſer aux chaloupes de M. Byron, perdirent quelques- » uns de leurs Compatriotes, & furent chaſſés de leur ha- » bitation, pendant tout un jour, par l'équipage du Dauphin, » qui mangea à diſcrétion leurs noix de cocos ; & il ne faut

» pas s'étonner s'ils faiſoient déjà des préparatifs pour mettre
» leurs petites richeſſes en ſûreté contre l'invaſion d'une race
» d'étrangers qu'ils regardoient comme leurs ennemis. »

ANN. 1774. Avril.

QUELQUES-UNS ſe raſſemblerent ſur le rivage. Le Maître me dit à ſon retour, qu'on ne pouvoit pas entrer dans le lac par la crique, large de 50 braſſes à l'entrée, & profonde de 30; que le fond étoit de roche par-tout, & que des bancs de corail entouroient les bords. Nous n'étions pas obligés de conduire le vaiſſeau à cet endroit: comme les Naturels nous avoient annoncé des diſpoſitions amicales, en venant paiſiblement ſur notre chaloupe, ou en prenant tout ce qu'on leur donnoit, j'envoyai deux bateaux bien armés à terre, ſous le commandement du Lieutenant Cooper, afin d'obtenir une entrevue, & de donner à M. Forſter une occaſion de faire des recherches d'Hiſtoire Naturelle. Je vis nos Meſſieurs débarquer ſans la moindre oppoſition de la part des Inſulaires, qui étoient ſur le rivage: bientôt après, j'apperçus 40 ou 50 hommes tous armés, qui s'avançoient pour joindre leurs Compatriotes, & nous nous tînmes très-proches de la côte, afin de pouvoir ſoutenir nos bateaux, en cas d'attaque: heureuſement il n'y eut aucune hoſtilité, les bateaux revinrent, & M. Cooper me dit qu'à ſon débarquement, un petit nombre de Naturels étoit venu à ſa rencontre ſur la greve, & qu'une groſſe troupe ſe rangea à la liſiere du bois, avec une pique à leur main: ils reçurent très-froidement nos préſens, ce qui prouve que notre débarquement leur cauſoit peu de plaiſir. A l'arrivée de leur renfort, il jugea à propos de ſe rembarquer, d'autant plus que le jour étoit déjà fort avancé, & j'avois donné ordre d'employer

ANN. 1774. Avril.

tous les moyens poſſibles pour éviter une eſcarmouche. Quand nos Matelots rentrerent ſur leurs bateaux, quelques Inſulaires vouloient les pouſſer au large, & d'autres les retenir; mais enfin ils les laiſſerent partir tranquillement. Le Lieutenant rapporta cinq cochons, qui paroiſſoient abonder dans l'Iſle; il ne vit de fruits que des noix de cocos, & il en acheta deux douzaines. L'un des Matelots eut un chien pour un ſeul plantain, ce qui nous fit croire qu'ils manquent de bananes.

CETTE ISLE, que les Naturels appellent Tiookéa, fut découverte & reconnue par le Commodore Byron: ſa forme eſt un peu ovale; elle a environ dix lieues de tour, & elle gît dans la direction de l'E. S. E. & du O. N. O. par 14^{d} $27'$ $30''$ de latitude S. & 144^{d} $56'$ de longitude Oueſt. Les habitans & peut-être ceux de toutes les Iſles baſſes, ſont d'une couleur beaucoup plus brune, que ceux des Iſles plus élevées, & leur caractere ſemble plus farouche. Cette différence provient peut-être de leur poſition. La Nature n'y ayant pas répandu ſes faveurs avec autant de profuſion, que ſur les autres, les hommes y recourent ſur-tout à la mer pour leur ſubſiſtance: ils ſont par conſéquent plus expoſés au ſoleil & aux rigueurs du tems, & ils deviennent ainſi plus noirs, plus forts, & plus robuſtes; car certainement ils ont une origine commune. Nos gens n'obſerverent que des hommes vigoureux, bien faits, & qui avoient ſur leur corps la figure d'un poiſſon; emblême de ce qui occupe leur loiſir.

* JE VOULUS être de cette expédition; quoiqu'une

» maladie de bile me tourmentât toujours beaucoup. Les
» Inſulaires n'avoient d'autre vêtement, qu'un très-petit
» morceau d'étoffe autour des reins. Leurs femmes ne
» s'approcherent pas de nous ; mais celles que nous vîmes de
» loin, étoient du même teint que les hommes ; elles por-
» toient un morceau d'étoffe un peu plus large, en forme
» de tablier. Les cheveux & la barbe des hommes étoient
» ordinairement noirs & bouclés, & coupés quelquefois :
» je remarquai des cheveux extrêmement jaunes à la pointe.
» Dès que nous eûmes débarqué, ils nous embraſſerent &
» toucherent nos nez, ſuivant la coutume de la Nouvelle-
» Zélande. Œdidée, qui nous accompagnoit, acheta plu-
» ſieurs chiens pour de petits clous, & d'autres pour des
» bananes mûres, qui venoient des Marquiſes. Ce fruit
» étoit fort eſtimé par les Habitans de l'Iſle-Baſſe, qui
» le reconnurent ſur-le-champ. Il paroît donc qu'ils ont
» des liaiſons avec les Hautes-Iſles, puiſque les bananes ne
» croiſſent jamais ſur leurs bancs de corail déchauſſés.
» Les chiens n'y ſont pas d'une race différente de ceux
» des Iſles de la Société ; mais ils ont un joli poil long, de
» couleur blanche. Œdidée étoit fort empreſſé d'en acheter,
» parce que, dans ſon pays, on fait uſage de ce poil pour
» orner les cuiraſſes des Guerriers. Nous entreprîmes d'aller
» directement dans le bocage, au-deſſus duquel étoient
» ſituées les habitations des Guerriers ; mais les Naturels
» s'y oppoſerent, & nous longeâmes la pointe, recueillant
» diverſes plantes, & en particulier du cochléaria, qui
» étoit commun, & qui ſembloit très-ſalubre. Les Inſu-
» laires nous apprirent qu'ils briſent cette plante, qu'ils la
» mêlent avec des poiſſons à coquilles, & qu'ils la jettent

ANN. 1774. Avril.

ANN. 1774. Avril.

» dans la mer, lorſqu'ils apperçoivent un banc de poiſſons. » Cette amorce enivre les poiſſons pour quelque tems, & » alors ils viennent ſur la ſurface de l'eau, où on les prend » aiſément. Ils donnent à cette plante utile le nom d'*É-now*. On y trouve auſſi une grande quantité de pourpier, » reſſemblant au pourpier ordinaire, & que les Naturels » appellent *E-toorée*. Cette plante croît aux Iſles de la » Société, & ſert de nourriture au Peuple. Pluſieurs arbres » de cette Iſle ſe rencontrent aux Iſles de la Société, & » j'y ai remarqué des plantes que nous ne connoiſſions pas » encore.

» LE SOL eſt extrêmement maigre; des bancs de corail, » très-peu élevés au-deſſus de la ſurface de l'eau, ſervent » de fondement: ils ſont revêtus d'un ſable groſſier blanc, » mêlé de débris de corail & de coquillages, & d'une couche » très-mince de terreau.

» EN FAISANT le tour de la pointe, nous arrivâmes der- » riere les habitations, & nous découvrîmes une autre » pointe, qui ſe projetoit dans la lagune, & formoit » une eſpèce de baie, dont la côte eſt entièrement garnie » d'arbriſſeaux & de bocages. L'eau eſt très-baſſe entre les » deux pointes: nous apperçûmes un grand corps de Natu- » rels qui y paſſerent la mer, & qui traînoient leurs piques » après eux. Gagnant à l'inſtant les buiſſons, nous vînmes » à côté de quelques huttes, dont les Habitans étoient » ſur la greve: nous n'apperçûmes que des chiens, dans » l'intérieur de ces huttes très-petites, baſſes & couvertes » d'une eſpèce de claire-voie de branches de palmier. Les

» remiſes

» remiſes de leurs pirogues ſont compoſées exactement des
» mêmes matériaux, mais un peu plus larges: j'y trouvai des
» pirogues très-courtes, mais fortes & épointées aux deux
» bouts, avec une quille aiguë. En arrivant à la greve, nous
» nous mêlâmes parmi les Naturels, qui furent fort étonnés
» de nous voir ſortir de leur village.

ANN. 1774. Avril.

» SUR CES ENTREFAITES, Œdidée nous aidoit à cauſer
» avec les Inſulaires, qui nous dirent qu'ils ont un Chef, ou
» un Aréekée. En tout, leur langue approche beaucoup du
» dialecte de Taïti, excepté que leur prononciation eſt plus
» groſſiere & plus gutturale.

» LES HOMMES du renfort dont on a parlé plus haut, étoient
» armés de longues maſſues, ou de pieux arrondis & courts,
» & de piques longues de quatorze ou de neuf pieds, gar-
» nies de queues dentelées de raies. Nous nous hâtâmes
» alors de nous rembarquer; &, entre les divers mouve-
» mens, d'hoſtilité, d'attaque & de ruſe que nous remar-
» quâmes, ils parurent contens de notre départ: quelques-
» uns jeterent, près de nous, de petites pierres dans l'eau;
» & tous ſembloient fiers de nous avoir épouvantés. Ils
» parlerent beaucoup, & très-haut, après que nous fûmes
» en mer; & enfin ils s'aſſirent le long de la greve, à l'ombre
» des arbres. Dès que nous fûmes à bord, le Capitaine fit
» tirer pardeſſus leurs têtes, &, dans la mer, devant eux,
» quatre ou cinq coups de canon, pour leur montrer quelle
» étoit notre puiſſance. Les derniers boulets ſur-tout, les
» effrayerent tellement, qu'ils quitterent tous cette pointe

ANN. 1774. Avril.

» avec la plus grande précipitation. Ils ne nous vendirent pas
» plus de trente noix de cocos & de cinq chiens.

» M. BYRON rencontra, ſur cette Iſle, des puits, qui
» contenoient peu d'eau douce, mais qui cependant ſuffiſoient
» à la conſommation des Inſulaires. Ce Navigateur décou-
» vrit auſſi, dans les bocages, des cimetieres de pierre, qui
» reſſemblent tout-à-fait aux maraïs des Taïtiens; ils ſuſ-
» pendoient également, aux branches d'arbres des envi-
» rons, des offrandes animales ou végétales. Cette circonſ-
» tance, la figure, les mœurs & la langue du Peuple,
» donnent d'ailleurs lieu de croire qu'ils ont beaucoup de
» rapport avec les Habitans plus fortunés des Iſles montueu-
» ſes du voiſinage.

» LES VASTES LAGUNES, qui ſont en-dedans de ces Iſles
» circulaires, ſont probablement des réſervoirs abondans
» de poiſſons, qui leur fourniſſent une ſubſiſtance aſſurée.
» La partie ſablonneuſe des bancs, eſt un lieu où les tor-
» tues peuvent commodément dépoſer leurs œufs; & il
» paroît, par les débris que trouva l'équipage du Dauphin,
» qu'ils ſavent prendre ces gros poiſſons, dont la chair doit
» être un régal pour eux. Le peu de plantes qui croiſſent
» autour eſt très utile, & leur facilite des moyens de pêcher:
» quelques arbres ſont ſi gros, que de leurs troncs on peut
» faire des pirogues, &, avec leurs branches, des armes &
» des outils. Le cocotier, la principale richeſſe de pluſieurs
» Nations du Globe, eſt auſſi pour eux d'une utilité infinie.
» Les noix qu'il porte donnent, quand elles ſont vertes,

» d'une pinte à une quarte de liqueur limpide, d'une dou-
» ceur agréable & d'une ſaveur particuliere : cette boiſſon,
» fraîche, eſt excellente pour éteindre la ſoif dans un climat
» chaud. Quand la noix a pris de l'accroiſſement, la moëlle,
» qui reſſemble d'abord à de la crême, ſe forme ; elle de-
» vient enſuite ferme & huileuſe comme une amande, &
» elle eſt très-nourriſſante : on en exprime ſouvent l'huile,
» dont ils ſe peignent les cheveux & tout le corps. La coque
» dure fournit aux Naturels des coupes, & la bourre filan-
» dreuſe qui l'enveloppe, des cordages fort élaſtiques, qui ne
» s'uſent guères par le frottement ; &, en outre, différens
» meubles & outils : les longues feuilles ou branches à pana-
» ches, qui s'élancent du ſommet de la tige, couvrent leurs
» maiſons, & en les treſſant on en fabrique des paniers :
» l'écorce intérieure donne une eſpèce de vêtement qui
» ſuffit dans ce climat ; &, lorſque la tige ne pouſſe plus de
» rejettons, on l'emploie encore à la conſtruction des huttes,
» ou à la mâture d'une pirogue. Outre les poiſſons & les
» végétaux, ils ont auſſi des chiens qui ſont ictyophages, &
» que les Habitans des Iſles de la Société trouvent bons à
» manger. Ainſi, ſur ces miſérables bancs de rochers, la
» Nature produit ce qui eſt néceſſaire à la ſubſiſtance d'une
» race entiere d'hommes. On ſait que le corail eſt l'ouvrage
» d'un ver, qui agrandit ſon habitation à meſure que la
» groſſeur de ſon corps augmente. Ce petit animal, qui
» paroît ſi inſenſible qu'on le diſtingue à peine d'une plante,
» conſtruit un édifice de roches, depuis un point du fond de
» la mer, que l'art humain ne peut pas meſurer, juſqu'à la
» ſurface des flots, & il prépare une baſe aſſurée à la réſi-
» dence de l'homme.

ANN. 1774. Avril.

ANN. 1774. Avril.

» LE NOMBRE de ces Iſles baſſes eſt très-grand, & on eſt » bien éloigné de les connoître toutes; il y en a dans toute » l'étendue de la mer Pacifique, entre les Tropiques. Elles » ſont ſur-tout très-communes l'eſpace de dix ou quinze » degrés à l'Eſt des Iſles de la Société. Quiros, Schouten, » Roggewin, Byron, Wallis, Carteret, M. de Bougainville » & Cook ſont tous tombés ſur de nouvelles dans leur » route; &, ce qui eſt plus remarquable, ils les ont vu habi- » tées à deux cens quarante lieues à l'Eſt de Taïti. A chaque » nouvelle route, les vaiſſeaux rencontreront probablement » d'autres Iſles de cette eſpèce, & ſur-tout entre le ſeizieme » & dix-ſeptieme degré de latitude Sud: aucun Navigateur » n'ayant encore reconnu ce parallèle du côté des Iſles de » la Société. Il ſeroit digne des Philoſophes de rechercher » pourquoi ces Iſles ſont ſi nombreuſes & forment un ſi » grand Archipel au vent de celles de la Société, tandis » qu'elles ſont diſperſées au loin les unes des autres, au- » delà de ce grouppe d'Iſles montueuſes. Il eſt vrai qu'il y a » un autre Archipel de bancs de corail à l'Oueſt; (je veux » parler des Iſles des Amis) mais celles-ci ſont très-diffé- » rentes & paroiſſent beaucoup plus vieilles; elles occupent » plus d'eſpace, & elles renferment aſſez de ſol pour que » les productions végétales des hautes terres puiſſent y » croître. »

18. LE 18, à la pointe du jour, après avoir paſſé la nuit à faire de petites bordées, j'arrivai ſur une autre Iſle, que nous voyions à l'Oueſt: à huit heures, nous rangeâmes la bande S. E. à un mille de la côte. Nous la trouvâmes pareille en tout à celle que nous venions de quitter. « Elle préſente des bou-

» quets nombreux d'arbriſſeaux & d'arbres, & elle eſt ornée » de beaucoup de palmiers. » Elle s'étend N. E. & S. O. l'eſpace de près de quatre lieues, & elle a de trois à cinq milles de large. Elle gît S. O. $\frac{1}{4}$ O. à la diſtance de deux lieues de l'extrémité occidentale de Tiookéa; & le milieu eſt par 14[d] 37′ de latit. Sud & 145[d] 10′ de longit. Oueſt. Ces Iſles doivent être les mêmes auxquelles le Commodore Byron a donné le nom d'Iſles de George. Leur poſition en longitude, déterminée par des obſervations de lune, faites près de la côte, corrigée en outre par la différence de longitude, meſurée avec la montre marine juſqu'à Taïti, eſt de 3[d] 54′ plus à l'Eſt que ne le dit le Commodore. Je penſe que cette correction peut s'appliquer à toutes les Iſles qu'il a découvertes.

ANN. 1774. Avril.

APRÈS avoir dépaſſé ces Iſles, je mis le cap S. S. O. $\frac{1}{2}$ O. & S. O. $\frac{1}{4}$ S., avec un bon vent d'Eſt: différens ſignes, & ſurtout une mer tranquille, nous annonçoient terre, &, le 19, à ſept heures du matin, on en vit une à l'Oueſt: j'arrivai deſſus, & atteignis l'extrémité Sud-Eſt à neuf heures. C'étoit une autre de ces Iſles ſubmergées, ou à moitié inondées, ſi communes dans cette partie de l'Océan; c'eſt-à-dire, une ceinture de petites Iſles, jointes enſemble par un récif de rocher de corail. En général, l'Océan eſt par-tout incommenſurable en-dehors de la bordure: tout l'intérieur eſt couvert d'eau, & on m'a dit qu'il y a beaucoup de poiſſons & de tortues dont ſe nourriſſent les Naturels. Ceux qui habitent les parties baſſes, donnent quelquefois des tortues aux Habitans des parties hautes, pour des étoffes, &c. Ces golfes ſeroient d'excellens havres, ſi les bâtimens

19.

ANN. 1774. Avril.

pouvoient y aborder. Si on en croit les Habitans des autres Iſles, on peut entrer dans quelques-uns. Les Européens n'ont pas fait, ſur cela, des recherches aſſez exactes; le peu d'eſpérance d'y trouver de l'eau douce, a communément découragé toutes leurs tentatives. J'en ai vu un grand nombre, mais je n'y ai pas apperçu une ſeule paſſe.

« UNE FOULE D'INSULAIRES couroient le long du rivage » tenant des piques à la main. La lagune du milieu paroiſ» ſoit très-ſpacieuſe, & pluſieurs pirogues y marchoient à la » voile. Il me paroît que les cantons les plus élevés & les » plus fertiles ſur les rochers de corail, ſont ordinairement » ſous le vent, à l'abri de la violence de la houle. Mais il y » a rarement dans cette mer des tempêtes aſſez fortes pour » que l'habitation de ces Iſles ſoit dangereuſe; &, lorſque » le tems eſt beau, il doit être agréable de naviguer ſur » les vagues tranquilles de la lagune, tandis qu'en dehors » l'Océan eſt agité d'une maniere déſagréable. »

CETTE ISLE gît par 15^{d} 26′ de latitude, & 146^{d} 20′ de longitude : elle a huit lieues de long dans la direction du N. N. E. & du S. S. O. ſa largeur eſt d'environ trois lieues. En approchant de l'extrémité méridionale, on découvrit, du haut des mâts, une autre Iſle baſſe au S. E. à environ quatre ou cinq lieues; mais, comme elle étoit au-deſſus du vent, je ne pus pas l'atteindre. Bientôt après une troiſieme parut au S. O. $\frac{1}{4}$ S. je gouvernai deſſus; &, à deux heures après midi, j'étois en travers de l'extrémité E. ſituée par 15^{d} 47′ de latitude S. & 146^{d} 30′ de longitude Oueſt. Elle s'étend O. N. O. & E. S. E.: ſa longueur eſt de ſept lieues

dans cette direction; mais elle n'en a pas plus de deux de largeur. Elle reſſemble à tous égards aux autres. Seulement il y a un peu moins d'iſlots, & la terre, ſur le récif, qui enferme le lac, eſt un peu moins ferme. En rangeant la côte Nord à la diſtance d'un demi-mille, nous vîmes des Inſulaires, des huttes, des pirogues & des eſpèces d'échafauds, conſtruits, à ce qu'il nous parut, pour faire ſécher du poiſſon. Les Naturels paroiſſoient de la même race qu'à Tiookéa, & ils étoient armés de longues piques comme eux. En ſerrant l'extrémité O. nous découvrîmes une quatrieme Iſle au N. N. E. Elle ſembloit baſſe comme les autres, & elle gît à l'Oueſt de la premiere Iſle, à la diſtance de ſix lieues. J'ai donné à ces quatre Iſles le nom de *Palliſer*, en honneur de mon digne ami Sir Hugues Palliſer, Contrôleur de la Marine.

ANN. 1774. Avril.

« JE CROIS que la plus ſeptentrionale eſt l'Iſle pernicieuſe » ſur laquelle Roggewin perdit la galere l'*Africaine* : le » gouvernail de chaloupe que M. Byron *(a)* trouva ſur » Tiookéa, qui eſt à peu de diſtance de ces Iſles, ſemble » confirmer mon opinion. »

NE VOULANT PAS marcher plus loin dans l'obſcurité, je paſſai la nuit à faire de petites bordées ſous les huniers, & le 20, à la pointe du jour, nous doublâmes l'extrémité Oueſt de la troiſieme Iſle, & nous atteignîmes tout-de-ſuite une groſſe houle qui venoit du Sud, ſigne certain que nous étions hors de ces Iſles baſſes; &, comme nous ne voyons plus de terre, je mis le cap S. O. $\frac{1}{2}$ S. pour Taïti, profitant d'un

20.

(*a*) Voyez la Collection d'Hawkſworth, *Vol. I.*

ANN. 1774. Avril.

vent fort de l'Eſt, accompagné d'ondées de pluie. Malgré l'opinion de M. Forſter, on ne peut pas déterminer avec quelque degré de certitude, ſi le grouppe d'Iſles, que nous venions de dépaſſer, fait partie de celles qu'ont découvert les Navigateurs Hollandois : car ils ne nous en ont pas tranſmis la poſition avec aſſez d'exactitude. Il eſt cependant néceſſaire d'obſerver que la partie de l'Océan, qui s'étend du 20^e^ au 14^e^ ou 12^d^ de latitude, eſt ſi remplie de ces Iſles-Baſſes, qu'un Navigateur ne peut pas prendre trop de précautions dans ſa marche.

« IL N'EST PAS POSSIBLE de décrire la joie que reſſentit » l'équipage, voyant qu'on portoit le cap ſur Taïti. Aſſurés » de la bienveillance des Inſulaires, nous regardions cette » Iſle, comme une ſeconde patrie. Nos malades comptoient » rétablir leur ſanté, en ſe promenant ou ſe repoſant à » l'ombre de ſes bocages frais, & en partageant les mets » délicieux des Naturels. Ceux qui étoient bien portans, » eſpéroient y acquérir une nouvelle vigueur, & faire une » proviſion de forces capables d'affronter les périls & les » fatigues qui nous attendoient. Le Capitaine étoit ſûr d'y » trouver aſſez de rafraîchiſſemens pour achever heureuſe- » ment ſon expédition : l'Aſtronome deſiroit beaucoup d'éta- » blir ſon obſervatoire à terre, afin de remettre en marche » le garde-tems qui s'étoit arrêté, après notre départ de la » Nouvelle-Zélande : nous n'étions pas moins empreſſés d'y » aborder, afin de compléter notre collection de Bota- » nique, que notre court ſéjour, pendant le premier hiver, » avoit rendu très-imparfaite.

» ŒDIDÉE

» ŒDIDÉE étoit peut-être plus empreſſé que nous tous de
» voir Taïti, où il n'avoit jamais été, quoique pluſieurs de
» ſes parens & de ſes amis y fiſſent leur réſidence. Comme
» les Naturels des Iſles de la Société, la regardent comme
» la plus riche & la plus puiſſante; comme nous lui avions
» dit ſouvent la même choſe, ſa curioſité étoit encore plus
» vive: d'ailleurs, ayant raſſemblé un grand nombre de
» curioſités, il comptoit qu'elles le rendroient un perſon-
» nage important parmi ſes Compatriotes, & il avoit acquis
» tant de nouvelles idées, & viſité des pays ſi lointains & ſi
» inconnus, qu'il eſpéroit attirer les regards & l'attention
» du ſien. Il étoit ravi de penſer que chacun le careſſeroit,
» qu'il vivroit dans l'intimité avec nous en préſence des
» Indiens; qu'il leur apprendroit nos uſages & nos manieres,
» & pardeſſus tout qu'il s'amuſeroit avec nos armes à feu.
» Sans doute, il ſouhaitoit auſſi de rendre ſervice à ſes Com-
» pagnons de Voyage, qu'il aimoit d'un attachement ſin-
» cere, & dont il étoit généralement eſtimé. »

ANN. 1774. Avril.

NOUS DÉCOUVRÎMES la haute terre de Taïti le 21; &, à midi, nous nous trouvions à environ treize lieues à l'Eſt de la Pointe-Vénus, ſur laquelle je gouvernai: étant à-peu-près par ſon travers, au coucher du ſoleil, nous diminuâmes de voiles & louvoyâmes toute la nuit, qui fut raffaleuſe & accompagnée de pluie. 21.

« CHACUN contemploit la Métropole des Iſles du Tro-
» pique; &, quoique je fuſſe très-malade, je me traînai ſur
» le pont, pour jouir de la vue de cette terre, où j'eſpérois
» trouver la fin de mes maux. Je m'éveillai dès le grand

ANN. 1774. Avril.

» matin, & je fus auſſi ſurpris de ce charmant coup-d'œil, » que ſi ç'eût été la premiere fois que je l'examinois. L'Iſle » étoit infiniment plus belle alors que huit mois auparavant. » Les forêts, ſur les montagnes, revêtues d'un nouveau » feuillage, ſembloient étaler avec complaiſance la variété » de leurs couleurs : j'appercevois des cantons agréables ſur » les collines inférieures, parées d'une robe de verdure. » Mais les plaines ſur-tout brilloient par l'éclat de leurs » couleurs : les teintes les plus vives embelliſſoient ces fer- » tiles bocages ; en un mot, tout rappelloit à notre eſprit » l'Iſle enchantée de Calypſo.

Ille terrarum mihi præter omnes,
Angulus ridet. HORAT.

» L'IMAGINATION & les yeux revoloient ſans ceſſe vers » ce délicieux payſage ; & ce qui accroiſſoit nos plaiſirs, en » longeant la côte, nous découvrîmes des lieux que nous » avions déja parcourus.

» QUAND les Inſulaires nous apperçurent, ils mirent » leurs pirogues en mer & nous apporterent des préſens de » fruit. Parmi les premiers, qui vinrent à bord, il y avoit » deux jeunes gens d'un certain rang, que nous fîmes entrer » dans la chambre du Capitaine, où on leur préſenta Œdidée. » La politeſſe de la Nation vouloit qu'ils lui offriſſent en » dons des vêtemens : & à l'inſtant ils ôterent les leurs, » qui étoient d'une étoffe fine, & ils les mirent ſur ſes » épaules. Pour les remercier, il leur montra tous ſes tréſors, » & il leur donna quelques plumes rouges auxquels ils » attachoient un grand prix. »

LE LENDEMAIN, au matin, à ſix heures, je mouillai dans la baie de Matavai par ſept braſſes. Dès que les Naturels en furent informés, pluſieurs vinrent nous témoigner leur joie de nous revoir. ANN. 1774. 22 Avril.

COMME je relâchois dans cette place, principalement afin de donner à M. Wales, une occaſion de connoître l'erreur de la montre par la longitude obſervée, & de déterminer de nouveau la marche des gardes-tems; la premiere choſe qu'on fit, fut de débarquer ſes inſtrumens & de dreſſer une tente pour la réception des ſoldats & de tous ceux qu'il faudroit envoyer à terre. Nous n'avions perſonne de dangereuſement malade; les rafraîchiſſemens pris aux Marquiſes, avoient écarté le ſcorbut.

« TANDIS que le Capitaine, le Docteur Sparrman & » mon Pere allerent à terre, la maladie me retint à bord; » je m'amuſai à faire des échanges par les fenêtres de ma » chambre : des Naturels me vendirent bientôt des fruits, » des mullets & des bonites, qu'ils apportoient en vie dans » une eſpèce d'auge, placée entre les deux corps d'une » double pirogue, & garnie, aux deux extrémités, d'un » ouvrage d'oſier, par où l'eau entroit. Je me procurai des » poiſſons curieux; mais nos Meſſieurs ne rapporterent rien » de nouveau de leur excurſion. Ils avoient trouvé tout le » pays plus brillant qu'à notre départ; une verdure écla- » tante, des arbres chargés de fruits, des ruiſſeaux qui » rouloient leurs ondes à plein lit, & un grand nombre de » nouvelles maiſons conſtruites. Œdidée, qui les accom- » pagna à terre, ne revint pas le ſoir; il avoit rencontré

ANN. 1774. Avril.

» pluſieurs de ſes parens, & en particulier une ſœur nom-
» mée Teïàa, une des plus jolies femmes de l'Iſle, mariée
» à un homme grand & bien fait, appellé Noona, perſon-
» nage d'un certain rang & natif d'Uliétéa. Sa maiſon, très-
» vaſte, étoit ſituée près de nos tentes, ſeulement à environ
» cent verges au-delà de la riviere. Œdidée avoit quitté ſes
» vêtemens Européens avant d'aller à terre, & mis ceux que
» ſes Amis lui avoient donné. Il changea de coſtume avec
» un degré d'empreſſement & de plaiſir, qui montroit ſa
» prédilection pour les uſages & les mœurs de ſon pays. Il
» ne faut pas s'étonner qu'un Naturel des Iſles de la Société
» préfere la vie heureuſe, les alimens ſains, & les habits
» ſimples de ſes Compatriotes, à l'agitation perpétuelle,
» aux mets dégoûtans, & à la parure gênante & bizarre
» d'une troupe de Navigateurs Européens, puiſqu'on voit
» les Eskimaux retourner joyeuſement dans leur affreux
» pays, ſe nourrir de la peau & de l'huile rance de baleine,
» après avoir mangé à Londres des viandes ſubſtantielles,
» & joui de la pompe des vêtemens, & de la magnificence
» de cette grande Capitale.

» ŒDIDÉE fut traité ainſi qu'il l'eſpéroit; tous les Taïtiens
» qui le virent le regardoient comme un prodige : ils lui
» offrirent les mets les plus exquis, pluſieurs vêtemens
» complets, & les nymphes de la contrée lui prodiguerent
» leurs faveurs. Il aimoit le plaiſir comme tous les enfans de
» la Nature : privé de femmes pendant long-tems, & ayant
» pris peut-être du goût pour la débauche, en fréquentant
» les Matelots, il ne manqua pas d'en profiter, & il ne
» revint plus guères à bord. Ce qui lui donnoit le plus de

» goût pour reſter à terre, c'eſt qu'il pouvoit aiſément y ſatis- » faire tous ſes deſirs. D'ailleurs le vaiſſeau, ſous un climat » chaud, eſt un aſyle peu commode pendant la nuit. Il y » auroit été enfermé dans une chambre étroite & puante, » au-lieu que ſur la côte il reſpiroit un air pur, embaumé » de parfums agréables, & rafraîchi par un vent de côte, » exactement pareil au zéphir, dont parlent tant les Poëtes. » Enfin l'heureux Œdidée goûta des jouiſſances dont nous » ſommes incapables de ſentir le charme.

ANN. 1774. Avril.

» DÈS le premier ſoir, les Matelots appellerent des » femmes à bord, & les excès de débauches qui s'y paſ- » ſerent, ſont incroyables. J'ai déjà remarqué que les Taï- » tiennes qui ſe proſtituent, ſont toutes d'une claſſe com- » mune, ou même de la derniere : j'ajouterai que c'étoient » les mêmes qui avoient ſi ſouvent vendu leur pudeur, lors » de la premiere relâche. Il eſt donc clair que ces filles de » débauche forme une claſſe parmi leurs Compatriotes, & » que l'impudicité eſt loin d'être univerſelle, comme on » l'a aſſuré, & comme on l'a cru. O-maï dira peut-être, dans » ſa patrie, qu'il ne connoît pas la chaſteté en Angleterre, » parce qu'il n'a point trouvé de cruelles ſur les trottoirs » du Strand. »

LE 23, le tems fut pluvieux. Nos bons Amis, les Natu- 23. rels, nous fournirent aſſez de fruits & de poiſſons, pour en ſervir aux deux équipages.

« LE DOCTEUR SPARRMAN & mon Pere avoient été à terre » tout le jour, & ils revinrent après le coucher du ſoleil. » Ils avoient pénétré juſqu'au diſtrict d'O-Parre, à travers

ANN. 1774. Avril.

» la colline One-Trée. Ils y rencontrerent la mere de Too-
» tahah, & Happaï, le pere du Roi, & ils firent de petits
» préſens à l'un & à l'autre. Un Naturel leur rendit pluſieurs
» bons offices; il ſe précipita à la nage, & il alla chercher
» au fond d'un étang des canards ſauvages qu'ils venoient
» de tuer: ils marcherent enſuite juſqu'à ſa demeure, placée
» à au moins dix milles à l'Oueſt de la Pointe-Vénus. Il
» prépara pour eux des fruits; il fit une eſpèce d'excellent
» pudding en mêlant enſemble de la moëlle de noix de
» cocos & de la racine d'eddy émiettée: il cueilloit, ſur les
» arbres des environs de ſa hutte, des noix de cocos qu'il
» offroit à ſes hôtes au moment où il les détachoit du pal-
» mier. Après dîné, il leur préſenta un vêtement d'une
» étoffe fine, parfumée, & il les accompagna au vaiſſeau
» en apportant des fruits; il coucha à bord, & s'en alla le
» lendemain, enchanté des couteaux, des clous & des
» grains de verre qu'on lui donna. Le Docteur Sparrman
» & mon Pere virent, près de la maiſon du Roi, deux
» chèvres que le Capitaine Furneaux lui avoit laiſſé.

» JE ME HASARDAI à aller à nos tentes le matin; mais,
» après avoir fait environ trente pas, je fus obligé de m'aſ-
» ſeoir pour ne pas tomber en défaillance. Les belles pommes,
» que les Naturels mettoient en vente, paroiſſoient ſi bonnes,
» que je tranſgreſſai l'ordre poſitif du Médecin; &, dès que
» j'en eus mangé une, je retournai à bord. Tandis que je
» fus à terre, nos gens n'acheterent pas moins de cinquante
» groſſes bonites pour des clous de fiche & des couteaux,
» & aſſez de fruits pour en ſervir de fortes portions à tout
» l'équipage. A mon retour, je vis dans les fers un Taïtien,

» qui étoit déjà venu à bout de voler des clous. Pluſieurs
» de ſes Compatriotes, d'un rang diſtingué, intercéderent
» en ſa faveur, & offrirent des bonites pour obtenir ſa
» liberté. On y conſentit; mais on les avertit que déſormais
» les voleurs ſeroient punis impitoyablement.

ANN. 1774. Avril.

» LES FEMMES, qui avoient paſſé la premiere nuit à bord,
» revinrent ce ſoir, accompagnées de pluſieurs autres, de ſorte
» que chaque Matelot eut la ſienne. La nuit fut très-belle
» & la lune charmante; &, comme nous célébrions la Fête
» de S. George, Patron de la Grande-Bretagne, ils mêlerent
» les plaiſirs de Vénus aux orgies de ces anniverſaires. »

LE 24, le Roi O-Too & pluſieurs autres Chefs, ſuivis d'un nombreux cortége, nous rendirent viſite, & nous apporterent en préſent dix ou douze gros cochons, outre des fruits : nous les accueillîmes le mieux qu'il nous fut poſſible. Je fus averti de l'arrivée du Prince, & ſon empreſſement me parut de bon augure. Sachant combien il étoit de mon intérêt de gagner ſon amitié, j'allai à ſa rencontre près de nos tentes, & je le conduiſis ſur ma chaloupe, ainſi que ſes Amis, à bord, où ils reſterent à dîner. Ils partirent enſuite chargés de préſens, & très-contens de notre réception. 24.

« LE ROI étoit accompagné de ſa ſœur Towraï & de
» ſon frere, & il ne montroit plus cette défiance qu'il avoit
» lors de notre premiere relâche. Il demanda ſur-tout des
» plumes de perroquet rouge, qu'il appelloit *oora*. Les petits
» préſens de ce plumage précieux qu'Œdidée fit à ſes Amis,

ANN. 1774. Avril.

» donnerent ſans doute occaſion aux demandes du Prince: » cherchant à l'inſtant tout ce que nous avions raſſemblé aux » Iſles des Amis, nous en trouvâmes une quantité conſidé- » rable, que nous ne jugeâmes pas à propos de montrer tout » à-la-fois. J'ai déjà dit plus haut que quelques-unes de ces » plumes étoient collées ſur une pièce d'étoffe, très-près les » unes des autres, & que pluſieurs étoient répandues ſur des » étoiles ciſelées de trognon de noix de cocos: nos hôtes en » reçurent ſept ou huit de la premiere eſpèce, & une ou deux » étoiles, & ils s'en allerent fort ſatisfaits. Ils mettent un prix » ineſtimable à ces plumes rouges, dont les Guerriers ornent » leurs vêtemens, & dont ils ſe ſervent, peut-être, dans les » grandes ſolemnités. »

25. LE LENDEMAIN, nous eûmes beaucoup de tonnerre, d'éclairs & de pluie, ce qui n'empêcha pas le Roi de me faire une ſeconde viſite, & de m'apporter une grande quantité de rafraîchiſſemens pour avoir de nouvelles plumes rouges de parrot. Les principaux perſonnages des deux ſexes s'efforcerent de gagner nos bonnes graces, en nous amenant des cochons, des fruits, & tout ce que produiſoit l'Iſle, afin d'obtenir auſſi de ces plumes. Il fut heureux pour nous d'en avoir beaucoup, car notre fonds de marchandiſes étoit alors fort épuiſé: de ſorte que, ſans elles, il m'eût été difficile d'approviſionner le vaiſſeau des rafraîchiſſemens néceſſaires.

« NOTRE AMI POTATOW, ſa femme du moment, Whain-ee- » ow & Polatehera, ſa premiere femme, vinrent auſſi nous » voir: ils étoient attirés par l'éclat de nos plumes rouges, » & ils ne négligerent rien afin d'en avoir; ils donnerent

» les

» les plus gros cochons pour de petits morceaux d'étoffe » garnis de ces plumes.

ANN. 1774. Avril.

» LE TONNERRE du matin avoit été très-violent, & pour » plus de sûreté, on plaça une chaîne de cuivre au haut du » grand mât: à l'inſtant où un des Matelots venoit de l'ôter » du milieu des hautbans, & de jeter l'extrémité au-delà » le platbord, un éclair terrible s'élança pardeſſus le vaiſſeau, » & nous vîmes la flamme s'écouler le long de la chaîne; il » fut ſuivi d'un coup de tonnerre épouvantable, qui ébranla » tout le bâtiment, au grand étonnement des Européens & » des Taïtiens qui étoient à bord. Cette exploſion ne nous » cauſa pas le moindre dommage, ce qui prouve l'utilité de » la chaîne électrique, ſi bien démontrée d'ailleurs, tandis » que l'Endéavour étoit à Batavia (*a*). »

J'ÉTOIS DÉCIDÉ à ne relâcher ſur cette Iſle que juſqu'à ce que M. Wales eût fait l'obſervation dont j'ai parlé; je croyois que nous n'y aurions pas plus de ſuccès que l'année précédente; mais la maniere dont on nous recevoit, & les excurſions que nous fîmes dans les plaines de Matavai & de d'O-parrée, me convainquirent de mon erreur: nous trouvâmes qu'on venoit de conſtruire, & qu'on conſtruiſoit encore dans ces deux places une grande quantité de groſſes pirogues & de maiſons de toute eſpèce; que le même Peuple, qui, huit mois auparavant, n'avoit pas d'aſyle pour s'y mettre à l'abri, vivoit alors dans des habitations ſpacieuſes; pluſieurs

(*a*) Voyez la Collection d'Hawkſworth; *Tome IV.* de la Traduction Françoiſe.

ANN. 1774. Avril. gros cochons rodoient autour des caſes, & on appercevoit d'ailleurs la proſpérité d'un état naiſſant. « Nous avions déjà » tant de cochons, qu'il fallut faire une étable à terre, & » l'on ſe ſouvient qu'en 1773, c'étoit une faveur, lorſque le » Roi ou le Chef vouloit bien nous en céder un ſeul. »

D'APRÈS ces favorables circonſtances, je jugeai que je ne gagnerois pas à me retirer ſur une autre Iſle; je réſolus d'y faire un plus long ſéjour, & d'ordonner qu'on commençât le radoub du vaiſſeau, &c. En conſéquence, on porta à terre les futailles vides & les voiles pour les réparer; on calfata le bâtiment, on raccommoda les agrêts: les hautes latitudes méridionales avoient rendu indiſpenſables tous ces travaux.

26. LE MATIN du 26, j'allai à O-parrée avec quelques-uns de nos Officiers, & MM. Forſter, pour faire à O-too une viſite en forme. En approchant, nous obſervâmes un mouvement de quantité de grandes pirogues; mais nous fûmes ſurpris, à notre arrivée, d'en voir plus de 300 rangées en ordre, le long de la côte, toutes complétement équipées & armées, & ſur le rivage un nombre conſidérable de Guerriers. Un armement ſi inattendu raſſemblé autour de nous, dans l'eſpace d'une nuit, excita différentes conjectures: nous débarquâmes cependant au milieu de la flotte: nous fûmes reçus par une foule immenſe de Naturels; la plupart avoit des armes; mais les autres n'en avoient pas; le cri des derniers étoit *Tiyo no O-Too*, & celui des premiers *Tiyo no Towha*. Ce Chef, à ce que nous apprîmes par la ſuite, étoit Amiral, ou Commandant de la flotte & des troupes. Au

moment où je mis à terre, un autre Chef, nommé Tee, oncle du Roi, & un de ſes Miniſtres, vint à ma rencontre. Je lui demandai des nouvelles d'O-too : Towha vint bientôt me recevoir avec beaucoup de courtoiſie ; il me prit par une main, & Tee par l'autre, & ſans ſavoir où je deſirois aller ; ils me traînerent ainſi à travers le Peuple, qui ſe ſépara en deux haies, & qui, de toutes parts, pouſſoit vers moi les acclamations d'amitié *Tiyo no Tootee*. Une partie vouloit me conduire à O-too, & l'autre vouloit que je reſtaſſe près de Towha. Arrivé à la place d'audience, on étendit une natte ſur laquelle on me fit aſſeoir : Tee me quitta enſuite, & il alla chercher le Roi. Towha m'engageoit à ne pas m'aſſeoir & à le ſuivre ; mais, comme je ne connoiſſois pas ce Chef, je n'y conſentis point. Tee revint bientôt, & ſouhaitant me conduire vers le Prince, il prit ma main pour cela. Towha s'y oppoſa ; de ſorte que les deux Taïtiens me tirant chacun à eux, me fatiguerent beaucoup, & je fus obligé de dire à Tee de permettre à l'Amiral de me mener vers ſa flotte. Dès que nous fûmes devant le bâtiment Amiral, nous trouvâmes deux haies d'hommes armés, deſtinés, à ce que je penſai, à écarter les ſpectateurs, & à m'ouvrir un paſſage ; mais, comme j'étois réſolu à ne pas y aller, je donnai pour excuſe l'eau qui ſe trouvoit entre les Pirogues & moi. A l'inſtant un homme ſe jeta à mes pieds, & m'offrit de me porter. Je déclarai alors poſitivement que cela ne me plaiſoit point. Towha me quitta, ſans que je viſſe quel chemin il prit ; tout le monde refuſa de me le dire.

ANN. 1774. Avril.

« CE TOWHA s'en alla très-froidement, & il paroît qu'il étoit fâché : il avoit beaucoup d'autorité ; car, au

ANN. 1774. Avril.

» moment où il s'approcha de nous, les Gens du Peuple » s'écrierent : *Voici Towha*, & ils lui firent place avec un » degré de reſpect qui nous étonna. »

EN JETANT les yeux autour de moi, j'apperçus Tee, qui, je crois, ne m'avoit jamais perdu de vue; je lui demandai des nouvelles du Roi, & il m'apprit qu'il étoit allé dans le le pays *Mataou*, & il me conſeilla de me retirer ſur ma chaloupe. Nous ſuivîmes ſon Conſeil, dès que nous fûmes raſſemblés, car M. Edgcumbe étoit ſeul à mes côtés; les autres ſe trouvoient pouſſés & confondus dans la foule, comme nous l'avions été.

EN ENTRANT ſur notre chaloupe, nous profitâmes du moment pour examiner cette grande flotte. Les bâtimens de guerre conſiſtoient en 160 groſſes doubles pirogues de 40 à 50 pieds de long, bien équipées, bien approviſionnées, & bien armées; mais je ne ſuis pas sûr qu'elles euſſent leur complément de Guerriers & de Rameurs, ou plutôt je ne le crois pas. Les Chefs & tous ceux qui occupoient les plates-formes de combats étoient revêtus de leurs habits militaires; c'eſt-à-dire, d'une grande quantité d'étoffes, de turbans, de cuiraſſes & de caſques. La longueur de quelques-uns de ces caſques embarraſſoit beaucoup ceux qui les portoient : tout leur équipage ſembloit mal imaginé pour un jour de bataille, & plus propre à la repréſentation qu'au ſervice. Quoi qu'il en ſoit, il donnoit sûrement de la grandeur à ce ſpectacle, & les Guerriers ne manquoient pas de ſe montrer ſous le point de vue le plus avantageux.

« LE VÊTEMENT de ces Guerriers, dont on a déjà dit un

» mot, étoit très-bigarré ; il conſiſtoit en trois grandes pièces
» d'étoffe, trouées au milieu, & poſées les unes au-deſſus des
» autres ; celle du deſſous & la plus large, étoit blanche ; la
» ſeconde rouge, & la ſupérieure & la plus courte brune ;
» leurs boucliers ou cuiraſſes étoient d'oſier, couverts de
» plumes & de dents de goulu. Nous vîmes quelques caſques
» d'une grandeur énorme, car ils avoient près de cinq pieds de
» haut ; c'étoient de longs bonnets d'oſier cylindriques ; la par-
» tie de l'avant étoit cachée par un demi-cercle plus ſerré, &
» qui devenoit plus large au ſommet, & il ſe détachoit en-
» ſuite du cylindre de maniere à former une courbe : ce
» fronteau, de la longueur de quatre pieds, étoit revêtu par-
» tout de plumes luiſantes, bleues & vertes d'une eſpèce de
» pigeon, & d'une jolie bordure de plumes blanches ; un
» nombre prodigieux de longues plumes de queuë des oiſeaux
» du Tropique divergeoient de ſes bords en rayons ; ce qui
» reſſembloit à l'Auréole dont les Peintres ornent commu-
» nément les têtes des Anges & des Saints. Il falloit un grand
» turban d'étoffe, pour y placer cette parure incommode ;
» mais, comme les Guerriers veulent ſeulement éblouir les
» ſpectateurs, en la mettant, & qu'elle n'eſt peut-être d'au-
» cune utilité, ils l'ôterent bientôt, & ils la poſerent ſur la
» plate-forme. Les principaux Commandans ſe diſtinguoient
» d'ailleurs par de longues queuës rondes, compoſées de
» plumes vertes & jaunes, qui pendoient ſur leur dos, &
» qui rappelloient à notre eſprit les Bachas Turcs ; Towha
» l'Amiral en portoit cinq, à l'extrémité deſquelles flottoient
» des cordons de bourre de cocos, entre-mêlés de plumes
» rouges ; il n'avoit point de caſque, mais un turban,
» qui ſiéoit fort bien à ſon viſage ; il paroiſſoit âgé de

ANN. 1774. Avril.

ANN. 1774. Avril.

» 60 ans; mais il étoit extrêmement vigoureux, grand, & » d'une phyſionomie noble & prévenante. »

DES PAVILLONS, des banderoles, &c. décoroient les pirogues, de ſorte qu'elles formoient un ſpectacle majeſtueux, que nous ne nous attendions pas à voir dans ces mers. Des maſſues, des piques & des pierres compoſoient leurs inſtrumens de guerre. Les bâtimens étoient rangés près les uns des autres, la proue tournée vers la côte; le vaiſſeau Amiral occupoit le centre: entre les bâtimens de guerre, il y avoit 170 doubles pirogues plus petites, qui toutes portoient un pavillon peu ſpacieux, & un mât & une voile, ce dont manquoient les pirogues de guerre. Nous les jugeâmes deſtinées aux tranſports, à l'avitaillement, &c., car ils ne laiſſent, dans les bâtimens de guerre, aucune eſpèce de proviſions. Je comptai qu'il n'y avoit pas moins de 7760 hommes ſur ces 330 bâtimens: ce nombre paroît d'autant plus incroyable, qu'on nous dit qu'elles appartenoient ſeulement aux diſtricts d'Attahourou & d'Ahopatéa. Dans ce calcul, je ſuppoſe que chaque pirogue de guerre contenoit 40 hommes, Guerriers, ou Rameurs, & que chacune des petites étoit montée par huit. Quelques-uns de nos MM. évaluerent à un nombre ſupérieur la quantité de monde qu'il y avoit ſur les pirogues de guerre; il eſt sûr que la plupart ſembloit avoir beſoin de plus de Pagayeurs que je n'en mets; mais je crois qu'elles n'avoient pas leur complet. Tupia m'apprit, dans mon premier voyage, que toute l'Iſle ne levoit que 6 ou 7 mille hommes: puiſque deux diſtricts fourniſſoient ce nombre de ſoldats, ſes calculs doivent avoir été ceux des anciens tems; ou bien il n'y comprenoit que les *Tatatous*, c'eſt-à-dire, les

Guerriers, ou les hommes adonnés aux armes dès leur enfance, & non pas les Rameurs, ni ceux qui étoient néceſſaires à la manœuvre des autres pirogues: je crois qu'il parloit de la milice ſur pied, & non pas de toutes les forces que l'Iſle peut mettre en campagne au beſoin. Cette matiere ſera diſcutée plus au long dans un autre endroit. ANN. 1774. Avril.

« LE SPECTACLE de cette flotte agrandiſſoit encore les idées » de puiſſance & de richeſſes que nous avions de cette Iſle; » & tout l'équipage étoit dans l'étonnement: en penſant » aux outils que poſſédent ces Peuples, nous admirions la » patience & le travail qu'il leur a fallu pour abattre des » arbres énormes, couper & polir les planches, & enfin » porter ces lourds bâtimens à un ſi haut degré de perfection. » C'eſt avec une hache de pierre, un ciſeau, un morceau de » corail & une peau de raie, qu'ils avoient produit ces » ouvrages.

» LES DEUX BATIMENS, qui compoſent les pirogues dou» bles, étoient joints enſemble, par quinze ou dix-huit baux » de traverſe, qui ſe projetent quelquefois fort au-delà des » deux bordages, & qui ont de douze à vingt-quatre pieds de » longueur, & environ trois pieds & demi de large: quand » ils ſont ſi longs, ils font une plate-forme de cinquante, » ſoixante ou ſoixante-dix pieds de longueur. L'avant & » l'arriere ſont élevés de pluſieurs pieds hors de l'eau, & » ſur-tout la poupe qui a de longs becs de différentes for» mes, & de près de vingt pieds de haut. Une étoffe blan» che étoit communément placée entre les deux becs de » chaque double pirogue; ce qui tenoit lieu de pavillon, &

ANN. 1774. Avril.

» le vent l'enfle comme une voile. D'autres portoient une » étoffe bariolée de rayures rouges, qui, à ce que nous » apprîmes dans la ſuite, ſert à reconnoître les diviſions » des divers Commandans. A l'avant, on voyoit une grande » colonne ſculptée, au ſommet de laquelle étoit la tête » d'un homme, ſouvent peinte en rouge avec de l'ocre. » Des panaches de plumes noires, auxquelles pendoient » d'autres banderoles de plumes, couvroient ordinaire- » ment ces colonnes. Le premier Voyage de Cook donne » la coupe & les dimenſions de ces pirogues.

» LA PLATE-FORME de combat eſt érigée vers l'avant de » la pirogue, & appuyée ſur des colonnes de quatre à ſix » pieds de haut, ornées de ſculpture : elle s'étend au-delà » de toute la largeur du bâtiment, & a de vingt à vingt- » quatre pieds de long & environ huit ou dix de large. Les » rameurs ſont aſſis dans la pirogue, ou au-deſſous de la » plate-forme de combat, entre les baux de traverſe & les » épars longitudinaux ; de ſorte que par-tout où ces bois » ſe croiſent, il y a place pour un homme dans l'eſpace » intermédiaire. Celles de dix-huit baux & de trois épars » de chaque côté, outre un épars longitudinal entre les » deux pirogues, n'ont par conſéquent pas moins de cent » quarante-quatre rameurs, & huit hommes pour les » gouverner, dont quatre ſont placés à l'avant & quatre à » l'arriere. La plus grande partie de ces pirogues, ne con- » tenoit pas alors tant de rameurs.

» NOUS PRÎMES une chaloupe, & longeant l'arriere des » pirogues, juſqu'à l'extrémité de la file, nous remarquâmes

» dans

» dans chaque bâtiment, de gros tas de piques & de lon-
» gues maſſues, ou de haches de bataille, dreſſées contre la
» plate-forme : chaque guerrier tenoit d'ailleurs, à la main,
» une pique ou une maſſue : il y avoit auſſi des amas de groſſes
» pierres, les ſeules armes miſſives que nous apperçûmes.

ANN. 1774. Avril.

» NOUS OBSERVAMES, ſur quelques-unes des petites
» pirogues, des feuilles de bananes ; & les Naturels nous
» apprirent que c'étoit là où on dépoſoit les morts : ils don-
» noient à ces bâtimens le nom *E-vaa no t'Eatua, piro-*
» *gues de la Divinité.* Le nombre infini d'Indiens, ainſi
» raſſemblés, nous frappoit du moins autant que l'aſpect
» brillant de cette marine. »

APRÈS avoir bien examiné cette flotte, je deſirois beaucoup de revoir l'Amiral, afin d'aller, avec lui, à bord des pirogues de guerre. Nous demandâmes envain de ſes nouvelles. Je mis à terre pour m'informer où il étoit ; mais il y avoit tant de bruit & tant de foule, que perſonne ne fit attention à ce que je diſois. Enfin Tee arriva, & me chuchuta à l'oreille qu'O-Too étoit parti pour Matavai ; il me conſeilla de retourner & de me rembarquer pour deſcendre dans un autre endroit. Je ſuivis ſon conſeil, qui excita dans notre eſprit différentes conjectures. Nous en conclûmes que Towha étoit un Chef puiſſant & mécontent, qui ſe diſpoſoit à faire la guerre à ſon Souverain ; car nous n'imaginions pas qu'O-Too pût avoir d'autre raiſon de quitter O-Parrée, comme il le fit.

A PEINE fûmes-nous hors d'O-Parrée, que toute la flotte ſe mit en mouvement du côté de l'Oueſt, d'où elle venoit.

ANN. 1774. Avril.

En arrivant à Matavai, nos Amis nous dirent qu'elle faiſoit partie d'un armement deſtiné contre Eiméo, dont le Chef avoit ſecoué le joug de Taïti, & s'étoit rendu indépendant. On nous apprit encore qu'O-Too n'étoit pas à Matavai, & même qu'il n'y étoit point venu ; de ſorte que nous ne concevions pas les raiſons de ſa fuite d'O-Parrée. Ceci nous engagea à y retourner une ſeconde fois l'après-midi : nous l'y retrouvâmes alors, & nous ſûmes qu'il avoit évité de me voir, le matin, parce que quelques-uns de ſes Sujets ayant volé pluſieurs de mes vêtemens qu'on lavoit à terre, il craignoit que je n'en exigeaſſe la reſtitution. Il me demanda, à diverſes repriſes, ſi je n'étois pas fâché ; &, quand je l'aſſurai que non, & que les voleurs pouvoient garder mes effets, il parut ſatisfait. Towha prit l'alarme, en partie, pour le même ſujet. Il penſa que le mécontentement m'empêchoit d'aller à bord de ſon bâtiment, & que je n'aimois pas voir dans mon voiſinage tant de forces, dont je ne connoiſſois pas la deſtination. Ainſi, une mépriſe m'ôta l'occaſion d'examiner, avec plus de ſoin, une partie des forces navales de cette Iſle, & de m'inſtruire davantage de leurs manœuvres. Une pareille circonſtance ne ſe préſentera plus ; car la flotte étoit commandée par un Chef brave, intelligent & éclairé, qui auroit répondu à toutes mes queſtions ; &, comme nous aurions eu les objets ſous les yeux, nous nous ſerions ſûrement entendus les uns les autres. Malheureuſement Œdidée ne nous accompagnoit pas ce matin ; & Tee, le ſeul homme ſur qui nous pouvions compter, ne ſervoit qu'à nous embarraſſer davantage.

« O-Too eut ſoin de nous conduire à ſes habitations, à

» travers une campagne, qui reſſembloit à un jardin; des
» arbres fruitiers chargés de feuillages, les fleurs odoriféran-
» tes des arbuſtes & les nappes limpides des ruiſſeaux, for-
» moient devant nos yeux un ſpectacle mouvant de la plus
» grande beauté. Toutes les maiſons étoient propres & bien
» tenues; quelques-unes entourées de roſeaux, & d'autres
» ouvertes, comme celles du Peuple. Nous jouîmes plu-
» ſieurs heures de la compagnie du Prince, de ſes parens,
» & des principaux perſonnages de ſa ſuite, qui tous nous
» témoignerent beaucoup d'attachement. La converſation,
» ſans être fort ſuivie, fut très-animée; & les femmes, en
» particulier, rirent & babillerent avec une extrême gaieté.
» Je remarquai qu'elles s'amuſoient ſouvent à jouer ſur des
» mots, & leurs traits d'eſprit & leurs ſaillies, de bonne
» humeur, nous divertirent quelquefois. Nous partagions
» cordialement le bonheur qui ſemble naturel à cette Iſle
» fortunée, & nous ne penſâmes à nous rembarquer qu'après
» le coucher du ſoleil. Le contentement & le calme des
» Naturels, leur maniere de vivre ſimple, les délices du
» payſage, l'agrément du climat, l'abondance, la ſalubrité &
» le goût exquis de leurs fruits, tout jetoit nos cœurs dans
» le raviſſement. » Nous nous fîmes, O-Too & moi, des
préſens mutuels; &, après avoir pris congé, nous retournâ-
mes à bord.

ANN. 1774. Avril.

CHAPITRE XII.

Viſite que nous font O-Too, Towha, & pluſieurs autres Chefs. Vol commis par un des Naturels; effets de ce vol, & Obſervations générales ſur cette matiere.

ANN. 1774. 27 AVRIL. LE MATIN du 27, Towha m'envoya deux gros cochons & des fruits, par deux de ſes domeſtiques, à qui il avoit donné ordre de ne rien recevoir; &, en effet, je leur offris des préſens qu'ils ne voulurent point accepter. Bientôt j'allai à O-Parrée, où je trouvai ce Chef & le Roi; &, après avoir reſté peu de tems à terre, je les ramenai dîner à bord, ainſi que Tarevatoo, frere cadet du Roi, & Tee: à l'approche du vaiſſeau, l'Amiral, qui n'en avoit jamais vu, témoigna une extrême ſurpriſe. On le conduiſit dans l'intérieur du bâtiment, & il en examina toutes les parties avec une grande attention. O-Too faiſoit les honneurs, & lui expliquoit tout; car alors il connoiſſoit bien la ſtructure de la *Réſolution*. Towha ayant dîné, mit un cochon dans les entreponts, & ſe retira, ſans que je ſuſſe rien: il ne me laiſſa pas le tems de le remercier, par des libéralités, de ce préſent, ni de celui qu'il m'avoit fait le matin; le Roi & ſa ſuite partirent auſſi bientôt. O-Too montroit du reſpect pour ce Chef: il deſiroit que je lui en témoignaſſe de mon côté; & cependant il en avoit conçu de la jalouſie, je ne ſais pourquoi. Il nous

avoua franchement, la veille, que Towha n'étoit pas ſon ami. Ces deux Chefs me ſolliciterent, à bord, de les aider contre Tiarrabou, quoique la paix régnât alors entre les deux Royaumes, & on me dit que leurs forces réunies alloient marcher contre Eiméo. Je ne ſais pas s'ils me firent cette propoſition dans la vue de rompre avec leurs voiſins & leurs alliés, en cas que je promiſſe du ſecours, ou ſeulement pour ſonder mes diſpoſitions; probablement ils auroient embraſſé volontiers une occaſion qui les mît en état de conquérir ce Royaume, & de le réunir au leur, comme il l'étoit autrefois. Quoi qu'il en ſoit, je n'entendis plus parler de ce projet, & je ne dis rien qui pût les y encourager.

ANN. 1774. Avril.

« JE FUS FRAPPÉ de l'extrême attention que portoit » Towha ſur toutes les parties du bâtiment: il admiroit la » force & la groſſeur des couples, des mâts & des cor- » dages, & il trouva nos manœuvres & nos machines ſi » ſupérieures à celles de ſon pays, qu'il nous demanda plu- » ſieurs choſes, & ſur-tout des cables & des ancres. Il étoit » alors vêtu comme le reſte du Peuple, & nud juſqu'à la » ceinture, à cauſe de la préſence du Roi: j'eus peine à le » reconnoître; il avoit beaucoup d'enbonpoint & un ventre » énorme, que les longs plis de ſes robes militaires cachoient » la veille. Ses cheveux étoient gris-argent, & ſa phyſio- » nomie la meilleure & la plus prévenante que j'aie jamais » vue ſur ces Iſles. Il mangea de bon cœur, ainſi qu'Otoo, » ce qu'on lui ſervit. Le Roi, qui ſe mettoit fort à ſon aiſe, » ne ſe gênoit pas plus que chez lui, & il prenoit plaiſir à » inſtruire Towha de nos manieres. Il lui apprit à ſe ſervir » du couteau & de la fourchette, à manger du ſel avec la

» viande & à boire du vin. Il badinoit ſur la couleur rouge
ANN. 1774. Avril. » du vin, & au moment où il alloit l'avaler, il diſoit que
» c'étoit du ſang. Towha ayant goûté d'une de nos liqueurs
» compoſée d'eau-de-vie & d'eau, voulut goûter de l'eau-
» de-vie ſeule, & l'appella *Evaï no Bretannée*, de l'eau de
» la Bretagne, & il en but un verre ſans faire de grimaces.
» Il fut très-joyeux, ainſi que Sa Majeſté, & ils montrerent,
» l'un & l'autre, beaucoup de goût pour notre maniere de
» vivre & d'apprêter les alimens. »

28. LE LENDEMAIN, Wahéatua, Roi de Tiarrabou, nous envoya un cochon : il demandoit en retour quelques plumes rouges que je remis, avec d'autres choſes, à ſon Député. Je ne ſortis pas du vaiſſeau ce jour ; mais MM. Forſter, le Docteur Sparrman, &c. partirent pour les montagnes où ils ſe propoſoient de paſſer la nuit.

« DANS la foule de pirogues, qui ne ceſſoient de nous
» entourer, il y avoit toujours des Chefs de diſtricts, qui
» nous apportoient des cochons, & ce qu'ils avoient de
» plus précieux, pour les échanger contre des plumes
» rouges auxquelles ils mettoient un prix extravagant. Ces
» plumes produiſirent une grande révolution dans les liai-
» ſons des femmes avec nos Matelots ; ceux qui avoient eu
» ſoin de faire proviſion de cette marchandiſe précieuſe
» aux Iſles des Amis, recevoient les careſſes des Taïtiennes
» & choiſiſſoient, parmi elles, celles qui leur plaiſoient
» davantage. Le fait ſuivant prouvera quelles tentations
» irréſiſtibles ces plumes excitoient dans l'ame des Taï-
» tiens. J'ai dit ailleurs que les femmes des Chefs ne

ANN. 1774. Avril.

» permettoient aucune liberté aux Européens, & que ſi, » avant le mariage, les filles accordoient leurs faveurs, les » épouſes ne ſouilloient point la couche nuptiale : ce- » pendant un Chef vint offrir ſa femme à M. Cook, & la » Taïtienne, ſuivant l'ordre de ſon mari, eſſaya de ſéduire » le Capitaine, & pour cela elle expoſa ſes charmes avec » beaucoup d'impudence. Je fus fâché que cette propoſition » vînt de la part de Potatow, dont le caractere étoit d'ail- » leurs ſans tache ; mais, après nous avoir montré tant de » grandeur, il deſcendit à cet excès de baſſeſſe. Sa conduite » nous inſpira une indignation que nous ne pûmes pas nous » empêcher de lui témoigner, & nous lui fîmes de ſanglans » reproches ſur ſa foibleſſe. Heureuſement les Matelots » avoient vendu aux Marquiſes une quantité conſidérable » de ces plumes rouges, avant de ſavoir le prix qu'elles » auroient ici. Si toutes ces richeſſes avoient été apportées » à Taïti, il eſt probable que la valeur des proviſions ſe » ſeroit tellement accrue, que nous aurions obtenu moins » de rafraîchiſſemens que lors de notre premiere relâche. » Une ſeule plume formoit un préſent d'une extrême valeur » & fort ſupérieur à un grain de verre & à un clou ; & » le plus petit morceau d'étoffe, revêtu de ces plumes, » produiſoit la folle joie que reſſentiroit un Européen qui » trouveroit le diamant du Grand-Mogol. Potatow nous » apporta ſon caſque monſtrueux de cinq pieds de haut, » & il l'échangea contre des plumes ; d'autres ſuivirent ſon » exemple, & chaque Matelot acheta des boucliers ſans » nombre. Ce qui eſt plus étonnant, ils nous offrirent ces » habits ſinguliers, dont on parle dans le premier Voyage » de Cook, qu'ils refuſerent abſolument d'échanger en

ANN. 1774. Avril.

» 1769. Ces vêtemens, compoſés de productions les plus
» rares de l'Iſle & de la mer qui l'environne, & travaillés
» avec un ſoin & une adreſſe extrêmes, doivent être,
» parmi eux, d'un prix conſidérable. Nous n'en achetâmes
» pas moins de dix, qu'on a rapportés en Angleterre. Le
» Capitaine Cook en a donné un au Muſæum: & mon Pere
» a eu l'honneur d'en préſenter, à l'Univerſité d'Oxford,
» un ſecond, qui eſt dépoſé aujourd'hui au Muſæum Ash-
» moléen. Cet ajuſtement remarquable conſiſte en une plan-
» che légere d'une forme demi-ronde d'environ deux pieds
» de long, & de quatre ou cinq pouces de large: la planche
» eſt garnie de cinq coquilles de nacre de perle choiſies,
» attachées à des cordons de bourre de cocos, paſſées dans
» les bords des coquilles, & dans pluſieurs trous dont le
» bois eſt percé; une autre coquille de la même eſpèce,
» mais plus grande, feſtonée de plumes de pigeon, gris-
» bleu, eſt placée à chaque extrémité de cette planche,
» dont le bord concave eſt tourné en haut. Au milieu de
» la partie concave, il y a deux coquilles qui forment
» enſemble un cercle d'environ ſix pouces de diamètre, &
» au ſommet de ces coquilles, il y a un très-grand morceau
» de nacre de perle oblong, s'élargiſſant un peu vers l'ex-
» trémité ſupérieure, & de neuf ou dix pouces de hauteur.
» De longues plumes blanches de la queue des oiſeaux du
» Tropique, forment autour un centre rayonnant. Du bord
» convexe de la planche, pend un tiſſu de petits morceaux
» de nacre de perle, qui, par l'étendue & la forme, reſ-
» ſemble à un tablier: on y compte dix ou quinze rangs
» de pièces d'environ un pouce & demi de long, & un
» dixieme de pouce de large; chacune eſt trouée aux deux
» extrémités,

» extrémités, afin de pouvoir ſe poſer ſur d'autres rangs.
» Les rangées ſont parfaitement droites & parallèles ; les
» ſupérieures coupées & extrêmement courtes, à cauſe du
» demi-cercle de la planche. Les inférieures ſont auſſi com-
» munément plus étroites, & aux extrémités de chacune
» eſt ſuſpendu un cordon, orné de coquillages, & quel-
» quefois de grains de verre d'Europe. Du haut de la planche
» flotte un gland ou une queue ronde de plumes vertes &
» jaunes, ſur chaque côté du tablier, ce qui eſt la partie la
» plus brillante du vêtement. Toute cette parure tient à
» une groſſe corde attachée autour de la tête du pleureur.
» L'ajuſtement tombe perpendiculairement devant lui ; le
» tablier cache ſa poitrine & ſon eſtomac ; la planche couvre
» ſon col & ſes épaules, & les deux premieres coquilles
» maſquent ſon viſage. Une de ces coquilles eſt percée d'un
» petit trou, à travers lequel celui qui les porte, regarde
» pour ſe conduire. La coquille ſupérieure & les longues
» plumes dont elle eſt entourée, s'étendent à au moins deux
» pieds au-delà de la hauteur naturelle de l'homme.

ANN. 1774. Avril.

» LE RESTE de l'habit n'eſt pas moins remarquable. Le
» pleureur met d'abord le vêtement ordinaire du pays,
» c'eſt-à-dire, une natte ou une pièce d'étoffe trouée au
» milieu : il place deſſus une ſeconde pièce de la même
» eſpèce, mais dont la partie de devant, qui retombe
» preſque juſqu'aux pieds, eſt garnie de boutons de coques
» de noix de cocos. Une corde d'étoffe brune & blanche,
» attache ce vêtement autour de la ceinture : un large
» manteau de réſeau, entouré de grandes plumes bleuâtres,
» couvre tout le dos, & un turban d'étoffes brunes &

ANN. 1774. Avril.

» jaunes, retenues par de petites cordes brunes & blanches, » eſt placé ſur la tête. Un ample chaperon de rayures » d'étoffes parallèles, & alternativement brunes, jaunes & » blanches, deſcend du turban ſur le col & les épaules, » afin qu'on ne voie de la figure humaine que le moins » poſſible.

» ORDINAIREMENT le plus proche parent du mort, porte » cet habillement bizarre; il tient dans ſa main deux grandes » coquilles perlieres, avec leſquelles il produit un ſon con- » tinuel, & dans l'autre un bâton armé de dents de goulu » dont il bleſſe tous les Naturels qui s'approchent, par » haſard de lui *(a)*. Je ne ſais pas quelle a été l'origine de » cette ſinguliere coutume, mais il me ſemble qu'elle eſt » deſtinée à inſpirer de l'horreur; & l'ajuſtement fan- » taſtique qu'on vient de décrire, ayant cette forme » effrayante & extraordinaire que les nourrices attribuent » aux eſprits & aux fantômes, je ſuis tenté de croire qu'il » y a quelque ſuperſtition cachée ſous ce rit funéraire. » Peut-être imaginent-ils que l'ame du mort exige un » tribut d'affliction & de larmes, & c'eſt pour cela qu'ils ap- » pliquent des coups de dents de goulu. Quoi qu'il en ſoit, » les Naturels ne nous ont donné aucune lumiere ſur ce » ſujet. Ils nous parloient fort en détail de la cérémonie » & du vêtement; mais il n'a pas été poſſible de nous » faire entendre, quand nous demandions la cauſe de » cet uſage. Œdidée découvrit ſeulement qu'à la mort » d'un homme, c'eſt une femme qui accomplit le rit

(*a*) Voyez le premier Voyage de Cook.

» funéraire ; mais que c'eſt un homme, à la mort d'une » femme.

ANN. 1774. Avril.

» EN ANGLETERRE, les habits de deuil de Taïti ont » excité tant de curioſité, qu'un Matelot en a vendu un » 25 guinées. Les Taïtiens, à cet égard, ne le cédent, en » rien, aux Nations civiliſées. Après que Œdidée eut ra- » conté tout ce qu'il ſavoit des pays qu'il avoit vus, les » Chefs nous demandoient, ſans ceſſe, des curioſités de » Tonga-Tabbo, Waïhoo, & Waïtahoo (*a*), plutôt que » des marchandiſes d'Angleterre. Les ajuſtemens de tête » en plumes des deux dernieres Iſles, & les paniers, les » maſſues & les étoffes peintes de la premiere, leur plai- » ſoient extrêmement ; ils acquéroient, avec empreſſement, » les nattes de Tonga-Tabbo, quoiqu'en général elles » fuſſent pareilles à celles qu'ils fabriquent. Nos Matelots » profiterent de cette fantaiſie pour les tromper ; ils leur ven- » doient, ſous le nom d'Amſterdam, des nattes achetées » aux Iſles de la Société. Ainſi, il y a une reſſemblance uni- » verſelle dans les goûts des hommes de tous les pays.

» CE RAPPORT nous parut encore plus frappant, en les » voyant écouter avidement les hiſtoires d'Œdidée, leur » compatriote. Ils le ſuivoient toujours en foule ; les vieil- » lards lui témoignoient beaucoup d'eſtime, & les princi- » paux perſonnages de l'Iſle, ſans en excepter la famille » Royale, recherchoient ſa compagnie. Outre le plaiſir de

(*a*) De l'Iſle d'Amſterdam, de l'Iſle de Pâque & de Sainte-Chriſtine.

ANN. 1774. Avril.

» l'entendre, ils obtenoient de lui des préſens fort riches : il » paſſoit ſon tems ſi agréablement à terre, où il trouvoit, à » chaque pas, de nouveaux Amis, qu'il venoit rarement à » bord, à moins que ce ne fût pour y chercher quelques- » uns de ſes tréſors, ou pour montrer le bâtiment à ſes » connoiſſances, & les préſenter au Capitaine Cook & à » ſes compagnons de voyage. Ce qu'il racontoit cependant » paroiſſoit quelquefois trop merveilleux, pour être cru, & » alors les Taïtiens nous demandoient s'il diſoit la vé- » rité. La pluie changée en pierre, les rochers blancs & » les montagnes ſolides que nous convertiſſions en eau » douce, & le jour perpétuel du cercle antarctique, leur » ſembloient ſur-tout ſi inconcevables, que nous eûmes » peine à le leur perſuader. Ils crurent plus aiſément ce » qu'on leur raconta des Cannibales de la Nouvelle-Zé- » lande, quoique cet uſage les remplit d'horreur.

» ŒDIDÉE, pendant l'excurſion que fit mon Pere aux » collines, amena, ſur la Réſolution, une troupe de Natu- » rels, pour leur montrer la tête du Zélandois que M. Pic- » kerſgill conſervoit dans de l'eſprit-de-vin. Après qu'on la » leur eut fait voir, de nouvelles foules accoururent bientôt, » afin de jouir d'un ſi étrange ſpectacle. Je fus préſent » toutes les fois qu'on l'expoſa devant eux ; &, ce qui m'é- » tonna, ils ont, dans leur langue, le terme de Te Taë-Aï, » *mangeurs d'hommes*, qu'ils prononcerent tous dès le » premier abord. En propoſant des queſtions ſur cette cir- » conſtance extraordinaire, parmi les Chefs & les Inſulaires » les plus intelligens, ils me dirent qu'ils ſavent par tradi- » tion, que très-anciennement il y avoit ſur leurs Iſles des

» mangeurs d'hommes d'une taille très-robuſte, & qui cau- ANN. 1774. Avril.
» ſerent de grands ravages dans la contrée; mais que cette
» race abominable étoit éteinte depuis long-tems. O-Maï,
» avec qui j'ai cauſé, ſur ce ſujet, en Angleterre, m'a dit
» depuis la même choſe, & en termes encore plus forts.
» Faut-il en conclure qu'une troupe de Cannibales deſcen-
» dirent jadis dans cette Iſle, ou n'eſt-il pas évident plutôt,
» que les Taïtiens furent autrefois antropophages, avant
» d'arriver à ce degré de civiliſation qu'ont amené par la
» ſuite l'excellence de leur pays & de leur climat, & la pro-
» fuſion de végétaux & de nourritures animales dont ils
» jouiſſent ? Plus on examine l'Hiſtoire des différentes Na-
» tions, & plus cet uſage ſemble univerſel. On voit encore
» à Taïti des reſtes d'antropophagie. Le Capitaine Cook y
» remarqua, en 1769 *(a)*, quinze mâchoires récentes, ſuſ-
» pendues à une maiſon.»

LE 29, dès le grand matin, O-Too, Towha & pluſieurs 29.
grands, nous apporterent, à bord, des proviſions & quelques-unes des curioſités les plus précieuſes de l'Iſle. De mon côté, je leur fis des dons qui leur cauſerent beaucoup de plaiſir : je profitai auſſi de l'occaſion, pour m'acquitter envers Towha des civilités que j'avois reçu de lui.

LA NUIT auparavant, un des Naturels entreprenant de voler une futaille à l'Aiguade, fut pris en flagrant délit, envoyé à bord, & mis aux fers, & O-Too & les autres Chefs

(*a*) Voyez le premier Voyage de Cook.

ANN. 1774. Avril.

le virent dans cette ſituation. Après que je leur eus expoſé ſon crime, O-Too demanda ſa liberté; je la refuſai, en diſant que, puiſque je puniſſois les hommes de mon équipage, quand ils commettoient la moindre offenſe envers ſes ſujets, il étoit juſte auſſi de châtier ce Taïtien, & que j'avois réſolu de me charger moi-même de ce ſoin, parce que je ſavois qu'autrement ſon crime reſteroit impuni. En conſéquence, j'ordonnai qu'on conduiſît le voleur à terre dans les tentes, & le ſuivant avec O-Too, Towha, &c. je fis mettre la Garde ſous les armes, & attacher l'Indien à un poteau. O-Too, ſa ſœur, & pluſieurs Naturels demanderent ſa grace avec inſtance; Towha, ſans proférer un ſeul mot, étoit fort attentif à tout ce qui paſſoit. J'adreſſai alors des plaintes au Roi ſur la conduite de cet homme, & ſur celle de ſon Peuple en général; je lui dis que nous ne leur prenions rien ſans les payer; &, énumérant les différens articles que nous leur donnions en échange de leurs proviſions, animaux, outils, étoffes, &c. j'inſiſtai particulièrement ſur ce qu'ils avoient tort de nous voler, puiſque nous étions leurs Amis; j'ajoutai que le châtiment de cet homme ſeroit un moyen de ſauver la vie à quelques-uns de ſes Compatriotes, en les détournant de commettre de pareils crimes, pour leſquels ils ſeroient tués, tôt ou tard, à coups de fuſil. Mes argumens, qu'il comprit, je crois, très-bien, parurent le perſuader, & il me ſupplia ſeulement que l'homme ne fût pas *mattéerou* (mis à mort). Je commandai à la foule, qui étoit aſſez nombreuſe, de ſe tenir à une diſtance convenable, &, en préſence de l'aſſemblée, le voleur reçut 24 coups de fouet; il les ſupporta avec beaucoup de fermeté. Les Naturels, effrayés, s'enfuirent; mais Towha courant après eux, les rappella & les harangua plus d'une

demi-heure. Son diſcours étoit compoſé de petites ſentences dont je n'entendis que quelques-unes; mais, à ce que j'appris, il récapitula une partie de ce que je venois de dire à O-Too; il expoſa les avantages divers que nous leur avions procuré, & condamnant leur conduite paſſée, il leur recommanda d'en avoir une différente à l'avenir. La grace de ſes geſtes & l'attention de ſes Auditeurs lui donnerent, dans notre eſprit, le rang de grand Orateur.

ANN. 1774. Avril.

O-Too ne dit pas un mot. Dès que Towha eut fini ſa harangue, j'ordonnai aux ſoldats de marine de faire l'exercice, & de tirer des volées à balle; &, comme ils étoient très-prompts dans leurs manœuvres, il eſt plus aiſé de concevoir que de décrire l'étonnement des Inſulaires, ſur-tout de ceux qui n'avoient rien vu de ſemblable auparavant.

LES CHEFS prirent enſuite congé, & ſe retirerent avec leur cortége, plus effrayés peut-être que charmés de ce qu'ils avoient vu.

« TOWHA revint l'après-midi avec ſa femme, qui étoit » très-âgée, & qui ſembloit avoir un auſſi bon caractere que » ſon mari: ils montoient une grande double pirogue, garnie » d'un pavillon ſur l'arriere, & conduite par huit Pagayeurs; ils » nous inviterent, M. Hodges & moi, à entrer dans leur » bâtiment, & nous les accompagnâmes à O-parrée. Pendant » la route, Towha nous fit différentes queſtions, & en par- » ticulier ſur la nature & la conſtitution de notre patrie. Il » croyoit que M. Banks étoit au moins frere du Roi, & le » Capitaine Cook Grand-Amiral; il fut fort étonné, & il

ANN. 1774. Avril.

» nous écouta avec une extrême attention, quand nous lui
» apprîmes qu'il ſe trompoit; mais, dès que nous lui dîmes
» que nous n'avions ni noix de cocos, ni arbres à pain, il parut
» avoir aſſez mauvaiſe opinion de notre pays, malgré les
» avantages que nous lui expoſions d'ailleurs. En débarquant,
» il ordonna de ſervir un repas de poiſſons & de fruits : nous
» avions quitté la table pour partir; mais, ne voulant pas le
» bleſſer, nous nous aſsîmes & nous mangeâmes des mets
» excellens; nous comparions cet heureux pays au Paradis
» de Mahomet, où l'appétit n'eſt jamais raſſaſié. J'ai oublié
» de dire que voulant tout de ſuite manger avec nos mains,
» Towha nous arrêta, & nous pria d'attendre : & bientôt un
» homme de ſa ſuite apporta un grand couteau de cuiſine
» & des bâtons de bambou, qui devoient nous tenir lieu de
» fourchettes. Towha découpa les mets, & il nous donna à
» chacun un bambou, en diſant qu'il mangeroit à la ma-
» niere angloiſe; au-lieu de porter ſon fruit à pain à ſa bouche
» en gros morceaux, il le coupoit en petites parcelles, & il
» en prenoit une après chaque bouchée de poiſſons, pour
» montrer que, depuis le tems qu'il avoit dîné avec nous, il
» n'avoit pas oublié nos uſages. La femme dîna à part, quand
» nous eûmes fini, ſuivant la coutume invariable du pays;
» après nous être promenés, &, après avoir cauſé avec eux
» juſqu'au coucher du ſoleil, nous nous embarquâmes
» ſur leur pirogue, pour aller au diſtrict appellé *Ata-*
» *hooroo*, dont une partie appartenoit à Towha. Ils nous
» firent de tendres adieux, & promirent de revenir au vaiſ-
» ſeau en peu de jours. Nous louâmes une double pirogue
» pour un clou, & nous fûmes de retour à bord avant la
» nuit. J'y trouvai le Docteur Sparrman & mon Pere qui

» arrivoient

» arrivoient des montagnes; Hoona, le petit Taïtien, plein
» de vivacité & d'intelligence, dont j'ai parlé ailleurs, avoit
» été leur conducteur. Ils parvinrent, le ſoir, à une hutte,
» ſur la ſeconde chaîne, après avoir traverſé des vallées pro-
» fondes, & gravi ſur deux collines eſcarpées, que la pluie
» avoit rendu très-gliſſantes: ils y rencontrerent un homme
» avec ſa femme & trois enfans; l'homme agrandiſſoit ſa
» cabane, en y poſant de nouvelles branches d'arbres; mais
» il quitta ſon ouvrage pour leur préparer à ſouper. Ils allu-
» merent du feu, & veillerent & dormirent chacun à leur
» tour: nous apperçûmes le feu du vaiſſeau, & ils enten-
» dirent, à minuit, le ſon de la cloche d'équipage, quoi-
» qu'ils fuſſent à plus d'une lieue. La nuit fut belle & fraîche;
» mais leur hôte généreux, qui s'appelloit Tahéa, tourmenté
» par un rhume violent, ne ceſſa de touſſer. A la pointe du
» jour, ils ſe mirent en marche vers le ſommet des mon-
» tagnes, & Tahéa les précédoit, portant des noix de cocos:
» les difficultés s'accrurent à meſure qu'ils montoient; les
» ſentiers raſoient les bords étroits des collines, dont les
» côtés étoient preſque perpendiculaires, ce qui étoit plus
» dangereux; les pluies de la veille avoient rendu les che-
» mins fort gliſſans: à une hauteur fort conſidérable, ils
» trouverent, ſur l'eſcarpement des flancs, des arbriſſeaux
» & des bois épais, &, voulant cueillir des plantes, ils tom-
» berent ſur des précipices vraiment épouvantables; plus
» loin, toute la chaîne étoit couverte d'une forêt, où ils
» raſſemblerent un grand nombre de plantes qu'ils n'avoient
» jamais vues dans les vallées au-deſſous. Ils furent aſſaillis
» d'une groſſe pluie, dès qu'ils eurent paſſé la chaîne; &

ANN. 1774. Avril.

ANN. 1774. Avril.

» Tahéa leur dit, au milieu d'un canton très-dangereux;
» qu'il ne pouvoit pas aller plus loin. Le Docteur Sparrman
» & mon Pere réſolurent cependant de laiſſer parderriere
» leurs ſacs de plantes & de proviſions; &, armés d'un ſeul
» fuſil, ils s'avancerent juſqu'au ſommet de la montagne;
» qu'ils atteignirent une demi-heure après. A ce moment,
» les nuages ſe diſſiperent, & ils découvrirent Huaheine,
» Tethuroa & Tabbuamanoo. On peut juger par-là quelle eſt
» la hauteur des montagnes de Taïti, puiſqu'Huaheine en eſt
» éloignée de 40 lieues. Le coup-d'œil de la plaine fertile
» qui étoit ſous leurs pieds, & de la vallée de Matavaï, où
» la riviere fait d'innombrables détours, étoit raviſſant; mais
» des nuages épais les empêcherent de rien diſtinguer ſur le
» côté méridional de l'Iſle: bientôt l'autre partie fut cachée
» auſſi, & enveloppée d'un brouillard qui mouilloit juſqu'à
» la peau. En deſcendant, mon Pere eut le malheur de
» tomber ſur des roches, & il ſe meurtrit tellement la jambe,
» que la douleur manqua de le jeter dans l'évanouiſſement;
» quand il entreprit de ſe remettre en mouvement, il s'ap-
» perçut qu'il s'étoit fait une rupture, pour laquelle il porte
» maintenant un bandage. Tahéa l'aida à deſcendre, & ils ga-
» gnerent bord vers quatre heures de l'après-midi. Les collines
» ſupérieures ſont compoſées d'une eſpèce d'argile très-
» dure & très-compacte. La végétation, à la cime des mon-
» tagne, eſt abondante, & les forêts recelent des plantes
» inconnues. Le Docteur Sparrman chercha le bois odorant
» dont les Naturels parfument leur huile: Tahéa leur montra
» pluſieurs eſpèces qui en tiennent quelquefois lieu; mais il
» ne put pas, ou il ne voulut point leur indiquer celle-là.

» O-Maï m'a dit qu'on ne compte pas, à Taïti, moins de
» quatorze plantes avec leſquelles on parfume ; ce qui prouve
» combien ce Peuple aime les odeurs.

ANN. 1774. Avril.

» LE NOMBRE des proſtituées étoit fort augmenté ſur notre
» bord, depuis que nous avions montré les plumes rouges ;
» &, cette nuit, pluſieurs roderent autour des ponts, cher-
» chant des amoureux. Le porc frais les attiroit auſſi ; car,
» privées chez elles de ce mets exquis, elles tâchoient d'en
» obtenir de nous, & quand elles en venoient à bout, elles
» en conſommoient une quantité incroyable ; la digeſtion
» les expoſoit enſuite à de grands embarras, & elles trou-
» bloient ſouvent les Matelots, qui vouloient dormir, après
» les fatigues de la journée : dans certaines occaſions preſ-
» ſantes, elles deſiroient être accompagnées de leurs amans ;
» mais, comme ceux-ci n'y conſentoient pas toujours, les
» entre-ponts ſe rempliſſoient d'ordures. Tous les ſoirs, ces
» femmes ſe diviſoient en différentes troupes, qui danſoient
» ſur les gaillards d'arriere & d'avant, & ſur le grand pont ;
» leur gaieté étoit tumultueuſe, & approchoit quelquefois de
» l'extravagance ; d'autres fois, l'originalité & la bizarrerie
» de leurs idées nous amuſoient. Un de nos ſcorbutiques, à qui
» les nourritures végétales avoient rendu un peu de forces,
» excité par l'exemple de ſes camarades, fit ſa cour à une
» Taïtienne, la mena vers le ſoir dans ſon poſte, & alluma
» une chandelle. L'Indienne regarda ſon amant en face, &,
» s'appercevant qu'il avoit perdu un œil, elle le prit par
» la main, & le conduiſit ſur le pont auprès d'une fille qui
» avoit éprouvé le même accident, & elle lui dit : *Celle-ci*
» *vous convient, mais pour moi, je n'aurai pas de privau-*
» *tés avec un borgne.* »

ANN. 1774. 30 Avril.

LE LENDEMAIN, au matin, j'eus occaſion de voir les équipages de dix pirogues de guerre exécuter une partie de leurs manœuvres. Le trentieme jour du mois, elles étoient parties de la côte, avant que j'en fuſſe informé, de ſorte que je n'aſſiſtai qu'à leur débarquement. Les Indiens avoient tout leur équippement de combat; les Guerriers portoient leurs armes & leurs vêtemens militaires, &c. J'obſervai qu'au moment où la pirogue touchoit à terre, les Rameurs ſautoient dehors, & qu'à l'aide de ceux qui ſe trouvoient ſur la côte, ils traînoient le bâtiment à un endroit convenable, & qu'enſuite chacun s'en alloit avec ſa pagaye. Tout cela ſe fait avec tant de promptitude que, cinq minutes après leur débarquement, il ne ſemble pas qu'il ſe ſoit rien paſſé de pareil. Je penſai que ces bâtimens avoient peu de Pagayeurs; je n'en comptai que trente dans les plus grands, & ſeize ou dix-huit dans les autres. Les Guerriers, placés ſur la plate-forme, excitoient les Rameurs à redoubler d'efforts. Quelques jeunes Gens, aſſis dans la ſculpture de l'arriere, au-deſſus de ceux qui gouvernoient, tenoient à la main des baguettes blanches: je ne ſais pas pourquoi ils occupoient cette place, à moins qu'étant au-deſſus de tous les autres, ce ne fût pour faire ſentinelle, examiner & avertir de ce qui frapperoit leurs regards. Tarevatoo, le frere du Roi, me dit le premier que ces pirogues étoient en mer; &, ſachant que M. Hodges traçoit des deſſins de ce qu'il appercevoit de curieux, il me chargea tout-de-ſuite de l'envoyer chercher. Comme M. Hogdes étoit deſcendu à terre avec moi, on l'eut bientôt trouvé, & il eut occaſion de raſſembler des deſſins particuliers pour ſon grand tableau de la flotte d'O-Parrée, qui en donnera une idée plus nette & plus juſte que la deſcription que j'en pourrois faire.

J'aſſiſtai au déshabillement des Guerriers, & je fus ſurpris de la quantité & de la peſanteur des étoffes qu'ils avoient ſur eux; je ne concevois pas comment ils pouvoient ſupporter ce fardeau dans une bataille. Une pièce d'une longueur immenſe enveloppoit leur tête en forme de turban ou de chapeau: peut-être qu'elle tient lieu de caſque, & qu'elle pare les coups; pluſieurs l'avoient garnie de branches ſéches de petits arbriſſeaux couvertes de plumes blanches. ANN. 1774. Avril.

DIFFÉRENS CHEFS m'envoyerent ou m'apporterent une grande quantité de proviſions, le premier de Mai. 1 Mai.

« MON PERE, remis de la fatigue de la derniere courſe » & de la meurtriſſure qu'il s'étoit faite, alla à terre, & » trouva O-Rettée, le Chef d'O-Hiddéa, diſtrict & havre » où mouilla M. de Bougainville. Ce Chef demanda au Capitaine Cook ſi, à ſon retour en Angleterre, il verroit M. de » Bougainville, qu'il appelloit Potavirrée; &, ayant eu une » réponſe négative, il propoſa la même queſtion à mon » Pere, qui lui dit que cela étoit poſſible, quoiqu'il ne vécût » pas dans le même Royaume. *Alors*, répliqua O-Rettée, » *dites-lui que je ſuis ſon Ami, & que je deſire de le revoir* » *à Taïti, & afin que vous vous ſouveniez de ma commiſſion,* » *je vous enverrai un cochon dès que je ſerai chez moi.* Il ſe » mit enſuite à raconter que ſon ami, M. de Bougainville, » avoit deux vaiſſeaux, &, ſur l'un d'eux, une femme laide: » il revint ſouvent à cette circonſtance; car il lui paroiſſoit » extraordinaire qu'une femme ſeule s'embarquât dans une » pareille expédition. Il parla auſſi de l'arrivée d'un vaiſſeau » Eſpagnol, que nous avions déjà appris durant notre » premiere relâche; mais il nous aſſura que lui & ſes

ANN. 1774. Mai.

» Compatriotes ne ſentoient pas beaucoup d'affection pour
» ces Etrangers. O-Rettée avoit des cheveux blancs;
» mais il étoit bien portant & vigoureux, comme tous
» les vieillards de Taïti ſemblent l'être. Sa phyſionomie
» annonçoit un caractere vif, gai & généreux. Il nous dit
» qu'il avoit aſſiſté à pluſieurs batailles, & il nous montra les
» cicatrices de différentes bleſſures, &, en particulier, un
» coup de pierre, qui avoit laiſſé ſur ſa tempe une trace pro-
» fonde. Il combattoit à côté de Tootahah, le jour où ce
» brave Guerrier fut tué. »

2. LE 2, les domeſtiques de Towha vinrent me faire un préſent d'un cochon, & ils m'amenerent une pirogue chargée de fruits & de racines. Je reçus auſſi un ſemblable préſent d'O-Too, par les mains de Tarevatoo, qui reſta à dîner avec nous: j'allai enſuite à O-Parrée rendre viſite à O-Too, & je retournai à bord le ſoir.

« LE DOCTEUR SPARRMAN remonta, avec moi, la vallée
» de Matavaï, que les Naturels appellent Tooa-Ooroo. Ce
» fut la premiere excurſion un peu longue que j'entrepris
» depuis ma maladie; je fus enchanté du beau ſpectacle
» qu'offroit la campagne, ranimée par la ſaiſon pluvieuſe,
» & je fus étonné des améliorations que j'appercevois dans
» tout le diſtrict. Par-tout de nouvelles plantations, fort
» étendues, & en bon ordre, frappoient nos regards. Je
» trouvois de nouvelles habitations conſtruites, &, en plu-
» ſieurs endroits, les Naturels travailloient à de nouvelles
» pirogues. Durant notre premiere relâche, la guerre, entre
» les deux Péninſules, avoit été fatale à ce canton; mais

ANN. 1774. Mai.

» alors on n'en appercevoit plus de traces : toute la contrée
» annonçoit l'abondance ; des troupeaux de cochons ro-
» doient autour de chaque cabane ; aucun Naturel n'eſ-
» ſayoit, comme autrefois, de les ſouſtraire à nos yeux. Je
» remarquois, avec joie, un changement dans la conduite
» des Inſulaires : ils ne nous importunerent pas une fois, en
» nous demandant des grains de verre & des clous ; & au-
» lieu de ſe faire preſſer pour nous vendre des proviſions,
» ils tâchoient, à l'envi, de l'emporter l'un ſur l'autre, par
» des actes de bienveillance & d'hoſpitalité. Nous ne paſ-
» ſions devant aucune hutte, ſans qu'on nous invitât d'en-
» trer & d'y prendre des rafraîchiſſemens, & nous n'accep-
» tâmes jamais leur invitation ſans être touchés de leur
» politeſſe naïve. A dix heures, nous atteignîmes l'habita-
» tion de l'Indien généreux, qui nous avoit ſi bien régalé,
» lors de notre premier ſéjour dans l'Iſle, quand nous re-
» venions des collines très-fatigués *(a)*. Il nous donna des
» noix de cocos, & nous promîmes de dîner avec lui à notre
» retour de la vallée. Il n'y avoit point de maiſons au-delà
» de la ſienne, parce que les montagnes, des deux côtés,
» s'approchoient de très-près, & étoient exceſſivement eſcar-
» pées. Environ un mille plus loin, la colline, ſur le côté
» oriental, offroit une coupe perpendiculaire de quarante
» verges de hauteur, dont le deſſus formant une inclinaiſon,
» étoit revêtu d'arbriſſeaux juſqu'à une élévation conſidé-
» rable. Une belle caſcade tomboit, de cette partie feſtonée,
» dans la riviere, & animoit la ſcène, qui d'ailleurs étoit
» triſte, ſauvage, mais pittoreſque. En avançant davantage,

(*a*) Voyez la fin du premier Volume.

ANN. 1774. Mai.

» nous obſervâmes que pluſieurs angles de ce rocher per-
» pendiculaire, ſe projetoient en ſaillies ; &, après avoir
» marché dans l'eau, pour arriver au pied, nous le trou-
» vâmes compoſé de colonnes réelles d'un baſalte, noir &
» compacte, dont les Naturels font des outils : ces colonnes
» étoient debout, paralleles & jointes l'une à l'autre ; leur
» diamètre ne ſembloit pas excéder quinze ou ſeize pouces,
» & on n'y remarquoit qu'un ou deux angles, qui ſuſ-
» ſent ſaillans. Comme tous les Naturaliſtes ſuppoſent
» que le baſalte eſt une production de volcan, c'eſt une
» nouvelle preuve que Taïti a éprouvé beaucoup de boule-
» verſemens par l'action des feux ſouterrains, où la Nature
» travaille en grand aux opérations de chymie les plus
» étonnantes. Au-delà de ces colonnes, les montagnes reſ-
» ſerrent plus ou moins la vallée dans l'eſpace de deux
» ou trois milles : ayant déjà été obligé de traverſer la riviere
» près de cinquante fois, il nous fut difficile d'aller plus loin ;
» nous arrivâmes enfin au même endroit où M. Banks fut
» obligé de terminer ſon excurſion *(a)* ; nous fûmes égale-
» ment contraints de nous arrêter, &, fatigués de grimper
» continuellement ſur des rochers & un terrain hériſſé de
» pierres, nous retournâmes ſur nos pas. Chemin faiſant, je
» cueillis quelques plantes, que nous n'avions pas encore
» vues ; &, après une promenade de deux heures, nous
» gagnâmes la demeure de notre généreux Ami. Ayant
» mangé de bon cœur les végétaux qu'il nous ſervit, pour le
» récompenſer, nous lui donnâmes des plumes rouges, qui lui

(*a*) Voyez la Collection d'Hawkſworth ; *Tome II. pag.* 430, de la Traduction Françoiſe.

» cauſerent

» cauſerent un grand plaiſir, & des outils de fer, qui lui
» ſeront encore utiles, quand il aura perdu ou détruit les
» plumes. Sa fille, que nous avions vue dans notre premiere
» viſite, étoit alors mariée à un Taïtien d'un canton éloi-
» gné: nos préſens l'avoient rendu une riche héritiere. Le
» coucher du Soleil nous ramena à bord; nous avions exa-
» miné, à loiſir, la plaine de Matavaï, & joui de cette belle
» ſcène, ſur laquelle une ſoirée délicieuſe répandoit encore
» de nouveaux charmes. »

ANN. 1774. Mai.

EN EXAMINANT, le 3, l'état de nos proviſions de mer, on trouva le biſcuit gâté: le triage que nous en avions fait, & l'expoſition à l'air, n'avoient pas eu l'effet que nous en attendions; il fallut porter à terre tout ce qui en reſtoit, l'aërer & le nettoyer de nouveau : on en jeta une grande quantité d'abſolument pourrie. La moiſiſſure de ce biſcuit nous étonna, car il étoit dans de bons tonneaux, & il occupoit l'endroit le plus ſec de la cale; nous jugeâmes qu'elle provenoit de la glace que nous avions priſe ſi ſouvent à bord, en marchant au Sud, ce qui rendoit la cale humide & froide; & enfin de la chaleur qui avoit ſuivie, quand nous étions au Nord. Quelqu'en fût la cauſe, la perte, pour nous, étoit la même; elle nous réduiſit à une petite ration, & même à manger du mauvais pain. 3.

« JE RECOMMANDAI à M. Hogdes de viſiter la caſcade que
» j'avois trouvée dans la vallée, & il partit, dès le matin, avec
» pluſieurs de nos Meſſieurs, pour la deſſiner, ainſi que les
» colonnes de Baſalte, qui ſont au-deſſous.

ANN. 1774. Mai.

» NOUS MANGEAMES d'un grand albécore (*Scomber Thinnus, Linn.*), ce qui nous enflamma à tous le viſage, & » nous procura un violent mal de tête. La dyſſenterie attaqua » quelques perſonnes, & un domeſtique, qui en avoit plus » mangé que les autres, eut des vomiſſemens & des évacuations affreux. Il eſt probable que ce poiſſon fut pris avec » quelque plante enivrante; ce qui donna peut-être à ſa » chair une qualité nuiſible.

» NOUS APPRÎMES qu'Œdidée venoit d'épouſer la fille de » Toperrée, Chef de Matavaï : l'un des Volontaires nous » dit qu'il avoit aſſiſté à ce mariage, & qu'il avoit vu faire » un grand nombre de cérémonies; mais quand on le pria » de nous les raconter en détail, il répondit que, quoiqu'elles » fuſſent très-curieuſes, il ne pouvoit s'en rappeller aucune, » & que d'ailleurs, s'il s'en ſouvenoit, il ne ſauroit pas comment s'exprimer. De cette maniere, nous perdîmes l'occaſion de faire des découvertes intéreſſantes ſur les uſages de » ces Inſulaires : c'eſt dommage qu'un Obſervateur intelligent » n'ait pas été témoin de ce mariage. Œdidée amena ſon » épouſe à bord; elle étoit très-jeune, d'une petite taille, & » ſa beauté n'avoit rien de remarquable; mais très-verſée dans » l'art de demander des préſens; elle alloit ſur chaque partie du vaiſſeau, raſſemblant une grande quantité de grains » de verre, de clous, de chemiſes & de plumes rouges, que » chacun s'empreſſoit de lui donner, parce que nous aimions » tous ſon mari. Œdidée nous apprit qu'il deſiroit beaucoup » de s'établir à Taïti, parce que ſes Amis lui offroient des » terres, une maiſon, & des propriétés de toute eſpèce; il » étoit aggrégé à la famille d'un Arée, eſtimé par le Roi

» lui-même, & reſpecté de tous les Inſulaires, & même un » de ſes Amis lui avoit donné un Domeſtique, ou Toutow, » qui ne le quittoit jamais, qui exécutoit ponctuellement » ſes ordres, & qui enfin, par ſa ſoumiſſion & ſon obéiſſance, » reſſembloit à un eſclave.

ANN. 1774. Mai.

» QUOIQU'ŒDIDÉE eût renoncé au projet de venir en » Angleterre, Hoono, ce jeune-homme intelligent, dont » on a parlé pluſieurs fois, ſouhaitoit de viſiter cette » contrée, & il pria inſtamment mon Pere, ainſi que plu- » ſieurs autres de nos Meſſieurs, de le prendre à bord. Mon » Pere ayant propoſé de ſe charger de tous les frais, le Ca- » pitaine Cook y conſentit ſur-le-champ, & on annonça au » jeune Taïtien qu'il devoit s'attendre à ne jamais revoir ſa » patrie, parce que, peut-être, on n'enverroit pas un autre » vaiſſeau à Taïti. Hoono étoit trop empreſſé de partir pour » que cette difficulté l'arrêtât; il ſacrifia l'eſpoir de retour- » ner dans ſon pays au plaiſir de connoître le nôtre; mais, » le ſoir, M. Cook déclara qu'il ne vouloit point le recevoir » ſur ſon vaiſſeau, & le jeune-homme fut obligé de reſter à » Taïti. Comme nous nous propoſions de lui apprendre l'art » du Charpentier & du Serrurier, il ſeroit retourné dans ſon » Iſle avec des connoiſſances au moins auſſi utiles qu'O-Maï, » qui, après un ſéjour de deux ans en Angleterre, ſera en » état d'amuſer ſes Compatriotes avec la muſique d'une » orgue portative, ou avec des marionnettes.

» NOUS EMPLOYAMES les jours ſuivans à viſiter les plaines » de Matavaï & la vallée étendue d'Ahonnoo, qui eſt une » des plus fertiles, & en même tems des plus pittoreſques » de toute l'Iſle. »

ANN. 1774. 4 Mai. Le 4, il ne nous arriva rien qui ſoit digne d'être rapporté.

5. Le Roi & pluſieurs grands perſonnages nous firent une viſite, le 5, & nous apporterent, comme à l'ordinaire, des cochons & des fruits. L'après-midi, MM. Forſter & le Docteur Sparrman partirent pour les montagnes, & ils revinrent
6. le lendemain au ſoir, ayant fait dans leur route quelques nouvelles découvertes.

« Nous passames une ſeconde nuit dans la cabane de » Tahéa; mais nous ne crûmes pas qu'il fût néceſſaire de » veiller chacun à notre tour. Notre hôte fut très-gai, & il » voulut abſolument que nous l'appellaſſions *Medua* (pere), » & ſa femme *O-patteà (a)* (mere).

» Nous nous mîmes à gravir la montagne dès le grand » matin, mais nous n'allâmes pas juſqu'au ſommet; nous » raſſemblâmes dans la forêt un grand nombre de nouvelles » plantes, & je tuai une mouette. Comme nous partîmes » avant le lever du ſoleil, Tahéa & ſon frere, qui nous ac- » compagnoient, prirent des hirondelles de mer, qui dor- » moient ſur les buiſſons, le long du chemin : ils nous » dirent que pluſieurs oiſeaux aquatiques venoient ſe repoſer » ſur les montagnes, après avoir voltigé tout le jour ſur la » mer pour chercher de la nourriture, & que l'oiſeau du

(*a*) *Pattea* eſt proprement une expreſſion enfantine, qui équivaut à notre *Mamma*, *Mamman*; les Taïtiens l'emploient dans le même ſens que nous employons celle-ci.

» Tropique, en particulier, s'y cachoit. Les longues plumes
» de ſa queuë qu'il dépoſe toutes les années, ſe trouvent
» communément à terre, & les Naturels les recherchent
» avec empreſſement. Nous vîmes les nuages s'avancer par-
» deſſus le ſommet, & deſcendre vers nous : afin de tenir
» nos plantes ſéches, nous nous rendîmes en hâte au vaiſſeau,
» où nous trouvâmes toute la Famille Royale, & dans la
» foule Neehouraï, ſœur aînée d'O-too, mariée à T'arree-
» Derre, fils d'Ammo (*a*) T'arree-Watow, frere du Roi,
» reſta parmi nous, après que tous les autres furent partis, &
» paſſa la nuit à bord. Pour l'amuſer, on tira des feux d'ar-
» tifice du haut des mâts, ce qui lui cauſa un extrême
» plaiſir. A ſouper, il nous fit l'énumération de tous ſes parens,
» & il nous raconta l'hiſtoire de Taïti. O-Maï m'a confirmé,
» en Angleterre, tous les détails qu'il me donna; il nous
» apprit qu'Ammo, Happaï & Tootahah étoient trois freres,
» & qu'Ammo, comme le plus vieil, avoit la ſouveraineté
» de tout Taïti. Il épouſa O-poréa (Obéréa,) Princeſſe du
» ſang royal, & il en eut T'arree-Derre, qui fut appellé, dès
» le moment de ſa naiſſance, Aree-Rahaï, ou Roi de Taïti.
» Sous le regne d'Ammo, le Capitaine Wallis viſita l'Iſle, &
» trouva Obéréa revêtue de l'autorité ſouveraine, environ
» un an après ſon départ, une guerre relative entre O Ammo
» & ſon vaſſal Wahéatua, Roi de la plus petite Péninſule.
» Wahéatua débarqua à Paparra, où Ammo réſidoit; &,
» après avoir mis en déroute ſes forces, & maſſacré une
» grande partie de ſes ſoldats, il brûla les plantations & les

ANN. 1774. Mai.

(*a*) Voyez la Collection de M. Hawkſworth; *Tom. II, pag.* 407, de la Traduction Françoiſe.

ANN. 1774. Mai.

» cabanes, & emmena tous les cochons & toutes les volailles
» qu'il put trouver. Ammo & Obéréa, avec toute leur ſuite,
» dont O-Maï m'a dit qu'il faiſoit partie, s'enfuirent dans les
» montagnes, au mois de Décembre 1768. Le Conquérant
» conſentit enfin à la paix, à condition qu'Ammo ſe dépouil-
» leroit du gouvernement, & que le droit de ſucceſſion ſe-
» roit ôté à ſon fils, & donné à O-Too, fils aîné de ſon frere
» Happaï. La convention ſe termina de part & d'autre, &
» Tootohah, frere cadet d'Ammo, fut nommé Régent.
» Cette révolution reſſemble beaucoup à celles qui arrivent
» ſouvent dans les Royaumes deſpotiques de l'Aſie : il eſt
» rare que le Conquérant oſe gouverner le pays qu'il a ſub-
» jugué : ordinairement il le pille, & il y nomme un autre
» Souverain qu'il choiſit dans la famille regnante.

» Obéréa avoit de fréquentes querelles avec ſon mari, &
» elle le battoit ſouvent. Ils ſe ſéparerent ; le mari prit pour
» maîtreſſe une jeune femme très-belle, & Obéréa, de ſon
» côté, prodigua ſes faveurs à Obadée & à d'autres amans.
» Les infidélités d'Ammo ſemblent avoir été le fondement
» de ces diſputes : ces brouilleries, qui ne ſont pas auſſi com-
» munes à Taïti qu'en Angleterre, arrivent cependant quel-
» quefois, ſur-tout ſi la femme commence à perdre ſes
» charmes, & exige toujours les mêmes ſoins. Voici un ſecond
» fait dont nous fûmes témoins. Polatehera, jadis femme
» de Potatow, mais qui en étoit alors ſéparée, avoit pris en
» ſa place un jeune mari ou amant, dès qu'elle avoit vu ſon
» premier époux s'attacher à une autre Taïtienne. Le jeune
» homme aimoit une fille de ſon âge, & ils ſe donnoient
» des rendez-vous ſur notre vaiſſeau ; &, comme ils ne

» cachoient pas bien leurs amours, on les découvrit. La fiere
» Polatehera les ſurprit un matin, donna à ſa rivale pluſieurs
» coups ſur la tête, & fit à l'amant coupable une ſévere
» réprimande.

ANN. 1774. Mai.

» LE CAPITAINE COOK trouva, en 1767, le gouvernement
» de Taïti dans les mains de Tootahah : ce Prince, devenu
» fort riche, par les préſens qu'il avoit reçu des Anglois,
» après le départ de l'Endéavour, perſuada aux Chefs de
» O-Taïti-Nue ou de la grande Péninſule de marcher contre
» Wahéatua, qui avoit fait un ſi grand outrage à ſa famille.
» Ils équiperent une flotte, & ſe rendirent à Tiarrabou, où
» Wahéatua ſe prépara à les recevoir; mais comme c'étoit
» un vieillard (a) qui deſiroit finir ſes jours en paix, il aſſura
» Tootahah par Députés qu'il étoit ſon ami, qu'il lui reſteroit
» toujours attaché, & il le conjura de retourner dans ſon
» pays, ſans attaquer ceux qui l'aimoient. Tootahah, dont
» ces careſſes ne changerent point la réſolution, donna
» ordre de livrer bataille : la perte fut à-peu-près égale des
» deux côtés, & Tootahah ſe retira, afin d'attaquer l'enne-
» mi par terre. Happaï & toute ſa famille, déſapprouvant
» cette entrepriſe, reſterent à O-parrée; mais Tootahah em-
» mena O-Too, & ſe mit en route entre les deux Péniu-
» ſules; Wahéatua vint à ſa rencontre; il y eut un com-
» bat ſanglant; Tootahah y périt, & ſon armée fut diſ-
» perſée. Quelques Taïtiens nous dirent qu'il fut fait pri-
» ſonnier, & mis à mort enſuite; mais d'autres, & ſur-tout
» O-Maï nous aſſurerent qu'on le maſſacra dans le fort de

(a) Voyez la Relation du premier Voyage.

ANN. 1774. Mai.

» la mêlée. O-Too ſe retira en hâte au fond des montagnes
» avec un petit nombre d'amis choiſis, & Wahéatua, ſuivi
» de ſes forces victorieuſes, marcha ſur-le-champ à Matavaï
» & à O-parrée. A ſon arrivée, Happaï s'enfuit; mais Wa-
» héatua lui fit dire qu'il n'avoit aucun différend avec lui ni
» avec ſa famille, & qu'il avoit toujours ſouhaité la paix.
» O-Too, après avoir traverſé des chemins difficiles & des
» précipices, arriva bientôt du ſommet des montagnes,
» joignit ſon Pere & tous ceux qui l'accompagnoient. Une
» paix générale fut conclue: O-Too prit les rênes du gou-
» vernement, & les améliorations que nous remarquions
» depuis huit mois, ſemblent prouver qu'il travaille avec
» intelligence au bien-être de ſes ſujets.

» Te-Arée-Watow nous apprit en outre que ſon Pere
» avoit huit enfans; 1.° Tedua Neehouraï, âgée d'environ
» trente ans, & mariée à T'arree Deeree, fils d'Ammo;
» 2.° Tedua Towraï, âgée de vingt-ſept ans, qui n'étoit pas
» encore mariée, & qui ſembloit avoir une auſſi grande auto-
» rité parmi les femmes, que le Roi ſon frere en avoit ſur
» toute l'Iſle; 3.° O-Too, Arée Rahai, ou Roi de Taïti, qui
» a environ vingt-ſix ans: Wahéatua eſt obligé de découvrir
» ſes épaules en ſa préſence, comme devant ſon légitime
» Seigneur; 4.° Tedua-Tehamaï, morte jeune; 5.° T'earée
» Watow, qui ſembloit âgé d'environ ſeize ans; il nous dit
» qu'il portoit un autre nom, que j'ai oublié; d'où je conclus
» que celui que je viens d'énoncer étoit ſon titre; 6.° Tu-
» buaiteraï, appellé auſſi Mayorro, âgé de dix ou onze
» ans; 7.° Errérétua, petite fille de ſept ans; & 8.° Te-
» paow, petit garçon de quatre ou cinq ans: un corps ſain,

» ſans

» ſans être corpulent, & une tête touffue, paroiſſoient ca-
» ractériſer toute la famille; en général, leurs traits étoient
» agréables, mais leur teint un peu brun, ſi on en excepte
» celui de Neehouraï & d'O-Too : ils étoient fort chéris
» de la Nation, qui, en tout, aime paſſionnément ſes
» Chefs; leur conduite eſt en effet ſi affable & ſi amicale,
» qu'elle inſpire une bienveillance univerſelle. Tedua-
» Towraï accompagnoit ordinairement le Roi ſon frere,
» quand il venoit nous voir à bord, & elle ne croyoit pas
» s'abaiſſer, en vendant aux Matelots des fruits & diffé-
» rentes curioſités pour des plumes rouges. Se trouvant un
» jour dans la Grand'Chambre avec O-Too, le Capitaine
» Cook & mon Pere, elle regardoit des tas d'outils de fer
» & d'autres marchandiſes; M. Cook ayant été appellé ſur
» le pont, elle chuchuta quelque choſe à ſon frere, qui, à
» l'inſtant, s'efforça de détourner l'attention de mon Pere,
» en lui propoſant diverſes queſtions. Mon Pere, qui s'ap-
» perçut de ſes deſſeins, fit ſemblant de ne pas regarder
» autour de lui, & la Princeſſe croyant ne pas être vue,
» cacha deux grands clous dans les plis de ſon vêtement.
» Quand M. Cook revint, mon Pere l'avertit de ce petit
» ſtratagême, mais ils jugerent qu'il valoit mieux n'en rien
» dire que l'ébruiter. On remarquera que toutes les fois
» qu'elle avoit témoigné du goût pour quelques-unes de
» nos richeſſes, on ne les lui avoit jamais refuſées, au
» contraire, nous lui en donnions plus qu'elle n'en de-
» mandoit. Il eſt donc extraordinaire qu'elle ait eu la
» tentation de voler une choſe qu'elle pouvoit acquérir
» honnêtement. Pluſieurs des femmes, qui étoient à bord,
» furent accuſées de conduire dans ſon lit des Towtows,

ANN. 1774. Mai.

ANN. 1774. Mai.

» ou des hommes d'un rang inférieur, ſans que ſon frere
» en fût rien. Dans un pays où l'on ſuit librement les mou-
» vemens de la Nature, on ne peut pas attendre de la ré-
» ſerve de ceux à qui leur rang permet encore plus qu'aux
» autres de faire toutes leurs volontés. Les paſſions ſont
» les mêmes par-tout : le même inſtinct domine l'Eſclave
» & le Prince, & produit toujours le même effet dans tous
» les pays. »

7. EN ALLANT à terre, le matin du 7, je trouvai O-Too dans nos tentes, & je lui demandai la permiſſion de couper du bois de chauffage. Comme il ne me comprenoit pas trop bien, je le pris par la main, & je le menai près du rivage, au pied d'un arbre, & là, je lui expliquai plus clairement ce que je deſirois : il y conſentit ; je lui promis en même tems que je ne couperois aucun arbre fruitier. Il fut charmé de cette attention, & il la publia tout haut, à différentes repriſes, aux Taïtiens qui étoient autour de nous. L'après-midi, il vint ſur notre bord, avec toute la Famille Royale, c'eſt-à-dire, ſon pere, ſon frere & ſes trois ſœurs : ce fut proprement la viſite de cérémonie de ſon pere. Il m'offrit en préſent un habit complet de deuil ; curioſité que nous eſtimions beaucoup : je lui donnai, en retour, ce qu'il deſira, & ſes deſirs ne ſe bornerent pas à peu de choſe : &, après avoir diſtribué des plumes rouges à toute la compagnie, je les remenai à terre dans ma chaloupe. O-Too fut ſi enchanté de notre accueil, qu'il me dit, en partant, que je pouvois couper autant d'arbres, & de l'eſpèce qu'il me plairoit.

8. PENDANT la nuit du 7 au 8, une des Sentinelles, à terre,

fit une faute qui troubla notre bonne intelligence. Elle s'endormit ou elle quitta ſon poſte, & l'un des Naturels profita de l'occaſion pour lui enlever ſon fuſil. Tee, qu'O-Too avoit envoyé à bord pour cela, vint m'en donner les premieres nouvelles; il me prioit de me rendre près de lui, parce qu'il *Mataoued*. Nous ne ſavions pas aſſez leur langue pour entendre tout ce que racontoit Tee; mais nous jugeâmes tous qu'il étoit arrivé quelque choſe qui alarmoit le Roi. Afin d'être mieux informé, j'allai moi-même à terre avec Tee & Tarevatoo, qui avoit couché ſur notre bord. En débarquant, le Sergent, qui commandoit le détachement, m'apprit tout ce qui s'étoit paſſé: je trouvai les Naturels très-effrayés, & la plupart en fuite. Tarevatoo s'échappa auſſi de mes côtés, & bientôt il ne reſta, près de moi, que Tee. Je me mis en marche avec lui pour chercher O-Too, &, en avançant, je tâchai de calmer les craintes du Peuple, mais en même-tems j'inſiſtai ſur la reddition du fuſil. Après avoir fait quelque chemin dans l'intérieur du pays, demandant à chacun où étoit O-Too, Tee s'arrêta tout-à-coup, & me conſeilla de revenir ſur mes pas, en me diſant qu'O-Too s'étoit réfugié au milieu des montagnes, qu'il iroit le trouver ſeul, & qu'il lui diroit que j'étois toujours ſon ami: différens Taïtiens m'avoient demandé, plus de cinquante fois, ſi véritablement j'étois fâché contre leur Roi, ſi j'avois de la colere, &c. Tee promit, en outre, d'employer tous ſes efforts pour rapporter le fuſil. Je fus convaincu alors qu'il ſeroit inutile de m'avancer davantage; quoique je fuſſe ſeul, & ſans armes, le Prince étoit ſi effrayé, qu'il n'oſoit pas me voir: je profitai de l'avis de Tee, & je retournai à bord. J'envoyai enſuite Œdidée auprès d'O-Too, pour lui

ANN. 1774. Mai.

ANN. 1774. Mai.

perſuader que ſes craintes manquoient de fondement; que je ne demandois rien autre que le fuſil, & qu'il lui étoit facile de me l'accorder.

APRÈS le départ d'Œdidée, nous obſervâmes ſix grandes pirogues qui s'approchoient, du côté de la pointe Vénus. Quelques Matelots, que j'avois chargé d'épier la conduite des Habitans des environs, m'apprirent qu'elles étoient chargées de bagage, de fruits, de cochons, &c. Comme il y avoit lieu de ſoupçonner de vol quelques-uns de ceux qui montoient ces bâtimens, je réſolus de les intercepter; &, m'embarquant pour cela ſur une des chaloupes, j'ordonnai à une ſeconde de me ſuivre. L'une des pirogues, qui étoit un peu en avant des autres, vint droit au vaiſſeau; je m'approchai d'elle, & j'y trouvai deux ou trois femmes que je connoiſſois. Elles me dirent qu'elles portoient à bord de la Réſolution quelque choſe pour moi; &, en leur demandant des nouvelles d'O-Too, elles m'aſſurerent qu'il étoit alors dans nos tentes. Charmé de cette réponſe, je donnai contre-ordre de ne pas ſaiſir les pirogues, penſant que peut-être elles venoient à bord, ainſi que celle-ci que je laiſſai à peu de verges du vaiſſeau, & je me fis conduire à terre, afin de parler à O-Too; mais, à mon débarquement, j'appris qu'il n'y avoit pas été, & qu'on ne ſavoit pas ce qu'il étoit devenu. En regardant derriere moi, j'apperçus toutes les pirogues qui s'enfuyoient en hâte; celle que j'avois laiſſé aux côtés de la Réſolution, s'enfuyoit auſſi ſans être allé à bord. Fâché d'avoir été ainſi trompé, je réſolus de les pourſuivre, & en paſſant près du vaiſſeau, je donnai ordre de détacher une autre chaloupe. Nous prîmes cinq de ces ſix

pirogues ; mais la ruſe réuſſit à la premiere, car elle s'échappa. De retour à bord avec nos priſes, on me dit que les Indiens, qui m'avoient dupé, ſe tinrent à un des côtés du vaiſſeau ſans faire aucun effort pour y aborder ; qu'ils laiſſerent leur pirogue derriere comme s'ils avoient voulu ſe ranger ſous l'arriere, ou de l'autre côté, & que, tout-à-coup, ils s'enfuirent à force de rames. Ainſi la pirogue, qui ne portoit que des femmes, devoit nous amuſer par des menſonges, tandis que les autres, chargées de bagage, de cochons & de fruits, comme on l'a dit, éviteroient de tomber entre nos mains.

ANN. 1774. Mai.

SUR une des pirogues que nous prîmes, il y avoit un Chef, ami de M. Forſter, qui juſques-là s'étant donné le titre d'Earée, ſe piquoit ſi quelqu'un avoit des doutes ſur ſa dignité, & trois femmes, ſon épouſe & ſa fille, & la mere de Toutaha. Je réſolus de retenir ces Taïtiennes en captivité, ainſi que les pirogues, & de dépêcher le Chef à O-Too, penſant qu'il auroit aſſez de crédit ſur lui pour en obtenir le fuſil, & ſur-tout puiſque nous avions des moyens de nous venger. Cependant il étoit très-peu diſpoſé à faire cette ambaſſade ; il me donna différentes excuſes ; il dit qu'il étoit d'un rang trop bas pour une commiſſion ſi honorable ; il ajouta qu'il n'étoit point *Earée*, mais *Manahouna*, & que par conſéquent je pourrois envoyer un Député plus convenable ; qu'un *Earée* devoit être chargé d'aller parler à un *Earée*, & comme il n'y avoit point d'*Earée* qu'O-too & moi, je ferois mieux de m'y rendre moi-même. Tous ſes argumens auroient été inutiles, ſi Tee & Œdidée, arrivés alors à bord, n'avoient pas donné un nouveau tour à l'affaire, en

ANN. 1774. Mai.

déclarant que le voleur du fuſil étoit de Tiarrabou, & qu'il étoit rentré dans ce Royaume; de maniere qu'O-Too ne pouvoit plus l'y ſaiſir. Je doutai de la vérité de leur récit, juſqu'à ce que, m'engageant à envoyer une chaloupe à Wahéatua, Roi de Tiarrabou, ils s'offrirent à faire la députation & à rapporter le fuſil. Je leur demandai pourquoi ils ne ſe chargeoient pas de la commiſſion ſans une chaloupe; ils dirent qu'autrement on ne rendroit pas l'arme à feu.

QUOIQUE l'hiſtoire qu'ils racontoient ne me ſatisfît pas entièrement, elle paroiſſoit cependant probable; & je jugeai qu'il valoit mieux oublier cette affaire, que de venger, ſur une Nation, un crime dont aucun de ſes membres n'étoit coupable. Je relâchai donc deux pirogues; les trois autres appartenoient à Maritata, Chef de Tiarrabou, qui l'avoit vu à nos tentes quelques jours auparavant, & puiſqu'on me proteſtoit qu'un de ſes Sujets avoit volé le fuſil, je voulois les retenir; mais comme Tee & Œdidée m'aſſurerent de l'innocence de Maritata & de ſes gens, je m'en deſſaiſis encore; je chargeai Tee de dire à O-Too que je ne ferois plus de recherches ſur le fuſil, perſuadé que ſes Sujets ne le retenoient pas: je le crus perdu pour jamais. Mais, ſur la brune, trois hommes, qui avoient pourſuivi le voleur, le rapporterent aux tentes, avec quelques autres choſes qu'on nous avoit volé ſans que nous le ſuſſions. J'ignore s'ils ſe donnerent cette peine d'eux-mêmes, ou ſi ce fût par ordre d'O-Too. Je les récompenſai, & je ceſſai toutes mes pourſuites ſur cet objet. Ces trois hommes, & quelques autres qui ſe trouverent préſens, me jurerent qu'un des Sujets de Maritata

avoit commis le vol, & alors je fus fâché d'avoir relâché ſi-tôt ſes pirogues. Je crois, qu'en cela, Tee & Œdidée me trompèrent volontairement. ANN. 1774. Mai.

QUAND on eut rapporté le fuſil, &c. tous les Spectateurs & tous les Inſulaires, qui vinrent nous voir enſuite, prétendirent qu'ils avoient eu quelque part à cette reſtitution, & ils demanderent une récompenſe ; mais perſonne ne joua ſi bien ſon rôle que Nuno, homme d'un certain âge, & que je connoiſſois depuis 1769. Il s'approcha de nous avec un air farouche, & la fureur peinte ſur le viſage ; il tenoit à ſa main une groſſe maſſue ; il s'eſcrimoit autour de lui, pour montrer comment il avoit ſeul tué le voleur ; & cependant nous ſavions tous qu'il n'étoit pas ſorti de ſa maiſon.

AINSI finit cette journée tumultueuſe ; &, le lendemain, dès le grand matin, Tee, fidèle Ambaſſadeur d'O-Too, revint à bord, m'avertir qu'O-Too étoit allé à Oparrée, & qu'il deſiroit que je lui envoyaſſe quelqu'un (je compris qu'il vouloit un Naturel), pour l'aſſurer que j'étois toujours ſon *Tayo*. Je lui demandai pourquoi il ne s'étoit pas acquitté lui-même de cette commiſſion, puiſque je l'en avois chargé. Il me fit des excuſes ; mais je crois que réellement il n'avoit pas vu le Roi. En un mot, je crus devoir y aller moi-même, car tandis que le tems ſe paſſoit en meſſages, nous reſtions ſans fruits ; les échanges étoient interrompus, & les Inſulaires n'apportoient rien au marché. Je partis accompagné de quelques Officiers & de Tee ; je m'avançai juſqu'auprès d'Oparrée, où, après avoir attendu une heure & envoyé pluſieurs meſſages, le Prince parut enfin. Aſſis, 9.

ANN. 1774. Mai.

comme à l'ordinaire, à l'ombre des arbres ; & les premieres ſalutations finies, il me pria de *parou* (c'eſt-à-dire de parler.) Je commençai par lui dire, qu'il s'étoit alarmé ſans raiſon, puiſque je m'étois déclaré ſon Ami, & que je n'étois point fâché contre lui ni ſes ſujets, mais contre les habitans de Tiarrabou, auteurs du vol. Il me demanda alors, pourquoi j'avois tiré deſſus les pirogues, & je répondis que cela s'étoit fait par haſard : j'ajoutai que ces bâtimens appartenoient à Maritata, l'un des Chefs de Tiarrabou, qu'un de ſes ſujets avoit volé le fuſil & occaſionné tout ce trouble, & que ſi je reprenois ces pirogues, je les mettrois en pièces, & toutes les autres de ce Royaume. Cette déclaration lui plut, ainſi que je l'eſpérois, parce qu'il avoit une averſion naturelle pour ſes voiſins. Tous les Spectateurs confirmerent ce que j'avançai, & firent peut-être plus d'impreſſion que moi. Ainſi ſe rétablit la tranquillité : O-Too me promit que le lendemain, on nous fourniroit des fruits, &c. comme à l'ordinaire.

NOUS RETOURNAMES, avec lui, à ſa réſidence d'Oparrée, & là, nous examinâmes quelques-uns de ſes chantiers (car ils méritoient bien d'être ainſi appellés) & de grandes pirogues ; les unes conſtruites depuis peu, & d'autres qu'on achevoit : il y en avoit deux plus grandes, que je n'en aie jamais vues dans cette mer. Je me mis enſuite en route pour le vaiſſeau, toujours accompagné de Tee ; &, après qu'il eut dîné, il alla informer le vieil Happi, pere du Roi, que tout étoit raccommodé.

CE VIEIL CHEF occupoit alors les environs de Matavai, &

& ce qui ſuivit nous fit croire qu'il n'étoit pas content ; car, le même ſoir, il envoya chercher, ſur notre bord, tous les Taïtiens, qui n'étoient pas en petit nombre, & il plaça des ſentinelles en différens endroits de la côte, pour empêcher les Inſulaires de s'embarquer. ANN. 1774. Mai.

LE LENDEMAIN, on ne nous apportoit point de proviſions ; 10. & j'en demandai la cauſe : on me dit que Happi étoit *Mataoued*, affligé de ce contre-tems. Je ne voulus pas uſer d'aucunes repréſailles ; je ſuppoſai que Tee ne l'avoit pas vu, ou que les ordres d'O-Too n'étoient pas encore parvenus à Matavai. Quelques fruits qu'on nous envoya d'O-parrée, & que nous apporterent nos Amis, ſervirent à la conſommation de ce jour & du lendemain, & nous donnerent des eſpérances pour l'avenir. O-Too ſe rendit à nos tentes l'après-midi, & il amena, avec lui, beaucoup de proviſions. J'allai l'y trouver, & je lui reprochai de ne pas permettre aux Inſulaires de notre voiſinage de nous vendre des fruits. J'inſiſtai pour qu'il donnât à l'inſtant des ordres ſur cela, & il y conſentit, ou il en avoit déjà donné auparavant ; car, bientôt après, on nous en apporta plus que nous ne pûmes en placer ſur les vaiſſeaux. On ne doit pas s'étonner de cette abondance, puiſque le peuple ſe tenoit tout prêt : quand on en accorda la permiſſion, chacun s'empreſſa de nous en vendre, & je crois que la prohibition leur parut auſſi dure qu'à nous.

O-Too deſirant de voir l'exploſion des gros canons du vaiſſeau, j'en fis tirer douze du côté de la mer. Comme ce ſpectacle étoit abſolument nouveau pour lui, il lui cauſa

ANN. 1774. Mai.

autant de peine que de plaiſir. Le ſoir, nous l'amuſâmes avec des feux d'artifices, qui le réjouirent beaucoup.

AINSI finirent tous nos différends, ſur leſquels je vais faire quelques remarques. J'ai déjà obſervé que les Inſulaires guettoient ſans ceſſe les occaſions de nous voler. Les Chefs les encourageoient, ou ils manquoient d'autorité pour les en empêcher. Mais il eſt plus probable qu'ils connivoient à ces vols, puiſqu'ils aidoient toujours le coupable à ſe cacher. Les vols audacieux qu'ils commettoient étoient d'autant plus extraordinaires, qu'ils couroient ſouvent riſque d'être fuſillés, & ſi ce qu'on nous déroboit étoit de quelque valeur, ils ſavoient bien qu'on les obligeroit à le rendre. Dans ce dernier cas, le bruit s'en répandoit comme le vent ſur tout le voiſinage. Ils jugeoient, d'après nos démarches, du prix de ce qu'ils avoient dérobé; ſi c'étoit une bagatelle, ou une choſe pareille à celles que nous leur donnions ordinairement, nous y faiſions peu ou point attention; mais quand la choſe volée étoit importante, tout le monde prenoit l'alarme & s'enfuyoit en hâte avec ſes richeſſes. Le Chef alors étoit *Mataoued*, il ordonnoit de ne nous plus fournir de proviſions, & il ſe retiroit dans un canton éloigné. Tout cela ſe faiſoit ſi ſubitement, que leur fuite nous donnoit la premiere nouvelle d'un vol. Soit qu'on les obligeât ou qu'on ne les obligeât pas à une reſtitution, il falloit ſe réconcilier avec le Chef, avant qu'il fût permis aux ſujets de nous rien vendre. Ils ſavoient très-bien que, ſans leur conſentement, nous ne pouvions rien acheter, & ils ne manquoient jamais d'obſerver ſtrictement cette régle, ſans conſidérer que toutes leurs pirogues de guerre, d'où dépend la force

de la Nation, leurs habitations, & même ces fruits qu'ils refuſoient d'échanger, étoient en notre pouvoir. Il eſt difficile de deviner leur conduite, ſi nous avions uſé de toutes nos forces. J'ai retenu, pendant un certain tems, quelques-unes de leurs pirogues, mais je n'ai jamais attenté à leur propriété. Parmi les expédiens divers qu'on me propoſoit, j'ai toujours choiſi celui qui paroiſſoit le plus équitable & le plus modéré. Un petit préſent au Chef réuſſiſſoit à merveille, & mettoit ſouvent nos affaires ſur un meilleur pied qu'auparavant, quoiqu'ils fuſſent les agreſſeurs, je n'en devenois pas plus ſévere: mon équipage ne manqua jamais ou preſque jamais aux régles que je crus devoir lui impoſer. M'y prenant d'une autre maniere, je me ſerois à la fin nui à moi-même; &, par la deſtruction de leurs richeſſes, je ne pouvois eſpérer que la vaine gloire de les obliger à faire les premieres ouvertures d'accommodement, & qui ſait ſi mes violences auroient produit cet effet? La bonté de leur caractere, & la bienveillance de leur cœur, un traitement doux de notre part, & la crainte de nos armes à feu, nous rendoient promptement leur amitié. Si j'avois ceſſé de me comporter avec humanité à leur égard, j'aurois aigri leur caractere, & un uſage trop fréquent de nos armes à feu, auroit excité leur vengeance, & leur auroit peut-être appris que ces armes ne ſont pas ſi terribles qu'ils l'imaginoient. Ils ſentoient très-bien la ſupériorité de leurs nombres, & perſonne ne connoît la force d'une multitude en fureur.

ANN. 1774. Mai.

CHAPITRE XIII.

Préparatifs pour quitter l'Iſle. Seconde Revue navale. Différens autres Incidens. Deſcription de l'Iſle & de ſes forces navales. Nombre de ſes Habitans.

ANN. 1774 11 Mai. LE MATIN, du 11, on nous apporta, de toute part, une grande quantité de fruits: Towha, l'Amiral, nous en envoya comme à l'ordinaire par ſes domeſtiques, en leur défendant de rien accepter en retour; il me fit prier auſſi d'aller le voir à Attahourou, parce qu'étant malade, il ne pouvoit venir à bord. Ne pouvant pas alors entreprendre ce voyage, je lui renvoyai ſes domeſtiques & Œdidée chargés de préſens. Comme les réparations les plus eſſentielles du vaiſſeau étoient finies, je réſolus de quitter Taïti dans peu de jours, &, en conſéquence, on embarqua tout ce que nous avions à terre, afin que les Naturels viſſent que nous étions ſur le point de partir.

12. LE 12, la vieille Obéréa, qui paſſoit pour la Reine de l'Iſle pendant la relâche du Dauphin en 1767, & que je n'avois pas vu depuis 1769, ſe rendit près de nous, & elle nous apporta des cochons & des fruits.

« ELLE NOUS DIT qu'elle venoit pour avoir des plumes

» rouges : elle ſembloit âgée de quarante ou cinquante ans; » elle étoit grande, forte & pleine d'embonpoint, & ſes » traits, qui paroiſſoient avoir été plus agréables, étoient » devenus un peu mâles. Sa phyſionomie conſervoit quel- » que choſe de ſon ancienne élévation, & elle avoit de la » liberté & de la nobleſſe dans ſon maintien : elle ne reſta » pas long-tems à bord, probablement parce qu'elle ſen- » toit qu'elle ne jouoit plus à nos yeux un auſſi grand rôle » qu'en 1769, ou lors du Voyage du Capitaine Wallis. Après » avoir demandé des nouvelles de ſes Amis de l'Endéavour, » elle retourna à terre ſur la pirogue. O-Ammo vint » auſſi ſur notre bord, mais il excita encore moins d'atten- » tion qu'Obéréa; &, comme on le connoiſſoit peu, on ne » lui permit pas même d'entrer dans la chambre du Capi- » taine : il eut peine à vendre ſes cochons, parce que nous en » avions tant à bord, qu'il ne nous reſtoit plus de place. »

ANN. 1774. Mai.

O-Too arriva, bientôt après, avec une nombreuſe ſuite & beaucoup de proviſions. Je mis une grande libéralité dans mes préſens, penſant que je voyois peut-être, pour la derniere fois, ces bonnes gens, qui avoient ſi généreuſement pourvu à nos beſoins : le ſoir, on les amuſa avec des feux d'artifice.

« ILS NOUS REGARDOIENT comme un Peuple fort extraor- » dinaire, qui avoit les feux & les étoiles à ſa diſpoſition, & » ils donnoient à nos feux d'artifice le nom d'*Heiva Bre-* » *tannée, la fête Angloiſe.* »

LE 13, les vents ſouffflerent de l'Eſt, & le tems fut beau. 13.

ANN. 1774. Mai.

Cependant l'appareillage n'étoit pas prêt, parce qu'O-Too m'avoit fait promettre de le revoir encore une fois, & je lui deſtinois un dernier préſent. Œdidée n'étoit pas encore revenu d'Attahourou ; différens bruits couroient ſur ſon compte ; les uns diſoient qu'il étoit retourné à Matavaï ; d'autres qu'il ne reviendroit pas ; & pluſieurs vouloient qu'il fût à O-Parrée. Afin de connoître la vérité, j'allai, le ſoir, à O-Parrée, & je l'y trouvai, ainſi que Towha, qui, malgré ſa maladie, ayant réſolu, de m'embraſſer, avant mon départ, étoit en marche pour ſe rendre au vaiſſeau. Une enflure lui interdiſoit entièrement l'uſage d'un pied & d'une jambe. Comme le jour étoit fort avancé, nous fûmes obligé d'abréger notre viſite ; &, après avoir parlé à O-Too, je retournai, avec Œdidée, à bord.

CE JEUNE-HOMME deſiroit véritablement de reſter ſur cette Iſle ; car on l'avoit perſuadé, ainſi que pluſieurs autres, que nous ne reviendrions pas. Je l'avertis qu'il étoit le maître de demeurer ou de nous quitter à Uliétéa, ou de nous ſuivre en Angleterre, & je lui avouai que, s'il choiſiſſoit le dernier parti, il ne rentreroit probablement jamais dans ſon pays ; que, dans ce cas, je prendrois ſoin de lui, & que je lui tiendrois lieu de Pere. Il jeta ſes bras autour de mon col & pleura beaucoup, en diſant que pluſieurs de ſes Compatriotes l'engageoient à demeurer à Taïti. Je lui conſeillai d'aller à terre, de conférer avec ſes Amis, & de venir me retrouver le lendemain. Il étoit très-aimé ſur le vaiſſeau ; de ſorte que chacun l'engageoit à s'embarquer pour la Grande Bretagne : on lui expoſoit toutes les belles choſes qu'il y verroit, & les richeſſes immenſes dont il reviendroit chargé. Mais je jugeai

à propos de le détromper, parce que ſon deſir de partir étoit fondé ſur l'eſpérance du retour, & je ne voyois aucune occaſion de le ramener dans ſa patrie, à moins qu'on envoyât un vaiſſeau uniquement pour cela, & nous ne pouvions pas l'eſpérer. Il me parut très-injuſte de prendre, à mon bord, un Habitant de ces Iſles, ſous des conditions que je ne ſerois pas le maître de remplir. D'ailleurs cet Indien nous étoit alors abſolument inutile : pluſieurs jeunes gens s'offrirent d'eux-mêmes à venir, à reſter & à mourir à *Pretane*, (nom qu'ils donnoient à notre pays, comme on l'a déjà dit.) O-Too me preſſa beaucoup d'en emmener un ou deux, qui acheteroient pour lui des plumes rouges à Amſterdam : il me proteſta que s'ils ne revoyoient plus ſon Iſle, il ne me voudroit point de mal. Quelques-uns de nos MM. ſouhaitoient auſſi en prendre pour domeſtiques. Mais je réſiſtai à toutes les ſollicitations de cette eſpèce, parce que je ſavois, par expérience, qu'ils ne nous ſeroient d'aucune utilité pendant le Voyage, & mes vues ne s'étendoient pas plus loin. Ce qui me détermina, c'eſt que je me croyois obligé de veiller à leur bien-être pour le reſte de leur vie; &, en effet, je contractois des obligations à leur égard, puiſqu'on ne pouvoit pas les tirer de leur patrie ſans mon conſentement.

ANN. 1774. Mai.

LE LENDEMAIN, au matin, Œdidée ſe rendit à bord, & m'apprit qu'il ſe décidoit à reſter dans l'Iſle; mais M. Forſter le détermina à nous accompagner à Uliétéa. 14.

« IL PRÉSENTA au Capitaine Cook pluſieurs Inſulaires de » Bolabola, dont l'un étoit ſon frere. Ils demandoient à être » tranſportés aux Iſles de la Société, & M. Cook y conſentit » de bon cœur.

ANN. 1774. Mai.

» TOUT TRANSPORTÉ de joie, il nous annonça, en » ſecret, qu'il avoit partagé la couche d'Obéréa la nuit » derniere : il regardoit cette faveur ſignalée, comme une » marque de diſtinction, & il nous montra pluſieurs pièces » de l'étoffe la plus fine qu'elle lui avoit donnée. Obéréa, » malgré ſa vieilleſſe, conſervoit donc encore des deſirs » très-vifs. »

BIENTÔT après, Towha, Poatatou, Oamo, Happi, Obéréa, & quelques autres de nos Amis, nous apporterent des fruits, &c. Pour monter Towha ſur le vaiſſeau, « on laiſſa » tomber un fauteuil, ſoutenu par des cordes, & nous le » tirâmes en haut ; ce qui lui fit un grand plaiſir, & ce » qui étonna beaucoup ſes Compatriotes. » On l'aſſit enſuite ſur une chaiſe, au milieu du gaillard : ſa femme étoit avec lui. Parmi divers préſens que je fis à ce Chef, il y avoit un pavillon Anglois, qui l'enchanta d'autant plus, que je lui en appris l'uſage.

« NOUS PARLAMES de l'expédition projetée contre » Eiméo, & Towha continua de nous aſſurer qu'elle auroit » lieu immédiatement après notre départ. Malgré ſa mala- » die, il étoit déterminé à commander la flotte en perſonne : » il nous dit que ſa vie étoit peu importante, puiſqu'il ne » pouvoit pas être long-tems utile à ſon pays ; quoique très- » infirme, il étoit fort gai ; tous ſes ſentimens annonçoient le » véritable héroïſme : il prit congé de nous avec une ten- » dreſſe & une cordialité extrêmes. »

DÈS que nous eûmes renvoyé nos Amis, nous apperçûmes un grand

Benard Direx.

FLOTTE D'OTAHITI ASSEMBLÉE À OPAREE.

un grand nombre de pirogues de guerre, doublant la pointe d'O-Parrée. Voulant les examiner de plus près, je me rendis en hâte, ſur la côte, avec quelques-uns de nos Meſſieurs: j'arrivai avant que les pirogues euſſent débarqué, & j'eus occaſion de voir de quelle maniere elles approchent du rivage : quand elles ſe trouverent devant l'endroit, où elles projetoient d'atterrer, elles ſe formerent en diviſions, compoſées de trois ou quatre bâtimens, (peut-être qu'il y en avoit un peu plus dans chaque diviſion,) qui ſe ſuivoient de près, & enſuite chaque diviſion, l'une après l'autre, pagaya, de toutes ſes forces, vers le rivage : la manœuvre s'exécuta d'une maniere ſi adroite, qu'elles formerent, le long de la greve, une ligne qui n'avoit pas un pouce d'inflexion. Les Rameurs étoient excités par leurs Chefs, placés ſur les plates-formes, & dirigés par un homme qui tenoit une baguette à la main, & qui occupoit l'avant de la pirogue du milieu. Ce Conducteur annonçoit aux Rameurs, par des paroles & par des geſtes, quand ils devoient pagayer tous à-la-fois; quand l'un des côtés devoit s'arrêter, &c. Les pagayes de gouvernail ne ſuffiſoient pas pour la marche. La promptitude de tous leurs mouvemens prouvoit leur habileté dans la manœuvre. Après que M. Hodges eut deſſiné la flotte, telle qu'elle étoit le long de la côte, nous mîmes à terre, & nous allâmes à bord de pluſieurs de ces pirogues, afin de les mieux contempler. La flotte, compoſée de quarante voiles, & équippée de la même maniere que celle dont on a parlé plus haut, appartenoit au petit diſtrict de Tettaha, & elle venoit à O-Parrée paſſer, comme la premiere, la revue du Roi. Elle étoit ſuivie de quelques petites doubles pirogues, qu'ils appelloient *maraïs*, & qui avoient, à l'avant, une

ANN. 1774. Mai.

ANN. 1774. Mai.

eſpèce de double couchette couverte de feuilles vertes, chacune ſuffiſante pour contenir un homme. Ils nous dirent que c'eſt-là où l'on dépoſe les morts : je ſuppoſe qu'ils vouloient parler des Chefs, car autrement ils devroient perdre peu de monde dans les combats. O-Too, qui étoit préſent, eut la bonté d'ordonner, à ma priere, à quelques-unes des troupes, de faire leur exercice. Deux détachemens commencerent d'abord avec des maſſues; mais ce combat finit tout de ſuite: de ſorte que je n'eus pas le tems de faire des obſervations. Ils livrerent enſuite un combat ſingulier, & ils montrerent avec beaucoup de preſteſſe les différentes manieres de ſe battre; ils paroient fort adroitement les coups que leurs adverſaires eſſayoient de leur porter. Ils étoient armés de maſſues & de piques, qu'ils lançoient comme des darts. Ils faiſoient un ſaut en l'air, pour éviter les coups de maſſues qu'ils tâchoient de s'appliquer ſur les jambes, & afin d'éviter ceux qui menaçoient leur tête, ils ſe couchoient un peu & ſautoient de côté: ainſi, le coup portoit à terre. Ils paroient les coups de pique ou de dart, à l'aide d'une pique qu'ils tenoient droit devant eux, qu'ils inclinoient enſuite plus ou moins, ſuivant la partie du corps qu'attaquoit leur antagoniſte; en remuant un peu la main à droite ou à gauche, ils échappoient facilement, & d'une maniere aiſée, à toutes les bottes. Il me ſembla que, lorſqu'un combattant avoit paré les coups de l'autre, il ne profitoit pas de l'avantage qui s'offroit à lui. Par exemple, après avoir paré un dart, il ſe tenoit toujours ſur la défenſive, & il laiſſoit ſon antagoniſte en prendre un autre : il ne profitoit pas du tems pour le tranſpercer. Ces champions ne portoient aucun vêtement ſuperflu. Les Spectateurs leur enleverent une ou

Dessin, Plan et Coupe de la Britannia, Canot de Guerre à O-Tahiti. On en voit deux dans le Plan, l'intervalle entre les deux bords est de 14 pieds 3 pouces. Ces deux Pirogues sont assurées à l'avant et à l'arriere avec des barrots que lient des Cordages de Cocotiers.

Renvois aux différentes Coupes

G *Plusieurs Coupes du Corps de la Pirogue*

H *Plate-forme à l'avant de la Pirogue pour les Chefs des Guerriers.*

I *Pieces qui portent la Plate-forme.*

Dimensions.

Longueur	108 pi. 0 po
Largeur au milieu	4. 8
Profondeur au Maître Couple	6. 0

Coupe du Bâtiment à son milieu.

Renvois au Plan d'Élévation

a. La Liſse du Plat-bord

b. Les Barrots.

c. Ecarts des bordages

d. Pieces qui portent la Plate-forme creusées dans l'interieur.

e. Plate-forme.

f. Bancs des rameurs.

Renvois au Plan

L *Les Pirogues.*

M *Les Pieces de traverse.*

N *Pieces de l'avant et de l'arriere jointes aux traverses avec leurs cordes ordinaires.*

O *Places pour les rameurs, ou pour ceux qui manient les pagayes.*

AB *Avant de la Pirogue.*

1. 2, 3, 4, 5. *Arrière de la Pirogue*

P *Pieces qui portent la Plate-forme*

Q *Bancs des rameurs.*

Benard Direx.

deux pièces d'étoffes dont ils étoient couverts, & ils nous les donnerent. Dès que le combat eut fini, la flotte partit, ſans ſuivre aucun ordre. Chaque bâtiment s'empreſſa de gagner le large le premier, & nous allâmes accompagner O-Too à un de ſes chantiers, où on conſtruiſoit deux grandes *pahies ;* chacune avoit cent huit pieds de long. On étoit prêt à les lancer, & on vouloit en faire une double pirogue. Le Roi me demanda un grapin & une corde; j'y ajoutai un pavillon Anglois, (dont il connoiſſoit très-bien l'uſage,) & je le priai de donner au *pahie* le nom de *Britannia.* Il y conſentit, & elle recut effectivement ce nom. ANN. 1774. Mai.

« L'HOMME qui commandoit la manœuvre avec une ba-
» guette à la main, peut être comparé au Κελευςης des
» navires des anciens Grecs, & cette flotte de Taïti nous
» rappella ſouvent les forces navales qu'employoit cette
» Nation dans les premiers tems de ſon Hiſtoire. Les Grecs
» étoient ſans doute mieux armés, parce qu'ils ſe ſervoient
» les métaux ; mais on voit, par les écrits d'Homere, qu'ils
» combattoient ſans ordre, & que leurs armes étoient auſſi
» ſimples que celles de Taïti. Les efforts réunis de la Grece
» contre Troye, ne furent guères plus conſidérables que
» l'armement d'O-Too contre l'Iſle d'Eiméo, & il y a
» apparence que les *mille Carinae* ſi célébrées, n'étoient
» guères plus formidables qu'une flotte de grandes pirogues,
» qui exigent de cinquante à cent vingt hommes pour les
» manœuvrer. La navigation des Grecs ne ſurpaſſoit pas
» celle des Taïtiens d'aujourd'hui par ſon étendue, car elle
» ſe bornoit à de courtes traverſées d'une Iſle à l'autre ; &
» comme les étoiles, pendant la nuit, dirigeoient les

ANN. 1774. Maî.

» Navigateurs, dans l'Archipel, elles guident auſſi les Inſulaï-
» res de la Mer Pacifique. Les Grecs avoient de la bravoure,
» & les bleſſures nombreuſes des Chefs de Taïti, ſont des
» preuves de leur courage & de leur intrépidité. Il paroît
» que, dans les batailles, leur imagination s'exalte juſqu'à la
» phrénéſie, & que leur bravoure eſt toujours en accès.
» D'après les combats d'Homere, il eſt évident que l'hé-
» roïſme, qui produiſoit les exploits que raconte le Poëte
» Grec, étoit exactement de la même nature. Qu'il nous
» ſoit permis de prolonger encore un peu cette compa-
» raiſon. On nous peint les Héros d'Homere, comme des
» hommes d'une groſſeur & d'une force plus que naturelles.
» Les Chefs de Taïti, comparés au bas-peuple, ſont ſi
» ſupérieurs, par leur ſtature & l'élégance de leurs formes,
» qu'ils paroiſſent être d'une race différente *(a)*. Leurs eſto-
» macs, d'une dimenſion prodigieuſe, exigent une quan-
» tité extraordinaire d'alimens. On remarque que les Héros
» du ſiége de Troye, & les Chefs de Taïti ſont fameux,
» par la quantité d'alimens qu'ils conſomment, & il paroît
» que les Grecs n'aimoient pas moins le porc que les
» Taïtiens d'aujourd'hui. On obſerve la même ſimplicité
» de mœurs dans les deux Nations, & leur caractere eſt
» également hoſpitalier, affectueux & humain. Il y a même
» de la reſſemblance dans leur conſtitution politique. Les
» Chefs des diſtricts de Taïti, ſont des Princes puiſſans qui
» n'ont pas plus de reſpect pour O-Too, que les Grecs n'en

(*a*) Cette différence de taille a engagé M. de Bougainville à dire qu'il y a réellement deux races différentes. *Voyez* ſon Voyage autour du Monde.

» avoient pour Agamemnon, & on parle ſi peu du bas-peuple
» dans l'Iliade, qu'on a lieu de ſuppoſer qu'il étoit d'auſſi
» peu d'importance que les Towtows de la Mer du Sud.
» Enfin je penſe que la reſſemblance pourroit être pouſſée
» plus loin; mais je n'ai voulu que l'indiquer ſans abuſer de
» la patience des Lecteurs. Ce que j'ai dit, prouve aſſez que
» les hommes, parvenus au même degré de civiliſation,
» ſe reſſemblent les uns les autres plus que nous ne le
» croyons, même aux deux extrémités du monde. Je ſe-
» rois fâché d'avoir fait ces courtes obſervations, ſi elles
» engageoient un Ecrivain ſyſtématique à trouver une ori-
» gine commune aux Grecs & aux Habitans de la Mer du
» Sud. La manie de rapprocher les Egyptiens & les Chi-
» nois, par exemple, a excité tant de diſputes dans ces
» derniers tems, que les vrais Savans deſirent qu'elle ne
» devienne pas une maladie contagieuſe. »

ANN. 1774. Mai.

TOWHA me donna un cochon & une tortue qui peſoit environ ſoixante livres. Il fit mettre l'un & l'autre, en ſecret, dans notre chaloupe, parce que ce don déplaiſoit à quelques-uns de ſes Grands, qui par-là étoient privés d'un régal. Il m'offrit auſſi un gros goulu, qu'on tenoit priſonnier dans une crique; (on lui avoit coupé quelques-unes de ſes nageoires, pour qu'il ne pût pas s'échapper) mais le porc & le bon poiſſon, que nous venions de manger ſur cette Iſle, nous inſpiroit du dédain pour un poiſſon ſi groſſier. Le Roi & ſon premier Miniſtre, Tee, vinrent dîner avec nous à bord, & ils nous firent enſuite des adieux très-touchans. Le Prince ne ceſſa pas de me ſolliciter de retourner encore à Taïti; &, avant de ſortir du vaiſſeau, il prit un

ANN. 1774. Mai.

jeune-homme par la main, & il me le préſenta, en me priant de le mener à Amſterdam, où il l'envoyoit chercher des plumes rouges. Je lui dis que, ſachant qu'il ne reviendroit point, il m'étoit impoſſible de l'embarquer; mais que ſi jamais quelque vaiſſeau abordoit de la Grande-Bretagne à Taïti, je lui enverrois ou je lui apporterois des plumes rouges en abondance. Cette promeſſe parut le ſatisfaire; le jeune-homme avoit grande envie de partir, & ſi je n'avois pas réſolu de n'emmener aucun Inſulaire (outre Œdidée s'il vouloit s'en venir), & ſi je n'avois pas refuſé, la veille, à M. Forſter la permiſſion de prendre un petit domeſtique, j'y aurois conſenti. O-Too demeura dans ſa pirogue aux côtés du vaiſſeau, juſqu'à ce que nous fûmes ſous voiles. Alors il pagaya vers la côte, & il fut ſalué de trois coups de canons.

« O-Too propoſa à mon Pere & à M. Hodges de reſter à » Taïti, & il lui promit très-ſérieuſement de les faire Arée » ou Chefs des riches cantons d'Oparrée & de Matavaï; je » ne ſais ſi cette invitation avoit des motifs d'intérêt, ou ſi » elle provenoit uniquement de la bonté de ſon cœur. » Nous quittâmes cet aimable Prince avec l'émotion & » la triſteſſe naturelle en pareilles occaſions. »

UN DES AIDES DU CANONIER fut ſi enchanté de la beauté de l'Iſle & du caractere de ſes habitans, qu'il forma le projet d'y reſter. Sachant bien qu'il ne pouvoit pas l'exécuter tant que nous ſerions dans la baie, dès que nous en fûmes dehors, & qu'on eut rentré les chaloupes, & déployé les voiles, il ſe jetta à l'eau : il étoit bon nageur; mais on le découvrit

bientôt : un bateau le pourſuivit ſur la chaloupe & le reprit. On obſerva à mi-chemin, entre la Réſolution & le rivage, une pirogue qui ſembloit nous ſuivre ; mais qui étoit deſtinée à le prendre à bord ; dès que les Taïtiens, qui la montoient apperçurent notre bateau, ils ſe tinrent éloignés ; notre déſerteur avoit concerté ſon plan avec eux, & O-Too qui en fut inſtruit, l'avoit encouragé.

ANN. 1774. Mai.

« ILS ESPÉROIENT, avec raiſon, qu'un Européen leur » procureroit de grands avantages. »

EN CONSIDÉRANT la poſition de ce fuyard, il ne parut pas ſi coupable ; & le deſir qu'il avoit de reſter à Taïti me ſembla moins extraordinaire. Il étoit Irlandois de naiſſance, & il avoit ſervi dans la Marine Hollandoiſe. Je le pris à Batavia au retour de mon premier Voyage, & il ne m'avoit pas quitté depuis. Je ne lui connoiſſois ni Parens ni Amis, & rien ne l'engageoit à habiter un coin du monde plutôt qu'un autre. Toutes les Nations lui étoient indifférentes ; & où pouvoit-il goûter plus de bonheur que ſur une de ces Iſles ? Là, ſous le plus beau climat de la terre, il alloit jouir des beſoins & des aiſances de la vie, & achever des jours dans la tranquillité & l'abondance. Je crois que je lui aurois accordé mon conſentement s'il me l'avoit demandé, avant l'appareillage.

« LA RÉSOLUTION de ce Déſerteur étoit fort raiſonnable ; » quand il auroit eu des liaiſons de parenté ou d'amitié en » Angleterre, il ne pouvoit pas eſpérer d'y être auſſi heureux

ANN. 1774. Mai.

» que l'eſt le dernier des Taïtiens. A ſon retour dans la
» Grande-Bretagne, au-lieu de ſe repoſer après une navi-
» gation ſi longue & ſi pénible, il jugea avec raiſon qu'on
» le conduiroit ſur un autre vaiſſeau, où il auroit à eſſuyer
» les mêmes fatigues & les mêmes veilles. En ſuppoſant
» qu'on lui permît de ſe repoſer quelques jours, il s'at-
» tendoit à être ſaiſi au milieu de ſes plaiſirs, & à être
» traîné de force à la défenſe de ſon pays, avec la perſpec-
» tive d'être tué à la fleur de ſon âge, ou de reſter eſtropié;
» s'il échappoit à ces malheurs, il devoit toujours gagner ſa
» ſubſiſtance *à la ſueur de ſon front*; malédiction qu'on ne
» reſſent pas à Taïti. Les travaux du bas-peuple, chez nous,
» ſont continuels & ſouvent exceſſifs : avant de manger du
» pain, il faut labourer la terre, recueillir, battre & moudre
» le grain, il faut cultiver cent fois plus de productions que
» n'en conſomme chaque individu, car on eſt obligé de
» nourrir les animaux dont le ſecours eſt abſolument néceſ-
» ſaire dans le labourage, pour acquérir la liberté de ſemer
» la terre; d'acheter des vêtemens, indiſpenſables dans un
» climat rigoureux; d'avoir des outils, &c. que d'ailleurs on
» feroit aiſément de ſes propres mains, ſi l'agriculture ſeule
» n'abſorboit pas toute l'attention. Le Commerçant, le Ma-
» nufacturier & l'Artiſte doivent tous travailler avec une
» égale aſſiduité, afin de fournir des marchandiſes au Fer-
» mier qui leur donne du pain. Combien la vie molle des
» Taïtiens eſt différente de celle-là! Deux ou trois arbres
» à pain, qui croiſſent preſque ſans culture, & qui ſubſiſtent
» plus qu'un homme, fourniſſent à chaque Particulier une
» nourriture fraîche & abondante les trois quarts de l'année:

» ils en ſont

» ils en font fermenter, & ils en conſervent pour les trois
» autres mois; les plantes qui, à Taïti, demandent le plus
» de ſoins, comme les choux & les racines d'Eddo, en
» exigent beaucoup moins que nos choux & que les her-
» bages de nos jardins. On plante un arbre à pain, en
» détachant une de ſes branches, qu'on fiche en terre;
» la banane, dont la riche grappe ſemble un poids trop
» peſant pour une tige herbacée, ſe reproduit du pied de
» la racine; le palmier royal, qui eſt tout-à-la-fois l'orne-
» ment de la plaine & d'une extrême utilité aux Habitans;
» la pomme d'or, dont nous avons éprouvé les effets ſalu-
» taires, & beaucoup d'autres fruits y viennent en ſi grande
» abondance, & avec ſi peu de peine, que je pourrois les
» appeller ſpontanés. La fabrique des étoffes eſt un paſſe-
» tems agréable, & la conſtruction des cabanes & des pi-
» rogues, ainſi que la manufacture des outils & des armes,
» ſont des occupations amuſantes, parce que les ouvriers
» jouiſſent ſeuls du fruit de leurs travaux; ils paſſent donc
» la plupart de leurs jours dans un cercle de jouiſſances
» variées, au milieu d'un pays où la Nature a répandu des
» payſages charmans, où la température de l'air eſt chaude,
» mais rafraîchie ſans ceſſe par une briſe de mer, & où le
» Ciel eſt preſque toujours ſerein: ce climat & ſes produc-
» tions exquiſes contribuent à la force & à l'élégance de
» leurs formes: ils ſont tous bien proportionnés; & quelques-
» uns auroient ſervi de modèle à Phidias ou à Praxitele;
» leurs traits ont de la douceur, & leur viſage ne porte
» point l'empreinte des paſſions; leurs grands yeux, leurs
» ſourcils arqués, & leurs fronts élevés, donnent de la no-
» bleſſe à leur tête, qu'ornent d'ailleurs une barbe fournie

ANN. 1774. Mai.

ANN. 1774. Mai.

» & de beaux cheveux (a); les femmes, compagnes de leur » félicité, ſont très-intéreſſantes, comme on l'a dit tant de » fois. On trouve dans la vie de ces Inſulaires l'uniformité » du bonheur : ils ſe levent avec le ſoleil, & ils vont ſe laver » à la riviere ou à la fontaine ; ils paſſent le matin à travailler » ou à ſe promener, juſqu'à ce que la chaleur augmente : » ils ſe retirent alors dans leurs habitations, où ils ſe repoſent » à l'ombre d'un arbre : là, ils s'amuſent à liſſer leurs che- » veux, ou à les parfumer d'huile odorante, ou ils jouent » de la flûte & chantent, ou enfin ils écoutent le ramage » des oiſeaux. A midi, ils dînent ; après leur repas, ils » reprennent leurs amuſemens domeſtiques, & l'on re- » marque, durant cet intervalle, une affection mutuelle » répandue dans tous les cœurs. Nous avons ſouvent joui » de ce ſpectacle d'innocence & de bonheur ; les ſaillies » gaies ſans malice, les contes ſimples, la danſe joyeuſe, & » un ſouper frugal amenent le ſoir : on ſe lave une ſeconde » fois à la riviere, & on finit ainſi la journée ſans inquié- » tude & ſans peine.

» IL FAUT convenir que ces avantages, attrayans pour » les ames très-honnêtes, le ſont bien davantage pour ceux » qui n'ont rien de plus à cœur que les jouiſſances char- » nelles ; &, quand on ne ſuppoſeroit pas des vues bien » élevées au Matelot dont on a fait mention, il ne faut pas » s'étonner qu'une vie ſi douce l'ait ſéduit. Peut-être

(a) Les autres Navigateurs ont dit que les Taïtiens arrachent les poils de la lévre ſupérieure, de la poitrine, & des aiſſelles : mais cette coutume n'eſt pas générale ; les Chefs, en particulier, & le Roi lui-même, conſervent leurs mouſtaches.

» qu'accoutumé à l'activité, à l'agitation des paſſions; peut-
» être qu'habitué à porter ſes penſées ſur le paſſé & l'avenir;
» peut-être que connoiſſant une quantité innombrable d'ob-
» jets ignorés des Taïtiens, il auroit été bientôt fatigué
» d'une tranquillité monotone, convenable ſeulement à un
» Philoſophe qui s'eſt dégoûté du monde, ou à un Peuple
» dont les penſées ſont ſimples & bornées, car les idées de
» bonheur ſont infiniment variées dans les différentes Na-
» tions & dans les individus, ſuivant les mœurs & les prin-
» cipes de chacun, & ſuivant le degré de civiliſation où on
» ſe trouve. »

ANN. 1774. Mai.

DÈS qu'on eut ramené le Matelot ſur le vaiſſeau, je le fis mettre aux fers pour quinze jours, & je gouvernai pour Huaheine, afin d'y voir nos Amis; mais, avant de quitter Taïti, il eſt à propos de parler de l'état actuel de cette Iſle, d'autant plus qu'elle avoit beaucoup changé depuis huit mois.

J'AI DÉJA INDIQUÉ les améliorations qui nous avoient frappé dans les plaines de Matavaï & d'O-parrée; nous en obſervâmes également ſur tous les autres cantons. Nous ne concevions pas comment, dans un eſpace de huit mois, ils avoient pu conſtruire tant de grandes pirogues & de maiſons. Les outils de fer qu'ils avoient tiré de nous & des autres Nations qui ont relâché dernièrement à cette Iſle, contribuent ſans doute à ce progrès, & ils ne manquent pas d'ouvriers, ainſi qu'on le verra bientôt.

LE NOMBRE des cochons excitoit notre étonnement: lors de notre premiere relâche, ils n'étoient probablement pas

ANN. 1774. Mai.

auſſi rares que nous l'imaginâmes; mais parce qu'ils ne vouloient pas nous en vendre, ils les avoient ſouſtrait à nos regards. Quoi qu'il en ſoit, nous en prîmes, cette fois, autant que nous en pûmes conſommer, & même nous en embarquâmes quelques-uns.

PENDANT le ſéjour que je fis à Taïti, l'année précédente, j'avois une opinion aſſez défavorable des talens d'O-Too. Les progrès que je remarquai dans l'Iſle, depuis cette époque, me convainquirent de mon erreur, & c'eſt sûrement un homme de mérite. Il eſt vrai qu'il eſt entouré de Conſeils judicieux, qui, je crois, ont une grande part au gouvernement; au fond, je ne ſais pas juſqu'où s'étend ſon pouvoir, comme Roi, ni quelle autorité il a ſur les Chefs. Tout paroiſſoit d'ailleurs avoir concouru à l'état floriſſant de l'Iſle. Sans doute il y a des diviſions parmi les Grands de cet Etat, ainſi que dans la plupart des autres pays : autrement, pourquoi le Roi nous diſoit-il que Towha l'Amiral, & Potatow, deux principaux Chefs, n'étoient pas ſes Amis? Nous le crûmes jaloux de la puiſſance conſidérable dont ils jouiſſoient; car, dans toutes les occaſions, il ſembloit rechercher leurs bonnes graces. Nous avons lieu de penſer qu'ils venoient de lever le plus grand nombre de bâtimens & d'hommes que pouvoit fournir l'Iſle, pour marcher contre Eiméo, & qu'ils alloient commander tous les deux cette expédition, qui, à ce qu'on nous dit, devoit commencer cinq jours après notre départ. Wahéatua, Roi de Tiarrabou, avoit promis d'envoyer une flotte qui ſe joindroit à celle d'O-Too, afin de l'aider à réduire à l'obéiſſance le Chef d'Eiméo. Il ſemble me ſouvenir qu'on nous apprit qu'un jeune Prince étoit un des

Commandans. On imagine qu'une Iſle auſſi petite qu'Eiméo, ne pouvant braver les forces réunies de ces deux Royaumes, entreprit de terminer la querelle par une négociation; mais on ne nous a rien dit de pareil, au contraire, on ne parloit que de combattre; Towha me proteſta plus d'une fois qu'il y mourroit, ce qui prouve l'idée qu'il ſe formoit de cette guerre. Œdidée m'aſſura que la bataille ſe donneroit en mer, & dans ce cas, l'ennemi avoit une flotte à-peu-près égale à celle qui alloit l'attaquer; ce qui ne me paroît pas probable. Il y avoit d'autant plus d'apparence que les Inſulaires d'Eiméo reſteroient à terre ſur la défenſive, qu'ils ſuivirent ce plan cinq ou ſix ans auparavant, quand ils furent aſſaillis par les Habitans de Tiarrabou, qu'ils repouſſerent. Cinq Officiers-Généraux dirigeoient cette expédition, & O-Too étoit du nombre : s'il nous les ont nommés ſuivant le rang qu'ils occupoient, O-Too ne rempliſſoit que la troiſieme place dans le commandement. Cela eſt aſſez vraiſemblable, puiſqu'étant jeune, il ne pouvoit pas avoir aſſez d'expérience pour commander en Chef dans une campagne qui exigeoit beaucoup d'habileté & de ſavoir.

ANN. 1774. Mai.

J'AVOUE que j'aurois volontiers reſté cinq jours de plus à Taïti, ſi j'avois été ſûr que l'expédition auroit lieu; mais nous jugeâmes qu'ils deſiroient notre départ, & qu'ils ne vouloient pas commencer leur campagne tant que nous ſerions parmi eux. On nous avoit dit, pendant tout notre ſéjour, qu'on ne ſe battroit que dans dix lunes; & ce ne fut que la veille de notre appareillage, qu'O-Too & Towha convinrent qu'ils alloient livrer bataille, cinq jours après que nous aurions mis à la voile; comme ſi cet eſpace de tems

ANN. 1774. Mai.

eût été néceſſaire pour achever leurs préparatifs. En effet, nous occupions une partie de leur tems & de leur attention. Je remarquois que, depuis pluſieurs jours, O-Too & les autres Chefs ne ſollicitoient plus nos ſecours : ayant été beaucoup importuné là-deſſus, je leur avois promis que ſi leur flotte partoit au moment de notre appareillage, je marcherois, avec eux, contre Eiméo ; mais ils ne me parlerent pas depuis ſur cet objet. En examinant cette affaire, ils avoient probablement conclu qu'ils ſeroient bien plus en ſûreté ſans moi ; ils ſavoient que je donnerois la victoire à qui je voudrois, & que peut-être je ne ferois que dépouiller les vainqueurs & les vaincus. Quelques fuſſent leurs raiſons, ils ſouhaitoient d'être débarraſſés de nous, avant de rien entreprendre. Ainſi, nous fûmes privés de voir l'équippement de toute la flotte ; nous aurions peut-être été témoins d'un combat de mer ; ce qui nous auroit inſtruit de leurs manœuvres.

JE N'AI JAMAIS PU découvrir combien de vaiſſeaux compoſeroient cette expédition : je n'en ai vu que deux cens dix, outre de petites pirogues deſtinées à ſervir de bâtimens de tranſport, &c. & outre la flotte de Tiarrabou, ſur la force de laquelle on ne nous a rien dit. Je n'ai pas pu ſavoir non plus le nombre d'hommes néceſſaires pour équipper cette flotte : quand je le demandois, les Inſulaires répondoient, *warou, warou, warou*, Te Tata, c'eſt-à-dire, *beaucoup, beaucoup, beaucoup* d'hommes, comme ſi cette quantité eût ſurpaſſé toutes les évaluations de leur arithmétique. En comptant quarante hommes pour chaque piroque de guerre, & quatre pour chacune des autres, ſuppoſition qui paroît modérée,

le nombre ſera de neuf mille. On eſt étonné de la force de cette armée, levée ſeulement dans quatre diſtricts; & même celui de Matavaï ne fourniſſoit pas le quart de ſa flotte. On vient de dire que ce calcul ne comprend point celle de Tiarrabou; & peut-être auſſi que d'autres diſtricts armoient alors de leur côté de nouvelles pirogues. Je crois cependant que toute l'Iſle ne faiſoit pas des préparatifs en cette occaſion; car nous n'en avons remarqué aucun à O-Parrée. D'après ce que nous avons vu, & d'après ce que nous avons appris, je penſe que le Chef, ou les Chefs de chaque canton, avoient la ſur-intendance de l'équippement de la flotte de leur diſtrict; mais, l'équippement formé, toutes les pirogues paſſoient en revue devant le Roi de qui elles relevent en dernier lieu: de cette maniere, il connoît l'état de toutes ſes forces, avant qu'elles entrent en campagne.

ON A DÉJA OBSERVÉ que cent ſoixante pirogues de guerre appartenoient à Attahourou & à Ahopata, quarante à Tettaha, & dix à Matavaï, qui n'y envoyoit pas le quart de ſes forces. En admettant que chaque diſtrict de l'Iſle (il y en a quarante-trois) arme le même nombre de pirogues que Tettaha, on trouvera que toute l'Iſle peut équipper mille ſept cens vingt pirogues de guerre, & ſoixante-huit mille hommes, à quarante hommes pour chaque bâtiment (*a*).

(*a*) « M. Forſter fait un autre calcul; il dit, ſi chacun des quarante-» trois diſtricts arme vingt pirogues de guerre, à trente-cinq hommes » chacune, il n'y auroit pas, dans toute la flotte, moins de trente » mille hommes, ſans compter les bateaux de ſuite; &, ſi ces Guer-» riers formoient le quart de la population, l'Iſle doit contenir au » moins cent vingt mille Habitans. » M. Forſter ajoute: « Qu'il a » reconnu, dans la ſuite, que ce calcul n'étoit pas aſſez conſidérable. »

ANN. 1774. Mai.

ET, comme les Guerriers ne peuvent pas prendre plus d'un tiers de la population des deux ſexes, y compris les enfans, toute l'Iſle contient au moins deux cens quarante mille Habitans, nombre qui me parut incroyable au premier moment; mais quand je réfléchis à ces eſſains de Taïtiens, qui frappoient nos regards par-tout où nous allions, je fus convaincu que cette évaluation n'eſt pas trop grande. Rien ne prouve mieux la fertilité & la richeſſe de ce pays, qui n'a pas quarante lieues de tour.

L'ISLE ne formoit jadis qu'un Royaume : j'ignore depuis quand elle eſt diviſée en deux États. Les Rois de Tiarrabou ſont une branche de la famille de ceux de O-Poureonu : les deux Princes ſont aujourd'hui proches parens; & je crois que le premier dépend, en quelque ſorte, du ſecond. O-Too eſt appellé *Earée de Hie* de toute l'Iſle; & on nous a dit que Wahéatua, Roi de Tiarrabou, ſe découvroit devant lui, ainſi que le dernier de ſes Sujets. Cet hommage eſt dû à O-Too comme *Earée de Hie* de l'Iſle, à Tarevatou ſon frere, & à ſa ſœur cadette; à l'un, comme héritier; & à l'autre, comme héritier apparent : ſa ſœur aînée, étant mariée, n'a pas droit à cette vénération.

LES EOWAS & les *Whannos* paroiſſoient quelquefois couverts devant le Roi; mais nous n'avons jamais pu ſavoir ſi c'étoit par politeſſe, ou s'ils y ſont obligés, en vertu de leur place: ces hommes, les principaux perſonnages qui entourent le Roi & qui forment ſa Cour, ſont ordinairement

& peut-être

& peut-être toujours ſes parens. Tee, dont j'ai parlé ſi ſouvent, étoit de ce nombre. On nous a dit que les *Eowas*, qui occupent le premier rang, ſervent par tour & par journée; ce qui nous les fit appeller les Gentilshommes de ſervice : je ne puis pas aſſurer que nous ne nous trompions point en ceci. Tee quittoit rarement le Roi; en effet, ſa préſence étoit néceſſaire, parce qu'il étoit plus en état de traiter les affaires qui ſe paſſoient entre nous & le Prince; on le chargeoit toujours de cette commiſſion, & j'ai lieu de croire qu'il l'exécutoit à la ſatisfaction des deux Parties. ANN. 1774. Mai.

IL EST FACHEUX que nous connoiſſions ſi ſuperficiellement ce Gouvernement; car nous ne ſavons point par quelle liaiſon & par quel rapport, tant de claſſes, d'ordres, de fonctions & d'emplois différens, forment un corps politique. Je ſuis ſûr cependant que c'eſt une eſpèce d'adminiſtration féodale; &, s'il eſt permis d'en juger, d'après ce que nous avons vu, elle a de la ſtabilité, & ſa forme n'a rien de vicieux.

LES *EOWAS* & les *Whannos* mangent toujours avec le Roi : excepté les *Towtows*, je ne ſache pas qu'aucun Inſulaire ſoit excepté de ce privilége; mais il n'eſt point ici queſtion des femmes, qui ne mangent jamais avec les hommes, de quelque rang qu'elles ſoient.

MALGRÉ cette eſpèce d'établiſſement monarchique, la perſonne ou la Cour d'O-Too n'avoit rien qui pût, aux yeux d'un Etranger, diſtinguer le Roi de ſes Sujets : je ne l'ai jamais vu vêtu que d'une pièce commune d'étoffe,

ANN. 1774. Mai.

enveloppée autour de ſes reins; de maniere qu'il ſembloit fuir toute pompe inutile, & il mettoit plus de ſimplicité dans ſes actions qu'aucun autre des *Earées*. Je l'ai obſervé pagayant, avec les autres Rameurs, quand il venoit au vaiſſeau, ou qu'il s'en retournoit, & même lorſque quelques-uns de ſes *Toutous* aſſis, le regardoient & ne faiſoient rien. Tous ſes Sujets l'abordent & lui parlent librement, & ſans la moindre cérémonie, par-tout où ils le rencontrent. J'ai remarqué que les Chefs de ces Iſles ſont plus aimés que craints par le Peuple. Ne peut-on pas en conclure qu'ils gouvernent avec douceur & avec équité?

ON A DIT que Wahéatua, Roi de Tiarrabou, eſt parent d'O-Too, qui l'eſt auſſi des Chefs d'Eiméo, Tapammannoo, Huaheine, Uliétéa, O-Taha & Bolabola; car ils ſont tous alliés à la famille Royale de Taïti. C'eſt un uſage parmi les *Earées*, & les autres Inſulaires d'un rang diſtingué, de ne jamais ſe marier avec les *Toutous*, ou dans des claſſes inférieures à la leur. Ce préjugé eſt probablement une des grandes cauſes qui produiſent les Sociétés appellées Earéeoies *(a)*. Il eſt ſûr que ces Sociétés empêchent beaucoup l'accroiſſement des claſſes ſupérieures, dont elles ſont uniquement compoſées; car je n'ai jamais oui-dire qu'un *Toutou* fût *Earréoy*, ni qu'il pût ſortir de la claſſe dans laquelle il eſt né.

(*a*) Voyez, dans la Relation du premier Voyage, des détails ſur ces Sociétés ſingulieres, où un grand nombre d'hommes & de femmes ſe réuniſſent en corps, & mettent, dit-on, en commun, leurs épouſes & leurs maris.

ANN. 1774. Mai.

J'AI DÉJA EU OCCASION de parler de la paſſion extraordinaire des Taïtiens pour les plumes rouges; ils les nomment *oora*, & celles qu'ils appellent ooravine, & qui croiſſent ſur la tête d'un perroquet verd, ſont auſſi précieuſes à leurs yeux, que les diamans le ſont en Europe. Ils mettent un grand prix à toutes les plumes rouges; mais ils en mettent un particulier à celles-ci, & ils ſavent très-bien diſtinguer les unes des autres: pluſieurs de nos Matelots eſſayerent de les tromper, en teignant d'autres plumes, mais leur fourberie ne put pas réuſſir. Ils en forment des panaches de huit ou dix, & ils les attachent à l'extrémité d'une petite corde d'environ trois pouces de long, faite des groſſes fibres extérieures de la noix de cocos, & ſi bien torſe qu'elle eſt ferme comme un fil-d'archal, & ſert de queue au panache. Ils les emploient comme des ſymboles des Eatuas ou des Divinités, dans toutes leurs cérémonies religieuſes. Je les ai vu ſouvent tenir un de ces panaches, & quelquefois deux ou trois plumes ſeulement entre l'index & le pouce, & dire une priere, dont je ne comprenois pas un mot. Les Navigateurs qui aborderont déſormais à cette Iſle, doivent ſe pourvoir de plumes rouges: les mieux faites, & les plus petites, ſeront les meilleures: ils doivent auſſi y apporter une proviſion conſidérable de groſſes & de petites haches, de clous de fiche, de limes, de couteaux, de miroirs, de grains de verre, &c. Les draps de lit & les chemiſes auront du débit, ſur-tout parmi les femmes, comme l'expérience l'a appris à pluſieurs de nos Meſſieurs.

LES DEUX CHÈVRES que le Capitaine Furneaux donna au Roi O-Too, lors de notre derniere relâche, ſembloient

ANN. 1774. Mai.

devoir perpétuer leur race. La chèvre avoit déjà fait deux petits, devenus ſi gros que bientôt ils alloient engendrer, & elle étoit pleine pour la ſeconde fois. Les Taïtiens paroiſſoient aimer paſſionnément ces animaux, qui, étant fort bien nourris, s'accoutumoient au climat: on peut eſpérer que, dans quelques années, ces quadrupèdes ſe propageront juſques ſur les Iſles voiſines, & qu'ainſi ils rempliront, peu-à-peu, toutes les terres de la Mer du Sud. Les moutons que nous y avions laiſſé étoient morts, excepté un, qui, à ce que nous comprîmes, vivoit encore. Nous y avons dépoſé en outre vingt chats, ainſi qu'à Uliétéa & à Huaheine.

CHAPITRE XIV.

Arrivée du Vaiſſeau à l'Iſle d'Huaheine. Récit d'une Expédition faite dans l'Iſle. Pluſieurs incidens ſurvenus pendant notre Relâche.

« UN VENT FRAIS nous éloignoit de Taïti : nous regardions » toujours cette Iſle charmante, lorſqu'un autre ſpectacle » attira nos regards ſur les ponts. C'étoit une des plus belles » femmes de l'Iſle, qui avoit réſolu de venir avec nous à » Uliétéa, ſa patrie. Ses parens, qu'elle avoit quitté quelques » années auparavant pour s'enfuir avec ſon Amant, vivoient » encore, & ſa tendreſſe filiale la portoit à les revoir. Elle » ne craignoit point leur colère, au contraire, elle s'atten- » doit à en être bien reçue ; en effet, ces Inſulaires par- » donnent aiſément les fautes de jeuneſſe. Comme O-Too » avoit défendu, expreſſément, à aucune de ſes ſujettes de » nous ſuivre, elle s'étoit cachée à bord durant la derniere » viſite de ce Prince ; mais, ſe voyant alors en pleine mer, » elle ne craignit point de ſe montrer. Le frere d'Œdidée, » ſon domeſtique & deux autres Naturels de Bolabola, » nous accompagnerent auſſi : ils ſe fioient à des étrangers » qui avoient ramené ſi fidèlement un de leurs Compa- » triotes, & qui s'efforçoient de leur donner toutes ſortes » de marques d'amitié : leur compagnie anima notre con- » verſation & abrégea en quelque ſorte notre paſſage à

ANN. 1774. Mai.

ANN. 1774. Mai.

» Huaheine. La Taïtienne portoit l'habit complet d'un de » nos Officiers, & elle étoit ſi charmée de ſon nouveau » vêtement, qu'elle deſcendit à terre ainſi vêtue, dès qu'on » eut abordé. Elle dîna avec les Officiers ſans le moindre » ſcrupule, & elle rit, des préjugés de ſes Compatriotes, » avec toute la grace des femmes du monde. Si ſon édu- » cation avoit été ſoignée, elle auroit brillé par ſon eſprit, » même en Europe, puiſque ſon extrême vivacité, jointe » à des manieres très polies, la rendoit déjà ſupportable.

15. » NOUS MARCHAMES toute la nuit, & le 15, au matin, » nous découvrîmes Huaheine. »

A UNE HEURE, après midi, je mouillai à l'entrée ſeptentrionale du havre d'O-Wharre: les chaloupes miſes en mer, remorquerent le vaiſſeau dans un lieu convenable; & on amarra avec une ancre de poſte, & une ancre de toue, à moins d'une encablure de la côte. Durant les manœuvres, pluſieurs Naturels vinrent nous faire une viſite: le vieil Chef Orée, qui étoit à leur tête, m'offrit un cochon & d'autres préſens, avec les cérémonies accoutumées.

« CES INDIENS nous demanderent des haches; mais » parce qu'il nous en reſtoit peu, nous les gardâmes pour » les grandes occaſions. Le ſoir, il y eut un calme parfait, » & nous fûmes enchantés de voir & d'entendre les Inſu- » laires, aſſis dans leurs maiſons, le long de la côte autour » de leurs flambeaux, qui ſont des noix huileuſes, enfilés » à un mince bâton. »

16. LE LENDEMAIN, ils commencerent à nous apporter des

fruits. Je rendis la viſite d'Orée, & je lui fis mes préſens. Je lui donnai entr'autres choſes des plumes rouges. Il en prit deux ou trois dans ſa main droite, & les mettant enſuite entre l'index & le pouce, il dit une priere, à laquelle il me parut que les Spectateurs faiſoient peu d'attention. On dépoſa bientôt après deux cochons dans ma chaloupe, & Orée & pluſieurs de ſes Amis vinrent dîner à bord avec nous. Après dîné, il m'expoſa quels préſens ſeroient plus agréables à lui & à ſes amis; & il mit les haches & les clous au premier rang. En conſéquence, je lui accordai ce qu'il demandoit: il voulut abſolument diſtribuer mes dons aux autres, & il s'en acquitta à la ſatisfaction de tout le monde. Un jeune homme d'environ dix ou douze ans, ſon fils, ou ſon petit-fils, ſembloit être le perſonnage le plus conſidérable, & il eut la plus grande part à ſes libéralités.

ANN. 1774. Mai.

QUAND cette diſtribution fut finie, ils retournerent tous à terre.

« POREO LE JEUNE, Taïtien, qui s'étoit embarqué avec » nous huit mois auparavant, & qui s'étoit retiré à Uliétéa, » vint à bord dès le grand matin : il nous avoua qu'il étoit » reſté parderriere, malgré lui, lors de notre départ; » qu'aimant une jolie fille, elle lui avoit donné un rendez- » vous, où il alla après avoir remis la poire à poudre du » Capitaine; qu'arrivé à l'endroit que lui fixoit ſa belle » maîtreſſe, il fut attaqué par le pere de la fille & par » d'autres hommes, qui le dépouillerent de ſes vêtemens » Européens, le battirent & le tinrent enfermé, juſqu'à ce » que nous fûmes ſous voile; qu'il profita enſuite d'une

ANN. 1774. Mai.

» occaſion pour paſſer à Huaheine, où l'hoſpitalité de ſes
» Amis avoit pourvu à ſa ſubſiſtance, & qu'enfin il n'étoit
» point dans la miſere. On peut conclure de cette hiſtoire
» que les Habitans de ces Iſles ne permettent pas toujours
» à leurs enfans de ſuivre leurs propres inclinations; mais
» quelques ſoient là-deſſus leurs principes, le Pere de l'In-
» dienne n'étoit point autoriſé à prendre à Poréo ſes habits.

» NOUS DESCENDÎMES, à terre, le plutôt qu'il nous fut
» poſſible, & nous parvînmes aux lagunes que la mer forme
» au Nord du havre: elles étoient environnées de marais,
» remplis d'un grand nombre de plantes des Indes orien-
» tales, & une vaſe viſqueuſe qu'à ſon apparence & à ſon
» odeur fœtide, nous jugeâmes être de la même nature
» que l'*hepar ſulphuris*, en compoſoit les bords. Il y avoit
» aux environs des troupes conſidérables de canards; mais
» il étoit difficile d'en approcher, parce que nous enfonçions
» dans la vaſe, dès que nous voulions y poſer le pied. La
» perſpective de cette pièce d'eau eſt cependant très-agréable
» & très-pittoreſque; mais les émanations puantes paſſent
» probablement pour mal-ſaines, car nous vîmes peu de ca-
» banes autour de la bordure: du côté de la mer, ces lagunes
» ſont enfermées par un banc de corail étroit, couvert de
» ſable, un peu élevé, le long duquel nous trouvâmes
» beaucoup de cocotiers: les marais vont delà en pente,
» juſqu'à l'eau qui croupit. L'un des Naturels nous offrit
» des noix de cocos, alors très-rares ſur l'Iſle. En revenant,
» notre domeſtique, qui portoit un ſac de plantes & un
» ſecond ſac d'outils de fer, fut attaqué & terraſſé par
» cinq ou ſix Inſulaires qui l'auroient dépouillé, ſi le
» Docteur

» Docteur Sparrman n'étoit accouru à ſon ſecours : les voleurs » s'enfuirent avec une hache ; c'eſt la ſeconde fois que nos » gens furent auſſi audacieuſement aſſaillis par les Indiens » d'Huaheine, qui, en général, ſemblent plus licentieux » ſous le Gouvernement foible du vieil Orée, que ceux de » Taïti ou des autres Iſles de la Société.

ANN. 1774. Mai.

» CE VIEIL CHEF étoit plus indolent que lors de notre » premiere relâche, & ſa tête nous paroiſſoit fort affoiblie. » Il avoit les yeux rouges & enflammés, & tout le corps » écaillé & maigre. Il nous fut aiſé d'expliquer ce chan- » gement, quand nous apprîmes qu'il aimoit beaucoup la » boiſſon enivrante qu'ils tirent du poivre, & qu'il en pre- » noit de très-grandes quantités. Œdidée eut l'honneur de » paſſer pluſieurs nuits à boire avec lui, & il s'éveilloit » communément le lendemain avec un violent mal de » tête. »

LE 17, j'allai à terre, afin de me plaindre au Chef de l'outrage dont on a parlé tout-à-l'heure ; mais il n'étoit pas dans les environs de notre mouillage. L'après-midi, tandis que je me promenois ſur la greve, une perſonne vint me dire qu'Orée deſiroit de me voir. Je me mis en route avec le Député, & je fus conduis dans une grande maiſon, où le Chef & pluſieurs Inſulaires de diſtinction étoient raſſemblés & tenoient, à ce que je crus, un conſeil. Après que je fus aſſis, & qu'ils eurent achevé leur converſation, Orée fit une harangue, & un de ſes Compatriotes y répondit : je n'y compris rien, ſinon qu'il étoit queſtion du vol commis la veille. Le Chef m'aſſura que lui, & tous ceux qui étoient 17.

ANN. 1774. Mai.

préſens (c'étoient les principaux Chefs des environs) n'y avoient aucune part, & il m'engagea à tuer les coupables avec les canons. Je lui proteſtai que je n'accuſois de ce crime, ni lui, ni les Inſulaires qui l'entouroient; que je traiterois les voleurs, & tous les autres que je pourrois ſurprendre, comme il le deſiroit. Je demandai enſuite où étoient ces brigands, & je priai qu'on me les amenât, afin de les châtier; mais il répondit qu'ils s'étoient enfuis dans les montagnes, & qu'il ne pouvoit pas les attraper. J'ignore s'il diſoit la vérité. Je ſavois que des recherches ſans violence, ne les engageroient pas à me livrer les criminels, & je ne voulois pas employer la force.

LE SOIR, quelques-uns de nos Meſſieurs aſſiſterent à un Spectacle Dramatique. La pièce repréſentoit une fille qui s'enfuyoit avec nous de Taïti : le fait étoit vrai; & la jeune femme, dont il a été queſtion plus haut, vit elle-même jouer ſes propres aventures, ce qui lui cauſa tant de chagrin, que nos Meſſieurs eurent toutes les peines du monde de l'engager à reſter juſqu'à la fin; elle verſa beaucoup de larmes. La réception que lui firent ſes Amis à ſon retour, formoit le dénouement, qui n'étoit guères favorable à la pauvre Taïtienne. Ces peuples, dans l'occaſion, compoſent ſur-le-champ de petites pièces qu'ils ajoutent aux grandes. N'eſt-il pas raiſonnable de ſuppoſer, qu'ils puniſſoient cette fille par une ſatyre, afin de décourager celles qui voudroient imiter ſon exemple?

LE MATIN du 18 Orée vint à bord, & m'apporta des fruits; il reſta à dîné, &, l'après-midi, il voulut voir tirer de gros

canons chargés à boulets. Il nous fit cette priere, parce qu'il avoit ouï dire à Œdidée, & à nos autres paſſagers Taïtiens, que nous avions eu cette complaiſance ſur leur Iſle : il deſiroit qu'on tirât contre les collines, mais je n'y conſentis point, de peur que le boulet n'y arrivant pas, cauſât des malheurs ; d'ailleurs il devoit mieux en voir l'effet dans l'eau. ANN. 1774. Mai.

QUELQUES-UNS des Bas-Officiers, à qui j'avois permis de courir la campagne pour leur amuſement, emmenerent deux Naturels qui leur ſervirent de guide, & ils emporterent des ſacs remplis de clous, de haches, &c. afin de faire des échanges ſur leur chemin. Les deux guides uſant d'adreſſe, s'enfuirent avec les deux ſacs ; voici comment ils s'y prirent. Les Officiers avoient deux fuſils, afin de tuer des oiſeaux, &, après une ondée de pluie, leurs guides en montrerent pluſieurs qu'ils les engagerent à tirer. L'un des fuſils ayant fait long feu pluſieurs fois, & l'autre étant parti ; au moment où les Taïtiens virent qu'ils n'avoient plus rien à craindre de ces armes à feu, ils s'enfuirent : nos Meſſieurs ſtupefaits, les regarderent, & aucun d'eux n'eut la préſence d'eſprit de courir après eux.

« NOUS FÎMES différentes excurſions dans la cam-
» pagne les deux derniers jours, & nous en rapportâmes
» du corail, des coquillages & des hériſſons que les Natu-
» rels raſſemblerent pour nous ſur la côte de la mer. Diffé-
» rens Chefs, qui vinrent revoir leurs anciennes connoiſſan-
» ces, nous offrirent des cochons & des boucliers de guerre,
» & ils eurent ſoin de ne pas s'en deſſaiſir, avant d'avoir vu
» l'ami auquel ils deſtinoient ces préſens.

ANN. 1774. Mai.

» NOUS GRAVÎMES auſſi ſur une colline, plantée par-tout
» d'arbres à pain, de poivriers & de mûriers, d'ignames &
» d'Eddoes. Les mûriers ou les arbres d'étoffe étoient cul-
» tivés avec une attention particuliere ; l'intervalle entre
» chaque pied étoit proprement ſarclé ; de vieilles coquilles,
» & du vieil corail briſé ſervoient de marne, & un ſillon ou
» canal profond entouroit la terre afin de la tenir à ſec. Ils
» avoient brûlé en pluſieurs endroits des fougeres & des
» arbriſſeaux, pour y former de nouvelles plantations. Preſque
» au haut de la colline, nous trouvâmes une maiſon, où, une
» vieille femme & ſa fille, nous accueillirent avec hoſpita-
» lité : nous leur donnâmes des grains de verre, des clous
» & quelques plumes rouges : elles accepterent les plumes
» uniquement comme des curioſités, car elles n'y met-
» toient aucun prix. Les autres Inſulaires d'Huaheine n'y
» en attachoient pas davantage. Ils demanderent des ha-
» ches en échange de leurs cochons, & de petits outils de
» fer pour d'autres proviſions ; &, comme nous avions aſſez
» de porc, leurs propoſitions nous parurent déſavantageu-
» ſes, quoiqu'elles fuſſent les mêmes que lors de notre pre-
» miere relâche. Les plumes rouges n'ayant point ici de
» valeur intrinſéque, c'eſt une nouvelle preuve de l'opu-
» lence & du luxe des Taïtiens, qui les achetent avec tant
» d'empreſſement. Cette différence provient de l'extrême
» fertilité de Taïti comparée à celle d'Huaheine, où la
» plaine qui ſert de ceinture aux collines, eſt ſi étroite &
» ſi peu conſidérable, que les Naturels ſont obligés de
» cultiver les collines.

» NOUS RETROUVAMES au *Heiva*, de la veille, les Inſu-

» laires qui avoient volé ſi adroitement les deux ſacs des
» Officiers : ils avouerent leur faute, & promirent, ſi on
» leur pardonnoit, d'apporter en équivalent des boucliers
» de guerre. On conſentit à cette priere, & effectivement
» le lendemain ils tinrent leur parole.

ANN. 1774. Mai.

» A CHAQUE MOMENT ils eſſayoient de nous voler : on
» en ſurprit un qui tâchoit de dérober une poire à poudre,
» & on lui donna quelques coups pour le corriger. Les vê-
» temens Européens de la Taïtienne que nous avions ame-
» née, tenterent auſſi les Naturels; pluſieurs l'aſſaillirent
» dans une maiſon au moment où elle y penſoit le moins,
» & ſe mirent à la déshabiller; heureuſement quelques-uns
» de nos Meſſieurs allerent à ſon ſecours & diſperſerent
» les brigands : cet accident l'effraya ſi fort, que depuis elle
» ne ſortit plus ſeule du vaiſſeau. »

LA MATINÉE du 19 fut pluvieuſe, & l'après-dînée belle. 19.

« NOUS FÎMES une promenade vers la longue paſſe
» où le Docteur Sparrman avoit été volé huit mois aupa-
» ravant. Il plut tellement, qu'il fallut nous réfugier dans
» une petite hutte. Nous y trouvâmes une famille aimable,
» qui nous offrit du fruit à pain frais & du poiſſon. Une
» vieille femme, d'un rang un peu diſtingué, s'étoit réfu-
» giée auſſi ſous le même toit avec un homme de ſa ſuite,
» qui menoit un cochon. Nous partîmes enſemble, lorſque
» la pluie eut ceſſé; & la bonne femme, après nous avoir
» préſenté ſon cochon, nous invita à ſa maiſon, ſituée à une

ANN. 1774. Mai.

» diſtance conſidérable. Nous traverſâmes la colline, & deſ-
» cendîmes ſur les bords de la mer de l'autre côté de l'Iſle.
» Le chemin fut très-gliſſant, mais je recueillis des plantes
» nouvelles. Le ciel devint parfaitement beau, avant notre
» arrivée dans la plaine. Nous vîmes une baie & un banc
» étendu de corail, & un petit Iſlot qu'habitoient des trou-
» pes nombreuſes de canards ſauvages, de corlieux & de
» becaſſines : à la ſollicitation de notre bonne vieille, les
» Naturels nous préſenterent des rafraîchiſſemens ; ayant
» chaſſé quelque tems, nous repaſsâmes la colline dans une
» autre direction, & au-delà d'une belle vallée bien peu-
» plée, & couverte de toute ſorte de plantations, nous atte-
» gnîmes enfin l'habitation de la femme, qui étoit ſur le
» rivage. Nous y trouvâmes un vieillard, ſon mari, &
» beaucoup d'enfans, dont quelques-uns étoient d'un âge
» mûr. Elle nous régala de volailles, de fruit à pain, de noix
» de cocos, & elle nous renvoya enſuite ſur ſa pirogue au
» vaiſſeau, dont nous étions éloignés d'environ cinq milles
» par mer : la diſtance auroit été au moins deux fois plus
» grande, en faiſant le chemin par terre. Cette bonne In-
» dienne mit, dans les ſervices qu'elle nous rendit, un em-
» preſſement, que je n'avois jamais remarqué, quoique, ſur
» toutes les Iſles de la mer du Sud, on nous eût donné des
» preuves ſans nombre d'attachement & d'hoſpitalité. »

20. LE 20 dès le grand matin, trois Officiers partirent pour la chaſſe, un peu contre mon gré, parce que je ſavois que les Naturels guettant toutes les occaſions de voler ceux qui ſe détachoient en petites troupes, devenoient chaque jour plus audacieux. A trois heures de l'après-midi, on m'avertit

que nos chaſſeurs venoient d'être ſaiſis & dépouillés de tout ce qu'ils poſſédoient. Je me rendis, ſur-le-champ, à terre avec M. Forſter, & l'équipage d'une chaloupe, & je m'emparai d'une grande maiſon, de ce qu'elle contenoit, & j'arrêtai deux Chefs qui s'y trouvoient: mais, comme je ne voulois pas répandre l'alarme dans les environs, je fis tout cela ſi paiſiblement, que les Inſulaires ſavoient à peine que nous étions deſcendus. Je reſtai autour de l'habitation, juſqu'à ce que j'appris que les Officiers étoient revenus ſains & ſaufs, & qu'on leur avoit tout rendu: je quittai alors la maiſon, & j'y remis ce que nous en avions enlevé. Les Officiers eux-mêmes me raconterent enſuite à bord toute l'affaire. De petites inſultes de leur part, exciterent les Taïtiens à ſaiſir leurs fuſils, ce qui amena une violente querelle; quelques Chefs s'en mêlerent, ôterent les Officiers du milieu de la foule, & leur firent reſtituer ce qu'on leur avoit pris. ANN. 1774. Mai.

« IL FAUT DIRE que le ſecond Lieutenant avoua que les » Anglois avoient été les agreſſeurs; l'un d'eux ayant tué » deux pigeons, voulut qu'un Naturel allât les chercher » dans l'eau: l'Indien qui avoit ſouvent eu cette complai- » ſance, refuſa cette fois de faire le ſervice d'un chien: un » des Officiers le battit alors, juſqu'à ce qu'il obéit; & le » pauvre Inſulaire ſe traîna dans la vaſe, avec beaucoup » d'agilité. Quand il eut ramaſſé les canards qui étoient à » une diſtance conſidérable de la côte; il s'enfuit à la nage, » & les emporta à l'autre bord de la lagune: il ſentoit bien » que ces oiſeaux pouvoient à peine payer ſa peine. Comme » ceci piqua nos gens, l'un d'eux charga ſon fuſil à balle; » il tira, & manqua heureuſement l'Indien. Il ſe prépa-

ANN. 1774. Mai.

» roit à tirer un ſecond coup, lorſque la foule qui l'entouroit, voyant qu'on ſe jouoit avec autant d'inſolence » de la vie d'un Naturel, tomba ſur lui & ſaiſit cette arme » terrible dont les farouches étrangers abuſoient ſi cruellement. L'Anglois appella ſes camarades à ſon ſecours, & » quoique l'un d'eux lachât ſon fuſil, chargé à plomb, dans » les cuiſſes d'un Inſulaire, les Indiens furieux, les frapperent » impitoyablement. Le domeſtique d'Œdidée, jeune homme robuſte d'une très-petite taille, accompagnoit nos » Meſſieurs, & il ſe battit courageuſement en leur faveur, » mais il fut terraſſé par le nombre. »

Ceci arriva à un endroit où l'on nous avoit dit auparavant, que des Taïtiens s'étoient réunis pour former une troupe de voleurs, dans le deſſein de détrouſſer tous ceux qui y paſſeroient. Il paroît que le Chef ne put ni prévenir ni arrêter ces outrages multipliés. Je ne le vis pas ce ſoir, mais j'appris d'Œdidée qu'il vint ſur le rivage un moment après mon rembarquement pour le vaiſſeau, & qu'il étoit ſi affligé de ce qui venoit de ſe paſſer, qu'il en verſa des larmes.

« Je ne dois pas oublier que nous débarquâmes dans » une maiſon, qui ſembloit être une hôtellerie ou caravanſerai deſtiné aux voyageurs: il y avoit des perſonnes de » différentes familles, avec leſquelles nous converſâmes » d'abord paiſiblement; mais, à la nouvelle de l'accident » arrivé à nos Officiers, la plupart s'enfuirent, & ceux qui » reſterent, donnerent des marques de crainte, & retournerent à bord; nous vîmes les Naturels abandonner le » pays des environs. »

Le 21,

LE 21, dès la pointe du jour, nous apperçûmes plus de ſoixante pirogues ſous voiles, qui ſortoient du Havre, & qui marchoient vers Uliétéa. En demandant la deſtination de cette flotte, on nous dit qu'elle étoit montée par des *Earéoys* (*a*), & qu'ils alloient faire une viſite à leurs confreres des Iſles voiſines. On peut preſque les comparer aux Francs-Mâçons; on nous aſſura qu'ils ſe ſecourent les uns les autres quand ils ſont dans le beſoin; ils ſemblent pratiquer des uſages, qu'ils ne veulent point, ou qu'ils ne peuvent pas expliquer. Œdidée nous apprit qu'il en étoit; Tupia en étoit auſſi, & ni l'un ni l'autre n'ont conſenti à me donner une idée nette de ces établiſſemens. Œdidée nie qu'on mette à mort les enfans qu'ils ont de leurs maîtreſſes, ainſi que Tupia & pluſieurs Taïtiens nous l'avoient proteſté. J'ai eu différentes converſations avec Omaï ſur cette matiere, & il m'a confirmé tout ce qu'on raconte dans mon premier Voyage. ANN. 1774. 21 Mai.

ŒDIDÉE couchoit ordinairement à terre, & il vint me faire un meſſage de la part d'Orée, qui deſiroit que je débarquaſſe, ſuivi de vingt-deux hommes, pour aller châtier, avec lui, treize voleurs. Afin de ſe ſouvenir du nombre des Soldats que demandoit le Chef, le Député apporta vingt-deux morceaux de feuilles : c'eſt leur méthode de calculer. Dès que j'eus reçu cette députation extraordinaire, je me rendis auprès du Chef; je le priai de m'expliquer plus clairement ſon intention; & tout ce que j'en appris, fut que ces voleurs formant une troupe de bandits, réunis

(*a*) Des Membres de ces Sociétés de débauche, où toutes les femmes & tous les hommes ſont en commun.

ANN. 1774. Mai.

en corps, ſe propoſoient de nous ſaiſir & de nous détrouſſer par-tout où ils nous trouveroient, & qu'ils avoient pris les armes pour cela : il m'invitoit à les punir. Je l'avertis que ſi je me mettois en marche, ils s'enfuiroient dans les montagnes : il m'apprit alors qu'ils étoient réſolus à nous attaquer, & il me conſeilla de les détruire eux & leurs maiſons ; mais il me pria d'épargner leurs voiſins & les habitations des environs, ainſi que les pirogues & le Whennoa. Comme s'il avoit voulu s'aſſurer d'avance de ma bonne volonté en faveur des innocens, il me préſenta un cochon, offrande de paix de la part du Whennoa ; il étoit ſi petit, qu'on ne pouvoit guères le préſenter que dans une cérémonie de cette eſpèce. Ce Chef intelligent voyoit bien, (ce que les autres Taïtiens n'imaginoient peut-être pas) que tout le voiſinage dépendoit de nous ; &, pour arrêter nos forces, il recourut à un expédient qui doit être ſacré parmi eux. En retournant à bord, je penſai à ſa propoſition, qui me parut fort étonnante. Je me décidai cependant de m'y rendre, de peur que mon refus n'encourageât ces brigands à commettre de plus grands actes de violence ; &, comme le bruit de leurs vols devoit bientôt ſe répandre à Uliétéa, où je me propoſois de relâcher, mon indulgence auroit pu engager les Inſulaires à nous traiter de la même maniere, ou plus mal encore.

« LE LECTEUR aura ſoin de remarquer que ces Indiens » avoient fort à ſe plaindre de l'injuſtice de nos Gens, & » qu'ils étoient armés par le reſſentiment & la colere. » Je débarquai avec 48 hommes, y compris les Officiers, MM. Forſter, le Docteur Sparrman & M. Hodges. Le Chef,

ſuivi de peu de monde, nous joignit bientôt, & nous marchâmes, en bon ordre, à la recherche des bandits. Durant la route, le cortége s'accrut à chaque pas. ANN. 1774. Mai.

« ORÉE demanda bientôt à reſter derriere ; mais » M. Cook l'engagea, ainſi que quelques autres, à nous ſuivre ; & il ordonna à la foule de ne pas marcher plus avant, » ſous prétexte qu'au moment du combat, nous ne pourrions plus diſtinguer nos Amis de nos Ennemis. »

ŒDIDÉE, qui étoit avec nous, commença à s'alarmer, obſervant que pluſieurs des Inſulaires qui nous accompagnoient, faiſoient partie de la troupe que nous allions attaquer, & il nous avertit qu'ils nous conduiſoient ſûrement à un endroit où leurs camarades nous tomberoient deſſus avec avantage. Je ne ſais pas ſi ſes craintes avoient quelque fondement ; mais ce fut le ſeul en qui nous euſſions confiance, & nous réglâmes nos mouvemens d'après ſes avis. Quelques milles au-delà, nous apprîmes que les bandits, que nous pourſuivions, s'étoient enfuis dans les montagnes ; je déclarai alors à Orée que je ne m'avancerois pas plus loin ; car il nous falloit traverſer une vallée profonde, bordée, de chaque côté, de rochers eſcarpés, où un petit nombre d'hommes, avec des pierres, pouvoient couper notre retraite, s'ils avoient les projets qu'Œdidée perſiſtoit toujours à leur prêter. Pleinement réſolus de revenir ſur mes pas, nous fîmes volte-face, & nous apperçûmes, en divers endroits, des Inſulaires qui nous avoient ſuivi, deſcendant des flancs des collines, & tenant, dans leurs mains, des armes qu'ils quitterent à l'inſtant, & qu'ils cacherent ſous

ANN. 1774. Mai.

des buiſſons, quand ils ſe virent découverts. Ceci ſembloit prouver qu'Œdidée avoit eu raiſon de nous donner ſes conſeils; mais ſi le Peuple avoit de mauvaiſes intentions contre nous, je ne puis croire que le Chef les partageât. Pendant notre retraite, nous nous arrêtâmes à un endroit convenable pour nous rafraîchir. Je demandai aux Taïtiens des noix de cocos, & ils nous en donnerent ſur-le-champ. Je penſe qu'ils deſiroient fort que nous quittaſſions la côte; car ils étoient ſûrement effrayés, quoique nous n'euſſions rien fait qui fût capable de leur cauſer la moindre alarme. Deux Chefs nous apporterent chacun un cochon, un chien, & de petits plantains, ſymboles ordinaires de paix, & ils me les préſenterent un à un, en obſervant les cérémonies accoutumées. Un autre m'offrit un cochon, & il voulut le tranſporter lui-même au vaiſſeau. Nous continuâmes enſuite notre route, juſqu'à la place de débarquement, où on tira pluſieurs volées, pour convaincre les Naturels que nous pouvions former un feu continuel. Nous montâmes alors les chaloupes, & le Chef, nous ſuivant de près, amena une grande quantité de fruits ſur le vaiſſeau, où il reſta à dîner. En ſortant de table, les Inſulaires nous envoyerent de nouveaux fruits & deux cochons; de ſorte que cette petite excurſion nous procura plus de rafraîchiſſemens que nous n'en avions obtenu avec nos préſens. Ils furent certainement épouvantés, à la vue d'un détachement ſi fort, qui pénétroit l'intérieur de leur pays, & la puiſſance des armes à feu, ſembla les frapper plus que jamais: je crois qu'auparavant ils avoient une idée aſſez foible ou aſſez mépriſable des armes à feu en général; car ils n'avoient vu tirer que des oiſeaux par ceux de nos Gens qui ſe promenoient dans leurs champs, &

qui, n'étant pas bons tireurs, perdoient communément deux coups ſur trois; les fuſils d'ailleurs faiſoient ſouvent long feu, & on les chargeoit lentement. Ayant bien remarqué tout cela, ils en avoient conclu que les armes à feu ne ſont pas ſi terribles qu'on vouloit le leur faire croire. ANN. 1774. Mai.

« AINSI finit notre expédition guerriere, au grand contentement de quelques-uns d'entre nous, qui aimoient » trop les Indiens pour deſirer leur mort. D'autres, accoutumés aux ſcènes horribles de la guerre & du carnage, » montroient un déteſtable empreſſement d'éprouver leur » adreſſe, en tirant ſur des hommes, plutôt que ſur des » oiſeaux. Nous ne vîmes que peu de Naturels, autour du » vaiſſeau, l'après-midi. »

QUAND les Chefs prirent congé, le ſoir, ils promirent de nous envoyer beaucoup de proviſions : le lendemain, nous reçûmes effectivement des fruits; mais les cochons étoient ce qui nous manquoient le plus, & on nous en apporta peu. 21.

« UN CHEF, nommé Morurua, avoit choiſi mon Pere » comme ſon Ami, & où je fis, à lui, à ſa femme & à ſa » fille, des préſens, en retour de ceux qu'il apporta; mais » mes dons lui parurent ſi préférables aux ſiens, qu'il en fut » enchanté, & ſes yeux me témoignerent ſa gratitude avec » une éloquence particuliere. »

J'ALLAI à terre l'après-midi, & je trouvai Orée qui

ANN. 1774. Mai.

s'aſſeyoit pour commencer ſon dîné. Je ne ſais pas pourquoi il prenoit ſon repas ſi tard. Pluſieurs perſonnes ſe mirent à mâcher de la racine de poivre *(a)* : elles en exprimerent environ une pinte de jus, que le Chef but d'abord ſans aucun mêlange: on m'en offrit une coupe, mais je la refuſai; car la maniere dont on venoit de le préparer, m'avoit donné du dégoût. Œdidée ne fut pas ſi délicat, & il accepta ce dont je ne voulus point. Le Chef lava enſuite ſa bouche avec du lait de cocos, & il mangea beaucoup de *repe*, de plantains & de *mahée*; & il finit ſon repas par avaler trois pintes de *popoie ;* ſubſtance compoſée de fruits à pain, de plantains, de mahée, &c. battus enſemble & délayés avec de l'eau, juſqu'à la conſiſtance d'un flan.

CECI ſe paſſoit au-dehors de ſa maiſon, en plein air; car alors on jouoit une pièce dans l'intérieur, ainſi qu'on en jouoit preſque tous les jours aux environs; mais ces ſpectacles étoient ſi mauvais, que je n'y allois pas. Je remarquai qu'après qu'ils eurent extrait le jus de la racine du poivre mâchée, un des domeſtiques du Chef recueillit & emporta ſoigneuſement les fibres. Je lui demandai ce qu'il en vouloit faire, & il me répondit qu'il alloit y mettre de l'eau, & en exprimer un nouveau jus : ils en tirent ainſi ce qu'on peut appeller une petite piquette.

« NOUS LAISSAMES les trois Amis d'Œdidée ſur cette » Iſle; mais nous prîmes, à bord, un autre Inſulaire qu'Orée

(*a*) On a donné, dans cette Traduction, le nom de Racine de Poivre à la Plante que l'original appelle *Peppere-Root*.

» envoyoit en députation à O-Poonée, Roi de Bolabola. Cet » Ambaſſadeur paroiſſoit très-ſtupide. Nous ne pûmes pas » cependant pénétrer le ſecret de ſa miſſion, qui d'ailleurs » nous intéreſſoit peu. »

ANN. 1774. Avril.

LE 23, le vent ſouffla de l'Eſt, comme il avoit toujours ſouffié depuis notre départ de Taïti. Le lendemain, dès le grand matin, nous démarrâmes, &, à ſix heures, nous mîmes en mer. Le bon vieil Chef fut le dernier Inſulaire qui quitta le vaiſſeau. En partant, je lui dis que nous ne nous reverrions plus; il ſe mit à pleurer, & il me répondit: « *Laiſſez* » *venir ici vos enfans, & nous les traiterons bien.* » Orée eſt d'un excellent caractere; mais la plupart de ſes Sujets, qui ne le valent point, ſemblent abuſer de ſon grand âge. Terrederi, ſon petit-fils & ſon héritier, eſt encore très-jeune. La maniere douce avec laquelle j'ai toujours traité le Peuple de cette Iſle, & l'imprudence de nos Meſſieurs, qui erroient dans la campagne, perſuadés que leurs armes à feu les rendoient invincibles, exciterent les Inſulaires à commettre des violences, que jamais les Taïtiens n'avoient oſé entreprendre. 23. 24.

DURANT notre relâche, je me procurai du fruit à pain, des noix de cocos, &c. plus que nous ne pouvions en conſommer; mais pas aſſez de cochons pour en ſervir chaque jour à l'équipage : quoique ces animaux ne paruſſent point rares dans l'Iſle, il faut cependant convenir que la quantité que nous en prîmes, pendant la relâche précédente, doit les avoir beaucoup diminué, & avoir répandu dans l'Iſle un

ANN. 1774. Mai.

grand fonds de nos marchandiſes. D'ailleurs nous avions alors peu d'outils, de meubles, d'effets, &c. à leur donner en échange; le petit nombre de plumes rouges qui nous reſtoient, étoient de peu de valeur, comparées au prix que nous les vendions à Taïti. Je fus obligé de faire fabriquer, aux Forgerons, différentes eſpèces d'outils de fer, de clous, &c. afin d'être en état de me pourvoir de rafraîchiſſemens aux autres Iſles, & de maintenir mon influence & mon crédit parmi les Naturels.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XV.

Arrivée à Uliétéa. Réception qu'on nous fit. Divers incidens ſurvenus pendant notre relâche. On nous apprend que deux Vaiſſeaux ont été à Huaheine. Préparatifs pour quitter Uliétéa; regret des Inſulaires à cette occaſion. Caractere d'Œdidée. Obſervations générales ſur ces Iſles.

DÈS que nous eûmes débouqué le havre, je fis voile & je portai ſur l'extrémité méridionale d'Uliétéa. Comme il y eut peu de vent l'après-midi, le ſoleil ſe coucha avant que j'atteigniſſe l'extrémité Oueſt de l'Iſle, où nous paſsâmes la nuit: un léger vent variable dura juſqu'à dix heures du lendemain, au matin, lorſque l'aliſé d'Eſt prévalut, & je me haſardai à remonter le havre, après avoir détaché une chaloupe qui chercha un mouillage à l'entrée. Quand nous eûmes fait un petit nombre de bordées, nous arrivâmes devant le canal, & le vaiſſeau pénétra à toutes voiles le plus qu'il fut poſſible. On jeta enſuite l'ancre, & on plia les voiles: c'eſt la maniere d'entrer dans la plupart des havres qui ſont ſous le vent de ces Iſles, car les chenaux, en général, ſont trop étroits pour y manœuvrer. Nous étions mouillés alors entre les deux pointes du récif, qui forme l'entrée: chacune étoit éloignée de nous ſeulement de deux tiers

ANN. 1774. Mai. 24.

d'encablure, & la mer briſoit deſſus à une ſi grande hau-
ANN. 1774. Mai. teur & avec tant de violence, qu'elle auroit paru terrible à des Navigateurs moins accoutumés à ces parages. Les chaloupes ayant porté en mer les ancres & les machines de toue, le vaiſſeau fut remorqué, & nous jetâmes l'ancre la nuit. Pendant ce travail, le Chef Oréo, mon vieil ami, & pluſieurs autres vinrent nous voir: ils ne manquerent pas de nous apporter des préſens.

25. LE LENDEMAIN, le vaiſſeau fut remorqué de nouveau, & amarré dans un mouillage convenable, qui commandoit toutes les côtes qui nous entouroient. Sur ces entrefaites, j'allai à terre, avec les Officiers, rendre une viſite au Chef, & lui offrir les préſens accoutumés. En entrant dans ſa maiſon, nous fûmes reçus par quatre ou cinq vieilles femmes, qui pleuroient & ſe lamentoient, & qui, en même tems, ſe découpoient la tête avec des inſtrumens de dents de goulu; le ſang inondoit leurs viſages & leurs épaules: ce qu'il y eut de plus fâcheux, il fallut eſſuyer les embraſſemens de ces vieilles furies, dont la face nous couvrit de ſang. Cette cérémonie (car c'en étoit une) finie, elles ſortirent, ſe laverent, & revinrent bientôt auſſi joyeuſes que le reſte de leurs Compatriotes. « Oréo parut enchanté de notre » retour. La préſence d'Œdidée & de l'Ambaſſadeur » que nous amenions, affermit ſans doute la bonne opi- » nion qu'il avoit de nous, & inſpira de la confiance » à tout ſon Peuple. » Après avoir reſté là peu de tems, le Chef & ſes Amis, mirent un cochon & des fruits dans ma chaloupe, & ils vinrent dîner à bord avec nous.

« L'APRÈS-MIDI, nous nous promenâmes le long de la » crique, où étoit le vaiſſeau, autant que le permit la pluie. » La côte étoit bordée d'une quantité innombrable de » pirogues, & chaque maiſon ou cabane fourmilloit d'Ha- » bitans qui ſe préparoient à faire de bons dînés ſur des » tas de proviſions accumulées par-tout. On a déjà dit » qu'il y a une Société particuliere (appellée Arréoy), » d'hommes & de femmes, qui ſe raſſemblent de tems- » en-tems, & voyagent ſur toutes les Iſles, en ſe livrant » aux plaiſirs & à la débauche. Durant notre relâche à » Huaheine, nous avions vu ſoixante-dix pirogues mon- » tées par plus de ſept cens Arréoys, qui partirent un matin » pour Uliétéa : nous apprîmes ici qu'ils paſſerent quelques » jours au côté oriental de cette Iſle, & qu'ils étoient arrivés » ſur la côte Oueſt, ſeulement un jour ou deux avant nous; » nous remarquâmes que c'étoient tous des perſonnages de » quelque importance, & de la race des Chefs. Le *Ta-* » *touage* des uns offroit de larges figures, & Œdidée nous » aſſura que c'étoient les premiers de l'Ordre, & que plus ils » étoient couverts de piquures, & plus leur rang étoit élevé. » En général, ils étoient tous robuſtes & bien faits, & tous » Guerriers de profeſſion. Œdidée avoit beaucoup de reſ- » pect pour cette Société, & il nous déclara qu'il en étoit. » Ceux qui la compoſent ſont unis par les liens d'une amitié » réciproque, & ils exercent entr'eux l'hoſpitalité dans toute » ſon étendue : dès qu'un Arréoy en va voir un autre, » quoiqu'il ne le connoiſſe pas, il eſt sûr qu'on pourvoira » à ſes beſoins, & qu'on lui donnera ce qu'il voudra de- » mander : on le préſente aux Membres de l'Ordre, qui ſe » diſputent à qui le comblera de plus de careſſes & de

ANN. 1774. Mai.

ANN. 1774. Mai.

» préſens; c'eſt pour cela qu'Edidée jouit de tant de plaiſirs
» à Taïti. Les premiers Inſulaires qui le virent à bord,
» étoient Arréoys, & à l'inſtant ils lui offrirent leurs habits,
» parce qu'il n'avoit que des vêtemens Européens. Il paroît
» qu'une ou pluſieurs perſonnes de chaque petite famille
» de Chef entrent dans cette Communauté, dont la Loi
» invariable & fondamentale eſt qu'aucun des Membres ne
» peut avoir d'enfans. D'après le témoignage des Naturels
» les plus éclairés, nous avons lieu de croire que, dans ſon
» inſtitution primitive, on exigeoit un célibat perpétuel;
» mais, comme cette Loi bleſſe trop les mouvemens de la
» Nature, qui ſont d'une vivacité extraordinaire dans ce
» climat, ils y manquerent bientôt: ils conſervent cepen-
» dant l'eſprit de cette abſtinence, en ſuffoquant tous les
» enfans qui naiſſent parmi eux.

» LES ARRÉOYS jouiſſent de différens priviléges & on a
» pour eux une grande vénération aux Iſles de la Société
» & à Taïti; ils ſont très-fiers de ne point avoir d'enfans.
» Quand on dit, à Tupia, que le Roi d'Angleterre a une
» nombreuſe famille, il avoua qu'il ſe croyoit plus grand que
» ce Prince, parce qu'il étoit Arréoy (*a*). Chez la plupart
» des autres Peuples, le nom de Pere eſt honorable, & il
» imprime le reſpect; mais un Arréoy Taïtien le prend
» pour un terme de mépris & de reproche.

» DANS les grandes aſſemblées que tiennent les Arréoys,
» & dans les voyages qu'ils font, ils ſe nourriſſent des végé-

(*a*) Je tiens cette Anecdote du Capitaine Cook.

» taux les plus exquis; ils mangent beaucoup de porc, de » viande de chien, de poiſſons & de volailles, que les » Towtows, ou la claſſe inférieure du Peuple leur fourniſſent » libéralement. On leur prépare auſſi une boiſſon de racine » de poivre dont ils font une conſommation étonnante. Les » plaiſirs ſenſuels les accompagnent par-tout où ils vont; » ils ont de la muſique & des danſes, qu'on dit être très-laſ- » cives, ſur-tout la nuit, quand ils ne ſont vus de perſonne.

ANN. 1774. Mai.

» L'ISLE étant ſortie depuis long-tems de ſa barbarie pre- » miere, une Société ſi injurieuſe au reſte de la Nation ne » s'y ſeroit point perpétuée juſqu'à préſent, ſi elle n'offroit » pas des avantages conſidérables. Deux raiſons ſemblent » favoriſer l'exiſtence des Arréoys, & ces deux raiſons » tiennent l'une à l'autre; la premiere, la néceſſité d'entre- » tenir un corps de Guerriers pour défendre la contrée » contre l'invaſion & les déprédations de l'Ennemi: tous » les Arréoys ſont en effet ſoldats; mais comme l'amour » pouvoit les énerver, ou les aſſujettir peut-être d'abord à » un célibat qu'enſuite ils ont trouvé trop difficile; enfin, » par cet établiſſement, on a lieu de croire qu'ils veulent » empêcher la multiplication de la race des Chefs. Un » Taïtien intelligent, Légiſlateur de ſon pays, a pu prévoir » que le Peuple gémiroit à la longue ſous le joug de ces » petits tyrans, ſi on les laiſſoit pulluler en liberté. Le moyen » le plus court, d'aller au-devant de ce mal étoit d'obliger une » partie des Chefs à garder le célibat; mais, afin de vaincre leur » répugnance & les aſſujettir à un ſi grand ſacrifice, il falloit » leur offrir quelque compenſation: c'eſt peut-être de-là que » vient la haute eſtime de toute la Nation pour l'Ordre de

ANN. 1774. Mai.

» l'Arréoy : peut-être expliquera-t-on auſſi par-là l'auto-
» rité & la gourmandiſe des Membres, car les Guerriers
» jouiſſent de pareils avantages dans toutes les Nations,
» avant qu'ils deviennent de vils mercénaires de la tyrannie.
» Dès que les Arréoys enfreignant leurs premieres Loix,
» admirent les femmes parmi eux, il eſt aiſé de concevoir
» qu'ils perdirent peu-à-peu l'eſprit de chaſteté qui animoit
» leur Corps. Sûrement ce ſont aujourd'hui les Inſulaires
» les plus voluptueux ; quoique je n'aie pas eu occaſion de
» remarquer ce raffinement de débauche qu'on leur a re-
» proché. On a dit que chaque femme eſt commune à tous
» les hommes ; mais, en faiſant des queſtions ſur cette
» matiere, il nous a paru que cette accuſation a peu de
» fondement (*a*).

» QUELQUES ARRÉOYS ſont mariés à une femme, de la
» maniere qu'Œdidée avoit épouſé la fille de Toparrée (*b*) ;
» mais d'autres ont une maîtreſſe paſſagere : la plupart con-
» noiſſent ſans doute les proſtituées, communes ſur toutes
» les Iſles. La diſſolution eſt beaucoup plus univerſelle dans
» chaque pays policé de l'Europe, & je ne crois pas qu'on
» puiſſe en conclure qu'il y exiſte une ſociété d'hommes

(*a*) On ne peut s'empêcher de remarquer ici, que M. Forſter accuſe un peu légerement d'inexactitude, la Relation du premier Voyage ; car, puiſqu'il convient que les Etrangers mêlent de la débauche à leurs aſſemblées ; qu'ils font mourir les enfans qui naiſſent parmi eux, ſeroit-il donc étonnant que chacune de leurs femmes fût commune à tous les hommes ?

(*b*) Voyez ce qu'on en a dit plus haut.

» & de femmes auſſi débauchées qu'on le ſuppoſe les » Arréoys (*a*).

ANN. 1774. Mai.

» QUAND on conſidere le caractere doux, généreux & » tendre des Taïtiens, on ne conçoit pas comment ils » peuvent maſſacrer leurs enfans; on eſt revolté de la barbarie » farouche du Pere, & ſur-tout de la dureté impitoyable » de la Mere, qui étouffe la voix & l'inſtinct de la Nature; » mais la coutume éteint tous les ſentimens & tous les » remords. Dès qu'on m'eut aſſuré que les Arréoys pra- » tiquent cet uſage cruel, je reprochai à notre Ami Œdidée » de ſe vanter d'être d'un ſi déteſtable Corps; j'employai » ſur cela tous les argumens poſſibles; je le convainquis enfin, » & il me promit de ne pas tuer ſes enfans, & de quitter » la Société, dès qu'il obtiendroit le titre glorieux de Pere. » Il nous proteſta que les Arréoys ont très-rarement des » enfans. Comme ils choiſiſſent vraiſemblablement leurs » femmes & leurs maîtreſſes parmi les proſtituées, & comme » d'ailleurs ils portent la volupté à un point extrême, ils » n'ont pas beaucoup à craindre d'engendrer. Les réponſes » d'Omaï, que j'ai conſulté ſur ce ſujet, après mon retour » en Angleterre, m'ont fait encore plus de plaiſir, car elles » diminuent la noirceur de ce crime, & lavent le gros de » la Nation du reproche qu'on pourroit lui faire d'y prendre » part; il m'a confirmé que les Loix immuables des Arréoys, » ordonnent de mettre à mort les enfans; que la préémi-

(*a*) On peut répondre à ce raiſonnement que les paſſions factices des Peuples civiliſés, s'oppoſent à cette communauté des femmes dont on a cependant vu des exemples, même dans les grandes Nations.

ANN. 1774. 1 Mai.

» nence & les avantages d'un Arréoy ſont ſi précieux, qu'il » leur ſacrifie la pitié, que la mere ne conſent jamais à » cet horrible aſſaſſinat ; mais que ſon mari & les autres » Membres la perſuadent de ſe deſſaiſir de l'enfant, & que, » lorſque les prieres ne ſuffiſent pas, on emploie la force ; » il ajoutoit en outre que ce meurtre ſe commet tou- » jours en ſecret, de maniere que perſonne du Peuple, ni » même des Towtows & des domeſtiques de la maiſon ne » le voient ; que ſi quelqu'un en étoit témoin, les Meur- » triers ſeroient tués *(a)*.

» LES ARRÉOYS s'établirent dans notre voiſinage ; ils paſ- » ſerent pluſieurs jours dans les fêtes & dans la joie, & nous » inviterent ſouvent à être de leurs feſtins.

26. » LE 26, après avoir erré dans le pays juſqu'au coucher » du ſoleil, nous retournâmes au vaiſſeau au moment où » Œdidée, la femme, & les autres Paſſagers Indiens venoient » de le quitter. Nous reçûmes la viſite d'un grand nombre » de Naturels, & entr'autres de pluſieurs femmes, qui reſ- » terent parmi les Matelots. Les Habitantes d'Huaheine » avoient été peu complaiſantes pour eux, ils furent obligés » de ſe contenter de quelques étrangeres qui étoient en

(*a*) « Je dois remarquer qu'il y a preſqu'autant de dépravation dans » nos contrées policées. Des miſérables affichent publiquement, à » Londres, leurs talens, & offrent leurs ſervices pour procurer l'avor- » tement. (Voyez, ſur cela, un Avertiſſement dans un Papier public, » *Morning poſt* N.° 1322, du Mercredi 15 Janvier 1777.) On leur permet » de trafiquer impunément de la deſtruction des enfans qui ſont dans le » ventre de leur mere. »

» viſite

» viſite ſur cette Iſle, & ils ſe livrerent ici au plaiſir avec le
» plus grand empreſſement. »

ANN. 1774. Mai.

M. FORSTER, dans ſes excurſions de botanique, trouva l'hoſpitalité dans toutes les cabanes, & il vit un cimetiere de chiens que les Naturels appelloient *Marai no te oore (a)*; mais je crois que ce n'eſt pas parmi eux une coutume générale, puiſque peu de chiens y meurent de mort naturelle: communément ils les tuent & ils les mangent, ou ils les offrent à leurs Dieux; c'étoit probablement un *Marai* ou Autel, où on avoit mis une offrande de cette eſpèce, où peut-être, quelque Inſulaire avoit, par fantaiſie, enterré ſon chien favori de cette maniere. Quoi qu'il en ſoit, je ne puis croire que ce ſoit un uſage univerſel; &, quant à moi, je n'avois jamais rien vu juſqu'alors, ni rien entendu dire de pareil.

LE 27, dès le grand matin, Oréo, ſa femme, ſon fils, ſa fille, & pluſieurs de ſes Amis nous firent une viſite, & ils nous apporterent une aſſez grande quantité de toutes ſortes de rafraîchiſſemens : c'étoient, pour ainſi dire, les premiers que nous euſſions obtenu. Ils reſterent à dîner. 27.

« BOBA, Vice-Roi de l'Iſle d'O-Taha, & Teïna, la belle
» Danſeuſe dont M. Hodges avoit eu tant de peine à faire
» le portrait *(b)*, étoit auſſi avec Oréo. Boba étoit un jeune

(a) On a donné quelquefois, dans cette Traduction, le nom de *Morai*, à ces Temples ou Cimetieres; mais M. Forſter les appelle toujours *Maraï*, & M. Cook, lui-même, les nomme de tems-en-tems *Marai*.

(b) Et dont on trouve une Gravure dans ce Voyage.

ANN. 1774. Mai.

» homme grand & bien fait, natif de Bolabola, & parent
» de O-Poonée, Roi de cette Iſle, & Conquérant d'Uliété
» & de Taha. Œdidée nous a dit ſouvent qu'il eſt héri-
» tier préſomptif d'O-Poonée, dont il doit épouſer la ſeule
» fille, âgée de douze ans, & qu'on aſſure être fort belle.
» Boba étoit Arréoy, & il entretenoit, comme maîtreſſe, la
» charmante Teïna, qui étoit alors enceinte. Nous nous
» entretînmes avec elle ſur l'uſage de tuer les enfans des
» Arréoys; notre petit dialogue ſe fit dans les termes les plus
» ſimples, parce que nous ne connoiſſions pas aſſez leur
» langue pour exprimer des idées abſtraites. Toute notre
» réthorique fut ainſi bientôt épuiſée, & elle produiſit peu
» d'effet; ſeulement Teïna Maï nous dit que *notre Eatua*
» *(notre Dieu), en Angleterre, ſeroit peut-être fâché de*
» *la conduite des Arréoys; mais que le leur n'en étoit*
» *pas mécontent. Elle ajouta que ſi nous voulions venir*
» *de notre patrie chercher ſon enfant, elle le conſerveroit*
» *peut-être en vie, pourvu toutefois que nous lui appor-*
» *taſſions une hache, une chemiſe & des plumes rouges.*
» Elle rit tellement, en nous adreſſant cette réponſe, que
» nous ne crûmes pas qu'elle parlât ſérieuſement. Nous
» aurions eſſayé envain de continuer la converſation, car
» toutes ſortes d'objets différens détournoient ſon attention;
» elle avoit déjà eu beaucoup de peine à nous écouter ſi
» long-tems. »

APRÈS-MIDI, nous les accompagnâmes à terre, où on joua pour nous une pièce appellée *Mididii Harramy*, ce qui ſignifie *l'Enfant vient*. Le dénouement fut l'accouchement d'une femme en travail : ils firent paroître tout-à-coup

ſur la ſcène un gros enfant, haut d'environ ſix pieds, qui courut autour du théâtre, traînant après lui un grand torchon de paille, ſuſpendu par une corde à ſon nombril. ANN. 1774. Mai.

« L'HOMME, qui joua le rôle de la femme, fit tous les geſtes » que les Grecs alloient admirer dans les boſquets de Vénus » Ariadne, près d'Amathie, où on obſervoit la même céré- » monie, le ſecond jour du mois *Gorpioeus*, en mémoire » d'Ariadne, qui mourut en couches (*a*); ainſi, l'imagination » folle des hommes a inventé, dans tous les pays, les cou- » tumes les plus extravagantes.

» IL EST IMPOSSIBLE d'exprimer les éclats de rire des » Naturels, lorſqu'ils virent le nouveau-né courant ſur la » ſcène, & pourſuivi par des Danſeuſes qui eſſayoient de » l'attraper.

» LES FEMMES contemplerent, ſans rougir, toute la pièce, » qui n'étoit point du tout indécente pour elles, & elles » ne furent pas obligées, comme nos Dames d'Europe, de » regarder à travers leurs éventails.

» AU COMMENCEMENT, à la fin & dans les entr'actes, il » y eut des danſes & des pantomimes. Poyadua, fille » d'Oréo, déploya ſon agilité ordinaire, & nous l'applau- » dîmes de bon cœur; des hommes jouerent auſſi des » farces, dans les chanſons deſquelles nous reconnûmes le » nom du Capitaine Cook, de pluſieurs perſonnes de l'équi-

(*a*) Voyez Plutarque, Vie de Théſée.

ANN. 1774. Mai.

» page, & il nous parut qu'il étoit queſtion d'un vol commis
» par un de leurs Compatriotes. Une autre farce repréſenta
» l'invaſion des Inſulaires de Bolabola, & pour cela ils ſe
» battirent les uns les autres à coups de courroie ou de
» fouets qui produiſoient un bruit retentiſſant. »

J'EUS OCCASION de voir une ſeconde fois la pièce de *l'Enfant vient*, & je remarquai qu'au moment où ils reçurent l'homme qui repréſentoit l'enfant, ils comprimerent & applatirent ſon nez; j'en conclus qu'ils compriment ainſi celui des enfans, à l'inſtant où ils naiſſent, & voilà peut-être pourquoi ils ont tous, en général, le nez plat. Cet endroit de la pièce nous fit quelque plaiſir par ſa nouveauté, & la maniere groteſque dont il fut joué. Comme nous rîmes beaucoup, il eſt probable qu'ils la jouerent ſi ſouvent dans la ſuite, pour nous mieux amuſer; mais cette comédie, ainſi que les autres, ne pouvoient nous diſtraire qu'une fois, d'autant plus que faute de connoître leur langue, nous entendions peu les paroles.

28. LE 28 ſe paſſa à-peu-près de la même maniere que la veille, c'eſt-à-dire, que je régalai nos Amis, qui, à leur tour, tâcherent de nous divertir.

« ORÉO, qui dîna à bord, but une bouteille de vin ſans
» paroître ivre. Il fut très-facétieux, comme à l'ordinaire. Il
» parla ſur-tout des pays que nous avions viſités dernière-
» ment, & dont Œdidée, ſon Compatriote, lui avoit fait la
» deſcription. Après qu'on lui eut réſolu différentes queſ-
» tions qu'il propoſa, il dit que, quoique nous euſſions vu

» bien des pays, il nous citeroit une Iſle que nous ne con- » noiſſions pas encore. *Elle ne gît*, ajouta-t-il, *qu'à quel-* » *ques jours de chemin ; elle eſt habitée par des Géans* » *monſtrueux, auſſi hauts que le grand mât, & auſſi gros* » *à la ceinture que la tête du cabeſtan. Ces Peuples ſont* » *bons ; mais quand ils ſe fâchent contre quelqu'un, ils le* » *prennent & le jettent dans la mer, comme ſi c'étoit une* » *petite pierre. Si vous arrivez près de leurs côtes avec* » *votre vaiſſeau, ils ſe rendront peut-être à gué à côté du* » *bâtiment, & ils l'emporteront, ſur leur dos, à terre.* Il » mit dans ſon diſcours pluſieurs autres circonſtances badi- » nes ; &, pour donner plus de poids à ce qu'il avançoit, » il finit, en nous diſant que l'Iſle s'appelloit *Mirro, Mirro* : » nous jugeâmes que toute ſon hiſtoire *(a)* étoit une ironie, » contre cette partie de notre relation, qu'il ne croyoit » point, & dont il ne pouvoit pas ſe former une idée. Nous » admirâmes l'imagination & la gaieté d'eſprit qui brilloit dans » ce conte, & nous crûmes, avec M. de Bougainville, que » l'abondance du pays, qui procure aux Inſulaires du con- » tentement & du plaiſir *(b)*, leur donne en même-tems ce » talent & ce caractere.

ANN. 1774. Mai.

» LONGEANT la côte, au Sud, nous rencontrâmes un » pays très-fertile & des Habitans hoſpitaliers. Nous par- » vînmes à un grand bâtiment de pierre, appellé *Maraï no* » *Parua*, cimetiere du Parua. Ce monument avoit ſoixante

(*a*) Cette Hiſtoire étoit peut-être fondée ſur une de leurs opinions mythologiques dont on parlera plus bas.

(*b*) Voyez le Voyage Autour du Monde, de M. de Bougainville.

ANN. 1774. Mai.

» verges de long & cinq de large : les murailles étoient » formées de grandes pierres, & d'environ ſix ou huit pieds » de haut. Je montai pardeſſus, & je trouvai l'intérieur cou- » vert de petites pierres de corail.

» DE-LA, nous fîmes pluſieurs milles juſqu'à une baie » ſpacieuſe, où trois petites Iſles giſſent en-dedans du récif. » Le pays, autour de cette baie, étoit marécageux & rempli » de canards. Après avoir paſſé quelque tems à en tirer, » nous nous embarquâmes ſur deux petites pirogues, » & nous deſcendîmes ſains & ſaufs ſur un des Iſlots. Il » y avoit quelques cocotiers & quelques arbriſſeaux, mais » point d'arbres fruitiers : nous ne vîmes qu'une ſeule hutte » de Pêcheur, qui renfermoit des filets & d'autres meubles » néceſſaires à la pêche. Nous retournâmes bientôt ſur la » côte de la Grande-Terre, ſans avoir trouvé de coquil- » lages, quoique l'eſpoir d'en recueillir nous eût engagé à » paſſer l'eau. »

29. LE LENDEMAIN, nous reconnûmes qu'on avoit volé des gouvernails, des grapins & des crocs dans nos chaloupes, placées près de la bouée, à environ ſoixante ou ſoixante-dix verges du vaiſſeau. Dès que j'appris cette nouvelle, j'allai en informer le Chef; mais il connoiſſoit le vol, par qui, & où il avoit été commis, &, ſur-le-champ, il vint dans ma chaloupe, à la pourſuite des Larrons. Après avoir marché aſſez loin, le long de la côte, vers l'extrémité méridionale de l'Iſle, il nous fit débarquer aux environs de quelques maiſons, où on nous rapporta bientôt tout ce qui avoit été pris, excepté le gouvernail de fer de la pinnaſſe, qu'on me

dit être un peu plus avant dans l'intérieur du pays. Je témoignai le deſir d'aller le chercher; mais Oréo ne s'en ſoucia pas, & il ſe ſauva adroitement, ſans être apperçu, parderriere des arbres. Je ſavois que, ſans lui, je ne pourrois rien faire. Le Peuple commença à s'alarmer, quand il me vit pourſuivre mon chemin; & j'en conclus que les Spectateurs n'étoient pas les maîtres de me rendre le gouvernail. J'envoyai donc un Député au Chef, pour le prier de revenir. Il revint en effet; nous nous aſsîmes alors, & on nous ſervit quelques alimens: il croyoit peut-être que, comme je n'avois pas déjeûné, j'étois de mauvaiſe humeur, parce que j'avois faim. On m'apporta enſuite deux cochons, qu'on me pria d'accepter: je les reçus, & les craintes des Naturels ſe diſſiperent. Je crus faire un bon marché d'acquérir ces deux excellens cochons, pour une choſe qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de recouvrer. La paix ainſi terminée, nous retournâmes à bord, & Oréo, & ſon fils, dînerent avec nous. Nous allâmes, après-midi, à terre, & on joua une pièce pour ceux d'entre nous qui voulurent perdre leur tems à y aſſiſter. Outre ces comédies, que le Chef faiſoit repréſenter ſouvent, il y avoit, dans le voiſinage, une troupe d'Acteurs ambulans, qui tenoient ſpectacle chaque jour; mais toutes les pièces étoient ſi reſſemblantes, que nous en fûmes bientôt fatigués, d'autant plus que nous ne pouvions y rien appercevoir d'intéreſſant. On y parloit beaucoup de nous, de notre vaiſſeau & de notre pays; mais je ne ſais pas comment. Il paroît que c'étoit un compliment qu'on nous adreſſoit, & ils retranchoient probablement cette partie de la pièce quand nous n'y étions pas. Je me rendois au théâtre d'Oréo, ordinairement vers la fin de la pièce, & j'allai deux fois à l'autre,

ANN. 1774. Mai.

ANN. 1774. Mai.

pour donner quelque choſe aux Acteurs. Il n'y avoit d'Actrice, au théâtre d'Oréo, que ſa fille, jolie brune, à qui, dans ces occaſions, ſes nombreux Adorateurs faiſoient beaucoup d'offrandes. Je crois que c'étoit une des principales raiſons qui engageoit ſon Pere à nous divertir ſi ſouvent avec ces ſpectacles.

« TANDIS que le Capitaine Cook fit des démarches pour recouvrer ce qu'on nous avoit volé, je deſcendis à terre d'un autre côté, & je vis un héeva ou danſe qu'exécuterent deux petites filles : leur vêtement n'étoit pas auſſi brillant que celui de Poyadua, & elles danſerent beaucoup plus mal qu'elle. Le tamow, ou les cheveux treſſés qui ornoient leurs têtes, n'étoient point diſpoſés en forme de turban, mais formoient pluſieurs longues touffes, qui produiſoient un joli effet, & qui reſſembloient, en quelque ſorte, à la coëffure élevée de nos femmes.

» JE TROUVAI enſuite Poyadua qui danſoit; &, comme ſi elle avoit voulu ſurpaſſer toutes les autres actrices, elle étoit mieux parée qu'à l'ordinaire, & elle portoit pluſieurs de nos bagatelles d'Europe. Son agilité ſurprenante, le mouvement gracieux de ſes bras & l'agitation rapide de ſes doigts, excitoient l'admiration de ſes Compatriotes, & il faut convenir qu'elle méritoit tous les éloges que lui donnoient les Spectateurs. Les Naturels étoient ſur-tout enchantés des contorſions extraordinaires de ſa bouche, qui nous ſembloient horribles, & qui fut la ſeule choſe que nous critiquâmes.

» TOUT

Renard Direxx.

TYNAI-MAI, Jeune Femme de l'Iſle d'Ulietea.

» TOUT, dans ces environs, reſpiroit la joie ; & l'aſ-
» ſemblée des Arréoys, occaſionna, ſans doute, des
» Spectacles plus fréquens : leur préſence égayoit la con-
» trée, & chacun goûtoit alors des plaiſirs tumultueux. Ils
» ôtoient ſouvent leurs vêtemens ; ils paſſoient leur tems
» dans une oiſiveté voluptueuſe ; ils parfumoient leurs che-
» veux d'huiles odorantes ; ils chantoient & jouoient de la
» flûte ; ils ne quittoient un divertiſſement que pour ſe livrer
» à un autre ; ils reſſembloient ſi bien à ce Peuple fortuné
» qu'Ulyſſe trouva en Phéacie, que ces vers d'Homere leur
» conviennent parfaitement :

ANN. 1774. Mai.

» La Parure, la Danſe & les Chants, occupent tous nos
» momens.

» Nous paſſons le jour en Fêtes, & la nuit à faire l'Amour.

» NOTRE AMI Œdidée étoit peut-être le ſeul des Nobles
» qui ne partageoit point la joie & les divertiſſemens de
» ſes Compatriotes. Il ne recevoit pas les marques diſtin-
» guées de faveur qu'on lui avoit prodiguées à Taïti ; car il
» paroît que, même ſur les Iſles de la mer du Sud, un
» homme n'eſt jamais moins eſtimé que dans ſon pays. Tous
» ſes parens, qui ne formoient pas un petit nombre, atten-
» doient de lui des préſens, comme une obligation de ſa
» part ; à Taïti, au contraire, ſa libéralité lui faiſoit des Amis,
» & lui procuroit beaucoup d'avantages. Tant qu'il reſta à
» ce généreux Indien quelques-unes des richeſſes qu'il avoit
» raſſemblées, au péril de ſa vie, pendant notre dange-
» reuſe & triſte campagne, on ne ceſſa point de lui en
» demander ; &, quoiqu'il donnât de bon cœur tout ce

ANN. 1774. Mai.

» qu'il avoit, ſes connoiſſances l'accuſoient d'avarice. Il fut » bientôt réduit à venir, à bord, nous ſupplier de lui accor- » der de nouveaux tréſors ; car il n'avoit plus que quelques » plumes rouges, & d'autres curioſités, qu'il deſtinoit à » O-Poonée, ſon parent, Roi de Bolabola.

» AINSI MÉCONNU, il deſiroit de retourner à Taïti, & » il nous dit qu'il vouloit s'y établir dès qu'il auroit vu » Poonée, & le reſte de ſa famille qui habitoit Bolabola. Il » nous auroit même ſuivi avec joie en Angleterre, ſi nous » lui avions donné la moindre eſpérance de revenir dans » la mer du Sud ; mais le Capitaine Cook lui déclarant qu'on » n'y renverroit jamais de vaiſſeau, il aima mieux être privé » du plaiſir de voir la Grande-Bretagne, que de quitter les » lieux charmans où il eſt né. Quand on réfléchit ſur ce » qu'eſt devenu O-Maï, ſon Compatriote, on a lieu de » penſer que cette réſolution a été avantageuſe à ſon cœur » & à ſa morale. Il ne connoît point la ſplendeur d'une des » plus belles contrées de l'Europe ; mais il n'a point d'idée » de ces vices abominables qui déshonorent nos brillantes » Capitales. »

30. LE 30, dès le grand matin, je partis avec les deux chaloupes, accompagné des deux MM. Forſter, d'Œdidée, du Chef, ſa femme, ſon fils & ſa fille, pour une habitation, ſituée à l'extrémité ſeptentrionale de l'Iſle, & qu'Œdidée diſoit être à lui. « Il nous avoit tant parlé de ſes poſſeſſions, » que quelques-uns des Officiers paroiſſoient en douter, » & il fut bien aiſe de prendre une occaſion de ſe juſti- » fier. » Il avoit promis de me donner des cochons & des

fruits en abondance; mais, en y arrivant, nous trouvâmes que le pauvre Œdidée n'y jouiſſoit d'aucune autorité, quelque droit qu'il pût avoir au *Whennoa*, que poſſédoit alors ſon frere, qui, bientôt après notre débarquement, me préſenta deux cochons, avec les cérémonies ordinaires. Je lui offris, en retour, un très-beau préſent, & Œdidée lui donna auſſi quelque choſe. ANN. 1774. Mai.

CETTE CÉRÉMONIE finie, je fis tuer & apprêter un des cochons, & j'aſſiſtai moi-même à toute l'opération que je vais décrire. Trois hommes étranglerent d'abord l'animal: après l'avoir placé ſur ſon dos, deux poſerent ſur ſon goſier un bâton aſſez gros, & ils en preſſerent, de toutes leurs forces, les deux extrémités. Le troiſieme, tenant ſes jambes de derriere, lui remplit le fondement d'herbes, pour empêcher l'air, à ce que j'imaginai, d'entrer ou de ſortir. Ils le tinrent, dans cette poſition, environ dix minutes, avant qu'il fût entièrement mort. Sur ces entrefaites, quelques Inſulaires échaufferent le four, qui étoit tout près; ils mirent le cochon ſur le braſier, & ils lui brûlerent ou flamberent le poil, & il en ſortit preſqu'auſſi net que s'il avoit été échaudé. Comme il étoit dépouillé de ſon poil d'un côté, on appliqua l'autre au feu. Cette opération finie, on le porta cependant au bord de la mer, où il fut raclé avec des pierres de ſable & du ſable; ce qui acheva de nettoyer la peau. Quand ils eurent bien enlevé le ſable & la boue, on rapporta le cochon au premier endroit, & on le poſa ſur des feuilles vertes très-propres, afin de l'ouvrir. On fendit d'abord la peau du ventre; on détacha la graiſſe, ou le lard, entre la peau & la chair, qu'on mit ſur une grande feuille verte; on ouvrit

ANN. 1774. Mai.

enſuite le ventre, & on ôta les entrailles, qu'on emporta dans un panier: je ne ſais pas ce qu'on en fit; mais je ſuis ſûr qu'elles ne furent pas jetées: on remplit auſſi une large feuille du ſang. Le cochon fut lavé avec de l'eau douce, en-dedans & en-dehors, & on mit dans ſon ventre des pierres chaudes & des feuilles vertes. Le four ſe trouva alors ſuffiſamment chaud; on en ôta le feu, & quelques-unes des pierres rouges; ils firent, avec les autres pierres, une eſpèce de pavé au fond du creux ou du four; &, après l'avoir couvert de feuilles, ils y placerent le cochon ſur ſon ventre. Le lard & la graiſſe ayant été lavés dans l'eau, on les mit dans un vaſe, fabriqué, à l'inſtant, de l'écorce verte d'un plantain, avec deux ou trois pierres chaudes, & on les plaça ſur un des deux côtés du cochon. Le ſang, renfermé dans une feuille, fut encore mis dans le four, & on le couvrit d'une pierre chaude, ainſi que le fruit à pain & les plantains: ils dépoſerent pardeſſus, des pierres, du ſable qu'ils ramaſſerent dans les environs, & ils acheverent l'opération, en couvrant bien le tout de terre. Tandis que le cochon cuiſoit, on garnit de feuilles vertes le plancher d'une grande remiſe de pirogues.

« PENDANT CES ENTREFAITES, je montai, avec le Docteur Sparrman & mon Pere, ſur les collines voiſines, & » nous ne trouvâmes rien de nouveau, quoique nous nous » fuſſions éloignés d'au moins ſept ou huit milles du vaiſ» ſeau. »

APRÈS deux heures & dix minutes, on ouvrit le four, & on en ôta tout ce qui y étoit. Ceux des Naturels qui dînerent avec nous, s'aſſirent les uns à côté des autres à un bout de

la table ; on plaça le cochon devant nous, & devant eux la graiſſe & le ſang, qu'ils mangerent principalement ; ils dirent qu'ils étoient *mamity*, très-bons. ANN. 1774. Mai.

« UNE FOULE DE TOWTOWS qui nous entouroient, jetoient » des regards avides ſur ce mets ; mais on ne leur en donna » point ; on en offrit quelques morceaux à la femme d'Oréo » & à ſa fille, qui les envelopperent ſoigneuſement pour » s'en régaler quand elles ſeroient ſeules. Quoique ce co- » chon eût été apprêté en entier & découpé par les hom- » mes, cela n'empêcha pas les femmes d'en accepter des » portions. D'autres fois cependant elles ne mangent que ce » qui a été apprêté par de petits garçons qu'on entretient » pour cela *(a)* ; ou du moins, elles ne mangent pas des » mets apprêtés pour les hommes.

» D'AUTRES PEUPLES ne mangent pas avec les femmes : » pluſieurs de Nations Nègres, & même les Naturels du pays » de Labrador, ſuivent le même uſage. Dans les Tribus des » Africains & des Eskimaux, l'extrême mépris des hommes » pour le ſexe en eſt la cauſe ; mais, comme les Taïtiennes » ſont traitées amicalement & avec eſtime, cette coutume » doit avoir une autre origine, & peut-être que des obſer- » vations exactes la découvriront dans la ſuite *(b)*.

(*a*) Voyez la Relation du premier Voyage de Cook.

(*b*) On peut voir dans l'Ouvrage, intitulé : *l'Eſprit des Uſages des différens Peuples*, *L. I*, une conjecture ſur l'origine de cet uſage, qui n'eſt pas préſenté très-exactement par M. Forſter : les Taïtiens n'ont pas ſeulement de la répugnance à manger avec les femmes, les hommes ſe fuient auſſi pour prendre leurs repas.

ANN. 1774. Mai.

» M. Cook avoit apporté quelques bouteilles d'eau-de-
» vie ; en la mêlant avec de l'eau, j'en fis la liqueur qu'aiment
» tant les Marins Anglois, & qu'ils appellent *grog*. Les
» Arréoys, & d'autres Chefs, la trouverent forte &
» preſqu'auſſi bonne que celle qu'ils tirent de la racine du
» poivre, & ils en burent beaucoup : ils burent enſuite des
» coups d'eau-de vie pure ; elle leur parut ſi excellente,
» & ils y revinrent ſi ſouvent, qu'ils furent bientôt obligés
» de ſe coucher pour dormir. »

LE COCHON, qui fit notre dîné, peſoit environ trente livres : quelques parties des environs des côtes me ſemblerent un peu trop cuites, mais celles qui étoient plus charnues ſe trouverent parfaites ; & la peau, qu'on peut à peine avaler quand le porc a été apprêté à notre maniere, avoit un goût & une ſaveur ſupérieure, à tout ce que j'aie jamais mangé en ce genre. J'ajouterai que, durant ces différentes opérations, ils montrerent une propreté admirable. J'ai été très-détaillé ſur ce ſujet, parce que je ne me ſouviens pas qu'aucun de nous ait vu auparavant tous les préparatifs de leur cuiſine, & ils ne ſont pas décrits avec exactitude, dans la relation de mon premier Voyage.

TANDIS qu'on préparoit le dîné, j'examinai le Whennoa d'Œdidée. Il y avoit peu de terrain, mais il étoit dans un canton agréable, & les maiſons bien arrangées, formoient un très-joli village, ce qu'on voit rarement ſur ces Iſles. Après dîné, nous partîmes pour le vaiſſeau, avec l'autre cochon, & quelques plantains : nous avions eſpéré de nous procurer beaucoup de rafraîchiſſemens, mais nous fûmes bien trompés.

ANN. 1774. Mai.

En retournant au vaiſſeau, nous mîmes à terre au coin d'une maiſon, où nous apperçûmes quatre figures de bois, de deux pieds de long, rangées ſur une tablette : elles avoient une pièce d'étoffe autour des reins, & ſur leurs têtes une eſpèce de turban, garni de longues plumes de coq. Un Naturel, qui occupoit la cabane, nous dit que c'étoient *Eatua note Toutou, les Dieux des Serviteurs ou des Eſclaves.* Cette aſſertion ne ſuffit peut-être pas pour conclure qu'ils les adorent, & qu'on ne permet point aux ſerviteurs & aux eſclaves d'avoir les mêmes Dieux que les hommes d'un rang plus élevé. Je n'ai jamais oui dire que Tupia fît une pareille diſtinction, ni même que ſes Compatriotes rendiſſent un culte à quelque choſe de viſible. D'ailleurs ce ſont les premieres Divinités de bois que nous ayons rencontrées ſur quelqu'une de ces Iſles; & même nous jugeâmes que c'étoient des Dieux, uniquement ſur la parole d'un Inſulaire, peut-être ſuperſtitieux, & que peut-être nous n'avons pas compris. Il faut convenir que les habitans de cette Iſle, ſont, en général, plus ſuperſtitieux qu'à Taïti. Dans la premiere viſite que je fis au Chef, il me pria de ne permettre à perſonne de mon équipage de tuer des hérons, ni des pie-verds, oiſeaux auſſi ſacrés chez eux, que les rouges-gorges, les hirondelles, &c. le ſont parmi les vieilles femmes en Angleterre : Tupia, qui étoit Prêtre & qui connoiſſoit bien leur religion, leurs coutumes, & leurs traditions, ne montrât pourtant aucun égard pour eux. Je fais cette remarque, parce que pluſieurs de nos Officiers penſoient que ces oiſeaux étoient des *Eatuas* ou Dieux. A la vérité, nous adoptâmes cette opinion en 1769, & nous en aurions adopté d'autres plus abſurdes, ſi Tupia ne nous avoit pas

ANN. 1774. Mai. détrompé. Nous n'avons pas retrouvé un homme d'autant de pénétration & de connoiſſances que lui, & par conſéquent nous n'avons pu ajouter que des idées ſuperſtitieuſes à ce qu'il nous a dit de la Religion de ces contrées.

« NOUS ARRIVAMES, à cinq heures, à bord; comme le » jour étoit très-chaud nous retournâmes à terre, pour nous » baigner dans une belle fontaine, qui nous avoit ſervi » ſouvent au même uſage. Des arbres odorans courboient » leurs branchages ſur ſes ondes fraîches & limpides, qui ſe » trouvoient ainſi à l'abri du ſoleil. Ce bain nous fut très- » ſalutaire: les Naturels ne manquoient jamais de s'y rendre, » le matin & le ſoir, pour s'y laver également. Ces Iſles ſont » pleines de charmans réduits de l'eſpèce de celui-ci : ils » embelliſſent la contrée & contribuent, ſans doute, à la » ſanté des habitans. »

LES INSULAIRES, ſachant que nous mettrions bientôt à la
31. voile, nous apporterent, le 31, plus de fruits qu'à l'ordinaire. Parmi ceux qui vinrent à bord, il y avoit un jeune-homme de ſix pieds quatre pouces & $\frac{6}{10}$, & ſa ſœur plus jeune que lui, avoit cinq pieds dix pouces $\frac{1}{2}$. Nous achetâmes beaucoup de cochons & de fruits.

« NOUS FIMES, de notre côté, différentes excurſions ſur » les collines, où nous recueillîmes des plantes, que nous » ne connoiſſions pas encore. Ces collines reſſembloient » exactement à celles de Taïti, mais elles étoient un peu » plus baſſes. Nous trouvâmes une vallée très-pittoreſque » environnée d'une forêt d'arbres & d'arbuſtes, & arroſée

» par

» par un joli ruiſſeau, qui tomboit en pluſieurs caſcades ſur
» des rochers briſés & ſur des précipices. »

ANN. 1774. Mai.

LE 2, dans l'après-midi, on nous dit que, trois jours auparavant, deux vaiſſeaux étoient arrivés à Huaheine; que l'un étoit commandé par M. Banks, & l'autre par le Capitaine Furneaux. L'homme qui annonça cette nouvelle, ajouta qu'il s'étoit enivré à bord de l'un des bâtimens, & il décrivit ſi bien la perſonne de M. Banks, & celle du Capitaine Furneaux, que je n'eus pas le moindre doute ſur ce qu'il aſſuroit, & je penſai à envoyer ce même ſoir une chaloupe avec des ordres pour le Capitaine Furneaux, lorſqu'un Naturel, ami de M. Forſter, qui vint nous voir, nia toute cette hiſtoire, & proteſta que c'étoit *Wa-warre*, un menſonge. Celui qui nous avoit informé de la prétendue arrivée de ces vaiſſeaux venoit de partir, de ſorte que je ne pus pas les confronter, & les Spectateurs ne ſavoient rien ſur cela que par oui-dire; je différai le départ de la chaloupe juſqu'à ce que je fuſſe mieux informé. Le ſoir, nous tirâmes des feux d'artifices, pour amuſer les Inſulaires, ſur une des petites Iſles ſituées à l'entrée du havre. 2 Juin.

J'AVOIS RÉSOLU d'appareiller le lendemain; mais le bruit, vrai ou faux, de l'arrivée de ces deux bâtimens, me fit changer de deſſein. Le Chef avoit promis d'amener à bord le Naturel qui en parla le premier; mais on ne put pas le trouver, & peut-être qu'il ſe cacha. Le matin, les opinions des Inſulaires étoient partagées là-deſſus; mais, l'après-midi, ils convinrent tous que c'étoit une fauſſeté. M. Clarke avoit été, dans la partie la plus éloignée de l'Iſle, faire de 3.

ANN. 1774 Juin.

nouvelles recherches, il revint ſans rien apprendre de ſatisfaiſant. En un mot, cette nouvelle me parut trop mal fondée pour dépêcher une chaloupe, ou pour différer mon départ plus long-tems.

« EN REPASSANT au Cap de Bonne-Eſpérance, nous apprîmes que le Capitaine Furneaux étoit parti d'Huaheine, long-tems avant le tems où on ſuppoſoit qu'il avoit relâché ſur cette Iſle. M. Banks n'avoit pas quitté l'Europe. On nous a dit depuis que M. Saint-Denys, Navigateur François, eſt allé dans la Mer du Sud avec deux vaiſſeaux au milieu de 1774, époque dont il eſt ici queſtion.

» LES NATUREL S, voyant que notre départ ne ſeroit plus différé, nous vendirent leurs fruits à bon marché. Comme notre proviſion de haches & de couteaux étoit épuiſée depuis long-tems, notre Armurier travailla à en faire de nouveaux, d'une forme très-mauvaiſe, & de très-peu de valeur, ſur-tout les couteaux, qui étoient de morceaux de cercle de fer. Les Naturels en furent ſatisfaits, & ils ne ſavoient pas diſtinguer à l'œil les bons des mauvais.

» PARMI les Naturels des Iſles de la Société, il y a un petit nombre d'hommes inſtruits des traditions nationales, & des idées de Mythologie & d'Aſtronomie répandues dans le pays. Œdidée, tandis que nous étions en mer, nous avoit ſouvent parlé d'eux, comme des plus ſavans de ſes Compatriotes, & il les nommoit *Taia-o-Rerro*, terme qu'on peut rendre par celui de maître. Après beaucoup

» de recherches, nous trouvâmes dans le diſtrict d'Hama-
» méno un Chef nommé Tootavaï, qui portoit ce titre:
» nous regrettâmes de ne l'avoir pas connu plutôt; mais
» mon Pere réſolut d'employer le tems qui lui reſtoit, à
» faire des recherches ſur un ſujet auſſi intéreſſant que
» l'Hiſtoire des Opinions Religieuſes.

ANN. 1774. Juin.

» TOOTAVAÏ fut charmé de trouver une occaſion de
» déployer ſes connoiſſances : il étoit flatté de notre atten-
» tion à l'écouter, & il parla ſur le même objet avec plus
» de patience & plus long-tems, que nous ne l'attendions
» d'un Habitant de ces Iſles, dominé par la vivacité & la
» légereté de ſon caractere. La religion de ces Inſulaires
» paroît former un ſyſtême de polythéiſme ſingulier. Quel-
» ques peuples abſorbés par le ſoin de pourvoir à leur ſub-
» ſiſtance, ne s'élevent pas juſqu'à la Divinité; mais il y en
» a peu : ceux de Taïti & des Iſles de la Société croient
» l'exiſtence d'un Etre Suprême, créateur de toutes choſes.
» Ces nations ont fait des recherches plus ou moins pro-
» fondes ſur les qualités de cet eſprit univerſel & incompré-
» henſible, & elles ont adopté des abſurdités en ſe perdant
» là-deſſus dans des réflexions inutiles. Les petits eſprits que
» ſurchargeoit la vaſte conception d'une perfection ſuprême,
» perſonnifierent bientôt les différens attributs de la Divi-
» nité. Les Dieux & les Déeſſes devinrent innombrables,
» & une erreur en enfanta mille autres. L'homme, dans le
» cours de l'éducation, apprit de ſon pere l'exiſtence d'un
» Dieu, & l'inſtinct nourrit en lui cette idée. La population
» s'accrut, les diſtinctions de rang s'établirent, & on vit
» naître de nouvelles paſſions. Dans chaque ſociété des

ANN. 1774. Juin.

» individus profitant du penchant du peuple à adorer, s'ef-
» forcerent de captiver le jugement de la multitude, &
» défigurant les qualités du Tout-Puiſſant, éteignirent l'af-
» fection du genre-humain à l'égard de ſon bienfaicteur,
» & lui firent craindre ſa colere. Il paroît que ceci eſt
» arrivé aux Iſles de la Société comme ailleurs : les Habitans
» réverent des Divinités de toute eſpèce, & ce qu'il y a de
» plus ſingulier, chaque Iſle a une Théogonie ſéparée. Le
» lecteur doit comparer ce que nous allons dire avec les
» obſervations ſur cette matiere, inſérées dans le premier
» Voyage du Capitaine Cook. *(a)*

» TOOTAVAÏ commença à nous apprendre que ſur chaque
» Iſle de ce grouppe, ils donnent un nom différent au Dieu
» Suprême, Créateur de la terre & du ciel; &, voulant s'ex-
» primer plus clairement, il ajouta que ſur chaque Iſle, on
» croit des Divinités différentes, parmi leſquelles il y en a
» une reconnue de toutes, qui tient le premier rang. Ainſi, à
» Taïti & Eiméo, l'Etre Suprême, c'eſt O-Rooahottoo; à
» Huaheine, c'eſt Tané; à Uliétéa, O-Roo; à O-Taha, Orra;
» à Bolabola, Taootoo; à Mowrua, O-Too; & à Tabbooa,
» Mannoo (l'Iſle de Sir Charles Saunders) Taroa.

» TREIZE DIVINITÉS préſident ſur la mer dont elles ont
» le gouvernement : ſavoir, 1.° Oorohaddoo. 2.° Tama-
» Ooee. 3.° Ta-Apée. 4.° O-Tooareeonoo. 5.° Tanàea.
» 6.° Tahoumeonna. 7.° Ota-Mauwe. 8.° Owhaï. 9.° O-
» Whatta. 10.° Tahooa. 11.° Te-Ootya. 12.° O-Mahoo-

(*a*) *Tom. II, pag. 517*, de la Traduction Françoiſe.

» roo. 13.° O-Whàddoo. Une Divinité différente de celle-là, Oo-Marrào, paſſe cependant pour avoir créé la mer. Il en eſt de même du ſoleil, créé par O-Mauwée, Dieu puiſſant, qui produit les tremblemens de terre. La Divinité qui réſide dans cet aſtre, & qui le gouverne, ſe nomme Tootoomo-Hororirrée : ils lui donnent une très-belle forme, & des cheveux qui lui deſcendent juſqu'aux pieds. Ils aſſurent que les morts vont partager ſon habitation, & que là ils mangent continuellement du fruit à pain & du porc, qui n'ont pas beſoin d'être préparés au feu. Ils croient que chaque homme a au-dedans de lui un être ſéparé appellé Tee, qui agit d'après l'impreſſion des ſens, & qui de ſes conceptions forme des penſées. (*a*) Cet être, qui reſſemble à l'ame, exiſte après la mort, & il habite les images de bois placées autour des cimetieres, auxquelles ils donnent le même nom de Tee. Ainſi, la croyance d'une vie à venir, & l'union de l'eſprit & de la matiere, ſont répandues juſque ſur les Iſles les plus éloignées. Nous n'avons pas pu découvrir s'ils admettent des récompenſes ou des châtimens dans l'autre monde; mais il eſt probable que ces idées ne ſont point étrangeres à une nation dont la civiliſation eſt auſſi avancée que celle de Taïti.

ANN. 1774. Juin.

» LA LUNE, ſuivant eux, a été créée par une Divinité femelle, nommée O-Héenna, qui gouverne auſſi cette planete, & qui réſide dans les taches ou les brouillards noirs. Les femmes chantent un couplet qui ſemble être

(*a*) Les Naturels donnent aux penſées le nom de *Paroà no te Oboo*, ce qui ſignifie littéralement, *paroles dans le ventre.*

ANN. 1774. Juin.

» un acte d'adoration à cette Divinité; cet uſage provient » peut-être de ce qu'elles penſent qu'elle a de l'influence » ſur les infirmités périodiques de leur ſexe.

Te-Oowa no te Malama,
Te-Oowa te heenàrro.

Le Brouillard en dedans de la Lune,
Ce Brouillard j'aime!

» ON A LIEU de ſuppoſer que, pour les Taïtiens, la Déeſſe » de la Lune n'eſt pas la chaſte Diane des Anciens, mais plu- » tôt l'Aſtarté des Phéniciens. Les étoiles ont été créées par » une Déeſſe appellée Tettoo-Matarou, & les vents ſont » gouvernés par le Dieu Orrée-Orrée.

» OUTRE ces grandes Divinités, ils ont un nombre con- » ſidérable de Dieux inférieurs, dont quelques-uns paſſent » pour être méchans, & pour tuer les hommes pendant » leur ſommeil. Le Tahowa-Rohaï ou le Grand-Prêtre de » l'Iſle, les adore publiquement dans les principaux Mo- » raïs. On adreſſe aux Dieux bienfaiſans des prieres qu'on » ne prononce pas à haute voix: nous ne remarquions ces » prieres qu'au mouvement des lèvres des Indiens. Le Prê- » tre leve les yeux au Ciel, & l'Eatua ou Dieu eſt ſuppoſé » deſcendre & converſer avec lui, ſans être apperçu du » peuple, & ſans être entendu de qui que ce ſoit excepté » du Prêtre, qui, comme on voit, a ſoin de voiler la Reli- » gion de myſteres.

» ON OFFRE aux Dieux des cochons & des volailles rô- » ties, & toute ſorte de commeſtibles; mais on ne rend pas

» d'autre culte aux Divinités inférieures, & ſur-tout aux
» eſprits malfaiſans. On croit que quelques-uns habitent
» une certaine Iſle déſerte nommée Mannua, où on les voit
» ſous la figure d'hommes grands & forts, qui ont des yeux
» farouches, & qui dévorent ceux qui approchent de leur
» côte. Ceci fait peut-être alluſion à l'antropophagie, qui
» ſemble avoir exiſté jadis ſur ces Iſles, comme je l'ai obſervé
» ailleurs.

ANN. 1774. Juin.

» IL Y A des plantes conſacrées particulièrement aux
» Divinités. On trouve ſouvent près des Moraïs ou des
» Temples le caſuarina, le palmier & le bananier, ainſi
» qu'une eſpèce de *crataeva*, ſorte de poivre, l'*hibiſcus*
» *populneus*, la *dracaena terminalis*, & le *calophyllum*,
» qui tous paſſent pour des ſignes de paix & d'amitié. Des
» oiſeaux, tels que le héron, le martin-pêcheur, & le coucou
» ſont auſſi conſacrés à la Divinité; mais j'ai déjà obſervé
» que tous les Inſulaires n'ont pas une égale vénération pour
» eux; & il faut remarquer que différentes Iſles donnent
» en cela la préférence à différens oiſeaux.

» LES PRÊTRES conſervent leurs places pendant leur vie,
» & leur dignité eſt héréditaire. Le Grand Pontife de cha-
» que Iſle eſt toujours un Arée, qui jouit du premier rang,
» après celui du Roi. On les conſulte dans la plupart des
» occaſions importantes: on leur donne ce qu'il y a de meil-
» leur dans la contrée, car ils ont trouvé le moyen de ſe
» rendre néceſſaires. Il y a auſſi, ſur chaque diſtrict, un
» ou deux Docteurs, ou Tata-O-Rerro, comme Tootavaï,
» qui ſavent la Théogonie & la Coſmogonie, & qui, à de

ANN. 1774. Juin.

» certains tems, inſtruiſent le peuple : les Indiens conſer-
» vent ainſi les connoiſſances qu'ils ont dans la Géographie
» & Aſtronomie, & ſur la diviſion du tems. Ils nomment
» quatorze mois lunaires dans l'ordre ſuivant. Le premier,
» O-pororo-Moòa; le ſecond, O-pororo-Moorée; le troi-
» ſieme, Moorehàh, le quatrieme, Oohée-Eiya; le cin-
» quieme, O-Whirre-Ammà; le ſixieme, Taowa, le ſeptie-
» me, Owhirre-Erre-Erre; le huitieme, O-Téarrée; le neu-
» vieme Ote-Taï; le dixieme, Wàrehoo; le onzieme, Wà-
» hou; le douzieme, Pipirrée, le treizieme E-Oonoonoo;
» le quatorzieme, Oomannoo. Les trois premiers mois col-
» lectivement s'appellent Oorroo, ou la ſaiſon du fruit à
» pain; mais nous ne ſavons pas encore par quel arrange-
» ment ils font de ces mois un cycle, ou une année com-
» plète. Il paroît que quelques-uns, ſur-tout le ſecond & le
» ſeptieme, ſont intercalaires; car leurs noms reſſemblent à
» ceux du premier & du cinquieme, & ils les inſerent dans
» les différentes années. Chacune des lunes eſt compoſée de
» 29 jours. Pendant les deux derniers, ils diſent que la lune
» eſt morte, parce qu'on ne la voit pas; il eſt donc clair,
» qu'ils commencent à compter de la premiere apparition
» de la Planete, & non du tems réel de la conjonction. Le
» vingt-cinquieme jour de la treizieme lune E-Oonoonoo,
» répondoit à notre troiſieme de Juin, jour où on nous
» apprit ces différens détails.

» LE NOM DE TAHOWA, que les Taïtiens donnent aux
» Prêtres, ne leur eſt pas particulier; ils le donnent auſſi
» aux perſonnes qui connoiſſent la propriété du petit nom-
» bre de plantes, qu'ils emploient comme les remèdes de
» différentes

» différentes maladies. La quantité de leurs remèdes n'eſt
» pas conſidérable, & leur médecine eſt très-ſimple; mais
» ils n'ont pas beaucoup de maladies, & elles ne ſont point
» compliquées. »

ANN. 1774. Juin.

LE 4, dès le grand matin, j'ordonnai de tout apprêter pour l'appareillage. Oréo, le Chef, & toute ſa famille vinrent à bord nous dire adieu pour la derniere fois; ils étoient accompagnés d'Oo-oo-rou l'*Earée de Hi* & de Boba l'*Earée* d'O-Taha, & de pluſieurs de leurs Amis. Ils nous apporterent tous des préſens; mais Oo-oo-rou en fit un beaucoup plus conſidérable que les autres, parce que c'étoit ſa premiere & ſa derniere viſite. Je leur donnai tout ce qui me reſtoit de marchandiſes & de meubles. L'hoſpitalité avec laquelle ce peuple m'avoit accueilli, me rendoit chere toute la Nation, & ils méritoient bien d'obtenir de moi tout ce qu'il étoit en mon pouvoir de leur accorder. Je leur propoſai des queſtions ſur les vaiſſeaux qu'on diſoit être venus à Huaheine; &, ſans exception, ils nierent tous le fait. Pendant qu'ils reſterent à bord, ils ne ceſſerent pas de me conjurer de retourner les voir. Le Chef, ſa femme & ſa fille, & ſur-tout les deux femmes, pleurerent preſque ſans relâche. Je ne ſais pas ſi leur chagrin étoit réel ou ſimulé: peut-être y avoit il quelque choſe de factice, mais je le crus réel. Enfin, quand il fallut lever l'ancre, ils prirent congé de nous d'une maniere très-affectueuſe & très-tendre. La derniere priere d'Oréo fut encore pour m'engager à retourner: quand il vit que je ne voulois pas le lui promettre, il demanda le nom de mon *Marai*, du lieu où l'on m'enterreroit. Je ne balançai pas un moment à lui répondre *Stepney*,

4.

ANN. 1774. Juin.

nom de la Paroiſſe que j'habite à Londres. Il me ſupplia de le répéter pluſieurs fois, juſqu'à ce qu'il le pût prononcer; alors cent bouches à-la-fois s'écrierent *Stepney marai no Toote*, *Stepney le tombeau de Cook*. M. Forſter m'apprit enſuite qu'un homme, à terre, lui avoit demandé la même choſe, mais il fit une réponſe différente & plus convenable, en diſant qu'un Marin ne ſavoit pas où il ſeroit enterré. Toutes les grandes familles de ces Iſles ont coutume d'avoir des cimetieres particuliers, qui paſſent, avec leurs biens, à leurs héritiers. Le *Marai* d'O-Parée à Taïti, pendant le règne de Tootoha, étoit appellé *Marai no Tootaha*; mais on le nomme aujourd'hui *Marai no O-Too*, comme on l'a déjà remarqué. Quelle plus grande preuve d'amitié ces Inſulaires pouvoient-ils nous donner, que de vouloir ſe ſouvenir de nous, lors même que nous ne ſerions plus? Nous leur avions répété ſouvent que nous les voyions pour la derniere fois: ils voulurent ſavoir dans quel endroit nos cendres iroient ſe joindre à celles de nos Ancêtres.

COMME je ne pouvois ni promettre, ni eſpérer, qu'on enverroit de nouveaux vaiſſeaux ſur ces Iſles, Œdidée, notre fidèle Compagnon, ſe décida à reſter dans ſa patrie; mais il nous quitta avec des regrets qui montroient bien ſon eſtime pour nous; & rien ne put l'y déterminer que la crainte de ne jamais revoir ſon pays. Quand le Chef me preſſoit avec tant d'inſtance de revenir, je lui fis quelquefois des réponſes qui lui laiſſoient un peu d'eſpérance. Œdidée, à l'inſtant, me tiroit de côté, & il ſe faiſoit répéter ce que je venois de dire. « lorſqu'il fallut nous ſéparer, il courut de chambre en » chambre pour embraſſer tout le monde. »

Benard Direx.

O-HEDIDEE, Jeune homme de Bolabala.

ENFIN je ne puis pas décrire les angoiſſes qui remplirent l'ame de ce jeune-homme quand il s'en alla : il regardoit le vaiſſeau, il fondit en larmes, & il ſe coucha de déſeſpoir au fond de la pirogue. ANN. 1774. Juin.

« EN SORTANT des récifs, nous le vîmes encore qu'il » étendoit ſes bras vers nous. »

IL VÉRIFIOIT bien la maxime, qu'on n'eſt jamais prophète dans ſa patrie. A Taïti, on avoit des égards pour lui, & on lui donnoit tout ce qu'il deſiroit ; mais il n'excitoit pas ici la moindre attention. Il avoit de l'intelligence & du ſens, &, comme la plupart de ſes Compatriotes, il étoit d'un caractere docile, doux & humain ; mais il étoit fort ignorant ſur la religion, le gouvernement, les mœurs, les uſages & les traditions de ſon pays, & par conſéquent il ne nous auroit rien appris d'eſſentiel, s'il s'étoit embarqué avec nous. D'ailleurs il auroit plus ſervi qu'Omaï à donner une idée juſte de la figure & du caractere de ces Inſulaires. Au moment où il ſortit du vaiſſeau, il me demanda *tatou parou*, quelque choſe qu'il pût montrer aux Commandans des autres bâtimens qui, dans la ſuite, relâcheroient ſur ſon Iſle ; j'y conſentis, & je lui accordai un certificat du tems qu'il avoit été avec nous, & je le recommandai à ceux qui toucheront ici après nous.

NOS AMIS nous quitterent à onze heures, au moment où nous levâmes l'ancre pour mettre en mer ; mais Œdidée ne s'en alla que quand nous fûmes hors du havre. Il s'arrêta afin de tirer quelques coups de canon ; comme c'étoit l'an-

ANN. 1774. Juin.

niverſaire de la naiſſance de Sa Majeſté, on tira le ſalut de réjouiſſance à notre départ.

EN ABORDANT ſur ces Iſles, la premiere fois, j'avois envie de viſiter la fameuſe Bolabola de Tupia; mais, comme j'avois pris à bord aſſez de rafraîchiſſemens de toute eſpèce, & que la route que je projetois exigeoit tout mon tems, je renonçai à ce deſſein, & je marchai à l'Oueſt, faiſant nos derniers adieux à ces Iſles fortunées, où la Nature a, d'une main prodigue, répandu ſes faveurs.

« MALGRÉ leurs imperfections, ces peuples ſont peut-être » plus innocens & plus vertueux, que les Nations plus rafi- » nées & plus inſtruites. Sans citer l'exemple d'Œdidée, nous » avons obſervé ſouvent des actions réciproques de bienfai- » ſance, ce qui prouve qu'ils pratiquent beaucoup les vertus » ſociales. J'ai vu un ſeul fruit à pain, ou quelques noix de » cocos, partagés entre un grand nombre de perſonnes, de » maniere que chacun en avoit un petit morceau; je les ai » vu ſe donner mutuellement leurs habits & ſe rendre des » ſervices, avec le même empreſſement qu'ils mettoient à » nous obliger. Afin d'empêcher la houle de mouiller nos » pieds, lorſqu'il falloit entrer dans nos chaloupes ou en » ſortir, ils étoient prêts à nous porter ſur leur dos; ils ſe » chargeoient des curioſités que nous achetions, & ils re- » fuſoient rarement d'aller chercher, dans l'eau, les oiſeaux » que nous tuyons. Si la pluie nous ſurprenoit dans nos » excurſions, ou que la chaleur du ſoleil ou la fatigue de la » route nous accablaſſent, ils nous offroient leurs habita-

» tions pour nous y repoſer, & ils nous offroient leurs meil-
» leures proviſions: ces hôtes généreux ſe tenoient même
» un peu loin de nous, & ne touchoient jamais à aucun mets,
» avant d'en être priés; &, ſur ces entrefaites, quelques
» perſonnes de la famille, s'occupoient à nous donner de l'air
» avec une feuille, ou avec la branche d'un arbre. Avant de
» quitter la maiſon, ils nous adoptoient communément
» ſuivant nos différens âges, en qualité de peres, de freres
» ou de fils. Ils nous croyoient tous parens. Les Chefs de
» toutes les Iſles de la Société, deſcendent de la même
» famille: ils regardoient comme parens tous les Officiers
» de l'équipage, & ceux qui mangeoient enſemble; ils ſup-
» poſoient que le Capitaine Cook & mon Pere étoient
» freres, uniquement par cette raiſon; ils ſont mauvais phy-
» ſionomiſtes. En général, leur hoſpitalité, à notre égard, étoit
» abſolument déſintéreſſée, &, comme ils ſont généreux
» ſans s'en appercevoir, nous eûmes une très-bonne opinion
» de leur conduite entr'eux. »

ANN. 1774. Juin.

IMITANT la libéralité de la Nature, ils fourniſſent de bon cœur, & ſans épargne, aux beſoins des Navigateurs. Durant les ſix ſemaines que nous y paſſâmes, nous eûmes, dans la plus grande abondance, du porc frais, & tous les fruits qui étoient de ſaiſon, outre du poiſſon à Taïti & des volailles ſur les autres Iſles. Nous donnâmes en retour des haches, des clous, des ciſeaux, des goujes, des étoffes, des plumes rouges, des grains de raſſade, des couteaux, des miroirs, &c. qui y auront toujours du prix. Je ne dois pas oublier les chemiſes, article eſſentiel quand on a des préſens à faire,

ANN. 1774. Juin.

ſur-tout pour ceux qui veulent fréquenter le beau ſexe; car alors une chemiſe tient lieu ici d'une pièce d'or en Angleterre : les femmes de Taïti, après avoir dépouillé leurs Amans de leurs chemiſes, trouverent une méthode de ſe procurer leurs habits. Elles avoient coutume d'aller à terre chaque matin, & de revenir à bord le ſoir, ordinairement couvertes de guenilles: elles ſe ſervoient de ce prétexte pour demander, avec importunité, à leurs Amans de meilleurs habits : quand l'Amant ne pouvoit plus lui donner les ſiens, il falloit qu'il les revêtît d'une étoffe du pays : ces honnêtes Courtiſannes portoient, à terre, ces vêtemens; elles revenoient encore en guenilles, & il falloit les habiller de nouveau. Ainſi, le même vêtement paſſoit peut-être dans vingt mains différentes, & il étoit vendu, acheté & donné vingt fois.

AVANT de terminer la deſcription de ces Iſles, il eſt néceſſaire de dire tout ce que je ſais ſur le Gouvernement d'Uliétéa & d'O-Taha. Oréo, dont on a parlé ſi ſouvent, eſt natif de Bolabola; mais il poſſéde des *Whennoas* ou des terres à Uliétéa, qu'il a gagné, je penſe, par la conquête, ainſi que pluſieurs de ſes Compatriotes. Il réſide, ſur cette derniere Iſle, comme Lieutenant d'Opoony, qui ſemble jouir de l'autorité Royale & de la ſuprême Magiſtrature. Oo-oo-Rou, qui eſt Earée par droit héréditaire, ne ſemble plus poſſéder que le titre, & ſon propre *Whennoa* ou diſtrict, dans lequel, je crois, il eſt Souverain. J'ai toujours vu Oréo lui montrer le reſpect dû à ſon rang; & il étoit charmé quand il s'appercevoit que je le diſtinguois des autres.

O-TAHA, autant que j'ai pu le découvrir, eſt gouvernée de la même maniere. Boba & Ota ſont les deux Chefs. Je n'ai point vu le dernier. Boba eſt jeune, robuſte & bien fait; & l'on m'a dit qu'après la mort d'Opoony, Monarque actuel, il doit épouſer ſa fille, & que ce mariage lui donnera l'autorité Royale; de façon qu'il ſemble qu'une femme, qui peut être revêtue de la dignité Royale, ne peut cependant pas exercer le pouvoir ſouverain. Je crois que la conquête de ces Iſles n'a procuré à O-Poony d'autres avantages qu'un moyen de récompenſer ſes Nobles, qui, en effet, ſe ſont emparés de la meilleure partie des terres. Il ne paroît pas qu'il ait exigé aucune des marchandiſes, outils, &c. que nous avons laiſſés en ſi grand nombre.

ANN. 1774. Juin.

ŒDIDÉE m'a fait, pluſieurs fois, l'énumération de toutes les haches, des clous, que poſſéde O-Poony, & à peine en a-t-il autant qu'il en avoit, lorſque je le vis en 1769. Quelque vieil que ſoit ce fameux Inſulaire, il ne paſſe point ſes derniers jours dans l'indolence. Quand nous arrivâmes ici, pour la premiere fois, il étoit à Maurana: bientôt après, il retourna à Bolabola; & l'on nous dit, cette derniere fois, qu'il étoit allé à Tubi.

JE FINIRAI ce Volume par quelques obſervations ſur la montre marine que m'a communiqué M. Wales. A notre arrivée dans la baie de Matavaï à Taïti, la longitude, indiquée par la montre, fut de $2^{d}\ 8'\ 38''\ \frac{1}{2}$ trop loin à l'Oueſt; c'eſt-à-dire que, depuis notre départ du détroit de la Reine Charlotte, elle avoit gagné $8'\ 34''\ \frac{1}{2}$ ſur ſa marche ordi-

ANN. 1774. Juin.

naire; dans l'eſpace d'environ cinq mois, ou un peu plus; &, durant ce tems, elle avoit paſſé par les extrêmes du froid & par les extrêmes de la chaleur. On jugea que la moitié de cette erreur avoit eu lieu, après notre départ de l'Iſle de Pâque; & ainſi elle alla beaucoup mieux dans les climats froids, que dans les climats chauds.

FIN du ſecond Livre & du Tome II.